This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

60000452 2J

25. 951.

RECUEIL

DES

LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES

DES

MISSIONS DES DEUX MONDES,

PUBLIÉ

PAR L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI;

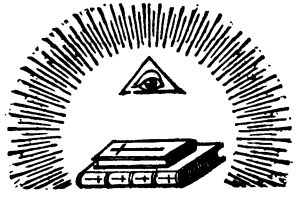
Faisant suite à toutes les éditions des

LETTRES ÉDIFIANTES.

Bibliothèque Catholique de la Belgique.

10e ET DERNIER OUVRAGE POUR 1825.

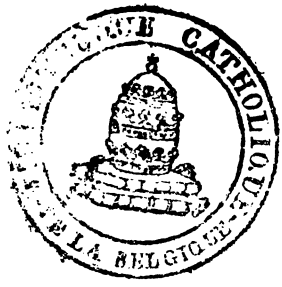
Prix : F.r 3 « 00.



A LOUVAIN,
CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.
Et chez les Libraires désignés ci-après.
1825.

Imprimatur

Mechliniæ, Decembris 1825. *J. FORGEUR, Vic. gen.*



Abonnement à la Bibliothèque Catholique de la Belgique.

Les Abonnés reçoivent un exemplaire de chaque Ouvrage qui est publié pour l'année. Ceux qui habitent la campagne doivent indiquer une maison en ville où leurs Ouvrages puissent être remis.

L'Abonnement est de onze francs cinquante centimes annuellement, *et se paie comptant.*

On s'abonne dans les villes et chez les Libraires dont les noms suivent :

Alost, Ducaju.
Amsterdam, J. A. Koning,
Anvers, Ancelle.
Arlon.....
Ath, Jouret-Themon.
Audenarde.....
Beaumont, la veuve Hannecart.
Béringen.....
Binche, Hypolite Fontaine.
Bois-le-Duc, Langenhuysen.
Bouvigne, près Dinant....
Bruges, De Vliegher.
Bruxelles, J. J. Van der Borght.
Charleroy, H. J. Lelong.
Chimay, la Ve. Preud'homme.
Courtray, De Caluwé-Ovyn.
Diest, Louis Vaes.
Dixmude.....
Enghien.....
Gand.....
Grammont, J. Van den Eycken.
Hal, De Prins.
Hasselt.....
Huy.....
Ipres, Jacq. Van der Meersch.
Jodoigne, Allard.
Lessines.....
Liége, Lemarié.
Lokeren.....
Louvain, Vanlinthout et Vandenzande.
Luxembourg.... .
Maestricht, Koymans.
Malines, Van Velsen-Van der Elst.
Marche.....
Mons, Jevenois.
Namur, Dieudonné Gérard.
Nivelles, Mlle Dujardin.
Peruwelz.....
Poperingue, Duflour.
Renaix.....
Rotterdam, Thompson frères.
Roulers, David Van Hée.
S. Nicolas, Rukaert-Vanbeeken
Soignies, A. F. Robyns.
Spa, la veuve Badon.
Termonde, J. Ducaju, fils.
Thielt.....
Tirlemont, Merckx.
Tournay, Casterman aîné.
Turnhout.....
Verviers, M^le. Th. Oger.
Virton.....
Wavre.....

A Aix-la-Chapelle, M. Nélessen, curé de St. Nicolas.

A Munster, M. George Kellermann, doyen et curé de Saint-Ludger.

Ouvrages distribués aux Abonnés de 1825, pour les onze francs 50 cent. de l'Abonnement, et qui se trouvent chez les susdits Libraires :

	Fr.	C.
1° Extraits de quelques saints Pères, nouvelle traduction du grec. 258 pages	1 »	50
2° Eudolie ou la Jeune Malade, notice historique propre à prévenir contre la séduction du monde. Par Madame **. 268 pages	1 »	60
3° L'Apologétique et les Prescriptions de Tertullien. 218 pages.	1 »	25
4° Défense du Christianisme ou Conférences sur la Religion, par M. D. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, premier aumônier du Roi. Tome Ier. 454 pages.	2 »	50
5° Même ouvrage, tome II. 406 pages.	2 »	50
6° Même ouvrage, tome III. 526 pages. . . .	3 »	00
7° Zoé ou la Femme légère, suivie du Curé de Bérilès, par l'auteur d'Eudolie. 238 pages	1 »	50
8° La Vérité défendue et prouvée par les Faits; d'après l'édition de 1825. La présente édition est augmentée d'Extraits et d'une Préface par L. F. de Robiano de Borsbeek. 338 pages.	2 »	00
9° Quelques Réflexions sur le Procès du Constitutionnel et du Courrier. Par M. l'Abbé F. de La Mennais. 40 pages.	0 »	25
10e *et dernier Ouvrage pour* 1825, Recueil des Lettres des Évêques et des Missionnaires des Missions des deux mondes, publié par l'Association de la Propagation de la Foi; faisant suite à toutes les éditions des *Lettres édifiantes*. 520 pages. . .	3 »	00
Pour 11 *fr.* 50 *ct. une valeur de* . . . . . *équivalant à une valeur de plus de* 40 *francs suivant les prix de Paris.*	19 »	10

AVANT-PROPOS.

C'est la destinée de la Religion, comme de l'astre du jour, de faire le tour du monde pour l'éclairer et le vivifier; elle visite successivement, et non à la fois, mais dans l'ordre que son tout-puissant Auteur a voulu, les régions de l'orient, du septentrion, du couchant et du midi. Sa course lui est tracée de long-temps; il faut qu'elle la poursuive, et qu'elle l'achève sans qu'aucun obstacle puisse l'arrêter jamais : le ciel et la terre passeront avant que passe la parole de celui qui a dit : *Cet Évangile du Royaume sera annoncé dans toutes les parties de l'univers habitables.*

Il n'y aura point de contrée si reculée et si barbare où ne parviennent sa divine lumière et sa chaleur pénétrante; que tous les Rois et les peuples se lèvent pour rendre vain cet oracle, leurs efforts ne serviront qu'à en seconder et hâter l'exécution. Lisons l'histoire des siècles : on opprime la Religion dans un lieu, elle passe dans un autre : on veut l'étouffer, et elle s'étend : on croit qu'elle fuit, et elle ne fait que disparaître un moment, pour aller prendre possession

d'une autre partie de son héritage : elle parcourt en souveraine quelquefois méconnue et outragée, mais jamais dépossédée ni vaincue, la terre entière qui est son domaine; son autorité céleste lui fait trouver partout des sujets, la fécondité lui donne partout des enfans, et les nations engendrées par elle à la grâce, soumises à son joug sacré, forment sa grande famille et son immortel empire.

Que les Juifs, à sa naissance, entreprennent de la réduire en captivité et de la détruire, les apôtres ne disent qu'un mot : « Il est temps » maintenant de nous tourner vers les gentils, » *nunc vertamur ad gentes ;* » et en un instant tout un monde idolâtre est peuplé de Chrétiens prêts à mourir pour elle. Qu'aussitôt après, et lorsqu'elle est encore au berceau, la puissance romaine s'arme et déploie toutes ses forces contr'elle; que pendant trois siècles entiers le sang de ses disciples coule à grands flots dans toute l'étendue de l'empire; qu'un tyran superbe et cruel terminant la longue suite des persécuteurs, se flatte enfin d'avoir consommé leur ouvrage; que des inscriptions fastueuses lui attribuent la gloire d'avoir pour jamais et en tous lieux aboli le culte et le nom de Jésus-Christ : dix ans ne s'écouleront pas avant que Rome, ses armées,

son sénat, ses empereurs, l'univers prosterné devant la croix de Jésus-Christ, dissipent l'illusion de ce court triomphe.

Que, dans des temps beaucoup plus rapprochés de nous, un funeste esprit de schisme, en déchirant ses entrailles, lui enlève une portion considérable de ses enfans, et détourne de son obéissance des peuples entiers; pour réparer ses pertes elle ne fait que jeter un regard sur les vastes régions d'orient; aussitôt les routes s'ouvrent, les vaisseaux fendent les mers; ces rapides messagers volent sur les ailes des vents, l'air retentit du nom de Jésus; trente royaumes et des îles sans nombre sont conquis à la Foi par le seul François-Xavier, un million d'infidèles sont baptisés de ses mains; la Chine et le Japon s'étonnent de connaître le vrai Dieu, et de voir ses adorateurs et ses martyrs se multiplier dans leur sang.

Que de nos jours, hélas! l'impiété fasse les plus puissans efforts qui jamais aient été faits contre l'Église; qu'elle calomnie, qu'elle proscrive, qu'elle égorge; que les temples et les autels tombent sous ses coups; que les ministres sacrés et les vierges, échappés au glaive des bourreaux, soient dispersés comme la poussière sur tous les points de la terre; que l'on proclame de nou-

veau avec encore plus de faste qu'au temps de Dioclétien, le Christianisme aboli, son sacerdoce éteint, ses espérances évanouies, qu'arrive-t-il après tant de fracas et de fureurs? L'impiété victorieuse par le crime et souillée de sang, devient plus odieuse; ceux que son hypocrisie mensongère avait séduits se désabusent; tout ce qui ne veut pas la ruine de la société et le bouleversement de l'univers l'abandonne : la Religion proscrite, couverte de plaies, baignée de larmes, et parmi tant de souffrances, toujours douce, toujours bienfaisante, ne respirant qu'amour pour ses ennemis, paraît plus aimable et plus auguste : attendris et vaincus, des incrédules reviennent à elle avec éclat; on la redemande à grands cris, et ceux mêmes qui s'obstinent encore à la haïr sont forcés d'avouer qu'elle est le grand et indispensable besoin des peuples.

Mais pendant qu'elle est encore errante sur les terres étrangères, portant sur son front un caractère ineffaçable qui la distingue, elle est partout reçue avec honneur et les peuples qui ne vivent point sous ses lois, s'empressent de donner asile à cette sainte Fugitive. Tel est le sort de l'Épouse du Roi du Ciel, à qui il n'a ménagé peut-être ces humiliations que pour lui préparer avec le temps de plus grandes consolations.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

DE

L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

AD MAJOREM DEI GLORIAM.

Établissement et but de l'Association.

Art. I.er Il est fondé en France une Association pieuse, prenant le titre d'Association de la Propagation de la Foi.

II. Elle a pour but d'étendre la société des fidèles catholiques, en aidant de tous les moyens en son pouvoir les Missionnaires chargés de répandre les lumières de la foi parmi les nations étrangères de l'un et de l'autre hémisphère.

III. Elle se compose de fidèles des deux sexes, dont la conduite chrétienne soit propre à appeler sur son entreprise les bénédictions de Dieu.

Division et administration de l'Association.

IV. L'Association est partagée en divisions, en centuries, en sections.

V. Dix membres forment une section, dix sections une centurie, dix centuries une division.

VI. L'association est dirigée par un conseil supérieur établi à Paris; par 2 conseils centraux,

l'un à Paris pour le nord de la France, l'autre à Lyon pour le midi; par des conseils généraux établis dans chaque ville métropolitaine, et par des conseils particuliers dans chaque diocèse.

VII. Chaque division, chaque centurie, chaque section a un chef.

VIII. Les chefs de division d'un diocèse font parti de droit du conseil d'administration de l'Association dans ce diocèse. Ils correspondent d'un côté avec ce conseil; de l'autre, avec les chefs de leurs centuries.

IX. Les chefs de centurie sont nommés par le chef de leur division. Ils correspondent d'un côté avec ce chef; de l'autre, avec les chefs de leurs sections.

X. Les chefs de section sont nommés par le chef de leur centurie, et correspondent avec lui. Chacun d'eux est chargé de pourvoir au remplacement des membres qui cesseraient de faire partie de sa section.

XI. Chaque chef de division, de centurie ou de section, tient une liste exacte des dix personnes qui dépendent de son administration; il la communique à ses chefs supérieurs toutes les fois que ceux-ci la demandent.

XII. Dans aucun cas les divisions, centuries ou sections, ne pourront se réunir en assemblée.

Moyens de l'Association.

XIII. Les principaux moyens sur lesquels l'As-

sociation fonde l'espoir de parvenir au but qu'elle se propose, sont les prières et les aumônes.

XIV. Pour appeler les grâces de Dieu sur l'Association et sur les Missions, chaque Associé est invité à réciter tous les jours un *Pater* et un *Ave*. Il lui suffira pour cela d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de sa prière du matin ou du soir; il y joindra cette invocation : *Saint François-Xavier, priez pour nous.*

XV. L'Association choisit comme époques plus particulières de prières et d'actions de grâces, la *fête de l'Invention de la Sainte-Croix*, jour auquel l'Association a été fondée à Lyon, le 3 mai de l'année 1822, et la *fête de S. François-Xavier*, qu'elle reconnaît pour son patron (3 décembre). Il sera célébré ces jours-là une messe pour le succès de l'œuvre, dans toutes les villes où sont établis les conseils.

XVI. Chaque Associé donne en aumône pour les Missions *cinq centimes par semaine.*

XVII. Les chefs de section recueillent la rétribution des membres de leur section, et en versent le produit tous les premiers dimanches de chaque mois, entre les mains de leur chef de centurie; chaque chef de section répond de dix rétributions.

XVIII. Les chefs de centurie versent dans le mois, entre les mains de leur chef de division,

les sommes qu'ils ont reçues des chefs de leurs sections (1).

XIX. Les chefs de division rendent leur compte à la plus prochaine assemblée du conseil dont ils font partie.

XX. Le conseil supérieur de l'Association distribue les fonds; il en fait la répartition selon les besoins des diverses Missions.

XXI. L'Association publie un recueil général des nouvelles qui lui parviennent des Missions (2).

On verra sans doute ici avec plaisir deux lettres de Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, en date du 29 janvier 1823. Ces lettres, véritables épîtres apostoliques, sont adressées, la première à un membre de l'Association, la seconde à tous les associés de France. Elles peuvent être considérées comme des monumens précieux de l'ardente charité de ce digne évêque, et de la joie que son cœur a éprouvée en apprenant la nouvelle de l'établissement de l'admirable œuvre de la Propagation de la Foi. Les personnes qui ont le bonheur de connaître personnellement

(1) On désire que ce versement ait lieu au plus tard le 15 du mois.

(2) C'est le recueil publié sous le titre d'*Annales de l'Association de la Propagation de la Foi*. Chaque chef de section reçoit gratuitement un exemplaire des numéros de ce recueil, à mesure de publication il doit le communiquer à chacun des membres de sa section, et la propriété lui en revient ensuite.

Mgr. Dubourg, aimeront aussi à retrouver dans ces lettres, l'aimable piété, l'aménité chrétienne, et ce zèle éclairé qui le distinguent si éminemment.

Lettre de Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, à M. . . . . de Lyon.

Washington, 29 janvier 1823.

Vous me demandiez dans votre dernière si je n'avais pas des chagrins. Comment concevoir que je n'en aie pas, et des plus cuisans? Il faudrait être de marbre, mais je suis fait de toute autre matière. Vous les conter y remédierait-il? ce serait faire deux malheureux pour un, et m'ôter le seul mérite que ma situation puisse me procurer, celui de souffrir. Cependant je serais injuste de me plaindre; s'il y a des peines, Dieu ménage aussi des consolations : celle de voir peu à peu sortir l'ordre du chaos, la lumière des ténèbres; de voir les principes s'établir, la bonne éducation se propager, la connaissance du Christianisme et de ses devoirs gagner tous les jours sur le terrain de l'ignorance; la piété même commençant à lever la tête et à briller d'un doux éclat au milieu de la dissolution.... Voilà les fruits de la croix à laquelle j'ai le bonheur d'être attaché avec mon maître; je ne dois pas m'en plaindre; et dans le fait, en comparant l'état présent de nos affaires

à ce qu'il était il y a cinq ans, nous avons bien plus de sujets de joie et d'espérance, que de tristesse et de découragement. La métamorphose opérée dans les idées est réellement frappante; et que n'a-t-on pas droit de se promettre de la persévérance? les principes multipliés par les bonnes institutions formeront une génération nouvelle. Déjà sur un grand nombre de points on voit l'heureux changement qu'ils ont opéré; dans l'assistance au service divin, la décence et la piété dans les églises, la fréquentation édifiante des sacremens, le respect pour les mœurs publiques. Multiplier les bons prêtres, former un clergé indigène calqué sur les besoins et l'esprit de cette population, disséminer les moyens d'éducation chrétienne, construire de distance en distance dans les quartiers les plus délaissés de petites églises, fussent-elles *de logs* (1); tâcher d'entretenir des missionnaires ambulans qui parcourent ces contrées avec des paroles de charité : voilà le plan à suivre, celui qui m'occupe sans cesse, dans lequel je fais des progrès qui seront bien plus rapides, à mesure que mes moyens s'étendront. J'écris aujourd'hui aux membres de l'Association pour la propagation de la Foi; leur plan est bien heureux; puissent-ils persévérer et ne pas se laisser décourager par les difficultés! Nous

(1) Troncs d'arbres dépouillés de leurs branches, et placés en terre à côté les uns des autres, construction sauvage.

en avons à surmonter de bien autrement grandes; mais s'ils sont constans, et qu'ils s'efforcent de nous aider de toutes les ressources qu'un pareil projet bien suivi peut produire, oh! je n'ai pas de doute du succès le plus consolant. Livrés à nos propres forces, au contraire, nous avancerons lentement, et plût à Dieu que la vue constante des immenses besoins qui nous réclament sur tant de points, ne finissent pas par flétrir notre courage! Je ne peux vous dire combien ce projet a déjà contribué à relever le mien. Je vois d'avance les églises s'élever, les ignorans instruits, les sauvages évangélisés; c'est en partie l'intérêt de ces derniers qui m'a appelé à Washington. Le gouvernement a bien accueilli ma demande; mais ce qu'il peut faire n'est pas grande chose; n'importe, cela aidera toujours : le plus difficile comme le plus dispendieux dans toute grande entreprise, c'est le commencement, et quand on a peu ou point de moyens, c'est de quoi faire perdre la tête. Dieu seul sait ce que l'établissement de mon séminaire m'a coûté de travaux et d'inquiétudes; le voilà en train, il s'agit seulement d'un modique entretien par an. Deux couvens du Sacré-Cœur sont aussi en pleine activité, ainsi que deux colléges; enfin, la perspective est encourageante. Prions Dieu qu'il ne nous abandonne pas.

Signé, † Louis Guillaume, *évêque de la Nouvelle-Orléans.*

Lettre de M.gr Dubourg, évêque de la Louisiane, à l'Association de la Propagation de la Foi en France.

Washington, 29 janvier 1823.

MM.

C'est bien tard vous témoigner l'admiration et la reconnaissance qu'a excitées en moi la lecture du plan de l'Association pour la Propagation de la Foi, que votre zèle pour les missions, et pour la mienne, vous a inspiré, et dont vous avez eu la bonté de m'envoyer une copie. La raison de ce retard vous paraîtra toute simple, lorsque vous saurez que mes déplacemens successifs l'ont empêché de parvenir plutôt jusqu'à moi. Adressé en juillet dernier à la Nouvelle-Orléans, il s'est promené après moi de là à Saint-Louis (400 lieues plus haut), et de ce point il est venu me chercher à 400 lieues vers l'est dans la capitale des Etats-Unis, où des affaires de haute importance m'ont forcé à venir passer l'hiver, et où je l'ai enfin reçu il y a deux jours.

Rien de plus digne d'un cœur chrétien que le désir de répandre le bienfait de la Foi; et c'est à ce trait particulier que la France a été de tous temps reconnue pour la fille aînée de l'Eglise. A une époque de renouvellement comme

celle que la bonté divine nous ménage après trente ans de bouleversement, et près d'un siècle d'impiété, rien ne m'a paru plus naturel que ce mouvement de votre reconnaissance envers Dieu, pour le retour de ses miséricordes sur notre chère patrie, et pour les grâces signalées dont il ne cesse de vous combler vous-mêmes. Travailler de toutes vos forces à étendre son empire, c'est l'intéresser à vous continuer ses bienfaits.

Le plan de votre Association, MM., fait l'éloge de votre discernement autant que de votre piété. Cette hiérarchie si propre à faciliter les perceptions et à ramener tout à l'unité, et la distribution des fonds entre les missions de l'Orient, celle de la Louisiane, et celle du Kentucky, tout me paraît parfaitement conçu. Je ne doute pas que celui qui vous a inspiré le courage pour entreprendre, et la sagesse pour tracer le plan de conduite, ne vous donne aussi la constance pour le mettre à exécution. Il y aura des difficultés de détail, des correspondances assez multipliées à entretenir, qui pourraient finir par lasser des hommes moins constans dans le bien, ou animés de vues moins pures. Mais le souvenir de ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour la rédemption de vos propres âmes, le bonheur de concourir avec lui et avec ses envoyés à celle de tant d'autres, que le défaut de quelques secours pécuniaires laisserait éternellement privés de ce bonheur, sont des motifs dont la force ne s'affaiblit pas dans des cœurs où la foi domine.

En donnant une grande extension à l'objet de votre Association, vous lui assurez l'appui et l'intérêt de tout ce qui aime Dieu en France; l'imagination est saisie autant que le cœur, de l'idée de porter à la fois le flambeau de la Religion sur les points les plus distans des deux hémisphères. Rien de plus vraiment *catholique* que cette conception ; et quelle est l'âme pieuse, même dans les classes les plus réduites, qui ne se ferait pas un honneur autant qu'une jouissance, d'acheter au prix de si légers sacrifices, la gloire de concourir à une si grande œuvre ?

J'ai envoyé à mon vénérable ami et collègue, le saint évêque du Kentucky, une copie du projet; je dois lui laisser le soin de correspondre directement avec vous, Messieurs, sur un sujet où il est personnellement intéressé; ce serait vous faire tort que de vous ravir le plaisir de lire l'exposé de ses travaux et de ses grands desseins tracé de sa propre main.

Je me bornerai donc à vous parler des miens. — Trois objets importans doivent occuper l'attention d'un évêque de la Louisiane : l'entretien de son séminaire pour la formation graduelle d'un clergé. La construction de petites églises de distance en distance sur une étendue de plus de cent lieues, déjà peuplée de familles ou catholiques ou protestantes qui n'ont pas entendu parler de Dieu depuis leur enfance. Enfin l'entretien au moins d'une douzaine de missionnaires

pour les parties civilisées jusqu'à présent privées de secours, et d'un nombre proportionnel pour les missions des pauvres Indiens. — Quels immenses détails! quels besoins! Et comment y satisfaire, lorsqu'on a soi-même à peine le pur nécessaire? Comptant cependant sur la Providence qui ne m'a jamais manqué, j'ai entrepris la fondation du séminaire au milieu d'une campagne peuplée de bons catholiques américains, qui m'ont beaucoup assisté dans la construction du bâtiment et le défrichement des terres. Nos champs, et un moulin contigu, que j'ai élevé sur un bon courant d'eau, fournissent du pain, du lait, de la viande pour la nourriture de près de 40 personnes dont se compose cet établissement, entre directeurs, missionnaires, élèves de toutes les classes, et frères pour les travaux de la maison ou de la campagne. Il y règne une grande piété, une émulation admirable qui promet pour l'*avenir* d'excellens sujets au diocèse; mais il faut entretenir tout ce monde, première difficulté : et puis cet *avenir* est encore éloigné, et les besoins des âmes sont pressans. Il faut donc se hâter de faire venir des sujets d'Europe, etc., seconde source de dépenses. Une partie de vos collections, MM., et peut-être *pendant quelques années* la principale partie passera à consolider cet établissement, de manière à ce qu'il puisse avec le temps suffire à ses dépenses, ou à payer les passages et l'équipement de

quelques missionnaires qui de temps en temps pourraient nous venir d'Europe. — Tout ce qui pourra être économisé sur cette indispensable dépense, sera employé progressivement aux deux autres objets. Je me ferai un devoir sacré de vous informer tous les ans de l'emploi des fonds que je pourrai recevoir de vous ; et j'espère qu'avec l'ordre que je me propose d'établir dans leur distribution, vous aurez la satisfaction de voir fructifier au centuple cette précieuse semence que vous vous occupez avec tant de zèle à recueillir.

Quelle moisson vous vous préparez pour vous-mêmes ! si celui qui accueille le prophète doit avoir part à la récompense du prophète, ceux qui s'associent ainsi aux travaux des apôtres, ou plutôt qui procurent par leur zèle et leurs efforts le moyen de soutenir les apôtres, ne peuvent manquer d'être associés à leur gloire. Courage donc, MM., que les difficultés ne vous rebutent pas, que les obstacles ne ralentissent pas votre marche. Du haut du ciel l'apôtre des Indes sourit à votre dévouement, et des milliers d'âmes dont vous assurez le salut ne manqueront pas de s'intéresser puissamment au vôtre. Sans doute l'ennemi de tout bien vous suscitera des contradictions, déguisées peut-être quelquefois sous l'apparence de la piété ; mais j'ai la confiance que celui qui a commencé par vous la bonne œuvre, continuera à se servir de vous pour la perfectionner et la consommer.

Plein de reconnaissance pour la part que vous voulez bien assigner à mon troupeau dans ces fruits de votre sainte industrie, j'ai l'honneur d'être, MM., avec un respectueux dévouement.

Votre très-affectionné serviteur,

Signé † LOUIS-GUILLAUME, *évêque de la Nouvelle-Orléans.*

L'ASSOCIATION de la Propagation de la Foi, en faveur des Missions étrangères des deux mondes, établies depuis moins de deux ans, voit s'avancer chaque jour l'accomplissement des espérances élevées qu'en ont conçues, dès l'origine, tous les amis de la Religion. Dieu s'en est servi pour manifester le zèle de tant de cœurs fidèles, empressés à répandre au loin la gloire de son nom. L'idée d'une œuvre si grande, appuyée sur des moyens si faciles, a saisi, comme une inspiration, tous les esprits religieux, et les a fortement intéressés au succès. Instituée maintenant, l'Association se répand d'elle-même, entraînant plutôt qu'elle ne les suit, ceux qui sont appelés à la diriger. Une grâce visible préside à ses progrès, et pour la voir produire des fruits durables dans tous les lieux où elle est introduite, il n'est plus besoin aujourd'hui que de la persévérante coopération de ceux qui se sont attachés à cette œuvre de religion, comme à un moyen puissant d'é-

tendre le règne de Jésus-Christ jusqu'aux limites de la terre, en réveillant par là même et fixant dans leur propre pays, l'esprit de foi et le zèle de la charité.

Les Associés ont déjà appris avec le sentiment d'une joie chrétienne, que le saint Pontife Pie VII avait été instruit de l'existence de l'œuvre peu de mois après sa formation. Il leva sur elle ses mains vénérables, et appela sur ses membres, avec toute l'autorité dont le ciel l'avait revêtu, les bénédictions d'en haut. Ç'a été une de ses consolations, avant de mourir, de voir la France, dont la vocation naturelle semble être d'éclairer les autres nations, et la ville de Lyon si chère à son souvenir entre toutes les autres villes du royaume très-chrétien, cette cité pieuse qu'il aimait à appeler *la Rome de la France*, donner naissance à une institution qui n'embrasse pas moins que le genre humain tout entier dans le but qu'elle se propose, et à laquelle, à ce titre, la Rome de l'univers devait applaudir.

Consolée et encouragée par une marque si touchante de la bienveillance pontificale, l'Association, pour en assurer et perpétuer les précieux effets, et pour voir attaché désormais à son œuvre, comme un gage éternel de stabilité, l'assentiment authentique du chef de l'Église, supplia Sa Sainteté de vouloir bien la reconnaître et l'approuver publiquement, en l'enrichissant de ces trésors spirituels dont les successeurs de sain-

Pierre sont les gardiens et les dispensateurs. Une supplique fut, à cet effet, adressée au Saint-Siége, et les règlemens de l'Association furent soumis à son approbation, par le cardinal secrétaire-d'état et des brefs, le 15 mars 1823. Le Souverain-Pontife exauça, sans restriction et même au delà, toutes les prières de l'Association. Cette grâce est concédée à perpétuité, et promulguée dans un rescrit ayant force de bref, et ainsi conçu :

AUDIENCE DU TRÈS-SAINT, DU 15 MARS 1823.

Le Très-Saint accorde miséricordieusement dans le Seigneur, à tous et chacun des fidèles de Jésus-Christ, de l'un et de l'autre sexe, qui pour ranimer et soutenir l'œuvre très-salutaire des missions, auront donné leurs noms à l'Association de la Propagation de la Foi, dans les diocèses du royaume de France où, avec le consentement de l'Ordinaire, cette Association est déjà érigée ou le sera dans la suite, Indulgence plénière et rémission de tous leurs péchés dans les solennités de l'Invention de la très-sainte Croix de

EX AUDIENTIA SANCTISSIMI,

Die quindecimâ martii 1823.

Sanctissimus omnibus et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus qui, ad saluberrimum missionem opus fovendum et sustentandum, suprascriptæ associationi, in iis diœcesibus regni Galliarum in quibus, ordinariis annuentibus, vel erecta jam est vel in posterum erigitur, nomen dederint, dummodò verè pœnitentes et confessi, ac sacrâ communione refecti in festivitatibus Inventionis sanctissimæ Crucis Domini nostri Jesu Christi, ac sancti

notre Seigneur Jésus-Christ, et de saint François Xavier, et une fois par mois, le jour à leur choix, si dans l'espace de ce mois, ils ont récité tous les jours les prières de l'Association. A condition qu'étant vraiment pénitens et confessés, et munis de la sainte Communion, ils visiteront dévotement l'église ou l'oratoire de ladite Association, si elle en a, sinon leur propre église paroissiale, et qu'ils y adresseront à Dieu de ferventes prières pour la prospérité de notre mère la Sainte-Eglise, et selon les intentions du Souverain-Pontife. Et toutes les fois que les associés réciteront, étant au moins contrits de cœur, lesdites prières de l'Association, ou qu'ils donneront quelque aumône en faveur des missions, ou qu'ils assisteront à des assemblées tenues pour l'objet des missions, ou enfin qu'ils exerceront toute autre œuvre quelconque de piété ou de charité, le Très-Saint leur accorde dans sa bonté une Indulgence de cent jours. Toutes lesquelles Indulgences, tant plénières que partielles, pourront encore être appliquées,

Francisci Xaverii, itemque semel in mense, die ad libitum eligendâ, quatenùs ejusdem mensis spatio preces associationis quotidiè recitaverint, ecclesiam seu oratorium dictæ associationis, si adsit, sin minùs propriam parochialem ecclesiam devotè visitaverint, ibique pro felici statu sanctæ matris Ecclesiæ, ac juxta mentem summi Pontificis pias ad Deum preces fuderint, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedit. Quoties verò memoratas associationis preces, corde saltem contrito persolverint, vel aliquam eleemosynam in missionum subsidium erogaverint, aut Congregationibus missionis institutum respicientibus interfuerint, sive aliud quodcumque pietatis vel charitatis opus exercuerint, centum dierum indulgentiam benignè largitur. Quæ quidem indulgentiæ, tum plenariæ, tum partiales, etiam pro animabus

par forme de suffrage, aux âmes des fidèles de Jésus-Christ, qui unies à Dieu dans la charité, auront quitté cette vie. Or, Sa Sainteté a voulu que le présent rescrit, par grâce spéciale, eût son effet pour tous les temps à venir, de même que si des lettres apostoliques eussent été délivrées en forme de bref. Nonobstant toutes règles contraires.

Christi fidelium quæ, Deo in charitate conjunctæ, ex hâc luce migraverint, per modum suffragii applicari poterunt. Voluit autem Sanctitas sua ut præsens rescriptum, ex speciali gratiâ, perpetuis futuris temporibus suffragetur, perindè ac si litteræ apostolicæ in formâ brevis expeditæ fuissent. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Sig. HERCULE, Card. CONSALVI.

H. Card. CONSALVI.

Scellé du Sceau pontifical.

Consignatum pontificali Sigillo.

La lettre suivante fut adressée par le prince de Croy, évêque de Strasbourg, aujourd'hui archevêque de Rouen, grand aumônier de France, président perpétuel du conseil supérieur, à tous les archevêques et évêques du royaume.

Paris, le 18 août 1823.

MONSEIGNEUR,

JE m'empresse d'avoir l'honneur de vous donner connaissance d'une œuvre récemment établie pour la propagation de la Foi chez les peuples

infidèles, qui me semble offrir de précieux avantages, et qu'à ce même titre vous jugerez aussi sans doute digne de votre intérêt.

Avant la révolution, la France, entre tous les pays catholiques, se distinguait dans les missions étrangères par d'éminens services, dont nos traditions conserveront des souvenirs aussi honorables qu'édifians. Nous avons vu disparaître les ordres religieux qui se consacraient à cet apostolat : il ne nous reste plus que quelques débris d'autres institutions qui s'y dévouaient spécialement; et tandis que dans les pays séparés de l'unité, l'esprit du siècle fait des efforts inouïs par tout ce que son activité peut lui faire entreprendre, et principalement par les sociétés bibliques, pour semer l'erreur sur toutes les parties du globe, nous avons la douleur de voir l'extrême insuffisance des moyens mis en œuvre parmi nous pour la propagation de la vérité.

Des personnes pieuses, touchées des progrès que fait ainsi le mensonge, et de la ruine prochaine de nos missions étrangères, ont formé une association dont l'esprit de zèle est le lien, et dont le but est de réunir des ressources pour subvenir aux dépenses qu'exigent ces mêmes missions dans diverses contrées lointaines. Cette Association, qui a pris naissance dans la ville de Lyon, qui s'étend dans quelques diocèses voisins, et dont la direction centrale est établie à Paris, m'en a déféré la présidence, que j'ai acceptée avec em-

pressement. Déjà elle a déposé, comme les prémices de son dévouement, les sommes qu'elle a recueillies jusqu'ici; et je viens en conséquence de répartir vingt mille francs entre quelques missions des Indes et de l'Amérique.

Encouragée par les grâces spirituelles qu'elle a obtenues du Souverain-Pontife, par le suffrage que lui accordent tous ceux qui honorent la Religion, et par l'attrait avec lequel ils semblent, dès qu'ils la connaissent, partager l'esprit qui la dirige, elle appelle avec confiance leur coopération dans toutes les parties du royaume où elle n'est pas encore connue.

On a bien senti qu'au milieu de tant d'autres besoins qu'éprouve encore la France catholique, il faut que cette œuvre, malgré sa haute importance, ne nuise point à celles qu'une religieuse et touchante émulation inspire dans chaque diocèse, dans chaque paroisse, pour guérir les plaies faites à la Religion, et réparer les pertes qu'elle a essuyées : aussi on a fixé à la modique somme d'un sou par semaine le don de chaque associé. Ce léger surcroît aux charges que s'imposent les personnes charitables, ne peut pour aucune d'elles être un prétexte de s'en dispenser, et le résultat néanmoins peut devenir digne de la fin que l'on se propose. Car depuis le riche jusqu'à celui qui vit modestement de son travail, tous peuvent concilier l'élan de leur zèle avec les vues de l'Association : et lorsqu'elle aura em-

brassé tous les diocèses du royaume, ce vaste ensemble ne pourra manquer de produire de notables et plus puissans secours. Généralement répandue et adoptée, elle parviendra très-probablement à rétablir celles des missions étrangères que la France entretenait autrefois.

Ainsi, par une voie très-simple, et sans surcharge pour personne, nous acquitterions une dette sacrée, et au XIX.e siècle, comme dans les précédens, nos missionnaires iraient porter le flambeau de la foi chez les nations qui restent assises dans les ténèbres et les ombres de la mort.

Tels sont, Monseigneur, l'esprit, les moyens et les espérances de l'œuvre dont j'ai l'honneur de vous envoyer les règlemens. Si elle mérite votre approbation, si vous voulez bien lui accorder une protection spéciale, l'établir et la recommander dans votre diocèse, elle en recueillera d'abondantes bénédictions, et les succès que nous nous promettons pour le triomphe de la Foi, ne seront pas douteux.

Recevez l'assurance de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,

Le grand aumônier de France,

† G. PRINCE DE CROY, évêque de Strasbourg.

L'Association, ainsi favorisée des grâces du Saint-Siége et de l'auguste assentiment du Roi à qui Mgr. le grand aumônier l'avait fait connaître, et étayée de la protection que tous les évêques de France se sont empressés de lui promettre, voit aujourd'hui ses destinées assurées pour un long avenir. Elle est déjà en pleine activité dans un grand nombre de diocèses, et tout annonce que bientôt, selon le présage de monseigneur le grand aumônier, *embrassant tous les diocèses du royaume, ce vaste ensemble produira pour les Missions de notables et puissans secours.*

Partout on a été frappé de la grandeur du but qu'on pouvait atteindre par des moyens si faciles, partout on a compris la nécessité d'opposer aux gigantesques efforts de la société protestante biblique, quelque chose d'aussi-bien combiné en faveur de la vérité. Notre Association française doit toujours avoir en regard la Société anglaise, et s'efforcer à lui faire contre-poids. Tous les Français catholiques de tout sexe et de tout âge sont appelés dans cette grande entreprise, et tous y peuvent apporter un concours facile et efficace. C'est là ce qui a fortement saisi tous les esprits, ce qui se propage de ville en ville comme une idée d'enthousiasme. *Voilà*, s'écrie-t-on dans un prospectus du diocèse de Nancy, *voilà le but de notre grande Association qui embrasse toute la France chrétienne ; et pour l'atteindre infailliblement, ce noble but, il ne faut, de la*

part des nombreux membres, qui la composent déjà, et de ceux qui vont l'augmenter encore, il ne faut qu'un sacrifice si léger, qu'à peine il en mérite le nom. Existe-t-il une œuvre plus belle aux yeux de la Foi, plus agréable à Dieu, plus digne de la charité chrétienne! L'enfer en frémira, l'athéisme et l'impiété la couvriront de leurs froids sarcasmes, l'indifférence la dédaignera, le sordide intérêt la repoussera, mais la divine Providence la comblera de bénédictions.

Ce ne sera pas un des moindres résultats d'une si heureuse institution, que d'avoir ainsi ranimé, parmi les Chrétiens de France, un esprit de prosélytisme, qui rattachant nécessairement à la Religion tous ceux qu'il intéressera à sa Propagation, doit servir les intérêts de la Foi au dedans non moins qu'au dehors de notre patrie, et introduisant dans toutes les classes l'habitude et le goût des œuvres de charité, bien loin de nuire à aucune autre œuvre établie, leur sera par là même, au contraire, favorable à toutes. Car c'est encore un des caractères les plus remarquables de cette Association, qu'elle a su rapprocher dans un même but les classes les plus distantes, et qu'elle semble même s'appuyer principalement sur cette portion nombreuse de la Société, que la nécessité de sa position avait exclue, jusqu'à ce jour, de toute participation efficace à des œuvres de charité. Ainsi les pauvres eux-mêmes se

verront appelés comme les autres à ces œuvres admirables, et le denier des veuves y sera même plus productif que l'offrande isolée du riche. Ç'a été un spectacle vraiment digne d'intérêt, que de voir dernièrement, dans la solennité de la fête de saint François Xavier, patron de l'Association, une affluence si remarquable au pied des autels, et un si touchant mélange de tout ce que la Religion compte dans chaque classe, d'âmes ferventes et de cœurs généreux. Une dévotion véritable, un saint empressement, des communions nombreuses ont signalé partout ces pieuses réunions : et le retour de cet anniversaire ramenant chaque année dans nos temples un plus grand concours, notre France chrétienne peut, en quelque façon, compter une fête de plus parmi toutes celles qu'elle aime à solenniser. A Lyon, cette fête a été célébrée dans quatre églises différentes, et des discours y ont été prononcés.

L'on a vu, par la lettre de S. A. S. le grand aumônier à messeigneurs les archevêques et évêques de France, que les sommes recueillies par le conseil central du midi, et versées dans la caisse du conseil supérieur, avaient été distribuées, à la fin de la première année de l'Association, entre les Missions des Indes et de l'Amérique. Nous donnerons ici, par aperçu, le détail de ces sommes recueillies depuis le mois de juin de l'an-

née 1822, époque où l'Association commença à être en activité, jusqu'au mois de mai inclusivement de l'année 1823.

	fr.	c.
Les divisions de diocèse de Lyon ont versé.	15368	40.
Le conseil général d'Avignon, une première somme de.	1300	
Une seconde somme de.	2000	
Une troisième somme de.	1000	
Une quatrième somme de.	2656	95.
Une division établie à St. Valier, diocèse de Valence.	200	
Une division établie dans le diocèse de Moulins.	390	
Total de la recette du conseil central du midi, pendant les douze premiers mois.	22915	35.
Frais d'établissement, d'impression de prospectus, règlemens, nouvelles, etc. pendant le même espace de temps.	2235	
En conséquence, il a été versé, par le conseil central du midi, dans la caisse du conseil supérieur. . . .	20680	35.

Le conseil supérieur a réparti cette somme, en trois parts égales, entre les Missions d'Orient, pour une part, et les Missions de la Louisiane et du Kentucky en Amérique, pour les deux autres.

La part de chacune de ces Missions
a donc été de. . . . . 6893 45.

L'Association a eu encore le bonheur d'attirer les regards du Pontife auguste qui siége aujourd'hui sur la chaire de saint Pierre; un membre du conseil central du Midi a déposé aux pieds de Sa Sainteté les hommages et les vœux de l'Association, et a obtenu pour elle la bénédiction apostolique du Père des fidèles. Une supplique ayant été adressée à Sa Sainteté, en faveur des membres infirmes ou malades de l'Association, qui ne pouvaient remplir, pour gagner les indulgences plénières concédées par le pape Pie VII, la condition de la visite de leur église paroissiale, le saint Père a répondu favorablement à cette demande.

On a vu la quotité des sommes perçues par le conseil central du midi, séant à Lyon, pendant la première année de l'Association. Le conseil central du nord, séant à Paris, organisé beaucoup plus tard que celui du midi, a versé depuis, dans la caisse du conseil supérieur, les sommes qu'il a recueillies depuis le 20 décembre 1823, époque de son entrée en activité, jusqu'au 20 juillet 1824, c'est-à-dire pendant l'espace de sept mois, et qui se sont montées, déduction faite

de tous frais, à la somme de. . . . . 7416 00.

Le conseil central du midi, ayant résolu d'arrêter ses comptes au 1.er mai de chaque année, a versé, dans la caisse du conseil supérieur les sommes qu'il a recueillies depuis le 1.er juin 1823, jusqu'au 1.er mai 1824; c'est-à-dire, pendant l'espace de onze mois, et qui se sont élevées, déduction faite de tous frais, à la somme de 37754 00.

Total des sommes versées dans la caisse du conseil supérieur. . . . . 45170 00.

Voici le détail des sommes perçues par le conseil central du midi, pendant les 11 mois écoulés depuis le 1er juin 1823 jusqu'au 1er mai 1824.

	fr.	c.
Les divisions du diocèse de Lyon	25369	48.
Vente de quelques exemplaires des Nouvelles des missions.	193	80.
Le diocèse de Dijon a versé. . . .	1256	15.
Le conseil général d'Avignon. . .	8400.	
Le conseil particulier de Marseille.	1000.	
Le diocèse de Clermont-Ferrand.	1478	40.
Une division établie à Châlons sur-Saône (diocèse d'Autun).	1284.	
Une division établie dans le diocèse de Moulins	800.	
	39781	83.

D'autre part.	39781	83.
Diverses centuries établies dans le diocèse de Belley	766.	
Une division établie à St-Vallier, diocèse de Valence	399	70.
Annonay	111	15.
Tournon	216	
Pierrelatte . . . , ...	52	
Crest	53	05.
Une division établie à Lunéville, (diocèse de Nancy)	640	
M. ***, chanoine à Roche, près Genève	52	
Total.	42071	73.
Dont il faut retrancher pour frais d'impression et autres dépenses . . .	4317	73.
Reste	37754	00.
	fr.	c.

Somme égale à celle versée par le conseil central du midi dans la caisse du conseil supérieur.

Si l'on joint à la somme perçue par le conseil central du nord	7416	
Et à celle perçue par le conseil central du midi	42071	73.
La somme perçue l'année dernière par le conseil central du midi . . .	22915	35.
On aura, pour les deux premières années de l'Association, un total de	72403	8.

Nous avons fait connaître ci-dessus la répartition entre les diverses missions orientales et occidentales, des aumônes recueillies pendant la première année. Le conseil supérieur, après avoir consulté les conseils centraux du nord et du midi, a arrêté, dans l'ordre suivant, la répartition de la somme de 45170 fr. mise cette année à sa disposition par ces deux conseils :

	fr.
Pour les missions d'Asie, une somme de.	16000;
Dont douze mille francs au séminaire des Missions étrangères à Paris, pour être employés en frais de voyage des missionnaires, et autres dépenses nécessaires aux missions de la presqu'île au-delà du Gange, et de la Chine;	
Et quatre mille francs à Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, pour les besoins urgens de son église,	
Pour les missions d'Amérique. . .	26000.
Savoir : onze mille francs à Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, pour les missions de la Louisiane;	
Cinq mille à Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, dans le Kentucky;	
Huit mille à Mgr. Fenwick, évêque de Cincinnati, dans l'Ohio;	
	42000.

	fr.
D'autre part.	42000.
Et deux mille pour le séminaire de Mont-Ste.-Marie, dans le diocèse de Baltimore.	
Quant à l'excédant de 3170 fr., le conseil supérieur a jugé convenable de le réserver en caisse pour les frais d'impression et autres dépenses qui pourront survenir jusqu'à la rentrée des nouveaux fonds.	3170
Total.	45170 00.

Les sommes attribuées aux diverses missions leur ont déjà été remises; et l'Association a reçu des chefs de ces missions leurs remercîmens, au nom des églises d'Orient et d'Amérique. M. l'abbé Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, a plusieurs fois témoigné, en son nom et en celui de ses collègues, toute la satisfaction qu'ils éprouvent, et même toute leur gratitude pour le dévouement de l'Association aux missions asiatiques.

« Recevez, écrit-il au conseil central du midi, recevez, je vous prie, mes sincères remercîmens et ceux de mes confrères, les directeurs de ce séminaire, ceux même de toute notre Congrégation; car aucun de nos missionnaires ne sera insensible aux preuves de zèle et d'intérêt que vous donnez pour la Propagation de la Foi. Il y a plus; tous les

prêtres indigènes, les catéchistes, les étudians des séminaires et des colléges, les néophytes, en un mot, tous ceux qui participeront aux fruits de votre charité, partageront les sentimens de notre reconnaissance, et s'efforceront d'attirer, par leurs vœux et leurs prières, les bénédictions du ciel sur tous les membres de l'Association, et plus particulièrement sur ceux qui en sont l'âme et qui travaillent avec une activité infatigable à soutenir la ferveur des Associés, et à propager l'Association dans les endroits où elle n'est point encore établie. En lisant les recueils que vous publiez des Nouvelles des missions, nos missionnaires verront combien il est en leur pouvoir de contribuer à rendre ces recueils intéressans, en mettant tout leur soin à nous marquer ce qui se passe dans leurs missions respectives, d'édifiant et de propre à satisfaire la pieuse curiosité des personnes qui prennent intérêt à tout ce qui concerne le bien de la Religion et la prédication de l'Évangile dans les contrées lointaines et barbares, où il n'est encore que peu connu et souvent persécuté, etc. etc. »

Dans une autre lettre, M. le supérieur du séminaire des Missions étrangères écrit :

« Dieu soit loué et béni des succès de l'Association de la Propagation de la Foi ! Il faut espérer qu'elle continuera de prendre de nouveaux accroissemens, malgré tous les obstacles qui pourraient lui être suscités. Nous n'avons, certes,

qu'à bénir l'Association pour ce qui regarde les secours de la charité; mais les plus grandes difficultés sont relatives aux sujets qui se destinent aux missions; cependant les pertes récentes que nos missions ont faites, rendent les besoins bien grands. Nous ne nous décourageons point toutefois, nous espérons que Dieu suscitera des ouvriers constans dans leur dessein de se dévouer à une si bonne œuvre, et lèvera tous les obstacles qui pourraient s'opposer à leur bonne volonté. Nous avons confiance que les prières de l'Association nous seront d'un grand secours pour obtenir ce résultat. C'est là même le premier but de l'Association. Car avant tout, ce sont des ouvriers qu'il faut, et c'est par la prière qu'on obtiendra du Père de famille qu'il en envoie. C'est pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ recommandait à ses apôtres de prier pour cette fin, etc. »

La nouvelle de l'établissement et des progrès de l'Association de la Propagation de la Foi a pénétré jusque dans les contrées reculées de l'Asie, et est venue combler de joie ces églises persécutées. Deux missionnaires, organes de la reconnaissance de tous leurs collègues, ont adressé, du fond de leurs missions, leurs remercîmens à l'Association. Une lettre, datée du séminaire chinois de Pulo-Pinang, et adressée au conseil central du midi, contient l'expression des sentimens qui animent les missionnaires de l'Orient.

Pulo-Pinang, le 7 février 1824.

MESSIEURS,

J'AI appris avec reconnaissance que vous travailliez avec zèle à procurer à nos missions les secours qui leur sont nécessaires pour se soutenir et prospérer au milieu des infidèles. Par ce moyen, vous partagerez, quoiqu'éloignés, les travaux des missionnaires en fournissant à leurs besoins. C'est au nom de tous nos évêques et missionnaires en Orient que je vous prie de recevoir nos très-humbles remercîmens pour la bonne œuvre que vous avez commencée, et qui, avec la grâce de Dieu, ne manquera pas, je l'espère, d'avoir un grand succès, et surtout d'être une puissante ressource pour toutes les missions. Car vous n'ignorez pas que les secours que l'on peut recevoir des Chrétiens en Orient se réduisent à bien peu de chose. Comme ils sont nouveaux dans la foi, on craindrait de leur faire naître le soupçon qu'on vient leur annoncer l'Evangile par intérêt, et de ruiner ainsi d'un côté ce qu'on édifie de l'autre. Cependant, combien les secours seraient nécessaires, surtout pour nos colléges, ressource si grande pour la propagation de l'Evangile, et où les dépenses sont très-fortes, car tous ceux qu'on y élève pour être promus au sacerdoce et au ministère apostolique, y sont gratuitement.

Je ne vous parle pas de l'état de la Religion dans ces contrées. J'en ai écrit assez au long à

M. le supérieur des Missions étrangères, qui ne manquera pas de vous communiquer ce qu'il y aura de plus intéressant. Tout ce que je vous dirai dans cette lettre, c'est que partout la misère est bien grande, et sans vous parler de notre séminaire chinois de Pulo-Pinang, qui est à la veille de manquer de tout, voici ce qu'écrivait dernièrement un missionnaire à son arrivée auprès de son évêque. « Monseigneur est dans une grande misère; il vend ses mouchoirs de poche et autres petits effets, pour avoir de quoi soutenir sa maison et son petit collége. Même, il a été obligé lui-même et son monde de se contenter d'une demi-ration. Les larmes lui sont tombées des yeux malgré lui, en me racontant cette affreuse détresse. Sa santé est délabrée au point qu'il ne peut plus rien faire. J'espère néanmoins que Dieu nous le conservera encore, etc. »

Vous pouvez juger, par là, Messieurs, combien est méritoire pour vous la bonne œuvre que vous entreprenez, et en même temps de quelle importance elle est pour le soutien des missions. Fondé sur les promesses de Jésus-Christ même, qui a promis une récompense à un verre d'eau donné en son nom, je ne doute point que Dieu ne répande sur vous ses plus abondantes bénédictions, non-seulement pour cette vie, mais surtout pour cette vie immortelle où nous espérons tous parvenir. C'est à cette fin que nous prierons pour vous, et que vous nous permettrez aussi

de vous demander quelque part à vos ferventes prières. Vu la distance des lieux qui nous séparent les uns des autres, et la difficulté de communiquer avec les autres missionnaires, M. Lolivier, supérieur du collége chinois, vous remercie au nom de toutes les missions, et pour cela il a bien voulu joindre sa signature à la mienne, pour vous témoigner sa gratitude et celle de tous nos missionnaires, à qui nous aurons soin de communiquer la bonne œuvre que vous avez commencée.

Agréez, Messieurs, l'hommage des sentimens de reconnaissance et d'attachement avec lesquels nous sommes

Vos très-humbles, etc.

M. M. Lolivier, *Miss. apost.*
J. L. Pupier, *Miss. apost.*

Un autre missionnaire d'Asie, M. Taberd, missionnaire apostolique dans le royaume de Cochinchine, instruit aussi de l'existence de l'Association de la Propagation de la Foi, écrit à M.*** vicaire-général du diocèse de Lyon.

« L'établissement dont vous me parlez, Monsieur, en faveur des missions, est, je pense, à présent formé et en pleine activité. Je présume bien que nos missions lointaines qui sont les plus pauvres et les plus abandonnées, ne seront pas étrangères aux secours qui vont résulter d'un si

pieux et si utile établissement. Vous avez professé la morale, Monsieur, expliquez un peu à ces Messieurs ce que c'est que *necessitas gravis et extrema*, et dans le conflit des différentes nécessités ce qu'on doit faire, (soit dit en riant cependant.) Ces Messieurs sont très-zélés, j'en connais plusieurs; je vous prie de me rappeler à leur souvenir, et en particulier auprès de MM.*** qui ont pu me connaître un peu à Saint-Irénée, où ces fervens confrères des saints Martyrs venaient assez souvent. Nous sommes au milieu des païens, nos chrétiens sont très-pauvres, et sans parler de cette mission qui est on ne peut plus dépourvue de tout secours, les missions de Chine, du Tong-King et de Siam ne sont guère dans une meilleure position. Nous ne sommes plus ici que trois prêtres français, et dans l'espace de deux ans, j'ai vu mourir notre évêque, son coadjuteur, et le provicaire. Le coadjuteur du Tong-King vient de mourir aussi. Voilà l'état de ces pauvres missions... Je projette la réforme des écoles de garçons; si j'avais quelque secours assuré tous les ans, 300 francs par exemple, je pourrais avec cette modique somme nourrir trois ou quatre maîtres au moins, et les chrétiens donnant un peu de riz, cela irait encore plus loin..... Quand je pense, maintenant, qu'en différens lieux de la France on prie pour moi, cela me ranime et me console au milieu des difficultés que j'éprouve, etc. etc. »

Les missions d'Amérique plus rapprochées de nous, avaient déjà fait parvenir depuis quelque temps à l'Association de la Propagation de la Foi, l'expression de leur reconnaissance et de leurs vœux. On a vu plus haut la lettre touchante adressée à l'Association, par l'évêque de la Nouvelle-Orléans. La part assignée dans la répartition de la première année aux missions de la Louisiane, leur étant parvenue, Mgr. Dubourg a eu la bonté d'adresser de nouveaux remercîmens à l'Association. Voici la lettre qu'il écrit à ce sujet au secrétaire du conseil central du midi.

Nouvelle-Orléans, le 31 mars 1824.

La lettre officielle que vous me fîtes l'honneur de m'adresser au mois d'octobre dernier, Monsieur, me trouva plongé dans une affliction qui avait tellement affecté toutes mes facultés, qu'il me fut impossible d'y répondre directement. Je chargeai mon frère de Bordeaux, de m'excuser auprès de vous et auprès de messieurs les membres composant le conseil central de l'inapréciable Association qui vous a choisi pour son organe, et de les remercier de l'appropriation qu'ils ont eu la bonté de faire aux missions de mon immense diocèse, de la somme de près de 7000 francs, produit des contributions de la première année. Quand on pense que cette attribution n'est qu'un tiers de ce que l'Association, après une année d'existence, a distribué aux mis-

sions étrangères, on ne sait qu'admirer davantage, de la sagesse et de la persévérante industrie qui ont présidé à la formation de cette société, ou des inépuisables ressources qu'offre la charité chrétienne dans la France régénérée.

Ces fonds, qui m'ont été remis par l'entremise de mon frère, et ceux que j'attends avec confiance pour l'année courante, seront appliqués en grande partie, Messieurs, à l'extinction de quelques dettes dont je m'étais grevé pour l'érection de mon séminaire et du nouvel établissement que je viens de donner sur le Missouri à la Compagnie de Jésus. Les appropriations successives seront fidèlement et entièrement appliquées au maintien de ces deux établissemens, sur lesquels reposent toutes les espérances de la Religion dans ces vastes contrées.

Pour répondre à votre charité, et satisfaire le désir si naturel de connaître en détail les progrès de la foi dans ce pays, j'ai prié mon frère de vouloir bien employer son loisir à faire et à vous transmettre des extraits de toutes les lettres que je lui adresse pour lui-même, ou pour d'autres pieux amis de France, ainsi que de celles qu'il peut recevoir de temps en temps des divers missionnaires de mon diocèse avec lesquels il est en correspondance. J'ai cru que c'était le moyen qui conciliait le mieux les justes désirs de l'Association avec mes occupations multipliées.

Agréez, Monsieur, pour vous et pour Mes-

sieurs du conseil central, l'assurance de ma vive reconnaissance, de mes vœux les plus empressés, et de ma respectueuse et tendre admiration.

† L. Guil. *év. de la Nouv.-Orléans.*

Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, dans le Kentucky, a aussi témoigné à l'Association la satisfaction que lui a causée la nouvelle de son établissement.

« Il y a déjà quelque temps, écrit-il à M.***, à Lyon, que je reçus une lettre de vous et une autre de ***, accompagnée des règlemens de l'Association de la Propagation de la Foi. Toutes ces pièces, comme vous pouvez aisément l'imaginer, furent reçues avec joie, et lues et relues avec grande avidité. J'admirai la sagesse de ce règlement, sa simplicité, et le bien incalculable qui pourrait en résulter. Il me semblait que tous les Rois chrétiens et le Souverain-Pontife lui-même devaient être les premiers à l'encourager. Ceux qui ont concouru à la formation de ce vaste plan, pour propager notre sainte Religion, méritent toute notre reconnaissance. M. Badin m'écrit que l'Association va toujours croissant, que des fonds assez considérables ont été ramassés, et que la mission du Kentucky n'a point manqué d'avocats qui ont plaidé en sa faveur avec force et avec succès. Qu'ils reçoivent mes très-sincères remercîmens, pour un service de cette importance. Les fonds seront utilement employés, et j'ose dire, sans

me flatter, que peu de missions dans le monde chrétien offrent une perspective plus consolante pour le présent et pour l'avenir. Nos deux séminaires et nos différens monastères sont solidement établis et bien composés. Il est vrai que le nombre de séminaristes est assez limité, non pas que plusieurs sujets ne se présentent pour y être reçus; mais parce que nos moyens sont courts, et que nous craignons de faire des dettes. Si jamais l'Europe nous procure des moyens pour nourrir et élever un bon nombre de sujets, j'ai tout lieu de croire, et c'est l'opinion de ceux qui connaissent le Kentucky, que non-seulement je pourrais élever un nombre suffisant de prêtres pour le diocèse, mais que je pourrais en fournir à mes voisins. J'ai trente sujets dans mes deux séminaires, et si j'avais des moyens pour en vêtir et nourrir cinquante, je les aurais sur-le-champ; tandis qu'au séminaire de Baltimore, qui existe depuis plus de trente ans, à peine y a-t-il six sujets. Vous êtes donc bien sûrs de travailler efficacement pour la Propagation de la Foi, lorsque vous obtiendrez des fonds pour la mission du Kentucky. Vous me demandez quelques faits remarquables pour faire impression sur le public, et l'intéresser à nos missions. J'ai déjà écrit assez au long sur toutes les bonnes œuvres qui se font autour de moi; tout dernièrement j'ai envoyé à M. Badin un précis des progrès de la Religion dans le Kentucky, depuis mon admi-

nistration comme évêque. Il avait été fait pour être présenté au Roi, etc. etc.

Votre tout dévoué serviteur,

† Benoît Joseph, *év. de Bardstown.*

Un autre évêque d'Amérique, Mgr. Edouard Fenwick, évêque de Cincinnati dans l'Ohio, auquel une part dans les aumônes de l'Association a été attribuée cette année, en a adressé à plusieurs reprises ses remercîmens à l'Association.

Dans une lettre adressée de Londres au secrétaire du conseil central du Midi, après avoir annoncé qu'il a touché les 8000 francs qui lui ont été alloués par le conseil supérieur, il ajoute : « Après le bon Dieu, je compte plus sur vous et sur votre zèle pour l'intérêt de mon pauvre diocèse, que sur tous autres individus en France. Je vous le confie donc entièrement et à la charité de tous les membres de l'Association de la Propagation de la Foi auxquels vous voudrez bien présenter mon sincère et cordial remercîment. Je les porterai toujours dans mon cœur, et ne cesserai qu'à mon dernier soupir de prier pour que le Seigneur répande sur eux ses bénédictions les plus précieuses.

Le 29 septembre 1824.

† E. Fenwick, *év. de Cincinnati.*

On a vu que le conseil supérieur avait accordé à Mgr. l'évêque de Babylone un secours

de 4000 francs. Cet évêque instruit de l'existence de l'Association de la Propagation de la Foi, avait réclamé son assistance par deux lettres, l'une adressée à S. A. le grand aumônier président du conseil supérieur, l'autre à monsieur Courbon vicaire-général du diocèse de Lyon, où Mgr. l'évêque de Babylone savait que l'Association avait pris naissance.

Nous donnons ici la lettre adressée à S. A. le grand-aumônier.

Bagdad, le 21 février 1824.

MONSEIGNEUR,

J'AI appris avec consolation que vous étiez président d'une pieuse association formée en France pour le soutien des missions des pays étrangers. A cette nouvelle je me suis senti vivement porté à vous écrire pour vous recommander les missions de la Mésopotamie. Je ne vous demande pas de missionnaires, parce que je n'ai pas les moyens nécessaires pour les faire subsister; mais je prends la liberté de vous demander une petite part dans la distribution des aumônes de l'Association.

Je n'ai auprès de vous, Monseigneur, aucun titre particulier pour réclamer vos bontés; mais je vous présente les motifs généraux de notre indigence et de la charité de notre Seigneur Jésus-Christ, qui embrasse tout le monde. Je sollicite

donc votre attention, Monseigneur, pour un évêque octogénaire et des prêtres emprisonnés à cause de leur zèle pour notre sainte Religion,

Pour un évêque hérétique converti nouvellement à la vraie foi; il m'a écrit pour venir ici avec moi; je lui ai répondu que je le verrais avec toute l'affection possible; mais que je ne pouvais lui offrir aucune ressource pécuniaire, me trouvant moi-même très-gêné,

Pour des familles de pauvres catholiques, qui manquant de force, se font musulmans pour trouver un peu plus d'aisance dans cette vie,

Pour des enfans qu'il faudrait envoyer dans des lieux de sûreté, afin de les soustraire aux recherches des Turcs qui veulent les forcer de faire profession du mahométisme, à cause de leurs pères ou leurs mères qui ont apostasié,

Enfin, pour de jeunes gens que je voudrais avec l'aide de Dieu, disposer au sacerdoce, pour soutenir et conserver la Religion catholique dans ces contrées. Il n'y a plus de missionnaires européens, et les prêtres du pays sont en trop petit nombre. Si la conservation de la véritable Religion est un miracle de la toute-puissance de Dieu dans les autres pays, l'on peut assurer que pour celui-ci le prodige divin est encore plus sensible.

Excusez, Monseigneur, la liberté que j'ai prise de vous écrire; ne voyez dans ma lettre que les expressions d'un pasteur qui cherche quelques soulagemens pour des âmes exposées à toutes

sortes de dangers. Mais comme partout les besoins sont pressans et immenses, j'abandonne avec résignation les intérêts particuliers de notre mission aux soins de la divine Providence. J'ai la confiance qu'elle vous inspirera de faire quelque chose pour nous. Si mes espérances peuvent se réaliser, je prends la hardiesse, Monseigneur, de vous indiquer mon correspondant en France; c'est M. Jean-Baptiste Azar, négociant à Marseille.

La ville de Bagdad où je réside a une population de 150,000 âmes, composée principalement d'Arabes, de Turcs, de Persans et de Juifs. Il y a aussi des hérétiques Nestoriens, Jacobites et Arméniens. Le nombre des Catholiques ne monte pas à 2000. Nous sommes partagés en quatre branches, Chaldéens, Syriens, Arméniens et Latins; à ceux-ci se réunissent quelques Grecs et quelques Maronites. Chaque division a des prêtres de son rite. Comme les autres n'ont que de petites chapelles, notre église est la plus fréquentée et la seule où il se fasse des cérémonies religieuses.

Le gouvernement particulier de Bagdad est dans ce moment assez tolérant; on nous laisse très-libres de faire chez nous ce que nous voulons, pourvu que nous ne cherchions pas à convertir des musulmans. Les gouvernemens des autres villes de la Mésopotamie ne sont pas si favorables aux chrétiens : souvent pour des riens il y a des persécutions et des avanies terribles. Partout les

prêtres et les églises sont dans une pauvreté révoltante.

Je suis avec un profond respect, etc.

Signé, † PIERRE ALEXANDRE, *év. de Babylone.*

La lettre de Mgr. l'évêque de Babylone, à M. Courbon vicaire-général du diocèse de Lyon, contient à peu près les mêmes motifs exposés dans celle à S. A. le grand-aumônier; elle n'est arrivée à Lyon qu'après la mort de M. Courbon.

« Je me rappelle avec reconnaissance, dit Mgr. Coupperie, l'époque de mon passage à Lyon au commencement d'octobre 1820. Encore aujourd'hui je suis sensible aux honnêtetés qui me furent faites alors par MM. les grands-vicaires de cette ville. Nommé évêque de Babylone, je me rendais au lieu de ma résidence. Bagdad est une ville grande comme la ville de Lyon, etc.

» Parmi tout le bien qui se fait actuellement en France en faveur de la Religion, j'ai appris avec admiration l'établissement à Lyon d'une Association pieuse, instituée pour donner des secours aux missions étrangères. J'ai su que cette Association a pris de l'accroissement et s'est répandue dans les autres villes du royaume et spécialement dans la capitale; à cette occasion, Monsieur, je me suis senti fortement pressé de vous écrire, pour vous prier de vous intéresser aux besoins

des missions de la Mésopotamie. Si ce que j'ai appris de l'Association de Lyon, n'est pas fondé, je vous prie d'excuser ma simplicité; s'il y a quelque chose de vrai, j'ai la confiance que la parole de Notre-Seigneur se vérifiera pour nous : *Demandez et vous recevrez.* Dans tous les cas ne voyez dans ma lettre que les expressions d'un évêque missionnaire qui se réjouit d'être uni de sentimens avec MM. les grands-vicaires du diocèse de Lyon, si recommandables par leur zèle à procurer la gloire de Dieu. »

Une somme de 2000 francs a été allouée par le conseil supérieur en faveur du séminaire de Mont-Sainte-Marie dans le diocèse de Baltimore aux Etats-Unis. Cet établissement, qui est à la fois séminaire et collége, avait été formé en l'année 1809. Ses commencemens furent faibles; mais la bénédiction de Dieu s'y étant attachée, le nombre des élèves est monté jusqu'à 110 pensionnaires, dont une trentaine se destinant à l'état ecclésiastique et élevés sur les faibles ressources du prix de la pension des autres élèves, prix assez bas pour être à la portée des familles qui ne peuvent atteindre à celui des colléges de Baltimore, de Washington ou de Georgestown.

Cet établissement intéressant peut être considéré comme une de ces œuvres principales d'où a dépendu jusqu'ici et doit dépendre encore le succès d'une foule d'autres, dans ces missions si intéressantes des Etats-Unis. Déjà un grand

nombre de très-bons prêtres en est sorti pour les divers diocèses de ces contrées, non-seulement des missionnaires, mais encore des supérieurs de colléges, d'écoles principales, d'établissemens religieux, et il suffira de citer les noms de MM. George et Alexis Elder, Burne, Anduze, Hickey, etc., tous formés par l'inestimable supérieur de ce séminaire, M. Dubois, pendant 33 ans missionnaire dans le Maryland.

Le zèle de cet homme de Dieu lui avait fait entreprendre un bâtiment considérable, presque au-dessus de ses ressources, qui pût enfin remplacer les constructions temporaires accumulées d'année en année à mesure de l'accroissement du nombre des élèves. Ses espérances étaient comblées, la maison entièrement finie allait recevoir ses élèves au retour des vacances. Le passé, le présent semblaient répondre des consolations de l'avenir.

Dans la nuit du 6 juin dernier, un incendie, dont rien n'a pu arrêter ni limiter les ravages, a tout réduit en cendres, et reculé à un lointain qu'il n'est plus possible de calculer, les améliorations les plus indispensables de cet intéressant établissement. Son existence même est compromise. Les réparations seules de l'ancien bâtiment, auquel on ne touchait plus depuis les deux dernières années, à la veille, croyait-on, de se transporter dans le nouveau, vont être au-delà de toutes les ressources qui peuvent rester.

C'est dans cette situation que le supérieur de cet établissement a eu recours à l'Association de la Propagation de la Foi, pour solliciter son assistance dans un désastre qui peut devenir funeste aux missions. Il a fait présenter sa demande à S. A. le grand-aumônier, président du conseil supérieur de l'Association, par M. Bruté, missionnaire et l'un des professeurs de ce séminaire, et c'est dans l'intérêt de toutes les missions d'Amérique que le conseil supérieur a accordé à cet établissement une part dans les aumônes de l'Association.

Si ce peut être encore un encouragement aux membres de l'Association de la voir se répandre au dehors de la France, on a la satisfaction de leur apprendre qu'elle est aujourd'hui établie dans les états de S. M. le Roi de Sardaigne. Un conseil composé de chrétiens zélés siége à Turin, et dirige de là l'Association introduite dans les diocèses de Turin, de Chambéry, d'Annecy, de Nice, de Pignerol, etc. S. M. le Roi de Sardaigne protége l'œuvre d'une manière particulière, et a voulu être lui-même à la tête des souscripteurs.

A Chambéry, Mgr. François-Marie Bigex, archevêque, dans un mandement où les amis de la Religion ont reconnu avec joie cette voix éloquente, qui, dans nos temps de trouble, s'est élevée si souvent en faveur de l'Eglise universelle, recommande l'œuvre de la Propagation de

située à l'ouverture du golfe de Canton, principale entrée de l'empire de Chine. Chacune des missions a quelques prêtres européens, des prêtres du pays, et un ou plusieurs séminaires ou colléges. Les prêtres sont aidés dans les fonctions de leur ministère par des catéchistes. Les catéchistes sont de deux classes, *sédentaires* et *ambulans*. Les premiers sont presque tous des hommes mariés ou veufs, que les missionnaires choisissent parmi les chrétiens les plus instruits, les plus fervens et les plus distingués de chaque chrétienté. Ils sont chargés de présider aux assemblées des chrétiens, lorsqu'ils se réunissent pour prier en commun, le matin et le soir, surtout les dimanches et jours de fêtes; ils y font des lectures pieuses et instructives, des exhortations familières, et annoncent aux fidèles les fêtes, les jeûnes et abstinences prescrits par l'Église; ils doivent baptiser les enfans nouvellement nés, et même les enfans des païens et les adultes qui sont en danger de mort. Ils visitent les malades, et doivent veiller à ce que, dans les enterremens des chrétiens, tout se fasse avec décence et piété, conformément aux lois, aux cérémonies et aux usages de l'Église catholique, sans aucun mélange des superstitions païennes. Ils doivent aussi instruire les ignorans, soutenir la foi des chrétiens faibles, exhorter les pécheurs endurcis, s'opposer autant qu'ils le peuvent, aux scandales donnés par les mauvais chrétiens, terminer, par

voie de conciliation, les différens entre les fidèles, consoler les familles affligées, recueillir les aumônes destinées au soulagement des confesseurs emprisonnés ou exilés pour la foi, et travailler à maintenir, parmi les chrétiens la paix, la concorde et l'union fraternelle; enfin, rendre compte au missionnaire, lorsqu'il revient dans l'endroit, de l'état de la chrétienté, et des abus qui ont pu avoir lieu pendant son absence.

Les catéchistes ambulans, qui doivent garder le célibat tant qu'ils exercent cette fonction, accompagnent et aident les missionnaires dans le cours de leurs visites, ou même vont partout où ceux-ci les envoient, visiter les différentes chrétientés, catéchiser, instruire, exhorter, consoler; baptiser les enfans de chrétiens nouvellement nés, et les enfans de païens qui sont en danger, présider aux funérailles des chrétiens, corriger les abus.

Au Tong-king, pour s'assurer de la capacité des catéchistes, on leur fait réciter tout entier, par cœur, un ouvrage en deux volumes, contenant la manière de réfuter toutes les superstitions des idolâtres, de leur annoncer la foi chrétienne, d'enseigner aux catéchumènes et aux néophytes toutes les vérités du salut, et de disposer les fidèles à recevoir dignement les sacremens de l'Eglise.

Dans plusieurs de ces missions, il y a des couvens de religieuses, qui, sans être cloîtrées, mè-

nent la vie commune et observent une règle très-austère. Quand la persécution ne permet pas d'établir des maisons communes, des vierges chrétiennes, comme autrefois dans les premiers siècles de l'Eglise, font profession de la virginité au milieu de leurs familles, et y vivent dans la retraite, appliquées aux exercices de piété et aux œuvres de charité convenables à leur sexe. Quelques-unes de ces *religieuses* tiennent des écoles, pour enseigner aux jeunes personnes de leur sexe les élémens de la Religion, et les former de bonne heure à la pratique des devoirs du christianisme.

Notre divine Religion s'appelle dans ces contrées *la religion du Maître du ciel* (c'est une expression approuvée du Saint-Siége), et ses ministres, *les maîtres de la religion du Maître du ciel.* Elle est un objet d'admiration pour tous ces peuples. Les édits mêmes de persécution souvent la reconnaissent digne d'éloges, et ne la proscrivent que comme n'étant point permise par les lois de l'état. Du reste, ces persécutions elles-mêmes sont une des causes de ses progrès. La grâce puissante du martyre se joint pour ces chrétientés ferventes à toutes les autres bénédictions de Dieu. On y voit revivre la piété, le zèle et l'union touchante des chrétiens du premier âge de l'Eglise. Là, point de disputes, de systèmes, ni d'innovations. Un Dieu, une Foi, une Loi; telle est leur croyance et leur règle.

De toutes ces contrées d'Asie, ce serait sans doute la Chine qui serait, pour la Religion chrétienne, le plus beau théâtre. Mais il n'est peut-être point de pays où elle ait plus de peine à pénétrer et à se maintenir. Un des principaux obstacles qu'elle y rencontre, est dans l'opposition systématique et intéressée des bonzes ou prêtres des idoles, qui, pour retenir l'influence qu'ils exercent, ne laissent échapper aucune occasion de détruire la précieuse semence que nos missionnaires s'efforcent de faire fructifier dans ces contrées. L'orgueil des lettrés chinois oppose une égale résistance aux progrès du christianisme; en général, ils ne souffrent point qu'un Européen ose vouloir apprendre quelque chose à un disciple de Confucius. L'humilité dont l'Evangile leur ferait une obligation, est une vertu qu'ils ne peuvent comprendre; car ils trouvent leur bonheur à éblouir par l'ostentation du savoir les regards de la multitude. Les honneurs et les priviléges que l'on accorde dans ce pays au savoir, font l'objet de tous leurs vœux; l'espoir de les obtenir a été pendant trente années de leur vie l'aiguillon de leur patience, et leur soutien dans leurs laborieuses études. C'est parmi eux que l'empereur choisit les mandarins à qui il confie le gouvernement des différentes provinces de l'empire. Quelle influence, une fois parvenus à ces dignités inaccessibles, n'exercent-ils pas sur l'esprit d'un peuple à qui ils ont persuadé que les

Chinois sont la nation la plus éclairée de l'univers ! sans doute c'est une nation polie et savante, cependant on a pu faire la comparaison. Il a fallu que nos missionnaires leur apprissent la vraie division des temps, et avant eux, ils n'avaient pas de calendrier. C'était de préférence parmi ceux-ci qu'on choisissait le président du tribunal des mathématiques; et, en 1805, l'évêque de Pékin lui-même fut choisi pour cette présidence. Ce sont les missionnaires qui ont rectifié les instrumens astronomiques des Chinois, et qui leur ont fait connaître et apprécier, par les ouvrages des anciens dont ils ont composé pour eux des traductions, la véritable éloquence, et la manière de rechercher la vérité dans les discussions philosophiques. Aussi un empereur, étonné de la profondeur et de la variété des connaissances de nos savans missionnaires, voulut lui-même recevoir des leçons de leur bouche, et remit entre leurs mains l'éducation de ses enfans.

Mais le plus grand obstacle que rencontre dans ces contrées la propagation de l'Evangile, vient du chef de l'état. Si l'empereur est humain, il laisse en paix l'Eglise augmenter le nombre de ses enfans; mais s'il est cruel et soupçonneux, les missionnaires sont obligés de fuir et de se cacher, les églises sont renversées, les supplices et la mort poursuivent les chrétiens. L'Eglise de Jésus-Christ a retrouvé en Chine des Néron et des Dioclétien; mais toujours plus forte que la

mort, elle est sortie victorieuse de toutes les persécutions, et a fait admirer sa divinité par la constance de nouveaux Pothin et de nouveaux Irénée.

Tous ces obstacles sont grands, mais le zèle que la foi inspire est plus grand encore. Nos missionnaires multiplient leurs efforts en raison des difficultés. Mettant toute leur confiance dans la parole de celui qui a dit à leurs prédécesseurs : *Allez, instruisez toutes les nations*, ils quittent leurs parens, leur patrie, leurs amis; ils s'en vont à six mille lieues de leur berceau, porter l'Evangile à des nations, souvent barbares, dont ils apprennent le langage, adoptent les usages, revêtent l'habillement. Il se font tout à tous, pour les gagner à la Religion. Ils affrontent la faim, la misère, toutes les rigueurs des saisons, quelquefois la mort et d'affreux supplices. Que leur importe de n'avoir pas pendant leur vie où reposer leur tête, et de s'exposer à terminer leurs jours dans les tortures? Que dis-je? C'est là leur ambition la plus chère. Leur divin Maître leur a donné cet exemple, et ils s'estiment trop heureux, si en lui gagnant des âmes, ils sauvent la leur.

Il n'appartient qu'à l'Eglise catholique d'inspirer à ses ministres un zèle aussi généreux et aussi désintéressé. Le lord Makartney, ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de Chine, à la fin du dernier siècle, témoin ocu-

laire du noble dévouement de nos missionnaires, malgré ses préjugés de secte et de nation, ne peut s'empêcher de leur rendre une louange bien remarquable. *C'est un spectacle singulier*, dit-il dans le récit de son voyage, *de voir des hommes animés par des motifs différens de ceux de la plupart des actions humaines, quittant pour jamais leur patrie et leurs amis, et se consacrant pour le reste de leur vie au soin de travailler à changer la religion d'un peuple qu'ils n'ont jamais vu. En poursuivant leurs desseins, ils courent toutes sortes de risques, ils souffrent toute espèce de persécutions, et renoncent à tous les agrémens. Mais à force d'adresse, de talent, de persévérance, d'humilité, d'application à des études étrangères à leur première éducation, et en cultivant des arts entièrement nouveaux pour eux, ils parviennent à se faire connaître et protéger. Ils triomphent du malheur d'être étrangers dans un pays où la plupart des étrangers sont proscrits, et où c'est un crime que d'avoir abandonné le tombeau de ses pères. Ils obtiennent enfin des établissemens nécessaires à la propagation de leur foi, sans employer leur influence à se procurer aucun avantage personnel.*

Telles sont les vertus de nos missionnaires, tel est le tableau que le récit de leurs travaux présentera à la pieuse curiosité des associés *de la*

Propagation de la Foi. Puisse-t-il les engager à faire quelque chose de leur côté pour la conversion de ces peuples, qui sont aussi nos frères! Que nos prières et nos aumônes contribuent à cette sainte entreprise! Prions surtout le Seigneur qu'il change le cœur de ceux qui gouvernent ces contrées, qu'il leur inspire des sentimens plus favorables pour la véritable Religion, et les porte à révoquer les édits qui mettent obstacle aux progrès du christianisme. Nous avons entendu les missionnaires de ces pays nous en presser vivement. *S'il nous était permis de prêcher publiquement*, écrivait Mgr. Pérocheau, coadjuteur du vicaire apostolique du Su-tchuen, l'une des provinces de l'empire de Chine, *s'il nous était permis de prêcher publiquement, il me semble que ces pauvres idolâtres, par la grâce de Dieu, nous écouteraient, nous croiraient et se convertiraient. Un si grand bien*, ajoutait-il, *paraît ne dépendre que des dispositions de l'Empereur. Engagez donc le plus de bonnes âmes que vous pourrez, à élever sans cesse leurs cœurs et leurs voix vers le Dieu des miséricordes, pour obtenir qu'il daigne changer le cœur de ce pauvre Empereur, et convertir tous ses infortunés sujets!*

La maison des Missions étrangères vient de nous communiquer l'aperçu général des dépenses que

nécessitent les diverses missions d'Asie. Nous en donnerons les extraits suivans, bien propres à intéresser le lecteur chrétien.

Extrait de l'aperçu général des charges et dépenses des Missions de l'Asie.

Onze objets principaux réclament plus particulièrement pour les missions, les secours des fidèles d'Europe ; savoir :

1.° Entretien du séminaire de Paris.
2.° Départ des nouveaux missionnaires.
3.° Procure de Macao.
4.° Entretien des missionnaires dans le lieu de leur mission.
5.° Entretien des colléges et des séminaires.
6.° Entretien des chapelles.
7.° Entretien des catéchistes.
8.° Achats de livres.
9.° Secours aux chrétiens persécutés.
10.° Baptême des enfans païens en danger de mort.
11.° Colonies de chrétiens destinés à former de nouvelles chrétientés.

Le séminaire de Paris comptait autrefois neuf à dix directeurs. Ce nombre est actuellement réduit à cinq. Plusieurs d'entre eux sont infirmes ; tous sont surchargés d'affaires.

Les frais de voyages des missionnaires sont en-

core un objet d'une grande dépense. Le voyage d'un seul missionnaire depuis Paris jusqu'à la Chine ou royaumes voisins coûte quatre mille francs, et quelquefois davantage.

Le moyen le plus efficace, et le plus recommandé par le Saint-Siége pour propager la foi catholique dans les contrées où elle est nouvellement portée, est d'y former un collége composé des naturels du pays. Il faut donc avoir des colléges et des séminaires, et plût à Dieu qu'on pût en augmenter le nombre ! Mais jusqu'ici loin de pouvoir les multiplier, l'on a été obligé d'en supprimer quelques-uns dans ces derniers temps.

Il faut fournir à chaque missionnaire et à chaque prêtre indigène tout ce qui est nécessaire pour la célébration du saint sacrifice et pour l'administration des sacremens, et à chaque évêque tous les ornemens propres à sa dignité. Dans ces ornemens tout respire la pauvreté, sans s'écarter de ce qu'exige la décence du culte. Or il y a maintenant dans les missions, à la charge du séminaire des Missions étrangères, sept évêques, vingt-six prêtres européens, et près de cent cinquante prêtres indigènes.

Les contrées où les missionnaires travaillent ne produisent point de vin. Il faut faire venir de Macao du vin qui y est apporté par les vaisseaux d'Europe, et qui coûte fort cher. Il ne peut se transporter qu'à grands frais ; la chaleur excessive du climat et divers accidens font qu'on

en perd quelquefois une grande partie (1). Le vin de Messe est donc pour les missions l'objet d'une grande dépense.

Les livres nécessaires dans les missions, occasionnent des frais considérables. Souvent ces livres sont enlevés par les voleurs, ou dans les temps de persécution, par les mandarins; ou bien ils sont rongés par les vers ou gâtés par l'humidité, dont il est difficile de préserver les livres dans les pays chauds.

Un excellent moyen pour faciliter l'instruction des chrétiens qui savent lire les livres écrits en leur langue, et pour procurer la conversion d'un grand nombre d'idolâtres, consiste à répandre des livres imprimés qui contiennent la réfutation des erreurs des païens, les preuves de la Religion chrétienne, ou l'exposition des dogmes et de la morale de l'Évangile. Lorsque ces livres tombent entre les mains des mandarins, et que ceux-ci les lisent, cette lecture produit la plupart du temps un bon effet; si elle ne les convertit pas tout-à-fait, elle diminue leurs préjugés et leurs préventions contre la Religion chrétienne.

Il arrive quelquefois, dans les persécutions, que les planches qui servent à imprimer ces li-

---

(1) Une année, on estima au Tong-king que chaque bouteille de vin, à raison des frais de transports et des pertes causées par divers accidens, revenait à près de vingt piastres (106 francs).

vres (1) sont saisies et détruites. Après la persécution, il faut recommencer sur nouveaux frais.

Mais les besoins des chrétiens persécutés réclament bien plus vivement encore la charité des fidèles.

L'apôtre saint Paul exhortait les fidèles de son temps à avoir une tendre et sincère compassion pour les confesseurs de la foi enfermés dans les cachots. « Souvenez-vous, leur disait-il, de ceux » qui sont chargés de chaînes, comme si vous » étiez enchaînés avec eux : » *Mementote vinctorum, tanquàm simul vincti.* (Epît. aux Hébr. chap. XIII.) Les chrétiens persécutés, emprisonnés et exilés pour la foi, dans la Chine et les royaumes voisins, sont ordinairement réduits à la dernière misère, eux et leurs familles; car il est impossible de se faire une idée des vexations que les mandarins et leurs satellites exercent contre eux, pour en extorquer de l'argent. Les chrétiens les plus exposés à la persécution sont communément ceux qui ont rendu le plus de services à la mission, et donné le plus d'édification aux fidèles. En Chine, les prêtres du pays, les catéchistes, convaincus d'avoir travaillé à la conversion des gentils, les chrétiens qui ont contribué à introduire des missionnaires dans l'empire, ou qui ont reçu dans leurs maisons des ministres de

(1) L'imprimerie en Chine est stéréotype.

la Religion, sont condamnés à l'exil perpétuel en Tartarie et à l'esclavage.

Les chrétiens, qui habitent au milieu des idolâtres, n'ont souvent d'autres moyens de se soustraire aux vexations et mauvais traitemens, par lesquels ceux-ci veulent les forcer à des actes d'idolâtrie, que de payer aux chefs païens de leur commune et aux mandarins des sommes excessives, pour obtenir de ceux-ci un jugement favorable, à condition qu'on ne les forcera plus à aucun acte d'idolâtrie. Pour fournir ces sommes, ils se ruinent par des emprunts.

Souvent aussi il ne reste aux chrétiens molestés à cause de leur refus de contribuer aux superstitions païennes, que de s'exiler volontairement, et de se transporter avec toutes leurs familles dans quelque contrée éloignée où ils aient l'espoir d'être à l'abri de ces vexations. Ces chrétiens se trouvent par là plongés dans la misère, parce que les communes qu'ils abandonnent s'emparent de leurs champs et de leurs maisons; et dans les endroits où ils se retirent, ils ont, surtout dans les premiers temps, beaucoup de peine à gagner de quoi vivre et nourrir leurs femmes et leurs enfans. Quelle compassion ne méritent pas des néophytes qui abandonnent généreusement tout ce qu'ils ont, et se réduisent à l'indigence pour conserver leur foi et sauver leurs âmes !

On ne doit pas, hors le cas de nécessité, bap-

tiser les enfans des infidèles; mais, lorsque ces enfans sont en danger de mort, il faut faire tous ses efforts pour leur ouvrir les portes du Ciel en leur procurant le baptême.

Il y a des femmes pieuses qui se consacrent à cette bonne œuvre. Comme en Chine les petits enfans malades sont ordinairement gardés dans les appartemens intérieurs où les femmes seules peuvent entrer, elles peuvent plus facilement parvenir à pénéter jusqu'à eux, se donnant comme médecins qui exercent la médecine gratuitement. On n'envoie que des femmes d'un âge mûr, d'une conduite irréprochable, d'une vertu éprouvée, d'une piété solide. Il faut les munir d'une certaine quantité de remèdes dont on leur a fait connaître la vertu et l'usage, et leur donner de quoi vivre pendant qu'elles font ces courses.

Dans les temps de famine et de mortalité, on envoie le plus qu'on peut de catéchistes et de chrétiens zélés parcourir les villages, les marchés et les chemins publics, et baptiser les enfans moribonds qu'ils peuvent rencontrer. Pour engager plus efficacement les parens à laisser baptiser leurs enfans, ils leur font l'aumône d'un peu de riz et de quelques deniers. Par ce moyen l'on a baptisé en certaines années, dans une seule mission, plus de quarante mille petits enfans, dont le plus grand nombre meurt avant l'âge de raison, et est admis dans le ciel pour y être heureux, et glorifier Dieu pendant toute l'éternité.

Quelquefois, pour ouvrir une porte à l'Évangile dans des villes ou des bourgades où il n'y a point encore de chrétiens, on y transporte une ou deux familles chrétiennes, qui y font connaître notre sainte Religion, soit dans les conversations que ces chrétiens ont avec leurs voisins et leurs connaissances, soit en leur donnant ou leur prêtant des livres propres à les éclairer. Lorsque ces chrétiens voient qu'un certain nombre d'infidèles se sont laissés gagner, et montrent de bonnes dispositions, on envoie dans ces endroits un catéchiste pour instruire plus à fond ces nouveaux prosélytes. Ce catéchiste non-seulement les instruit, mais encore travaille à en former d'autres; et, quand ils sont bien affermis, un missionnaire peut alors venir au milieu d'eux pour achever de les disposer au baptême et leur conférer ce sacrement. Pour l'ordinaire, ces nouveaux chrétiens font eux-mêmes des conquêtes à l'Évangile, en exhortant leurs parens et leurs amis. Mais, pour former de semblables colonies, il faut ordinairement faire quelque dépense, afin d'indemniser la famille qui consent à abandonner tout ce qu'elle possédait dans son pays pour aller s'établir dans une terre inconnue.

Nous aurions pu ajouter à ce détail d'autres dépenses très-utiles et très-capables de contribuer aux succès de la prédication de l'Evangile; mais nous nous sommes bornés à celles qui sont les plus nécessaires, et qui tendent le plus

directement et le plus manifestement à étendre le règne de Jésus-Christ. Nous n'avons fait mention d'aucune dépense qui aurait pour objet la construction des églises ou la pompe du culte divin. En Chine, où la persécution est continuelle, il n'y a point d'églises; les missionnaires disent la messe dans des maisons particulières. Au Tong-king et en Cochinchine, lorsque la Religion n'est pas persécutée, les chrétiens construisent des églises ou oratoires qui sont tout en bois et couverts de chaume. Dans les solennités, quelques pièces de soieries du pays ou de toiles peintes de l'Inde, avec des chandeliers et des fleurs de bois doré, font la décoration de ces pauvres églises. En cherchant à intéresser les âmes sensibles et charitables en faveur des néophytes, accablés de maux temporels à cause de leur fidélité à servir Dieu, nous avons plutôt en vue leur salut éternel que le soulagement de leurs misères corporelles.

Lettre de M. Brosson, missionnaire apostolique du diocèse de Lyon, qui était destiné, pour la mission du Su-tchuen. Elle contient le récit du voyage de M. Brosson, depuis l'île Bourbon jusqu'en Cochinchine, et quelques détails sur les diverses missions qu'il a traversées.

Cochinchine, 12 janvier 1818.

J. M. J.

Mon vénérable Père en J. C.

Je vous disais, dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Bourbon, quel plaisir m'avait fait votre dernière. Je vous le répète encore cette lettre fait et fera long-temps mes délices, parce qu'elle me montre l'amitié la plus pure, parce qu'elle me rappelle tout ce que Dieu a fait pour moi, par votre ministère, et qu'elle me promet à l'avenir les plus puissans secours dans vos prières et saints sacrifices.

Le 16 juin dernier, je quittai Bourbon, où l'on voulait me retenir, pour Pondichéry, où j'arrivai le 14 juillet. Il y a encore dans cette mission cinq à six vieux missionnaires, avec le vicaire apostolique. Voilà toute la ressource de plus de 40,000 chrétiens, et d'une infinité d'infidèles adonnés à toutes les superstitions les plus infâmes. Il y a un petit collége, où l'on fait de temps en temps quelques prêtres du pays. Cette pauvreté engagea l'évêque à me retenir : le gouverneur se joignit à lui; mais Dieu me fit surmonter tous les obstacles, et le 20 de juillet je m'embarquai sur une frégate du Roi, qui passait par Macao pour se rendre en Cochinchine. J'avais pour compagnon de voyage un autre missionnaire, parti

de France 10 mois avant moi, et élu procureur de nos missions à Macao (1).

Le 15 août, je célébrai la sainte Messe à bord, en rade de Malaca. Les deux jours suivans nous restâmes à Malaca, et je pus dire la Messe à terre. Cette ville peut avoir encore une vingtaine de mille âmes, dont trois mille chrétiens conduits par un prêtre indien, qui nous reçut avec bonté. Malaca est encore aux Anglais, en attente des Hollandais qui seraient venus en prendre possession, si la mortalité n'était pas à Batavia, autre de leurs colonies. Les Anglais laissent une grande liberté aux catholiques dans leurs immenses possessions asiatiques. C'est ce qui détermina dans le temps notre procureur de Macao à choisir Pulo-Pinang de préférence aux autres pays catholiques, pour y ériger notre collége général. Mais ce pauvre collége est bien à la misère et de revenus et de professeurs. Les Hollandais n'ont pas la réputation d'être si tolérans, et l'on redoutait grandement leur arrivée à Malaca, où ils avaient autrefois comme détruit le catholicisme. Il n'y existe qu'une seule petite église catholique, et encore les Hollandais ne permirent pas qu'elle fût bâtie dans la ville.

---

(1) M. Jacques-Jean-Louis Baroudel, parti le 2 mai 1816 de Paris, pour aller remplir à Macao la place importante de procureur des Missions françaises de Chine et des royaumes voisins, laissée vacante par la mort de M. Létondal, arrivée à la fin de l'année 1813.

Voilà cette Malaca si florissante autrefois et si chrétienne! Voilà cette terre arrosée des sueurs et des larmes de saint François Xavier! Il n'y reste plus rien de cet apôtre des Indes qu'une certaine tradition, qu'il s'était bâtie une petite cabane sur la colline qui domine la ville, et que c'était là qu'il passait les nuits en prière. Le prêtre indien nous y conduisit, et nous ne pûmes nous défendre des impressions que réveille un pareil souvenir. Il y a quelques chrétiens dans la grande île de Sumatra, mais elle est abandonnée et dépourvue de secours. Elle attend en vain des missionnaires, *et insulæ expectabunt, les îles éloignées les attendront.* Cependant tous ces peuples de la presqu'île de Malaca sont moins lâches et moins efféminés que les autres Indiens. Ils sont tous sous la direction de notre vicaire apostolique de Siam, excepté la ville de Malaca qui est sous celle des Portugais.

Arrivé aux Philippines dans les premiers jours de septembre, j'y tombai malade d'une fièvre putride, que devaient me présager depuis quelque temps des insomnies continuelles. Cette fièvre, qui m'ôta le sentiment, ne dura que onze jours, et après quinze jours de convalescence, je pus dire la sainte Messe à terre, d'où je revenais le dimanche sur le vaisseau pour y célébrer la messe. Le médecin du vaisseau eut le plus grand soin de moi. Cette frégate est très-bien composée. Le commandant et les officiers sont

les meilleurs cœurs du monde, et l'on y entend rarement les abominations que j'entendais sur le premier bâtiment qui me porta à Pondichéry. Je passai d'heureux jours aux Philippines. En cédant les rétributions des messes que l'on me fournissait (cinq francs par rétribution), je n'étais point à charge aux religieux qui me donnaient l'hospitalité, et je jouissais de leur amitié ainsi que de celle de tous les autres religieux du pays qui sont assez nombreux. Mais il y a cependant encore beaucoup d'infidèles dans ces grandes îles, et surtout beaucoup de Maures attachés aux superstitions de Mahomet. Il y a un archevêque à Manille, et quatre évêques répandus dans les îles. Les cérémonies de la Religion s'y font avec grande pompe. Mais les études ne sont point en vigueur, et les mœurs sont très-déréglées. Manille est une grande ville, agréable même, hospitalière, riche et très-bien située. J'ai vu là le père Adéodat, qui a passé 27 ans à Pékin, d'où la persécution l'a chassé. C'est un religieux Augustin, italien; il m'a raconté la naissance de cette persécution dont lui-même fut l'occasion. Voici comment : Il y avait à Pékin quatre églises aux quatre coins de la ville, desservies par des missionnaires français, italiens, espagnols et portugais. Les missionnaires de ces trois dernières nations se disputaient depuis long-temps le gouvernement d'un gros bourg tout chrétien aux environs de Pékin. Le père Adéodat, pour faire

cesser ces contestations, fit un exposé des raisons qui engageaient à la paix, y joignit une carte ancienne, qui marquait les limites de chaque mission, et envoya le tout à la Propagande. Le paquet fut saisi et porté à l'Empereur. Le missionnaire interrogé, et les pièces envoyées en Russie, pour en avoir la traduction, tout semblait se pacifier, lorsqu'un incident brouilla tout. Le père Adéodat détermina une dame, courtisanne d'un grand mandarin, à rentrer dans son devoir. Arrivée chez son corrupteur, elle paraît d'abord fort triste, et bientôt interrogée, elle répond, qu'étant chrétienne, elle est obligée d'abandonner cette maison, et qu'elle va chez sa mère. Le mandarin outré contre le père Adéodat, fait croire à l'Empereur que les papiers saisis sont des correspondances avec les Anglais. Le père Adéodat a passé 4 ans en exil, d'où il a été délivré (1). Voici encore une autre cause : les An-

(1) La persécution qui s'éleva à cette occasion fut très-violente. L'Empereur fit faire à Pékin, la recherche des livres de religion pour les détruire, et fit briser les planches d'imprimerie. Plusieurs confesseurs de la foi furent condamnés à l'exil. On fit effacer l'inscription mise sur le frontispice des églises de Pékin : *Maison du Seigneur du Ciel*, et on défendit aux missionnaires qui ne peuvent exister à Pékin, qu'en qualité de membres du tribunal des mathématiques, de médecins ou d'artistes de l'Empereur, d'introduire personne dans leurs églises, et d'avoir aucune communication quelle qu'elle fût avec les indigènes. On voulut forcer ceux-ci

glais envoyèrent des lettres à l'Empereur de la Chine, dans lesquelles ils ne traitaient point bien la France et Bonaparte. Ces lettres furent, selon

---

à abjurer la Religion chrétienne, et les supplices les plus raffinés furent inventés pour ébranler leur courage. Après d'autres tourmens horribles, voici un des moyens que tentèrent les persécuteurs pour forcer quatre des confesseurs à fouler la croix aux pieds. On leur en fit une dans toute la longueur de la plante du pied, en leur donnant une infinité de coups d'aiguille ou de pointe de bambou, qu'on leur enfonçait jusqu'à l'os. Un d'eux renonça à la foi, lorsqu'on en était au second pied. Un second s'évanouit, au point qu'on croyait qu'il allait expirer. Les deux autres tinrent ferme jusqu'à la fin. On remarquait visiblement que le Seignenr leur accordait une paix et une joie intérieure, dont ils étaient étonnés eux-mêmes. L'un d'eux, jeune encore, et médiocrement instruit de la Religion, fut réduit à un état affreux, sans qu'il ouvrît la bouche, quoiqu'on lui eût recommandé de crier et de pleurer, parce que naturellement il aurait eu moins à souffrir. Ce genre d'épreuve était terrible; la douleur se faisait sentir à un tel point, qu'ils ne pouvaient souffrir la plus légère étoffe sur leurs plaies enflammées. On les fit derechef comparaître le lendemain. On menaça le plus jeune des quatre de tourmens encore plus affreux, et on lui demanda : « Comment est-il » possible que tu aies tant souffert hier, sans te plaindre ? » — C'est, dit-il, que je souffre volontiers pour Notre-Sei- » gneur qui a tant souffert pour moi. » On ne le tourmenta pas davantage. Au milieu de cette rage qu'on manifestait contre la Religion chrétienne, on était cependant forcé de lui rendre justice, jusque dans les édits de persécution. L'édit de l'Empereur contient sur les chrétiens ces paroles remarquables : « Ceux qui se font chrétiens, soit pauvres, soit » riches, ont dès qu'ils embrassent cette religion, une telle

la coutume, données aux missionnaires, pour en faire la traduction. Le père Amiot qui est encore à Pékin avec deux autres missionnaires étrangers,

---

» affection les uns pour les autres, qu'ils semblent être les » mêmes os et la même chair. » Est-il possible pour une nation toute charnelle de mieux exprimer le *cor unum et anima una, un même cœur et une même âme*, des chrétiens des premiers siècles de l'Eglise? N'est-ce pas une chose frappante et un caractère de divinité, qu'en outre de la ressemblance des tortures et du martyre, il y ait encore entre l'Eglise de Chine et l'Eglise persécutée sous les Empereurs romains, cette admirable ressemblance de la charité par laquelle sont unis les chrétiens, et que les persécuteurs d'aujourd'hui, comme les persécuteurs d'alors, soient forcés de s'écrier : « voyez » comme ils s'aiment! »

Ceci ce passait en l'année 1805, sous l'empereur Kia-King, le même qui dix ans après, ratifia la sentence de mort de Mgr. Dufresse. L'Empereur n'a plus voulu recevoir de nouveaux missionnaires à sa cour. Mgr. Alexandre de Govéa, évêque de Pékin, et président du tribunal des mathématiques, étant mort en 1808, l'évêque qui lui a succédé, n'a pu venir à Pékin, et il réside à Macao. Des quatre églises de Pékin, l'une a été détruite, l'autre incendiée, les deux qui restent appartiennent aux Français et aux Portugais. Chacune de ces nations y a aussi un séminaire. La lettre de M. Brosson nous apprend qu'il n'y a plus à Pékin qu'un prêtre français et deux portugais; ils sont tous trois de la congrégation de Saint-Lazare. Mais il y a en outre un certain nombre de prêtres chinois. L'on compte environ quarante mille chrétiens dans ce diocèse, dont cinq ou six mille dans Pékin même. Tout se fait dans le plus grand secret, et l'on peut encore distribuer les sacremens, excepté quand la persécution est ouvertement déclarée.

fut choisi pour cet objet; mais voulant épargner sa nation, il crut devoir omettre ce qui lui était injurieux. Cependant l'omission ayant été reconnue, les soupçons et les inquiétudes redoublèrent contre les missionnaires.

Macao est une jolie petite ville, où il n'y a peut-être pas deux cents Portugais, et en tout cinq mille chrétiens. Le reste est composé de païens chinois, qui ont un grand nombre de temples consacrés à leurs fausses divinités. La faiblesse des Portugais est extrême dans cette ville. Ils sont riches, mais cependant, pour ainsi dire, asservis aux Chinois, qui ont des douanes jusque dans la ville même. L'arrivée de notre vaisseau de guerre jeta la terreur chez les Chinois, et le vice-roi de Canton envoya deux mandarins, avec une petite flotte composée de barques, pour surveiller la frégate. Rien n'est comparable à la faiblesse de leur marine. Nous eussions pu avec notre frégate battre sans peine toute la marine chinoise. Cependant notre commandant, le comte de Kergariou, eut une conférence avec le mandarin résidant à Macao. On lui dit qu'on désirait les marchands français à Canton, etc. etc. Les Portugais aussi ont parfaitement accueilli la frégate, et comme je devais poursuivre jusqu'en Cochinchine, j'ai eu toute liberté à Macao, où sans cela j'eusse été obligé de me cacher. De Macao, nous avons mis à la voile pour l'île d'Hainan. Comme le commandant devait prendre des

renseignemens sur cette île, nous avons relâché en trois endroits. Vers le premier, où nous avons passé trois jours, nous craignîmes les fureurs des insulaires, dont on nous avait menacés; cependant peu à peu ils nous apportèrent quelques provisions, et la vue de quatre Chinois, que nous avions à bord pour les porter en Cochinchine, les encouragea; l'un de ces Chinois était un écolier de notre pauvre collége de Pulo-Pinang, où il avait passé dix ans (M. André Yang); il devait m'accompagner jusqu'au Su-tchuen sa patrie; l'autre était l'interprète du bord, et les deux autres, courriers ou commissionnaires de la mission espagnole du Tong-king oriental. Le commandant eut la bonté de recevoir à son bord ces individus avec une cinquantaine de caisses, pleines de diverses provisions pour nos missions et celles des Espagnols. En cela, le commandant agissait selon l'intention du Roi de France et du ministère, qui désirent en tout favoriser les missions. La seconde baie où nous mouillâmes est superbe, fertile, bien boisée, mais inculte et habitée seulement par quelques pêcheurs. Ils se familiarisèrent avec nous, jusqu'à nous aider à couper du bois, à le porter, à pêcher. Ce peuple est très-simple, et paraît cent fois meilleur qu'on ne nous le disait. Il y a quelques milliers de chrétiens, instruits par un missionnaire chinois, qui les visite dans les différentes parties de l'île. Elle appartient à la Chine. Je ne me faisais point

connaître comme prêtre, encore moins comme missionnaire, dans la crainte de jeter parmi eux des défiances, qu'une frégate armée en guerre aurait excitées encore plus facilement.

Le 29 décembre j'arrivai à Touron, en Cochinchine. Le petit mandarin du port est chrétien avec sa famille. Il vint le lendemain rendre visite au commandant et au *Père missionnaire*. Le Roi instruit de l'arrivée de la frégate, envoya M. Vanier, un des grands mandarins et deux autres mandarins du royaume, pour recevoir le commandant dont la mission était d'aller en ambassade auprès du Roi. Dans leur première entrevue, ils donnèrent par ordre du Roi, des rafraîchissemens pour environ douze cents francs. Les Français sont très-aimés dans ce royaume. Il n'en est pas de même des Anglais. Il y a encore un autre Français grand mandarin (1). Plusieurs autres sont morts. Ces Français ont aidé le Roi de Cochinchine à remonter sur son trône, ou plutôt l'y ont replacé. Le Roi apprécie leurs services; et les Anglais qui ont tout fait, soit auprès du Roi, soit auprès des mandarins français, pour avoir un port en Cochinchine, n'ont rien pu obtenir.

---

(1) Ce français est M. Chaigneau, venu depuis en France et dont il est parlé ainsi que de M. Vanier, dans une lettre de M. Gagelin, que nous donnerons ci-après Le Roi de Cochinchine auprès de qui était envoyé M. de Kergariou, était le roi Gia-Laong, mort en 1820, auquel a succédé le roi Min-Mênch.

Ils avaient écrit au Roi qu'il ne reverrait jamais de navires français dans l'Inde, et cette année ils ont pu voir deux navires marchands qui ont fait marché avec lui de lui rapporter, l'an prochain, trente mille fusils; ils ont pu savoir la mission de la frégate française, dont le Roi de Cochinchine reçoit le commandant comme ambassadeur dans son royaume; union qui sera très-utile à la France, et à la Religion qui fait des progrès sensibles. Pour moi, je vais seulement traverser ce royaume, pour me rendre au Su-tchuen, incognito.

(On sait que M. Brosson est mort avant d'entrer au Su-tchuen.)

« Les principales chrétientés de la partie orientale du Su-tchuen essuyèrent, vers la fin de l'année 1818, une violente tempête. Plusieurs familles riches furent faussement accusées d'avoir donné l'hospitalité à un religieux Franciscain italien, qui se rendait au Chen-si (1), et qui, en passant par ces chrétientés, avait logé à l'auberge; et l'une d'elles fut aussi dénoncée comme ayant reçu les courriers de la Mission du Su-

(1) Le Chen-si est un des trois vicariats apostoliques de la Chine. Il est confié aux Franciscains italiens de la Propagande.

tchuen, revenant de Macao et de Canton, avec trois prêtres, disait-on, et cinq caisses pleines d'armes. Sur cette simple accusation, sans preuve, sans examen, on persécuta cruellement ces familles, leurs boutiques furent fermées et leurs maisons remplies de satellites pour en interdire l'entrée; tous les individus de ces familles sans distinction de sexe ni d'âge, furent dispersés; beaucoup d'entr'eux, arrêtés et emprisonnés: cinq furent mis à mort, et dix-huit conduits à la capitale de la province pour y être examinés. Ce que les courriers avaient apporté de Macao consistait uniquement en quelques jarres de vin pour la messe, quelques effets de religion, et un peu d'argent. Tout cela fut perdu, et par là, les missionnaires du Su-tchuen furent réduits à une telle détresse, qu'ils ne purent, sans emprunter, envoyer des courriers au-devant de M. Brosson qui les attendait au Tong-king, depuis le commencement de 1818. *Nous sommes*, dit M. Escodéca, *dans une disette extrême de livres; je ne sais si nous pourrons trouver deux bréviaires pour M. Brosson et son compagnon de voyage, élève du collége de Pulo-Pinang, que nous espérons voir arriver revêtu du sacerdoce* (1).

(1) Les missionnaires qui entrent en Chine, ne peuvent point ordinairement porter avec eux leurs bréviaires ni aucuns livres ou effets qui puissent les faire reconnaître pour étrangers ou pour ministres de la Religion chrétienne.

» Les chrétiens de la contrée méridionale du Su-tchuen furent les plus constamment persécutés. Le gouverneur de Soui-fou les avait menacés d'élever un temple aux idoles sur l'emplacement du collége qui fut brûlé en 1814, et de forcer les chrétiens à venir y adorer les faux dieux; cette menace resta sans effet; mais, au lieu d'un temple, il fit bâtir deux corps-de-garde en cet endroit. Aussi, depuis ce temps, les vexations qu'ils font souffrir aux chrétiens, sont plus fréquentes. Cependant elles n'ont point empêché ces néophytes de professer publiquement leur foi, en récitant leurs prières à haute voix, même en présence des satellites. Un événement remarquable a sans doute contribué à fortifier leur foi : le mandarin avait ordonné d'exhumer de son mausolée et d'enterrer ailleurs le corps de M. Hamel, missionnaire, mort le 13 décembre 1812; les chrétiens qui le transportèrent trouvèrent le corps entier et sans aucune mauvaise odeur.

» Le 14 mai 1818, un phénomène extraordinaire jeta l'épouvante dans la cour de Péking. Entre cinq et six heures du soir, des ténèbres épaisses se répandirent tout-à-coup sur la ville de Péking et ses environs; elles étaient accompagnées d'un vent violent du sud-est et d'une pluie abondante. Un chrétien de Péking, qui avait été témoin de ce phénomène, raconta à Macao que ces ténèbres furent deux fois interrompues par des intervalles pendant lesquels le ciel était

tout rouge et l'atmosphère infect, que de fréquens coups de tonnerre ajoutaient à l'horreur d'un tel spectacle, et que l'air ne redevint serein qu'après la troisième obscurité. L'Empereur (1), effrayé, consulta les magiciens, les devins, les lettrés, pour connaître la cause d'un événement si extraordinaire. Tous confessèrent leur ignorance. Quelques-uns l'attribuèrent aux enchantemens des chrétiens. Dès le lendemain (15 mai) l'Empereur publia, à l'occasion de ce phénomène, plusieurs décrets. L'un de ces décrets commence ainsi : « Hier, à cinq heures trois quarts après midi, un vent violent s'éleva du côté du sud-est; il était accompagné de pluie, et causa des ténèbres si épaisses que, dans l'intérieur des maisons, avec des lampes allumées, les hommes avaient peine à se reconnaître les uns les autres. La frayeur que nous a causée un phénomène si étrange ne nous a pas permis de prendre aucun repos la nuit suivante. Nous l'avons employée à examiner avec le plus grand soin, pour quel motif le Ciel a voulu nous effrayer par un tel prodige; car, selon la doctrine des anciens, les ténèbres causées par le vent présagent communément quelque grand malheur, quelque fléau du Ciel. » L'Empereur s'interroge ensuite lui-même et se demande s'il ne se serait

(1) C'était l'Empereur Lia-king, auteur de la persécution dont Mgr. Dufresse a été victime.

point rendu coupable de quelque faute ou de quelque négligence dans le gouvernement de ses états; si ses mandarins n'ont point, à son insu, commis des malversations ou fait couler le sang innocent. Il ordonne à ceux de ses sujets qui lui sont dévoués, et sur qui le prodige a fait une impression religieuse, de lui découvrir avec un cœur droit et exempt de passion, les fautes commises par lui ou par ses mandarins, qui pourraient être venues à leur connaissance, afin qu'il puisse réformer les abus, et punir ceux qui causent du dommage aux particuliers et à l'État. Il déclare ceux qui lui feront de semblables dénonciations, dignes du titre de sujets fidèles, sincèrement dévoués au bien de l'État. Quant à ceux qui feraient des dénonciations fausses, ils commettraient un crime énorme, et feraient une injure atroce à la majesté impériale. « Les accusations calomnieuses, dit-il, causent la ruine et la mort d'une foule d'innocens; elles seules sont capables de provoquer un signe aussi effrayant que celui qu'on a vu. Le vent, continue-t-il, ayant soufflé de la partie du sud-est, c'est un signe assez vraisemblable qu'il s'est commis de ce côté-là quelque grand crime que les mandarins, par négligence à s'acquitter de leurs devoirs, ont ignoré, et qui allume le courroux du Ciel. » L'Empereur termine ce décret en enjoignant à tous ces mandarins fidèles d'examiner leurs consciences; de se corriger de leurs fautes et de

s'acquitter exactement de leurs fonctions, pour se conformer à sa volonté et au désir qu'il a, lui Empereur, de pratiquer la vertu, et de détourner les calamités de dessus son empire.

» Ce Monarque, loin de regarder la guerre qu'il faisait à Dieu, souverain Maître du ciel, en persécutant la Religion chrétienne, comme la véritable cause des malheurs dont il se sentait menacé, n'en parut que plus acharné à faire exécuter ses ordres barbares contre les prêtres et les chrétiens. Ainsi, pendant les deux années 1818 et 1819, les mandarins continuèrent leurs perquisitions pour arrêter les missionnaires, et leurs violences contre les chrétiens pour les faire apostasier.

» Sur la fin de décembre 1818, deux prêtres chinois de la province du Su-tchuen tombèrent entre les mains des persécuteurs, et furent condamnés, l'année suivante, à l'exil perpétuel en Tartarie. M. Escodéca, missionnaire français, courut à cette occasion les plus grands dangers, parce que ces deux prêtres furent arrêtés dans le voisinage de l'endroit où il résidait alors. Deux autres prêtres de cette même province, arrêtés au commencement de l'année 1818, subirent la même peine.

» Dans la province de Hou-quang, (1) M. Clet,

(1) Cette province est sous la juridiction du vicaire apostolique du Chen-si.

missionnaire français, de la congrégation de St. Lazare, âgé de 72 ans, ayant été dénoncé par un païen, trois ou quatre cents hommes, soldats, domestiques du prétoire et autres païens, cernèrent des montagnes habitées par quelques familles chrétiennes, au milieu desquelles ce missionnaire faisait sa résidence. Une récompense de 1,000 taels (environ 7,500 fr. de notre monnaie,) était promise à quiconque l'arrêterait. Ces satellites parcoururent toutes les cavernes et les trous de ces montagnes, sans pouvoir mettre la main sur lui; ils n'arrivaient dans une caverne que lorsqu'il n'y était plus. Après avoir ainsi échappé pendant long-temps à leurs recherches, il se retira dans la province de Ho-nan (1), où il se croyait plus en sûreté, mais il y fut arrêté le 6 juin 1819. Les mandarins de cette province le traitèrent inhumainement; il reçut à plusieurs reprises une trentaine de soufflets, appliqués avec une semelle de cuir. Un jour, on le fit rester à genoux sur des chaînes de fer, pendant trois ou quatre heures. Au bout de quelques semaines, il fut ramené avec les fers aux pieds et aux mains, à la ville capitale de Hou-quang, distante d'environ vingt lieues; il y eut pour compagnon de prison M. Chen, prêtre chinois, qui avait été pris dans le mois de février 1819. Trois autres prêtres purent échapper aux recherches des per-

(1) Cette province fait partie du diocèse de Nang-king.

sécuteurs. Quant aux chrétiens de ces contrées, toutes leurs maisons furent entièrement pillées et saccagées. M. Clet eut moins à souffrir dans sa seconde prison que dans la première; il ne portait de chaînes que quand il comparaissait devant les tribunaux, et, si les audiences étaient longues, les mandarins le faisaient asseoir. Les chrétiens pouvaient, moyennant une légère rétribution donnée aux geoliers, venir le visiter. Il entendit les confessions du prêtre chinois et de dix chrétiens qui étaient enfermés dans la même prison. Il se confessa au même prêtre, et un autre prêtre qui était chargé du soin des chrétientés voisines, ayant célébré le saint sacrifice dans une maison peu éloignée de la prison, leur apporta la divine Eucharistie pour les consoler et les fortifier.

» M. Lamiot, autre missionnaire Lazariste français, qui résidait à Péking, ayant été accusé d'avoir eu correspondance par lettre avec M. Clet, fut amené à la ville où celui-ci était détenu. Après plusieurs interrogatoires et confrontations, il fut déchargé de toute accusation; mais au lieu de le laisser retourner à Péking, on le ramena à Macao. Si le sort de M. Clet n'eût dépendu que des mandarins de la province de Hou-quang, il aurait été renvoyé dans sa patrie; car ils lui témoignaient de l'affection; mais l'Empereur le condamna à être étranglé. La sentence fut exécutée le 18 avril 1820. Le prêtre chinois, M.

Chen, fut condamné à l'exil perpétuel. Les chrétiens du Su-tchuen, qui furent exilés en Tartarie, en 1815, ont été dispersés; quelques-uns ont été placés dans une ville où se trouve un prêtre comme eux en exil; il leur administre les sacremens; mais, comme on ne lui permet pas de sortir de la ville, il ne peut procurer cette consolation à ceux qui sont dans la campagne.

» Un prêtre chinois, aidé de quelques chrétiens, a réussi, en 1820, à enlever le corps du vénérable martyr monseigneur Dufresse, évêque de Tabraca (décapité le 14 septembre 1815), ceux de trois prêtres chinois morts dans la persécution, et celui d'un simple chrétien mis à mort pour la foi. Il a placé le corps de l'évêque sous l'autel, dans une maison où les chrétiens tiennent leurs assemblées.

» On peut juger de la pauvreté de la mission du Su-tchuen, par l'extrait suivant d'une lettre de monseigneur l'évêque de Maxula à M. Desjardins, vicaire général et archidiacre de l'église de Paris, écrite le 16 septembre 1820.

Lorsque je suis arrivé ici, le vicaire apostolique ne pouvait pas, faute d'argent, acheter les aubes et autres ornemens pour les nouveaux prêtres qui devaient être ordonnés. Nous avons des charges extraordinaires qui sont des suites de la persécution : nos prêtres exilés ou emprisonnés à soutenir, les planches des livres de religion à faire, (les anciennes ont été

brûlées), les missionnaires européens à entretenir de tout; nous sommes toujours cachés, et souvent chez des chrétiens peu aisés; ils sont presque tous pauvres, et ceux qui auraient pu nous aider, ont pour la plupart souffert de grandes pertes dans la persécution. Lorsqu'on arrêta Mgr. l'évêque de Tabraca, on prit dix-sept caisses qui renfermaient les vases sacrés, les ornemens, l'argent, les livres et les papiers de la Mission; presque tout ce qui était dans le collége tomba aussi entre les mains des persécuteurs. Le nouveau vicaire apostolique n'a presque rien de décent pour son usage. Nous bénissons Dieu de cette sainte pauvreté, et nous le prions de nous accorder la grâce d'en tirer notre profit particulier, et de faire par autrui ce qu'il jugera devoir être fait à l'aide de sommes considérables.

» L'Empereur Kia-King, ce cruel persécuteur des chrétiens, mourut subitement en Tartarie, le 2 septembre 1820; il n'a laissé que deux fils vivans : c'est le plus âgé qui lui a succédé; il a pris le nom de Tao-Kouang; il serait le second des fils de l'Empereur défunt, si tous vivaient encore. Mgr. l'évêque de Nang-king, Lazariste portugais, qui réside à Péking, écrivait ainsi en date du 19 octobre 1820, au supérieur du séminaire de saint Joseph à Macao.

Vous aurez déjà appris la mort de l'Empereur, arrivée en Tartarie, le 23 de la sep-

tième lune. Celui de ses fils qui n'a point de dents, qui est long et maigre, âgé de trente-neuf ans, lui a succédé. Il a signalé le commencement de son règne en condamnant à l'exil, hors des terres de Chine, trois chrétiens que son père, peu de temps avant de mourir, avait voulu forcer à fouler aux pieds la croix de Jésus-Christ. Deux autres chrétiens qui avaient apostasié, n'ont pas été, pour cela, entièrement exempts de châtiment. Les chrétiens exilés hors des terres de l'empire, sont exclus de la grande amnistie que les Empereurs ont coutume d'accorder, d'où l'on infère que, quant au présent, nous n'avons pas lieu d'espérer d'adoucissement à notre sort. Un de nos prêtres est mort au mois d'août de cette année, dans les prisons du tribunal des crimes, par suite de mauvais traitemens qu'il a essuyés. »

TONG-KING ET COCHINCHINE.

Tout le monde sait les ravages épouvantables que la maladie, appelée cholera-morbus, a faits dans toutes les contrées des Indes orientales, depuis plusieurs années : le Tong-king et la Cochinchine ont été, comme tous les autres royaumes voisins, en proie à ce terrible fléau. On peut juger des ravages qu'elle y a faits, par l'extrait suivant d'une lettre écrite le 22 novembre 1820,

par Mgr. J. J. Gerard, évêque de Castorie, coadjuteur de Mgr. l'évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental, à M. Guerard son frère, curé dans le diocèse de Bayeux.

« Cette année, dit ce prélat, il y a eu dans » ce royaume une mortalité affreuse. Les per- » sonnes atteintes de ce fléau mouraient subite- » ment ou dans l'espace de deux ou trois heures » au plus. Dans la seule province où je suis, » d'après le catalogue que le Roi a fait faire, il » est mort en moins de trois mois plus de 22,000 » personnes. Il en a été de même dans toutes » les provinces. Depuis un mois ce fléau a beau- » coup diminué, mais non cessé entièrement. On » l'a regardé communément comme une épidé- » mie. Pour moi je le regarde comme une vraie » punition de Dieu envers tant d'ingrats et d'a- » veugles volontaires qui s'obstinent à fermer les » yeux à la vérité. J'ai vu de mes propres yeux » deux bonzes que les païens portaient en cé- » rémonie, selon leurs usages diaboliques, pour » faire cesser le mal. La cérémonie finie, ils sont » tombés morts tous les deux, sans avoir le temps » de retourner chez eux. Tout le royaume était » dans la consternation. Le Roi n'osait sortir de son » palais : comme s'il avait pu par là se soustraire » à la vengeance divine ! Il en était de même » des mandarins et des grands.

» Proportion gardée, il n'est pas mort un chré- » tien sur cent païens. Il semble que l'ange ex-

» terminateur ne cherchait que les Egyptiens au
» milieu des Israélites. C'est un fait qui a frappé
» tout le monde. Aussi les païens ont dit par-
» tout : Le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei*
» *est hìc.* (Exode, chap. VIII, ℣. 19.) Ils cou-
» raient aux églises des chrétiens demander de
» l'eau bénite ; et prosternés au dehors, ils y
» faisaient leurs prières avec grande dévotion :
» alors le fléau a cessé. Se convertiront-ils? Il
» est probable que non : car ces gens-là ne ré-
» fléchissent presque point. Sortis du danger, ils
» n'y pensent plus.

» Vous voyez, mon cher Frère, ajoute Mgr.
» de Castorie, que cent missionnaires d'Europe
» auraient trouvé là une belle occasion d'annon-
» cer l'Evangile; mais nous ne sommes plus que
» quatre, dont trois infirmes et presque hors de
» combat ; le quatrième n'est point encore en
» état de se faire suffisamment entendre. »

Un cinquième missionnaire est arrivé dans cette mission au mois d'août 1821.

La mission de Cochinchine a reçu, la même année, un renfort de deux missionnaires; mais elle a perdu, le 8 août 1821, Mgr. Jean-Joseph Audemar, évêque d'Adran, coadjuteur de Mgr. Labartette évêque de Véren, vicaire apostolique de Cochinchine. L'évêque de Véren est âgé de plus de soixante-quinze ans. Il a en outre deux autres missionnaires français très-infirmes. Quatre prêtres cochinchinois ont été enlevés, en 1820,

par la maladie contagieuse. Plusieurs autres ne peuvent presque plus travailler. La disette d'ouvriers est donc encore bien grande dans ces deux missions.

Voici le tableau des baptêmes qui ont été conférés dans le Tong-king occidental et la Cochinchine, pendant l'année 1820 :

	Tong-king.	Cochinchine.
Enfans de chrétiens baptisés	8492	4682
Enfans de païens baptisés dans le danger de mort.	761	1054
Adultes baptisés.	506	239

Il n'y a rien de nouveau au Tong-king et en Cochinchine, par rapport à la Religion chrétienne. Le nouveau roi Minh-manh ne dissimule pas la haine qu'il porte au christianisme ; mais il paraît que des vues politiques l'empêchent de persécuter les chrétiens.

Une lettre d'un missionnaire, écrite de Batavia, le 28 avril 1821, contient quelques détails intéressans sur l'île de Java.

« Il n'y a qu'une vingtaine d'années, dit-il, » que la Religion catholique est tolérée dans cette » colonie. Aujourd'hui elle y est considérée. Il » y avait ci-devant un préfet apostolique, qui » est mort en 1817. Il y a un autre curé ca- » tholique à sept ou huit journées de poste d'ici.

» Les trois quarts des militaires sont catholi- » ques. Il y a beaucoup de Français, d'Allemands ;

» et, en général, nous avons trouvé ici des hom-
» mes de toutes les nations du monde, même
» des Juifs. Les plus marquans sont les Euro-
» péens, les Malais et les Chinois. On appelle
» Malais ceux qui habitent les côtes; ils sont cor-
» rompus par leur communication avec les Eu-
» ropéens. Ceux qui sont dans l'intérieur des
» terres sont les Javans proprement dits : on en
» compte cinq ou six millions. Les Chinois sont
» ici nombreux ; on en fait monter le nombre
» à quinze mille. On les déteste fort; car ils font
» ici ce que les Juifs font chez nous, si toute-
» fois ils ne les surpassent pas en fourberies. Très-
» peu sont catholiques. Les Anglais leur ont fourni
» quantité de Bibles; mais ils ne goûtent point
» ce livre; et voici tout ce qu'ils en disent :
» *Cette Bible n'est point la Bible des chré-*
» *tiens; car elle défend l'amour des richesses,*
» *et nous voyons les chrétiens les rechercher*
» *avidement.* Ils conservent les superstitions de
» leur pays. Dans tous leurs ateliers, on voit leur
» divinité avec une lampe et certains caractères.

» Les insulaires, depuis l'invasion des Arabes,
» c'est-à-dire, depuis le douzième siècle, sont
» mahométans. Ils ont quelque chose de bien
» particulier dans leur ancienne religion. Selon
» eux, notre premier père s'appelait Adam : il
» eut un fils, qu'il appela Seth. Celui-ci en-
» gendra un fils du nom d'Hénocaër. Hénocaër
» mit au monde un fils, qui fut enlevé au ciel,

» et une fille qui, ne pouvant obtenir la même
» faveur, répandit tant de larmes, qu'elle inonda
» la terre. Ensuite viennent la guerre des géans
» et les autres fables des Grecs et des Egyptiens,
» et surtout des bramines. Ils ont une langue
» et des caractères particuliers pour leurs livres
» sacrés. Les caractères ont tant de ressemblance
» avec les caractères hébreux, qu'au premier as-
» pect je les ai pris pour tels. Ils écrivent de
» droite à gauche. Le génie de la langue a beau-
» coup de rapport avec la langue hébraïque : la
» construction en est la même. Leurs coutumes
» et leurs usages ne diffèrent qu'accidentellement
» de ceux des anciens Juifs. Pour se saluer, ils
» se prennent les deux mains, en se disant : *Sa-*
» *lem.* On sait que *salem* en hébreu signifie *la*
» *paix.*

» Tous ces petits détails, dont nous a fait part
» M. le curé, m'ont intéressé, et je crois qu'ils
» vous intéresseront aussi. Ce peuple serait peut-
» être plus susceptible de recevoir la Religion chré-
» tienne que les Chinois, s'ils avaient quelqu'un
» pour la leur annoncer. Leurs mœurs sont la
» nature même. Je vous avoue que ce peuple
» a je ne sais quoi d'intéressant qui charme. Ce
» sont de vrais Israélites, en qui il n'y a point
» de duplicité. Leurs défauts les plus marquans
» sont l'inconstance et une stupidité tout ani-
» male. Quand on les pousse à bout, ils sont fu-
» rieux et ne gardent aucune mesure. Ils portent

» presque tous des poignards empoisonnés, dont
» la moindre piqûre fait mourir en un instant.
» C'est chez eux une marque de liberté. Au reste,
» la police des Hollandais a obvié aux accidens
» qui pourraient s'ensuivre, parce qu'ils sont obli-
» gés, dans la colonie, de ne marcher, la nuit
» close, qu'une torche à la main.

» Il y a ici beaucoup de Hollandais qui ont
» été au Japon, et même qui y sont demeurés
» long-temps. On y envoie chaque année une ex-
» pédition. On ne leur fait point fouler aux pieds
» le crucifix ; mais on leur demande s'ils sont
» Portugais, c'est-à-dire, dans le sens des Ja-
» ponais, s'ils sont chrétiens. Ils répondent que
» non, mais qu'ils sont Hollandais : sur quoi ils
» sont admis : encore ne peuvent-ils entrer que
» dans une île factice, et très-rarement dans la
» ville. En 1818, un navire anglais tenta d'y com-
» mercer, mais inutilement. Les Japonais, ce-
» pendant, le comblèrent de présens, et n'en
» voulurent point recevoir. Ils sont extrêmement
» curieux des livres européens. Ils demandent,
» avec les plus vives instances, des dictionnai-
» res de toutes les langues, et toutes sortes de
» livres scientifiques. M. Le curé croit qu'il y
» a encore des chrétiens, mais sans culte, et qui
» ne conservent plus qu'une simple croyance des
» mystères. Quant au reste il est certain que
» ce peuple est toujours l'ennemi le plus déclaré
» de notre sainte Religion. On dit qu'on trouva,

» il y a quelques années, dans une maison, un » *Agnus Dei*. Cette maison, et les deux voi- » sines, furent rasées, les habitans assommés; et, » qui plus est, on creusa les fondemens pour » voir si au-dessous il n'y avait point quelques » objets de Religion. »

SU-TCHUEN.

Une relation de Mgr. Fontana, évêque de Sinite, vicaire apostolique du Su-tchuen, écrite le 21 septembre 1821, et une lettre de Mgr. Pérocheau, évêque de Maxula, coadjuteur, écrite le 6 du même mois, renferment les nouvelles suivantes :

Pendant l'année 1821, la persécution a été moins violente que par le passé ; mais elle n'est point entièrement éteinte : elle s'est encore fait sentir en plusieurs endroits. Le nouvel Empereur ne paraît pas mieux disposé envers le christianisme que son prédécesseur. Quoique, selon la coutume de Chine, les mandarins ne condamnent et ne punissent personne dans les premiers jours de l'année chinoise, et que cette année un très-grand nombre de prisonniers, même coupables des plus grands crimes, aient eu leur grâce et leur liberté, en vertu de l'amnistie accordée par le nouvel Empereur à son avénement au trône, néanmoins un prêtre chinois, détenu depuis plu-

sieurs années dans les prisons, et condamné à l'exil perpétuel en Tartarie, a été obligé de partir dans le commencement de l'année chinoise pour le lieu de son exil, nonobstant sa vieillesse, qui avait fait espérer qu'on se serait contenté de le reléguer dans un coin de la province du Su-tchuen. Ce prêtre vénérable est mort en route après un mois de chemin.

Un autre prêtre a été deux fois sur le point de tomber entre les mains des persécuteurs. Une fois les satellites entrèrent dans la maison où il logeait, pendant qu'il célébrait la sainte Messe. Les chrétiens firent quelque résistance pour lui laisser le temps de s'échapper. Il y réussit; mais les satellites saisirent trois chrétiens qui l'accompagnaient, avec son calice et son missel. Le mandarin, auquel cette affaire fut portée, ne montra pas grand empressement pour faire arrêter le prêtre, et il n'envoya point aux mandarins supérieurs les effets de religion : il s'appropria le calice et brûla le missel. Il renvoya chez eux les trois chrétiens prisonniers, après avoir réussi, plutôt par ses caresses et ses manières insinuantes que par la terreur et les tourmens, à les faire apostasier. Un autre prêtre a perdu un ornement complet, qu'il faisait transporter dans une maison pour y célébrer la sainte Messe le Jeudi-Saint. Enfin, un autre prêtre fut pris le jour même de la Pentecôte, avec vingt-sept chrétiens. Plusieurs milliers de soldats et de satellites, ayant

à leur tête le gouverneur de la ville et d'autres mandarins, étaient venus entourer la maison où ces chrétiens étaient rassemblés, et où le prêtre célébrait le saint Sacrifice. On a fait subir au prêtre plusieurs interrogatoires; mais il n'a été ni frappé ni traité avec rigueur. Quelques-uns des chrétiens ont eu la lâcheté d'apostasier; mais le plus grand nombre a mieux aimé souffrir toutes sortes de mauvais traitemens que de renoncer à la foi. Quatre vierges chrétiennes se sont distinguées par leur courage et leur fermeté : ni les instances pressantes et réitérées qu'on leur a faites de renoncer à la foi, ni les coups de verges dont on les a frappées à plusieurs reprises, n'ont pu vaincre leur constance. Enfin tous ces chrétiens, tant les confesseurs de la foi que les apostats, ont été mis en liberté, à l'exception de trois des premiers qui ont été conduits, avec le prêtre, à la capitale de la province, pour y être jugés. On ignore encore quel sera leur sort. On croit que le prêtre sera condamné à l'exil perpétuel en Tartarie, ou à être étranglé.

Les chrétiens d'un autre endroit ayant refusé de donner de l'argent aux collecteurs des contributions destinées au culte des idoles, une querelle s'alluma entre les chrétiens et les infidèles. Dans la chaleur de la dispute, un païen frappa et blessa grièvement un chrétien. Les autres chrétiens conduisirent le blessé au mandarin, et portèrent accusation contre les païens. Le mandarin plein d'in-

dignation, demanda aux collecteurs de quel droit ils avaient frappé cet homme. « C'est, répon-
» dirent-ils, parce qu'il est chrétien, et ne veut
» pas contribuer aux frais des fêtes que nous cé-
» lébrons en l'honneur des dieux. — Qui vous a
» autorisés, reprit le mandarin, à forcer les gens
» à contribuer à ces dépenses? quelle loi oblige
» de vous donner de l'argent pour le culte de
» vos dieux »? Il fit ensuite donner vingt coups de bâton au païen qui avait frappé le chrétien, et défendit aux infidèles d'extorquer désormais de l'argent de qui que ce soit, pour leurs superstitions. Ils le promirent, et même s'engagèrent par un écrit public, à ne plus rien exiger des chrétiens pour cet objet. L'heureuse issue de cette affaire a relevé le courage des chrétiens de cette ville. Ils font leurs exercices de religion avec plus d'assurance et de liberté.

Quoique la persécution ne soit pas encore tout-à-fait éteinte, néanmoins tous les prêtres du pays ont pu parcourir leurs districts et administrer les sacremens à un grand nombre de chrétiens; mais ils sont en trop petit nombre pour avoir pu visiter toutes leurs chrétientés, d'autant plus que la nécessité où ils sont, dans ce temps de persécution, de n'admettre chaque jour aux sacremens qu'un petit nombre de chrétiens, et de changer plus souvent de demeure, prolonge le travail de l'administration.

Les chrétientés des deux provinces de Yun-nan

et de Kouei-tchou, et plusieurs même de la province du Su-tchuen, n'avaient point vu de prêtres depuis huit à dix ans, soit à cause de la trop grande distance des lieux, soit à cause de la difficulté des chemins et des dangers extraordinaires que courent les prêtres qui y vont. Toutes ces chrétientés ont été visitées en 1821, excepté quelques-unes de la province de Yun-nan, qui, à cause de leur grand éloignement et du danger qu'on court dans le chemin de tomber entre les mains de certains barbares, ne peuvent être visitées même en temps de paix, que rarement, et par un prêtre robuste, courageux, prudent, et d'un zèle plus qu'ordinaire. Le prêtre qui visitait ces chrétientés avant la persécution est mort, et Mgr. le vicaire apostolique ne savait si l'année prochaine il pourrait en trouver un qui voulût accepter une mission si pénible et si périlleuse.

« Cet été, dit Mgr. l'évêque de Maxula, nous » avons été à la veille de perdre Mgr. l'évêque » de Sinite. Un ulcère malin, ordinairement mor- » tel dans ce pays, a mis sa vie en grand danger. » Le bon Dieu a eu pitié de nous, et l'a retiré » des portes de la mort. Ce prélat craignait de » rester boiteux ; mais il paraît qu'il n'en sera » rien : il commence à marcher assez facilement. »

MMgrs. les évêques de Sinite et de Maxula ont pu visiter quelques chrétientés. Mgr. de Maxula s'occupait en outre à enseigner la théologie à deux étudians qui l'accompagnent.

M. Escodéca, le seul missionnaire européen qu'il y ait au Su-tchuen, outre les deux évêques, ne peut presque plus prêcher, ni entendre les confessions. Il s'occupe à instruire quelques écoliers, autant que le lui permet son état languissant. Il a fait plusieurs tentatives pour rétablir un petit collége. Mais les temps sont encore trop fâcheux : il n'a pu trouver nulle part de maisons situées convenablement et à l'abri des dangers.

Deux nouveaux prêtres ont été ordonnés en 1821, cinq autres avaient été ordonnés en 1819 et 1820. Néanmoins le nombre des prêtres chinois, dans le Su-tchuen, ne monte plus qu'à quinze. Au commencement de 1814, il y en avait vingt-sept. Quelles pertes cette mission n'a-t-elle donc pas faites depuis cette année désastreuse! Aussi Mgr. l'évêque de Maxula, après avoir annoncé l'ordination des deux nouveaux prêtres, ajoute : « Ce renfort est bien peu de chose : il s'en faut » de beaucoup que nous puissions satisfaire aux » besoins de nos pauvres chrétiens. Leur état est » digne de toute compassion. Prions le Maître ado- » rable de la vigne d'envoyer des ouvriers pour » la cultiver; prions-le d'accorder la paix et la » tranquillité à cette pauvre mission, où le pe- » tit nombre de prêtres qui y travaillent sont sou- » vent obligés de suspendre les travaux de l'ad- » ministration à cause de la persécution, et » quelquefois arrêtés et exilés, au grand détri-

» ment des âmes. S'il nous était permis de prê-
» cher publiquement, il me semble que ces pau-
» vres idolâtres, par la grâce de Dieu, nous
» écouteraient, nous croiraient et se converti-
» raient. Un si grand bien paraît ne dépendre
» que des dispositions de l'Empereur. Aussi en-
» gagez le plus de bonnes âmes que vous pour-
» rez à élever sans cesse leurs cœurs et leurs
» voix vers le Dieu des miséricordes, pour ob-
» tenir qu'il daigne changer le cœur de ce pauvre
» Empereur, et convertir tous ses infortunés su-
» jets. La très-adorable Trinité y trouverait sa
» gloire dans le temps et durant l'éternité : des
» milliers d'âmes se sauveraient, etc. Ces mo-
» tifs sont bien capables de faire impression sur
» des cœurs sensibles et enflammés des ardeurs
» du divin amour. »

---

*Extrait d'une lettre de M. Taberd, prêtre du diocèse de Lyon, à M.*** à Lyon.*

Royaume de Cochinchine, village de Kébo,
le 2 octobre 1821.

J. M. J.

Monsieur, vous aurez, je pense, reçu la lettre que je vous écrivis il y a quelques mois, de Batavia. Me voici maintenant rendu à ma destination, et grâces à Dieu sans aucun accident,

quoique l'entrée dans ce pays ne soit pas facile aux Européens. C'est le 19 mai 1821 que j'ai foulé aux pieds cette terre d'Asie, où je dois sans doute finir mes jours. Je ne l'ai pas encore arrosée de mon sang, mais bien de mes sueurs, car ce climat est brûlant. Mgr. l'évêque de Véren, ce digne et saint prélat que rendent recommandable 47 ans de missions, nous dit qu'il n'avait jamais éprouvé de chaleur aussi forte que celle de cette année. Ma santé cependant y a bien résisté jusqu'à présent. De quatre missionnaires partis de Paris, un est resté en route, je pense qu'il est de retour en France; un second est destiné pour le Tunquin, où il est déjà rendu; et le troisième, qui n'est que sous-diacre, est destiné ainsi que moi pour la Cochinchine. Sans doute je ne suis pas digne d'aller plus loin. Heureusement il y a de l'ouvrage ici, et plus que je ne pourrai en faire. Depuis le mois de juin jusqu'à présent je me suis appliqué sans relâche à apprendre la langue, dont les difficultés m'effraient. Je continuerai encore long-temps, si je veux devenir docteur en langue anamite; cependant j'ai commencé à exercer le ministère vers la fête de l'Assomption. Je fais une courte explication de l'Evangile tous les dimanches. Pour cela j'ai besoin de me bien préparer. Heureusement j'ai avec moi un jeune étudiant qui sait un peu de latin; il m'aide à faire ma version ou mon thème; il faut ensuite que j'apprenne

ma leçon comme lorsque j'étais en cinquième ou sixième. J'ai déjà pu entendre les confessions de quelques religieuses et enfans ; mais je n'ai pas encore osé aller plus loin. Il est très-difficile à un Européen, fût-il même vieux missionnaire, de bien entendre certaines personnes du peuple, dont le jargon est fort différent.

Depuis près de trois mois je suis dans le petit village de Kébo, à deux lieues de distance de Monseigneur. Ce petit village est tout chrétien, ainsi que plusieurs autres dans le voisinage, qui n'ont point de prêtres : mais je dois les quitter au premier jour, pour aller au collége, afin d'achever mes études de langue anamite, et m'y former peu à peu au ministère. La maladie de Mr le coadjuteur qui présidait au collége, nous a empêchés jusqu'à présent d'y aller, et sa mort arrivée le 9 août dernier, nous a privés de connaître ce respectable prélat, notre compatriote. Il était originaire de Toulouse, et se nommait Audemar. Cette perte, ainsi que la mort de quatre prêtres indigènes, enlevés par la peste l'année dernière, laisse la mission dans un bien triste état, et elle languira encore long-temps, si Dieu ne jette un regard favorable sur cette portion de sa vigne, et ne lui suscite des ouvriers évangéliques. Il n'y a plus ici que quatre prêtres français et un sous-diacre. Monseigneur a près de 80 ans, et les autres sont tous plus ou moins âgés, ou infirmes. Il est vrai que les prêtres in-

digènes sont encore au nombre d'une vingtaine; cependant on compte au moins 60 mille chrétiens dans cette mission, disséminés sur une étendue considérable. Le petit nombre de prêtres fait qu'on ne peut les visiter que rarement, et plusieurs restent quelquefois des années entières sans pouvoir participer aux sacremens. Il n'y a pas long-temps que les principaux d'une province éloignée de quinze jours de chemin, sont venus demander un prêtre à Monseigneur, qui les a consolés en leur disant qu'il leur en enverrait un quand il en aurait. Il n'y avait pas un mois que j'étais arrivé, lorsque déjà des chrétiens d'une autre province demandaient de m'emmener avec eux. Monseigneur répondit que je ne savais pas la langue, nous la lui apprendrons, dirent-ils. Vous voyez combien ce pauvre peuple est avide de secours religieux, et combien il est affligeant de ne pouvoir le satisfaire.

Quoique je désire beaucoup voir quelqu'un de mes confrères dans ces contrées, je ne rougis pas de dire à ceux à qui Dieu inspirera cette vocation, qu'ils fassent bonne provision de vertu, et surtout d'un grand esprit de foi, d'un grand détachement de toute chose, et d'une patience inépuisable; c'est pour cette raison que le pauvre *Jean* sent combien il est éloigné d'avoir les qualités d'un digne missionnaire, et qu'il se recommande de tout son cœur aux prières des âmes ferventes. Une de mes plus grandes priva-

tions est celle de la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint Sacrement. Il n'est pas permis de le conserver dans ce pays, à cause des infidèles; à peine ose-t-on l'exposer le Jeudi-Saint.

Il y a ici une quinzaine de maisons religieuses de femmes, établies par monseigneur de Véren. Leurs richesses consistent dans le travail de leurs mains; leur clôture, à aller de temps en temps à la ville voisine, vendre les étoffes qu'elles ont fabriquées; leurs vœux, à vivre saintement et plus régulièrement que le commun des fidèles : leur règle est tirée des écrits de sainte Thérèse; elles l'observent exactement et sont vraiment l'édification des lieux qu'elles habitent. Les circonstances ne permettent pas les vœux solennels, parce qu'au premier jour elles peuvent être persécutées, et obligées de se disperser chez leurs parens païens ou chrétiens. Elles ont déjà supporté plusieurs assauts, dont elles se sont tirées avec beaucoup de courage et de prudence, en confessant généreusement leur foi. Bien de jeunes personnes désireraient entrer dans ces communautés; ce serait un excellent moyen pour les préserver des dangers qu'elles courent au dehors; mais il n'est pas possible d'en recevoir beaucoup : chaque maison ne peut guère contenir que 26 ou 30 personnes.

A mon arrivée en Cochinchine, j'ai trouvé les choses bien différentes de ce qu'elles étaient auparavant. Le Roi qui protégeait les Français et

tolérait la Religion catholique, était mort depuis près de deux ans. Il n'a point appelé à la couronne ses petits-fils issus du prince légitime qui en 1786 était venu en France avec l'illustre évêque d'Adran; mais il a appelé un autre de ses enfans, qui ne montre point des dispositions aussi favorables pour le christianisme. Ce nouveau prince, qui est très-instruit dans les lettres chinoises, paraît zélé pour le culte de Confucius. Cependant il n'a pas encore persécuté les chrétiens, parce qu'il cherche à s'affermir sur son trône. Il a donné des ordres très-sévères pour défendre aux Européens l'entrée de son royaume, et il a fixé un lieu particulier au-delà duquel ceux qu'il admet ne peuvent aller. Sous ce rapport la Religion chrétienne y perdra peu; car nos Européens portent partout le désordre et le scandale; heureusement que leurs livres ne sont pas compris ici. Leur conduite donne occasion aux chrétiens de ce pays d'interroger les *Pères* si ces gens-là sont chrétiens. Les *Pères* sont assez embarrassés pour répondre, car ils ont soin de ne parler que des vertus et non des vices de l'Europe; mais quand le peuple voit leur conduite déréglée, il est bien difficile de les excuser.

On traite ces gens-ci de barbares, et de peuple incivilisé; cependant leurs peines pour les délits contre les mœurs publiques, sont plus sévères que celles des royaumes chrétiens. La mort, les amendes, et la bastonade en font justice. Leurs

usages sont à peu près ceux de l'empire de la Chine, surtout quant à la réserve extérieure qui existe entre personnes de différent sexe. Ceux qui ont lu les Lettres édifiantes, en savent davantage que je ne pourrais vous en dire. Rien ne change dans ce pays; et la fixité des institutions est un des grands caractères des peuples de l'Asie. Les savans suivent la religion de Confucius; le peuple adore une espèce d'idole appelée *Phât*. Mais le plus grand obstacle qu'éprouve le christianisme à s'introduire dans ces contrées, vient de l'attachement qu'ils portent au culte religieux rendu à leurs parens défunts. Aussi sont-ils d'un zèle outré pour préparer des obsèques magnifiques à leurs pères et mères. J'ai vu chez des familles peu riches, des funérailles qui auraient été partout ailleurs le signe d'un grand luxe. Du reste les habitans jouissent de peu d'aisance; ils n'ont aucune branche de commerce: le riz et quelques poissons, voilà leur nourriture habituelle. D'ailleurs il est dans le système des Rois de ce royaume de maintenir l'ignorance et la pauvreté parmi leurs sujets, pour pouvoir plus facilement les dominer. Certaines personnes s'imaginent peut-être que les missionnaires, en passant les mers et parcourant ces plaines lointaines, pourraient amasser des trésors; qu'ils se détrompent; s'ils cherchent des trésors, ce ne sont pas ceux de ce monde, où ils n'obtiennent ordinairement pour salaire que beaucoup de peines

d'avanies, de fatigues, et souvent la mort; mais il est vrai qu'ils ont beaucoup d'occasions d'amasser des mérites pour le ciel, et qu'ils feraient plus souvent bénir leur ministère, s'ils avaient un peu plus de moyen de soulager la misère de ces pauvres peuples.

J'aurais bien des détails édifians à vous raconter, si je voulais vous parler du courage avec lequel plusieurs de nos chrétiens ont confessé leur foi, et des peines qui en ont été la suite; mais vous aurez pu les apprendre peut-être par d'autres relations. Je n'ai que le temps nécessaire pour vous renouveler l'hommage des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

TABERD, *p. m. a.*

*Autre Lettre du même, à M. C.*** à Lyon.*

Royaume de Cochinchine, le 5 octobre 1821.

J. M. J.

MONSIEUR, j'ignore si vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans le courant d'avril, de Batavia, où j'ai passé les fêtes de Pâques. Aujourd'hui c'est de mon petit village de Kébo que je vous écris. Que ne puissiez-vous être près de moi pour adoucir mes peines! Mais de vastes mers nous séparent, et il faut à présent vivre sur le passé.

Je suis arrivé en Cochinchine le 17 mai, j'ai

eu le bonheur de voir monseigneur et digne évêque de Véren le 24 du même mois. Le nouveau Roi paraissait alors très-mal disposé en faveur des Européens, ce qui nous a obligés de ne pas nous montrer, dans la crainte que les mandarins ne l'informassent de notre arrivée. (*Suivent quelques détails sur l'état de la Religion dans ce pays, et la disette de prêtres qu'on y éprouve, à peu près comme dans la lettre précédente ; puis il ajoute :*) M. Magdinier (1) est mort en Cochinchine l'année dernière, au moment où il allait entrer dans la haute Cochinchine. J'ai vu le catéchiste qui le conduisait, et qui lui a servi d'interprète pour se confesser à un prêtre anamite. Il avait la poitrine faible, et n'a pu s'accoutumer, à ce qu'il paraît, au climat de ce pays, si différent du nôtre. Monseigneur l'a beaucoup regretté. Il était destiné pour la mission du Tunquin : on y a envoyé tous ses effets. J'ai hérité de deux ou trois volumes, et ce qui est le plus précieux, le procureur de la mission a bien voulu me remettre ses écrits particuliers, où sont consignés ses résolutions de retraite, ses projets de mission, ses sentimens de piété, en un mot, tout ce qui regarde son intérieur. Je ne crois pas que ses amis intimes, si ce n'est ses directeurs, aient pu connaître la générosité de son âme, et le zèle dont il était enflammé. Aussi Dieu a-t-il voulu

(1) Missionnaire de Lyon.

le récompenser avant le temps, et couronner l'ardeur de ses désirs. Que je voudrais lui ressembler et avoir un détachement semblable au sien! Priez Dieu, mon cher Père, que je fasse un bon missionnaire. Je suis ici, il est vrai, par la volonté de Dieu; mais je sens tout ce qui me manque : j'ai besoin de beaucoup de grâces, et j'espère que vous m'aiderez à les obtenir; car on n'en est pas plus saint pour être missionnaire aux extrémités du monde, seulement on court beaucoup plus de dangers.

Je ne puis pas encore vous parler de mon ministère, mais par la suite j'espère pouvoir le faire; en attendant, je vous prie d'agréer, etc.

TABERD.

Lettre de M. Pupier, prêtre du diocèse de Lyon, missionnaire aux Indes orientales, à l'un de ses amis.

Calcuta, le 15 novembre 1821.

Mon cher ami, je ne vous ferai pas le récit de mon voyage : il n'a de remarquable que sa longueur. Je suis resté plus de cinq mois entiers en mer, sans mettre pied à terre. Le 10 novembre nous sommes arrivés à l'embouchure du Gange, et je me suis rendu dans un petit bateau du pays à Calcuta, où je devais chercher un autre navire pour Pulo-Pinang. J'en ai trouvé plusieurs qui me conduiront incessamment dans cette île,

où est établi un séminaire catholique. Nous avons reçu ici des nouvelles d'un de nos confrères envoyé dernièrement en Chine. Il écrit de Macao, qu'il n'a pu débarquer qu'avec beaucoup de peine. Les Portugais, qui sont maîtres de cette ville, n'osent plus donner passage aux missionnaires sur leurs navires : car le gouvernement chinois leur a fait des menaces terribles, s'ils introduisaient des étrangers dans l'empire; de sorte qu'il faut maintenant prendre des précautions extraordinaires pour ne pas faire ombrage aux mandarins des provinces voisines de Macao. Le nouvel Empereur qui vient de succéder au persécuteur qui a fait mettre à mort tant de chrétiens, ne paraît pas plus favorable à la Religion, qui souffre toujours une violente persécution dans ces contrées. La Cochinchine et le Tunquin sont assez tranquilles sous le règne du jeune prince, dont on ne connaît pas encore bien les dispositions. Le plus grand mal est d'y avoir un trop petit nombre de prêtres : c'est partout que cette disette se fait sentir. Les îles Séchelles, presque toutes catholiques, n'ont pas eu de prêtres depuis long-temps. Les habitans de Madagascar demandent avec instance des ministres catholiques, et à leur défaut des protestans, qui puissent les instruire dans la Religion. Il est bien à craindre que si l'on ne se hâte d'y envoyer quelqu'un, les protestans ne préviennent les catholiques. On m'a sollicité vivement de passer dans cette île, mais je n'ai pas

cru devoir changer ainsi ma destination. Il y a une infinité d'autres régions qui ne tarderaient pas à embrasser la foi, si elle leur était annoncée par de bons prêtres. Vous savez que l'empire des Anglais dans les Indes est immense : leur domination y est si bien établie, qu'elle y paraît à peu près inébranlable. Ils sont maîtres de toutes ces vastes contrées qui, par leurs richesses et leur beauté, ont fait l'ambition de tous les conquérans depuis les temps fabuleux jusqu'à ce jour. Depuis les déserts de la Perse jusqu'à la presqu'île au-delà du Gange, des montagnes du Thibet et de la Tartarie jusqu'aux îles de l'océan indien, il n'est aucun Souverain, aucun peuple qui ne leur soit soumis. Ils exercent leur empire sur plus de 60 millions d'habitans : la seule ville de Calcuta, siége du gouvernement anglais dans le Bengale, renferme, dit-on, plus de monde que Paris. Jugez donc des ressources que nous offrirait un tel état de choses, s'il pouvait être tourné au profit de la Religion; mais c'est de quoi on ne s'occupe guère. Cependant je me plais à espérer que Dieu n'a permis l'établissement d'une pareille puissance chrétienne dans ces contrées, que dans le dessein d'y élever un jour l'empire de Jésus-Christ sur les ruines de l'infidélité et de l'idolâtrie qui y dominaient avec tant de force.

Vous ne pourriez vous figurer à quel point l'idolâtrie est portée, et combien ces peuples sont

attachés à leurs anciennes superstitions. Ils adorent presque autant de dieux qu'il y a d'êtres sur la terre. Tout ce qui porte l'empreinte de la force, de la bonté, de la puissance, de la beauté, sont des objets sacrés pour eux. Le soleil, les astres, les arbres, les animaux mêmes, reçoivent leurs hommages; mais le Gange est, comme on sait, leur Dieu favori, et ils se plongent dans ses eaux le plus souvent qu'ils peuvent, persuadés qu'elles possèdent une vertu purificative. Ils ne mangent de la chair d'aucun animal, et ne se nourrissent que de riz, de légumes ou de laitage. Adieu, mon cher ami, je ne vous en dis pas davantage aujourd'hui; une autre fois je vous parlerai un peu plus au long de nos missions.

PUPIER, *p. m.*

Autre Lettre du même, à M. Ch. à Lyon.

Pulo-Pinang, le 26 décembre 1821.

J. M. J.

MONSIEUR,

JE vous écrivis du Bengale quelques jours avant mon départ pour le collége de Pinang, où je suis arrivé sur un navire commandé par des officiers anglais, le 12 décembre. Je vous parlais dans ma dernière lettre, assez au long, des besoins des chrétientés de l'Inde, où j'aurais bien

désiré qu'on envoyât quelques missionnaires, au moins pour soutenir le peu de chrétiens qui y sont, et contribuer à y former des colléges où les jeunes Indiens fussent élevés chrétiennement. L'occasion serait aussi très-favorable pour prêcher la foi dans le Thibet, où les souverains et les peuples sont, dit-on, très-disposés à l'entendre, et à recevoir les prêtres qu'on leur enverrait (1). Me voici maintenant au milieu des infidèles qui ne sont pas les moins dangereux (2). Presque tout ce qui environne l'île de Pinang est habité par des peuples cruels et barbares. Dans l'île de Sumatra qui nous avoisine, tous les hommes portent à leur ceinture des coutelas pour égorger leurs ennemis : je les vois tous les jours avec cet instrument meurtrier. Il y a au milieu de cette grande île un peuple particulier, qui ne

(1) Au commencement de cette année, les journaux ont annoncé que la Propagande de Rome avait fait partir cinq religieux capucins pour le Thibet.

(2) L'île du prince de Galles, appelée par les indigènes Pulo-Pinang, (*Pulo*, île, et *Pinang*, noix d'Arck et de Betel), est située sous le 5.e degré de latitude nord, et au 105e de longitude est, à l'entrée du détroit de Malaca. Sa longueur est d'environ cinq lieues et demie, et sa largeur tout au plus de 3 à 4; un détroit d'une lieue la sépare du continent. Les Anglais s'y sont établis en 1786; les montagnes sont couvertes d'épaisses forêts dont les arbres sont employés aux constructions navales; la chaleur y est très-forte pendant le jour; la population est évaluée environ à 12 mille habitans, Malais, Sumatrans, Chinois, ou Européens.

sort jamais de son pays. Les hommes sont grands et robustes, ont les épaules larges et la démarche fière. Ils marchent gravement, et semblent défier tout le reste des hommes, qu'ils surpassent en férocité. D'un autre côté sont les îles des Adamans, dont les peuples sauvages et antropophages vivent dans les bois, sans qu'on ait pu encore les civiliser et les réunir en société. Ils ne s'assemblent que pour attaquer ou piller les malheureux navires que les tempêtes jettent sur leurs côtes.

On m'a raconté une particularité bien singulière des îles du Mare. Saint François-Xavier y a prêché autrefois l'Evangile ; mais la trace en est entièrement effacée. Voici ce qu'on rapporte des habitans de cette île, qui sont maintenant chrétiens à Pulo-Pinang. Quand une famille a un vieillard, le fils rassemble tous les jeunes gens des environs, qui plantent dans la terre une perche élevée, sur laquelle on fait monter le vieillard : dès qu'il est en haut, ils secouent la perche; si le malheureux tient bon et a encore assez de force pour ne point tomber à terre, on le laisse vivre encore un an; mais s'il tombe, ils se jettent sur lui, le frappent avec de grands cris, et après l'avoir tué, ils se partagent ses restes, dont ils font un horrible festin. Voilà donc les excès dont l'homme est capable, abandonné à sa propre nature, et privé du flambeau divin de la foi.

Ces peuples font partie de cette race d'hom-

mes connus sous le nom de Malais, qui habitent les îles de la Sonde, et même paraissent s'être étendus jusque dans les immenses archipels de la mer du sud. Ceux que nous avons à Pulo-Pinang sont plus civilisés, par suite du commerce qu'ils entretiennent avec les Européens. Cette île est grande, mais inculte et peu fertile; elle ne produit que des fruits de différente espèce. Elle renferme des montagnes assez élevées, où l'on cultive un peu de riz. Le collége des Chinois, où je suis, est sur le bord de la mer, au pied d'une haute montagne; c'est la plus belle situation que l'on puisse désirer. Presque tous les jours vers le soir il s'élève des tempêtes, que le bruit du tonnerre et l'éclat de la foudre rendent vraiment effrayantes : jamais je n'en ai entendu de semblables.

Pour ce qui est des missions, je n'ai rien appris de nouveau, parce que les lettres de Macao ne sont pas arrivées : nous les attendons de jour en jour.

Je ne vous ai pas encore parlé de notre petit séminaire de Chinois : ils ne sont pas fort nombreux, mais bien pieux, et assez forts en théologie; malheureusement la chaleur les fatigue beaucoup, et même quelques-uns sont hors d'état de pouvoir travailler; du reste le zèle ne leur manque pas. Toutes les fois que je les conduis en promenade, ils me demandent s'il y a beaucoup de missionnaires pour leur pays, parce que,

disent-ils, on pourrait y faire bien des conversions. Un d'entre eux a tant souffert pendant la persécution, qu'il peut à peine marcher. Ils ont d'ailleurs un respect extraordinaire pour les prêtres européens. Tous les chrétiens de cette île sont venus nous saluer au collége le jour de Noël, quoique nous leur rendions peu de services, étant trop occupés de nos études. Il est bien fâcheux qu'il n'y ait pas assez de prêtres pour conserver les anciens chrétiens, sans parler d'en faire de nouveaux. Les protestans profitent de cette disette, pour tâcher d'étendre leurs sectes sur tous ces peuples, jusque dans les îles de la mer du sud, où il n'y a pas un seul prêtre. Que faire, si ce n'est de prier le Seigneur qu'il envoie des ouvriers pour travailler à sa vigne? C'est bien le cas de dire avec vérité : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Je suis avec bien du respect et de l'attachement, etc.

PUPIER, *p. m.*

Extrait de diverses Lettres écrites par le même missionnaire, de Calcuta, dans le courant de l'année 1821.

DANS ces lettres, M. Pupier déplore l'état où il a trouvé la Religion catholique au Bengale. Il parle des instances qui lui ont été faites à Chandernagor de la part du gouverneur et des habitans, pour rester parmi eux, ou au moins pour

leur envoyer quelqu'un qui pût remplacer le curé actuel, vieillard infirme, qui désire depuis longtemps de se retirer. Il a été fort touché de leur empressement, mais n'a pu changer sa destination. Il montre combien il serait instant de pourvoir aux besoins spirituels de cette ancienne colonie, qui, avec Pondichery, est à peu près tout ce qui reste aux Français dans les Indes. Les catholiques manquent de tout secours, tandis que les sectes protestantes se propagent rapidement, et n'épargnent aucun moyen pour se faire des prosélytes. Les anabatistes entretiennent au Bengale plusieurs colléges, où les enfans puisent l'erreur avec les connaissances humaines qu'on leur enseigne. Le système des Anglais, comme on sait, est de ne contrarier aucun culte, et d'affecter une certaine tolérance universelle, ce qui donne naissance à une infinité de sectes. Chacun se croit en droit de se faire une religion à sa manière, et la vérité seule ne peut se montrer au milieu de cette épouvantable confusion.

Dans une autre lettre, M. Pupier expose le désir qui lui a été manifesté par quelques bons habitans du pays, d'envoyer en France de jeunes Indiens qui fussent élevés dans les séminaires, où ils puiseraient l'esprit et les connaissances propres à l'état ecclésiastique; ils pourraient ensuite revenir dans leur pays, et rendre de grands services à la Religion.

Une troisième lettre écrite par M. Pupier,

donne d'utiles détails sur l'état politique et religieux de l'Inde. Comme plusieurs de ces détails sont déjà connus par diverses relations antérieures, nous ne jugeons pas à propos de les publier en entier, et nous n'en extrairons que les parties qui pourraient présenter quelques faits nouveaux, et exciter l'intérêt des lecteurs religieux. Après avoir parlé des ennuis et des fatigues de la longue traversée, il s'exprime ainsi : « Me » voici maintenant, grâces à Dieu, rendu dans » des contrées où le bien qu'il y a à faire me » dédommagera bien abondamment de tous les » ennuis. Je ne crois pas qu'on puisse trouver, » même chez les anciens, des peuples plus su- » perstitieux et plus attachés à leur idolâtrie que » ceux-ci. Les Brames les entretiennent dans ces » erreurs, en leur vantant l'antiquité de leur » culte, dont ils font remonter l'origine aux temps » les plus reculés. Toute cette cosmogonie est » assez embrouillée, et il est difficile de la bien » démêler; cependant les savans qui s'en sont » occupés, ont reconnu que les Brames ne pou- » vaient produire aucun monument authentique » qui remontât au-delà des temps héroïques, et » que les livres de Moïse étaient incontestable- » ment antérieurs aux prétendus oracles de Vis- » nou. D'ailleurs ces anciennes traditions des sages » de l'Inde ont été tellement défigurées, que les » peuples sont tombés tout-à-fait dans l'idolâtrie » la plus grossière, et qu'ils adorent la Divinité

» sous les formes les plus monstrueuses. On con-
» naît leurs divisions en castes, qui partagent
» ces peuples en autant de nations, qui ne se
» mêlent point les unes avec les autres, et en-
» tretiennent les préjugés les plus funestes. On
» sait aussi que c'est une coutume très-ancienne
» dans ce pays, que les femmes se brûlent toutes
» vives sur le tombeau de leurs maris. Mais heu-
» reusement les Anglais s'opposent à cet usage
» barbare, et l'ont défendu sous les peines les
» plus sévères; on en voit cependant encore quel-
» ques exemples dans des provinces éloignées,
» où ils ne peuvent exercer leur surveillance.

« L'Evangile avait été porté primitivement dans
» les Indes par l'apôtre saint Thomas, dont les
» Portugais prétendent avoir découvert le tom-
» beau à Méliapour ou Saint-Thomé. On retrouve
» encore dans la religion des Indiens quelques
» traces de ce livre sacré, mais singulièrement
» défiguré. Il y est question d'incarnation. Saint
» François-Xavier vint dans ces derniers siècles
» prêcher de nouveau Jésus-Christ à ces belles
» contrées, et l'on sait avec quel succès. Mais
» depuis lors le christianisme y a éprouvé de nom-
» breux échecs, dont il ne se relèvera pas, si
» le Seigneur ne daigne y envoyer des ouvriers
» zélés et fervens.

» J'ai déjà dit que le Gange était le dieu favori
» des Indiens : non-seulement ils s'y plongent
» fréquemment pendant leur vie, mais ils re-

» gardent comme un bonheur d'y d'être ense-
» velis après leur mort.

» J'ai vu moi-même un de ces malheureux
» aux prises avec la mort, étendu aux portes
» d'une pagode sur les bords du Gange, envi-
» ronné de ses parens, qui n'attendaient que
» son dernier soupir pour le jeter dans le fleuve. »

MISSION DU SU-TCHUEN.

On a reçu recemment, à l'établissement des Missions étrangères, des nouvelles de la mission du Su-tchuen, où la persécution, dont monseigneur Dufresse, évêque de Tabraca, vicaire apostolique de cette mission, et tant de chrétiens ont été victimes en 1815 et depuis, continue encore, quoique avec moins de violence, les lois étant toujours menaçantes, et le nouvel Empereur ne paraissant pas montrer pour la Religion chrétienne des dispositions beaucoup plus favorables que celles de l'Empereur Kia-king, son prédécesseur (1).

La succession des évêques n'a point été interrompue dans cette mission désolée : M. Jacques-

---

(1) Une lettre arrivée des Missions nous représente ce nouvel Empereur comme un homme d'une hardiesse et d'une force de corps étonnantes, et disposé à gouverner avec une vigueur qu'on ne trouvait pas dans ses prédécesseurs.

Louis Fontana, missionnaire de la province, a été nommé par le Saint-Siége évêque de Sinite, et a succédé à monseigneur Dufresse en qualité de vicaire apostolique du Su-tchuen; M. Pérocheau, élu évêque de Maxula, a été adjoint à monseigneur Fontana en qualité de coadjuteur. Dans ces lieux mêmes, encore teints du sang de leurs prédécesseurs, ils rallient en secret le petit nombre des adorateurs du vrai Dieu. La persécution avait réduit à moins d'un tiers le nombre de leurs collaborateurs dans le saint ministère; mais ils ont toute confiance dans l'intercession des martyrs, et ils attendent le jour où l'Eglise de Chine, arrosée de ce sang précieux, verra se relever ses ruines consolées.

Monseigneur Pérocheau, coadjuteur du vicaire apostolique, a écrit à M. le supérieur des Missions étrangères, en date du 5 septembre 1822. Sa lettre est ainsi conçue :

« Mgr. le vicaire apostolique jouit d'une parfaite santé, et a été en visite presque toute l'année sans grands obstacles. Pour moi je n'y ai été cette année que fort peu de temps, à cause des empêchemens que j'ai rencontrés (1). Je n'ai pu faire

(1) Dans une lettre de l'année 1821, Mgr. Pérocheau disait : « Dieu m'a fait la grâce de pouvoir faire la visite de plusieurs chrétientés, sans aucun accident. Mais Mgr. le vicaire apostolique, m'a écrit dernièrement de rentrer dans mon gîte, disant qu'il n'était pas prudent que les deux évê-

la moitié de l'ouvrage que je m'étais proposé de faire : j'ai employé mes momens de loisir à l'instruction de quelques élèves. L'état de persécution où nous sommes toujours, et notre pauvreté, nous empêchent de réunir et d'instruire un grand nombre d'écoliers à la fois. Nous ne pouvons trouver un lieu sûr et secret où il n'y aurait pas pour nous grand danger d'être découverts et d'exciter une cruelle persécution, sans compter les autres maux qui s'en suivraient.

» J'espère, avec l'aide de Dieu, pouvoir donner, dans quelques semaines d'ici, la prêtrise à quatre élèves, dont deux sont arrivés de Pinang à Noël dernier, et deux autres ont étudié ici plusieurs années dans le collége brûlé en 1814 par les persécuteurs. Après cette ordination nous aurons plus de vingt prêtres occupés dans le saint ministère, nombre bien insuffisant pour les besoins de nos chers chrétiens (1). Nous ne pour-

---

ques s'exposassent à la fois, que c'était à lui à marcher à la tête de la petite armée, etc. J'ai obéi à l'ordre de Dieu, et suis retourné dans le lieu de ma résidence. Il n'est pas à l'abri de tout danger; nous y avons eu des alarmes. Je ne sais quand il me sera permis d'en sortir, pour aller porter des paroles de consolation à nos pauvres chrétiens, et adresser des paroles de salut à tant de millions d'idolâtres qui m'environnent. La sainte volonté de Dieu en toutes choses! »

(1) L'année précédente deux prêtres avaient été ordonnés, et cinq dans les années 1819 et 1820. Ainsi peu à peu se réparent les pertes cruelles que la persécution avait fait éprouver à cette Eglise.

rons pas encore administrer une fois l'an toutes nos chrétientés. Il serait cependant bien à désirer qu'on pût le faire trois ou quatre fois chaque année : il en résulterait un grand bien pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; nous sommes bien éloignés d'une position si avantageuse. Que la sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses. Il nous restera encore quatre élèves revenus de Pinang : nous les ordonnerons quand ils seront suffisamment disposés. Nous en attendons trois ou quatre autres qui ont terminé leur cours de théologie : ils arriveront probablement l'an prochain. Nous envoyons cette année trois élèves à Pinang : l'an dernier nous en avons envoyé cinq. L'établissement de Pinang est pour nous d'absolue nécessité tant que la persécution durera. Je vous supplie donc, ainsi que tous MM. les directeurs de notre séminaire de Paris, de soutenir ce collége, et si les aumônes ordinaires ne suffisent pas, d'intéresser particulièrement les âmes charitables à venir au secours d'une maison si nécessaire pour la conservation et la propagation de la foi dans cette pauvre mission.

» Les choses sont ici à peu près dans le même état que l'an dernier : elles paraissent seulement un peu améliorées. Cette année, par la protection divine, il n'est arrivé aucun accident à nos prêtres. L'Empereur n'a encore rien prononcé de définitif à l'égard du prêtre arrêté l'an dernier. Ce cher confesseur a été bien traité dans les

différens interrogatoires qu'il a subis (1). Le Vice-roi de la province a donné des ordres pour faire rendre à une famille chrétienne une grande et belle maison que les mandarins avaient confisquée il y a quelques années, lorsqu'ils persécutaient à outrance cette famille pour cause de religion. Ce magistrat a ordonné que les mandarins, qui occupaient cette maison, payassent tous les loyers des années précédentes. Il n'a point voulu recevoir l'accusation de christianisme faite par un païen contre sa partie adverse dans un procès; il n'a écouté que ce qui regardait le terrain en litige. Ces circonstances et quelques autres montrent que l'Empereur, le Vice-roi et plusieurs mandarins ne veulent pas nous persécuter à outrance. Si l'Empereur témoignait tant soit peu de bienveillance envers notre sainte Religion, et s'il retirait les lois portées contre nous par ses prédécesseurs, il paraît que par la grâce de Dieu, les peuples se convertiraient en grand nombre, et que des mandarins donneraient l'exemple. Je vous conjure de presser sans cesse les bonnes âmes d'adresser continuellement au Seigneur des prières ferventes, pour obtenir du Dieu des miséricordes ces temps si heureux, où il faudrait mourir des fatigues qu'exigerait la récolte de moissons abondantes parmi des peuples si nombreux;

(1) Mgr. Pérocheau avait annoncé l'arrestation de ce prêtre dans sa relation de l'année précédente. *Voyez page* 99.

s'il ne nous était pas donné d'arroser de notre sang ces terres actuellement stériles. Hâtez tous par vos prières et saintes œuvres des momens si désirables et si heureux pour cette pauvre mission. Je la recommande tout particulièrement, ainsi que ma personne, à vos prières et saints sacrifices. Je vous supplie tous de continuer à prendre le plus vif intérêt à la prospérité de cette mission et à lui envoyer des ouvriers bien choisis, qui par leurs vertus et leurs lumières la consolent de ses pertes et la rendent plus prospère que jamais (1). »

L'on a aussi reçu une lettre de Mgr. le vicaire apostolique lui-même. Elle est en date du 14 septembre 1822.

---

(1) Une lettre de M. Pupier, missionnaire apostolique du diocèse de Lyon, écrite de Pulo-Pinang, le 23 décembre 1821, contenait le récit suivant sur Mgr. Pérocheau : « Vous avez sans doute entendu parler du miracle opéré par Mgr. l'évêque de Maxula. J'avais un peu de peine à le croire, mais cependant j'ai cédé au témoignage de deux missionnaires qui ont passé sur les lieux peu de temps après. Voici comme on me l'a rapporté : Mgr. de Maxula donnait la confirmation dans une petite paroisse. Au moment où il fit l'imposition des mains, l'église parut remplie de feu. Le peuple fût tellement effrayé, qu'ils sortirent tous de l'église, et ne rentrèrent que lorsque Mgr. les eut rassurés. Tous ont été témoins de ce fait et l'ont rapporté aux deux missionnaires dont je vous ai parlé; en sorte que je le crois assez bien attesté pour des chrétiens qui savent que tout est possible à un homme qui a mérité la réputation de Saint partout où il a passé, même de la part des hérétiques et des infidèles. »

» Le ralentissement de la persécution, écrit-il, a permis aux missionnaires et aux prêtres du pays d'aller visiter beaucoup de chrétientés qui n'avaient pu l'être dans le fort de la persécution. Ils ont été consolés par les marques de foi que les chrétiens ont données, et par leur empressement à recevoir les sacremens dont ils avaient été privés si long-temps. Ceux qui étaient tombés dans le temps de la persécution, reviennent en grand nombre à l'Eglise. Des idolâtres renoncent à leurs erreurs et embrassent la foi de Jésus-Christ. L'on a baptisé depuis le mois de septembre 1821 jusqu'au mois de septembre 1822, 254 adultes; et 259 nouveaux catéchumènes se disposent à recevoir le saint Baptême.

» L'on a aussi recommencé à rechercher et baptiser les enfans malades des païens. L'on en a baptisé l'année dernière 8076, dont 5808 sont déjà entrés en possession du royaume céleste. L'on avait eu quelque crainte de ne pouvoir reprendre cette bonne œuvre, parce qu'une maison dont le revenu était consacré à ce pieux usage avait été confisquée dans la persécution. La Providence a fourni aux missionnaires une ressource inattendue : c'est un legs de cinq cents piastres fait par un prêtre de Macao pour procurer le baptême aux enfans moribonds des païens. L'on a fait faire de nouvelles planches pour imprimer des livres de religion, en place de celles qui furent brûlées ou détruites dans la persécution. On se borne

encore à imprimer des catéchismes et des livres de prières, les seuls que les chrétiens aient coutume d'acheter. La mission n'est point en état de faire réimprimer beaucoup d'autres livres qui seraient très-utiles aux chrétiens et aux païens, mais dont la réimpression coûterait fort cher, et qu'il faudrait distribuer gratis. Les écoles chrétiennes, qui avaient été toutes fermées dans le temps de la persécution, commencent aussi à s'ouvrir de nouveau; au mois de septembre 1822, il y en avait neuf de garçons et 29 de filles.

» Si le Vice-roi et la plupart des mandarins paraissent mieux disposés en faveur des chrétiens que les années précédentes, on ne peut pas dire la même chose des païens parmi le peuple. Ceux-ci s'appuyant sur les décrets portés contre la Religion chrétienne, qui n'ont point encore été révoqués, vexent souvent les chrétiens pour les forcer à coopérer à des superstitions : ils les ont même traduits en plusieurs endroits devant les juges. Ces magistrats ont traité ces chrétiens avec modération ou rigueur, selon leurs dispositions particulières. Ceux mêmes qui ont déployé de la sévérité, ont fini par renvoyer en liberté les chrétiens à qui la force des tourmens n'a pu arracher le désaveu de leur foi, et ils ne les ont plus inquiétés. Un catéchiste qui fut pris dans la Semaine-Sainte avec un paquet dans lequel il y avait un missel, un calice et des ornemens sacerdotaux, a souffert dans divers interrogatoi-

res toutes sortes de tortures, et n'a jamais consenti à renier sa foi, ni à découvrir le prêtre à qui appartenaient ces effets. Au mois de septembre ce catéchiste était encore retenu en prison, mais on ne lui faisait plus souffrir de nouveaux supplices. »

M. Imbert, missionnaire apostolique, parti de France en 1820, est destiné à aller au secours de cette mission ravagée du Su-tchuen, qui n'a plus aujourd'hui, outre les deux évêques, qu'un seul missionnaire européen, M. Escodéca. Mais il n'a pas encore été possible à M. Imbert de pénétrer en Chine.

M. Brosson, prêtre du diocèse de Lyon, avait aussi été destiné pour la mission du Su-tchuen, où l'on attendait un puissant renfort dans son ardeur, dans sa piété et dans sa jeunesse. Il s'embarqua à Rochefort, au commencement de l'année 1817, avec M. l'abbé Pastre, dont la destination était pour la colonie française de l'Ile de Bourbon, où il est encore aujourd'hui, en qualité de préfet apostolique. Il apportait dans cette généreuse entreprise toute la vivacité d'un cœur plein du feu de la Religion et de la jeunesse. Ses lettres à ses amis de Lyon, au moment de son départ, en contiennent l'énergique et touchante expression. *Que ceux qui veulent écrire à un homme qui n'a plus qu'un pied dans sa*

patrie, qu'il abandonne pour toujours, se hâtent de lui écrire.... Vos lettres ne m'ont pas consolé, ne m'ont pas encouragé, parce que je n'ai aucune peine et aucune crainte à franchir l'Océan; mais elles ont répandu dans toute mon âme une douceur qui l'enchante.... Elles me suivront partout, je les montrerai un jour à mes néophytes, et leur dirai que ce sont les lettres de ceux qui, après Dieu, m'ont arraché à la chair et au monde, pour me donner à eux, pour me porter au milieu d'eux.... Au fond d'une mission plus lointaine que celle des apôtres, je lèverai mes mains au ciel, pour mes amis en Jésus-Christ.... Encouragez D... et J... à tenir leur parole, je les attends, etc. etc. etc.

M. Escodéca, missionnaire apostolique au Sutchuen, et chef de cette mission, pendant la vacance du vicariat apostolique, confié depuis à Mgr. Fontana, se réjouissait dans l'attente de l'arrivée prochaine de M. Brosson.

Ce n'a pas été pour nous une petite consolation, écrivait-il, en 1818, au séminaire des Missions étrangères, *ce n'a pas été pour nous une petite consolation d'apprendre qu'il nous arrive un sujet jeune et plein d'ardeur, qui pourra servir longues années cette mission avec un grand succès, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dieu veuille que je puisse le voir arriver sain et sauf!*

Après avoir séjourné quelque temps à l'île Bourbon, où il aida M. Pastre dans les travaux de son ministère, M. Brosson s'embarqua de nouveau pour sa destination définitive. Avec quelle joie il approchait de cette terre de Chine, où l'ardeur de son zèle l'entraînait, mais où la divine Providence ne lui a pas permis d'entrer! Il devançait, dans l'ardeur de son âme, ce moment désiré : *je suis parvenu*, s'écriait-il, *à l'école des confesseurs de la foi, à la terre qui fait les martyrs, je suis appelé à marcher sur leurs traces de sang. Ce n'est pas la Cochinchine, ce n'est pas la belle et florissante mission du Tong-king qui doivent recueillir mon dernier soupir, c'est la Chine, c'est le Su-tchuen que le ciel me destine. Oh! comme je brûle d'aller prendre possession de cet héritage!*

Le Seigneur, à qui suffit une volonté sincère, n'a point voulu retarder davantage la récompense qui lui était due. M. Brosson, à qui une grande vigueur de tempérament semblait promettre une longue carrière dans le laborieux ministère auquel il s'était dévoué, est mort inopinément au Tong-king, avant d'avoir pu pénétrer en Chine (1). Ainsi il a été arrêté dès les premiers pas de sa course apostolique. Dieu fait voir quelquefois qu'il ne faut s'en rapporter qu'à lui sur les intérêts

(1) Il avait négligé de faire bouillir l'eau qu'il devait boire : précaution nécessaire dans ce pays.

de sa gloire, et que les moyens qu'il emploie pour la manifester, sont souvent impénétrables à la sagesse humaine.

Un des collègues de M. Brosson, dans le saint ministère des Missions, M. Magdinier, prêtre comme lui, du diocèse de Lyon, ancien vicaire de la paroisse de N. D. de Saint-Louis de cette ville, a mérité de partager dans le ciel sa récompense, comme il avait partagé sa vocation sur la terre. *Amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi. Tous deux aimables et pleins de grâces dans leur vie, ils n'ont pu être séparés, même par la mort* (*Livre des Rois*). M. Magdinier est mort dans l'année 1820, au moment où il allait entrer dans la haute Cochinchine. Il était destiné pour la mission du Tong-king. C'est M. Taberd, missionnaire apostolique en Cochinchine, et prêtre du diocèse de Lyon, qui a appris à ses amis de France, les détails touchans de sa mort (1). Ils avaient cru pendant quelque temps, que leur ami était mort en confessant Jésus-Christ dans les tourmens, et ils s'étaient réjouis de son triomphe; mais s'il n'a point versé son sang pour Jésus-Christ, une mort comme la sienne, loin de sa patrie, loin de ses amis et de ses parens, n'en aura pas moins été acceptée de Dieu, comme un véritable sacrifice pour la foi, comme un martyre de dévouement.

---

(1) Voyez la lettre de M. Taberd, page 111.

Dans une lettre écrite de Pulo-Pinang, quelque temps avant sa mort, à M.*** ecclésiastique du diocèse de Lyon, il annonçait le départ de M. Brosson pour le Su-tchuen, et donnait quelques détails qui lui étaient parvenus sur cette mission :

« La sentence de mort qui a procuré à Mgr. » Dufresse, vicaire apostolique du Su-tchuen, » la couronne du martyre, a été ratifiée par l'Em- » pereur, et ainsi la persécution continue. La » tête du saint martyr est restée exposée pen- » dant trois mois, son corps mis en pièces et caché » pour le soustraire à la vénération des fidèles. » Mais le persécuteur, comme il arrive toujours, » a presque aussitôt subi sa peine. Il était cité » pour autre cause devant l'Empereur. Il s'est » empoisonné de désespoir. Depuis, deux autres » prêtres chinois ont mérité de donner leur vie » pour Jésus-Christ.

» L'un des deux seuls missionnaires européens » qui restent, écrivait tout récemment qu'il avait » été dénoncé et obligé de se tenir soigneusement » caché. Il respirait cependant alors un peu, et » je crois que pour quelques momens au moins » la persécution est un peu ralentie. C'est à cette » précieuse et désirable mission que M. Brosson » a été envoyé. Bien plus heureux que moi, tout » a favorisé son voyage jusqu'à Macao. La même » frégate française qui l'avait apporté, l'a conduit » en Cochinchine. Il aura en ce royaume et celui

» du Tong-king à traverser, mille difficultés à
» vaincre. Je suis bien sûr encore qu'on fera l'im-
» possible pour le retenir dans ces missions, dont
» la pauvreté est également extrême ; mais il
» écrit qu'il ne se laissera pas arracher la belle
» part qui lui est échue. Voilà comme Dieu ré-
» compense les âmes généreuses, tandis que, pour
» les punir, il semble laisser en oubli les âmes
» lâches et infidèles. Outre les deux prêtres mar-
» tyrs au Su-tchuen, dont j'ai parlé, il y en a
» eu parmi les simples fidèles. La constance iné-
» branlable du plus grand nombre console de
» quelques apostasies : on sait d'ailleurs que ces
» chrétiens qui quelquefois cèdent à la crainte
» et aux supplices, reviennent d'eux-mêmes avec
» la componction la plus vive, et surpassent en-
» suite en fidélité et en constance les plus fervens
» chrétiens. Quelle belle vocation pour M. Bros-
» son, de venir apporter la miséricorde à ces
» vrais pénitens, et recueillir les fruits que le
» sang des martyrs va produire en abondance ! »

(Le nombre des chrétiens dans la mission du Su-tchuen, s'élève à plus de soixante mille. En 1767 il n'était que de sept mille.)

Dans la persécution qui s'éleva en 1814 contre la Religion chrétienne, dans la province du Su-tchuen, le séminaire de cette mission fut li-

vré aux flammes. Les élèves avaient eu le temps de s'enfuir; Mgr. l'évêque de Zèla, coadjuteur de Mgr. Dufresse, n'abandonna le collége que peu de momens avant l'arrivée des mandarins, que suivaient quelques centaines de soldats. Après avoir pillé d'abord tout ce qui restait au collége et pouvait être encore de quelque usage, après avoir détruit tous les ouvrages du mausolée assez remarquable qui avait été élevé à M. Hamel, missionnaire français, mort supérieur du collége, et après s'être livrés à des excès dans le boire et dans le manger, dont plusieurs même furent victimes, les soldats, par l'ordre des mandarins, mirent le feu à ce séminaire, qui, en un instant, fut réduit en cendres. Depuis cette époque, la mission du Su-tchuen est obligée d'envoyer tous les élèves chinois, qui se destinent à la prêtrise, dans le séminaire général, formé pour toutes les missions d'Asie, que M. Létondal, procureur des missions françaises à Macao, établit en 1808 dans l'île du prince de Galles, autrement dite Pulo-Pinang, au détroit de Malaca. Cette île est sous la juridiction du vicaire apostolique de Siam. Cependant ce séminaire peut-être considéré comme un établissement de la mission du Su-tchuen, la seule qui ait envoyé des élèves à ce collége, même dès son origine en 1808. Aussi est-il pour cette mission d'une importance extrême, et nous avons vu avec quelle instance les évêques du Su-tchuen le recommandaient à la générosité et aux prières des chrétiens d'Europe.

M. Magdinier a séjourné quelque temps dans ce séminaire de Pulo-Pinang. Dans une lettre qu'il écrivait à M. C.***, ecclésiastique du diocèse de Lyon, on lit les passages suivans :

Mon très-cher Père,

Je suis heureusement arrivé depuis un mois dans notre collége de Chine. Certes, c'est belle matière, écrivant à un zélé directeur de séminaire, de le pouvoir entretenir d'un séminaire chinois. Notre collége est composé de vingt élèves, dont douze étudient déjà la théologie. Quatre sont partis il y a quelque temps, pour recevoir les ordres et entrer en mission. Sur ces vingt, la moitié au moins seraient chez nous parmi les bons sujets; viennent ensuite quelques médiocres, et enfin trois ou quatre nonchalans. La chaleur qu'il fait ici abat beaucoup le courage à ceux qui ont habité d'autres climats; on perd l'appétit, on prend la maladie du pays, à laquelle les Chinois sont encore plus sujets que d'autres, hors de leur patrie. Les études par ces raisons et par d'autres vont lentement. Nous désirerions fort porter ailleurs le collége, dans une position plus avantageuse, plus facile pour les communications. Le supérieur (M. Solivier), ancien missionnaire au Fo-Kien, fait les classes de latin; un bon missionnaire Italien, chassé de Pékin dans la persécution de 1808, s'est retiré ici, et donne les

leçons de théologie; mais il articule mal, et sa classe doit en souffrir.

Quoi qu'il en soit, on travaille dans ce cher séminaire, on y aime le bon Dieu; il s'y prépare certainement quelques très-bons et très-zélés missionnaires, des confesseurs, des martyrs. Je les aime beaucoup, et voudrais être continuellement avec eux; je vois aussi qu'ils me recherchent. Leur foi vive, leur piété simple et sincère me charment infinement, et m'enhardissent auprès d'eux. Je me mets à leur parler comme si j'étais leur maître, et qu'il me convînt de prêcher aux autres les vertus que je n'ai pas. Je crois vraiment que nous sommes alors tout de feu. Quoique timides par caractère, le martyre ne leur fait pas peur, je vous assure. Plusieurs d'entr'eux ont eu des parens confesseurs ou martyrs; le père de l'un d'eux est actuellement chargé de la cangue (1); le fils est un

(1) La cangue est une espèce de table d'un bois épais, carrée, large de quatre à cinq pieds, pesant assez ordinairement de cent à deux cents livres; au milieu est un trou, propre à recevoir le cou. Cette table est divisée par le milieu en deux parties qu'on unit avec des crochets de fer, quand le cou se trouve pris au milieu. De cette manière les épaules portent tout le poids. En cet état, les mains ne pouvant pas approcher de la bouche, le patient est obligé de gagner quelqu'un pour le servir. Cet cangue reste nuit et jour. Et il y en a qui sont condamnés à la porter toute leur vie. Les uns, pour ne pas en être écrasés, la font suspendre, par le moyen

petit saint bien digne de son père. Ils m'entretiennent des vertus de quelques-uns de leurs saints missionnaires. Ils en ont eu à miracles. Ils me racontent ces miracles, leurs prophéties, avec une foi qui n'est ni faible ni trop crédule. J'avais commencé à réunir quelques particularités de la vie d'un missionnaire qui a dirigé leur collége pendant plus de trente ans, et que les païens eux-mêmes vénéraient comme un Saint. Je vous

---

de cordes, aux poutres de la prison, et dorment assis, d'autres appuient une des extrémités contre la muraille, l'autre à terre, et dorment ainsi à genoux. Ce supplice serait en quelque sorte tolérable, s'il n'avait été précédé, souvent, de beaucoup d'autres tourmens. Il a fallu, pour l'ordinaire, être frappé de beaucoup de soufflets appliqués avec une espèce de férule de cuir de bœuf, qui meurtrit les joues et ébranle toutes les dents. D'autres ont les épaules déchirées de verges, et le corps moulu de coups de bâton. D'autres sont obligés d'être plusieurs jours de suite, depuis le matin jusqu'au soir, à genoux nus sur la pierre ou sur des chaînes de fer. Quelquefois, de plus, ils ont les gras de jambe foulés à l'aide d'un long cylindre, sur les deux extrémités duquel quatre hommes pressent de tout leur poids. D'autres ont une cheville du pied fortement appuyée contre une grosse pierre, et dans cet état sont frappés de coups de bâton sur la cheville opposée. L'on a vu des chrétiens suspendus en l'air, le corps à demi nu, et frappés avec des ortiers. Lorsqu'après des supplices de cette espèce, les chrétiens sont encore soumis à la cangue, cette situation devient extrêmement dure, et il faut une foi et un courage bien peu communs, pour ne pas en être ébranlé. Cependant, grâces à Dieu, le plus grand nombre restent constans dans leur foi.

aurais envoyé ces notes, si elles eussent été plus complètes, avec quelques lettres de lui bien édifiantes.

J'étais un jour à la promenade avec mes chers séminaristes chinois, et je me faisais raconter les persécutions. J'ai découvert que l'un, que je regardais déjà comme un ange, a eu à la fois dans ces derniers temps dix proches parens qui ont généreusement confessé la foi : deux sont morts en prison, six ont été envoyés en exil en Tartarie; son père et un autre sont chargés de la cangue. Il contait cela devant les autres avec toute la simplicité possible; il m'a ensuite avoué en particulier, que cette nouvelle, quand il l'a reçue ici, l'avait comblé de joie. Je voudrais vous pouvoir faire entendre celui-là énumérant les vertus de leurs saints missionnaires; vous jugeriez bien vîte que c'est chose à laquelle il s'entend. Il est bon de vous dire, que lorsque je vais promener seul avec eux, nous ne manquons jamais de nous entretenir des missionnaires futurs, et de réciter ensemble quelques prières pour eux. Je leur dis, pour les consoler, qu'il en viendra plusieurs. Ils en bénissent Dieu. Je leur ai parlé spécialement de D. *** Il doit voir par là si je pense à lui. Au milieu de tout cela, si j'en viens à ma pauvre personne, à laquelle vous vous intéressez si charitablement, je vous puis bien dire, mon bon Père, que tout misérable que vous me connaissez, cependant je trouve dans ma vocation

une si grande preuve de la miséricorde divine, que je vais avec une singulière confiance. J'ai peine à lutter contre le démon, et sans de grandes grâce, je serais déjà perdu; ajoutez que j'ai toujours une santé très-faible, et qu'on ne voit guère à quoi je puis être bon, et cependant je porte au fond, avec le sentiment de mon incapacité à toutes choses, une paix et un calme contradictoires. Je m'imagine quelquefois que Dieu, pour l'intérêt de sa gloire, va tout-à-coup de moi faire un autre homme. Combien cependant je regrette de ne m'être pas précédemment exercé dans l'humilité, la mortification, l'abnégation de moi-même, et la sainte union à Dieu par l'oraison mentale!

Vous savez à qui j'ai des respects et des amitiés à offrir. Je me repose de tout sur vous. Vous savez sur-tout les frères auxquels je me recommande. Peut-être que ce qui me donne ce calme, dont je parlais, est sur-tout la pensée que beaucoup de bonnes âmes prient pour moi, augmentez-en le nombre.

L. J. C. MAGDINIER.

Dans cette lettre de M. Magdinier était incluse la lettre qu'on va lire, écrite par un jeune élève chinois. « *Pour vous faire mieux juger de nos chers élèves chinois*, disait M. Magdinier, *je vous envoie la lettre que me remit l'autre jour l'un d'entr'eux, pour m'adresser une demande qu'il*

n'osait pas me faire de vive voix. Il m'avait retrouvé mon reliquaire que j'avais égaré, et rendu d'autres petits services, pour lesquels je lui avais promis récompense. C'est un des meilleurs sujets et des plus pieux. »

Traduction de la lettre latine de Paul Cáò, élève chinois du collége de Pulo-Pinang.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

JE vous dois de très-grandes actions de grâce pour les bienfaits dont vous avez daigné nous combler tous, et moi en particulier, tout indigne que j'en suis. Mais je dois, de plus, vous témoigner ma reconnaissance pour la promesse que vous m'avez faite de me donner quelques reliques de Saints; don que je devrai à votre seule libéralité, et nullement au service que j'ai été assez heureux de pouvoir vous rendre; car à ce titre je n'oserais rien demander ni recevoir. Votre générosité m'a rendu assez hardi pour ne pas craindre de réclamer de vous un bienfait plus précieux encore. C'est un morceau du bois sacré de la vraie croix que je désire ou quelque relique du saint apôtre, mon patron. Que mon respectable Père exauce ma demande, et ne dise point : *tu es trop hardi ;* car c'est votre libéralité qui m'a rendu tel. *Tu en es indigne.* Vous en trouveriez il est vrai de plus digne, mais peut-

être point de plus reconnaissant. *Tu ne connais pas le prix d'un pareil trésor.* Je l'apprendrai de votre bouche. *Peut-être en fera-tu mauvais emploi.* Je m'en servirai de la manière que vous l'ordonnerez. *Tu n'a pas de reliquaire.* Je m'en procurerai un aussitôt que je le pourrai. Ainsi donc daignez m'écouter et m'exaucer.

Du reste, quoique l'objet que je vous demande soit le vœu de mes plus ardens désirs, je me tais, si vous n'avez que ce qui est dans le reliquaire que j'ai retrouvé. Je recevrai avec une égale reconnaissance tout ce qu'il vous plaira de me donner, et mon cœur sera jusqu'à la mort pénétré de gratitude. Je prie Dieu et je le prierai, afin qu'il acquitte en ma place toutes les obligations que je vous ai.

De plus, comme vous nous avez engagés moi et mes autres frères, à faire avec vous quelque pacte avant votre départ du milieu de nous, et comme je suis une créature sujette à un grand nombre de vices (ayant été élevé dès mon enfance au milieu de nations corrompues), je désire en contracter un avec vous, dont tout l'avantage sera pour moi, quoique cependant vous pussiez aussi en retirer quelque profit, puisque vous aurez fait une œuvre de charité.

En conséquence je vous prie et vous conjure de tendre à ma faiblesse une main secourable, en vous souvenant de moi soit pendant, soit après le saint sacrifice, afin que devenu tout de feu

par la vertu, de froid et de vicieux que je suis, je ne rende pas impossible la vocation qui m'est réservée.

Oh! alors à mon tour, dans toutes mes prières, où dans le saint Sacrifice, si un jour j'ai le bonheur d'être prêtre, j'élèverai mes mains vers le Seigneur, pour qu'il bénisse mon bienfaiteur, et la mission qui lui sera confiée; pour qu'il le conduise sain et sauf dans la chrétienté qu'il lui destine, (et plaise à ce Dieu de bonté que ce soit celle du Su-tchuen!) et qu'enfin, après de grands travaux accomplis pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut des âmes, il le fasse entrer, orné de mille vertus et paré de la palme du martyre, dans l'assemblée de ses Saints.

De votre Révérence,

Le très-petit et très-humble serviteur,

PAUL CAO.

Qui n'admirerait la foi, la piété, la tendre dévotion qui respirent dans cette lettre? quel admirable vœu que celui qui la termine! Comment serait-il reçu de beaucoup de nos chrétiens d'Europe? mais il n'a rien que de très-naturel, adressé à un missionnaire d'Asie, qui doit en regarder l'accomplissement comme le couronnement de son apostolat. L'on peut dire que ce vœu touchant a été exaucé en faveur de M. Magdinier, à qui sa mort prématurée, suite nécessaire de son dé-

vouement, a mérité sans doute une auréole semblable à celle du martyre.

Tels sont les sentimens dont sont animés les jeunes séminaristes chinois de Pulo-Pinang. Quelle espérance pour les chrétientés de la Chine, dont ils sont appelés à être le soutien! avec quel intérêt tous les amis de la Religion ne doivent-ils pas attacher leurs regards sur ce point isolé, foyer d'où doit se répandre, dans les régions voisines, une si belle lumière!

Pulo-Pinang, comme nous l'avons dit, est une île du détroit de Malaca, habitée par des Malais et appartenant aux Anglais. Elle est entourée de peuples barbares et antropophages. C'est un pays peu fertile, couvert d'épaisses forêts, et où la nature se montre partout grande et sauvage. Le collége des Chinois est situé au bord de la mer, au pied d'une haute montagne, dans une position magnifique, mais dans une véritable région d'orages. Presque tous les jours vers le soir, il s'y élève des tempêtes, que le fracas des vents et l'éclat de la foudre rendent vraiment effrayantes. On n'entend rien de semblable en Europe.

On a reçu dernièrement à Lyon des nouvelles de ce séminaire. Les jeunes élèves chinois implorent les secours des chrétiens de France, et particulièrement des prêtres du diocèse de Lyon, en faveur de leur chère patrie, dont ils exposent dans un langage touchant les besoins spirituels : nous donnons ici la traduction de deux de ces let-

tres, écrites en latin, et modèles à la fois de la piété et de l'éloquence chinoise.

Lettre des élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang, aux prêtres et aux élèves du séminaire de Lyon.

†

J. M. J.

A nos respectables pères et à nos frères du séminaire de Lyon, salut affectueux.

Quoique vos traits nous soient inconnus, nous osons vous adresser cette lettre, à vous nos pères et nos frères; car si nos corps sont éloignés, nos cœurs se réunissent tous en Jésus-Christ, dont nous sommes les membres.

C'est un devoir pour nous de vous témoigner notre reconnaissance pour la foi que les Chinois, quoiqu'en petit nombre, ont embrassée à la prédication des missionnaires sortis du milieu de vous, de ces hommes apostoliques, qui, fidèles à la voix du ciel, ont su mépriser les honneurs, les commodités de la vie, les avantages de la naissance, et braver la mort même pour venir raconter à des nations étrangères les opprobres de Jésus-Christ et publier partout le nom du Seigneur. Ah! le Dieu juste ne saurait laisser tant de sacrifices sans récompenses! Ce Dieu la vérité même

nous l'a juré : « Quiconque abandonnera sa mai-
» son, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa
» mère, son épouse, ses enfans ou ses biens à
» cause de mon nom, recevra le centuple et la
» possession de la vie éternelle. »

Ce n'est donc pas seulement dans l'autre vie, mais encore ici-bas qu'il se verra récompensé. Oui, retracer les délices intérieures, les consolations spirituelles, l'abondance des grâces qui accompagnent de telles privations, cela n'est permis qu'à ceux qui en ont fait la douce expérience. Aussi saint François-Xavier dans une lettre à ses amis, après leur avoir exposé l'indigence et l'extrême misère où il était réduit, « tout ceci,
» leur dit-il, j'ai voulu vous l'exposer, pour vous
» donner une idée de l'abondance des douceurs
» célestes que l'on goûte en ces lieux. Dans ces
» périls et ces travaux affrontés pour la gloire
» du seul vrai Dieu, sont cachés des trésors divins
» d'une joie ineffable; j'en suis tellement inondé,
» que je sens ma vue comme s'éteindre au milieu
» du torrent des douces larmes qui coulent de
» mes yeux à l'aspect de ces îles chéries; non,
» jamais mon âme ne se vit ainsi continuellement
» environnée de tant et de si vives consolations;
» dans leur jouissance, je perds jusqu'au sou-
» venir de mes travaux et de mes peines.

Ici donc, nos bienfaiteurs chéris, nous désirons vous faire part de quelques détails sur notre chrétienté. Pour ce qui regarde le Su-tchuen, parmi

les missionnaires arrêtés par les gouverneurs il y a peu d'années, les uns ont été exilés, les autres d'abord jetés dans les fers y ont expiré, ou même ont été mis à mort. Quoiqu'un grand nombre de chrétiens soient demeurés fidèles à leur Dieu et constans dans la foi, un grand nombre aussi l'ont cependant abandonnée. Mais, grâces à Dieu, nous avons appris le retour de la plupart de ces apostats. L'Empereur des Chinois et le Vice-roi du Su-tchuen, tous deux persécuteurs, ne sont plus; la chrétienté de cette province commence à refleurir, les missionnaires reprennent en liberté leurs courses apostoliques, et les chrétiens à qui la frayeur autrefois permettait à peine d'oser paraître devant les infidèles, aujourd'hui pleins de sécurité, prient à haute voix suivant leur ancienne coutume. Mais, ô douleur! délivrés de ceux qui les persécutaient, ils manquent de pasteurs; à peine tous les ans voient-ils un missionnaire; la plupart meurent sans sacremens : ces brebis abandonnées, si des pasteurs les instruisaient et les confirmaient dans la foi, on les verrait bientôt heureusement changées. Ah! nous vous en supplions, accourez ici leur tendre une main secourable; ce généreux projet, Dieu sans doute l'a inspiré à plusieurs d'entre vous... Eh! pourquoi ici dans la Chine un si petit nombre d'ouvriers, tandis que les ronces et les buissons couvrent la vigne que le Seigneur y a plantée. Si parmi vous le nombre des prêtres ne peut en-

core suffire, ici une indigence extrême se fait partout sentir. Les missionnaires qui viendront à nous, trouveront à exercer leur zèle non-seulement auprès des chrétiens, mais encore parmi les gentils dont la multitude assise à l'ombre de la mort, aveuglée par les ténèbres des superstitions qui l'environnent, tombe chaque jour dans les enfers : cependant un grand nombre en seraient délivrés, s'ils avaient quelqu'un pour leur montrer le chemin du salut. Priez donc le Seigneur d'envoyer des ouvriers à sa vigne; en attendant nous nous confions dans le secours de vos prières et de vos saints sacrifices, nous qui sommes,

Nos respectables pères et nos frères,

Vos serviteurs très-humbles et très-soumis,

Les séminaristes du Su-tchuen dans l'île de Pinang.

L'an du Seigneur 1822, le 25 de janvier.

Nous ne craindrons pas de lasser nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux une seconde lettre des élèves de Pulo-Pinang, adressée aux prêtres du diocèse de Lyon, et dans laquelle ces jeunes Chinois varient les formes de leur style et l'expression de leur prière, afin d'exciter en leur faveur le zèle et la charité qu'ils ont déjà sollicités dans la lettre qu'on vient de lire.

†

J. M. J.

NOS TRÈS-CHERS ET TRÈS-RÉVÉRÉS PÈRES,

Nous rendons d'immortelles actions de grâces à notre Dieu, qui, dans les desseins de sa miséricorde, laisse par fois respirer ici ses serviteurs, ne voulant pas les épurer sans cesse par le feu des persécutions. Celle qui désolait notre Eglise depuis plus de dix ans, vient de se ralentir par la mort de l'Empereur Kia-king. Mais au défaut des persécuteurs, nos concitoyens ont à essuyer un autre fléau ; je veux dire la disette de missionnaires : ils sont si rares, qu'on est réduit à envier comme une faveur spéciale de la Providence le sort de quelques chrétiens, en petit nombre, qui ont le bonheur de rencontrer quelque prêtre une fois tous les ans ou même tous les deux ans. Car nos missionnaires ont été presque tous condamnés ou à la prison, ou à la cangue, ou à l'exil perpétuel, ou à la mort, et dans le petit nombre qui reste, la plupart sont accablés d'infirmités qu'ils ont contractées soit en fuyant la persécution, soit en visitant les chrétientés. Ajoutez à cela, que le sang des martyrs ayant fécondé la terre, a été la semence de nouveaux chrétiens, dont le nombre augmente tous les jours. C'est pourquoi malgré le zèle infatigable des prêtres qui sont en état d'agir, et

qui ne cessent d'administrer les sacremens la nuit comme le jour, leur ardeur est insuffisante : et qu'est-ce en effet que si peu d'ouvriers pour un si vaste champ ? Aussi une multitude de chrétiens, comme des troupeaux sans pasteurs, cherchent en vain quelqu'un pour les conduire : ils tendent de tous côtés des mains suppliantes, et personne ne vient adoucir leurs peines. Petits encore et faibles dans la foi, ils retombent de langueur dans les places publiques, demandant à grands cris que quelqu'un daigne leur rompre le pain de vie ; mais nul ne se présente. Ainsi brûlés de soif, ils languissent d'inanition, exposés sans cesse à perdre pour jamais la vie de l'âme. Qui pourra donc fermer son cœur à la compassion, et refuser d'arracher des frères à la mort, en leur donnant la surabondance de ses richesses ?

Enfin, plusieurs d'entre les idolâtres nos concitoyens, ayant éprouvé la malice et les tromperies du démon, se dégoûtent de son service et paraissent disposés à embrasser le christianisme, jusque là qu'on en voit quelques-uns abandonner d'eux-mêmes les autels de satan pour ceux du Dieu véritable. Mais, ô spectacle déchirant ! on ne trouve presque personne pour enseigner la doctrine de la vérité à ceux qui l'ignorent, et diriger dans les voies du salut ceux qui déjà ont embrassé la foi de Jésus-Christ : de sorte que l'ennemi commun s'insinuant peu à peu dans leur

âme, en enlève bientôt toute la semence.... Que de malheureux dont le salut est continuellement en danger!.... Combien d'autres périssent tous les jours, faute de missionnaires!.... Quelques missionnaires à la vérité venaient à nous les années dernières; mais ô douleur!... la mort nous les a ravis au milieu de leur route, où avant qu'ils fussent au terme de leur destination (1). C'est pourquoi, nos très-chers Pères, laissez-vous toucher à nos maux : nous vous en conjurons par le sang infiniment précieux que Jésus-Christ a daigné verser pour nos âmes. Priez instamment le Maître qu'il nous envoie beaucoup d'ouvriers : la récolte abonde et touche à sa maturité. Inspirez vous-mêmes, nos très-chers Pères, à tous vos enfans, le désir de nous apporter des secours; et, daigne le Seigneur les y appeler en grand nombre!.... Car vous ne l'ignorez pas sans doute, les Chinois sont en général d'une conception extrêmement lente et bornée, de sorte que la plupart ne sauraient être promus à la prêtrise avant l'âge de trente ou quarante ans et même plus. Votre patrie est un champ fertile, dont les fruits vous dédommagent sans doute de vos sueurs; mais croyez que la nôtre ne saurait être entièrement ingrâte. Comment d'ailleurs s'accomplira le précepte que Jésus-Christ nous fait quand il dit : *Allez partout l'univers, annoncez l'Evangile à tous les hom-*

(1) M. Brosson, mort avant d'entrer au Su-tchuen, etc.

mes : ou bien comme on lit dans un autre endroit : *Allez en mon nom, instruisez tous les peuples et les baptisez, etc.* Il ne convient pas sans doute d'arracher le pain aux enfans de la famille pour le jeter aux chiens; mais ceux-ci pourtant peuvent se nourrir des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.

Pour terminer enfin, nos très-chers Pères, si le Seigneur daigne destiner quelqu'un d'entre vous à venir nous aider, qu'il accoure le plutôt possible, nous vous en conjurons. Car de même qu'un cerf altéré soupire après les eaux des fontaines, ainsi désirons-nous votre arrivée et brûlons-nous de l'impatience de vous voir, nous disposant à vous recevoir avec tout le respect dont nous sommes capables.

En attendant cet heureux jour, veuillez ne pas oublier dans vos prières et vos saints sacrifices, ceux qui sont avec la plus profonde vénération,

Nos très-chers Pères,

Vos très-humbles et très-respectueux serviteurs,

Les élèves du séminaire de Pulo-Pinang.

Ces lettres sont parvenues dans une lettre que M. Pupier, prêtre du diocèse de Lyon, missionnaire aux Indes orientales, écrivait à M. le supérieur du séminaire de Lyon.

Lettre de M. Pupier, prêtre missionnaire, à M. l'abbé Gardette, supérieur du séminaire de Lyon.

Pulo-Pinang, le 4 février 1822.

J. M. J.

Mon très-cher Père en J. C.

Les élèves chinois de notre collége ont aussi voulu avoir part au bonheur de vous écrire. Ils ont fait des lettres pour vous prier d'envoyer des missionnaires dans leur patrie dont ils déplorent les malheurs; ils m'ont prié de vous les faire passer, et je le fais avec d'autant plus de plaisir, que je crois que vous ne serez pas fâché de connaître un peu leur manière d'écrire, qui est originale à la vérité, mais qui annonce néanmoins assez de talens. Il y en a en effet quelques-uns parmi eux qui ne manquent pas d'esprit; ceux qui sont en théologie, que je puis mieux juger que les autres, seraient des bons, même en France. Comme ils n'ont pas fait de logique, ils auraient peut-être un peu plus de difficulté que bien d'autres, mais ils ne leur céderaient guères malgré cela en justesse d'esprit. Cependant ceux qui sont retournés dans leur pays pour y exercer le saint ministère, étaient encore plus forts qu'eux, à ce que m'a rapporté M. Solivier, supérieur du collége; ce qui prouve bien qu'on

en pourrait faire quelque chose s'il y avait assez de prêtres pour cultiver leur esprit avec plus de soins. Mais il n'est guère possible qu'un prêtre seul dans ce collége, comme cela arrive presque toujours (car il est bien rare qu'il y en ait deux), puisse suffire à tout, d'autant plus qu'il y a plusieurs classes différentes à faire, et que ceux qu'on envoie au collége sont ordinairement de vieux missionnaires. M. Solivier, qui y est actuellement, a demeuré quinze ou seize ans au Fo-kien en Chine, où sa santé a bien diminué; cependant il serait resté encore seul comme il a été jusqu'à présent, si on n'avait pas craint que la mort ne le surprît, et que les élèves fussent restés seuls. S'il y avait quelqu'un qui eût les qualités nécessaires pour être professeur, supérieur, etc., et qui eût envie de se consacrer à cette œuvre, il rendrait un grand service à toutes les missions et surtout aux élèves, qui répondraient parfaitement aux soins qu'il pourrait leur donner; car ils ont un excellent caractère, qu'on ne perd rien à cultiver de plus en plus, en les formant à la piété, à laquelle ils apportent de grandes dispositions, et un grand désir de s'y perfectionner toujours davantage. Ils me parlent souvent de M. Magdinier, qu'ils aiment beaucoup, parce qu'il leur avait donné une retraite avant de sortir du collége. Ils m'ont rapporté de lui un fait singulier. Quelques jours avant son départ pour la

Cochinchine, il les conduisit sur une montagne assez haute, qui est auprès du collége, et là, sur une grosse pierre, ils firent un traité solennel, par lequel ils s'engageaient tous à prier les uns pour les autres, et quand ils seraient prêtres, à dire trois messes pour le premier qui mourrait. Mais l'article le plus singulier de ce traité, qu'ils ont par écrit, c'est la promesse que M. Magdinier leur fit qu'un certain nombre de missionnaires viendraient bientôt dans leur patrie; il leur donna les noms de ces missionnaires, qu'ils conservent toujours, et ils les attendent avec impatience; de leur côté ils se sont engagés à faire certaines prières à cette intention, et ils les font toujours. Il aurait bien été à souhaiter qu'il fût resté au milieu d'eux comme il le désirait lui-même, il aurait un peu soulagé M. Solivier et aurait fait grand bien. Il nous est arrivé du Sutchuen cinq écoliers qui n'ont pas donné des nouvelles bien consolantes de la mission de Chine. La persécution s'y est rallumée, et le jour de la Pentecôte, 10 juin dernier, un prêtre et plus de vingt chrétiens ont été arrêtés; le jugement du prêtre n'avait point encore été rendu lorsqu'ils sont partis pour le collége. Les lettres des évêques et des missionnaires n'annoncent rien là-dessus. Ils conjecturent seulement qu'il sera envoyé en exil à perpétuité, ou peut-être décapité, suivant la loi qui est toujours en vigueur et qui condamne à mort tous les prêtres qui seront pris

(1). Parmi les chrétiens plusieurs ont apostasié par la crainte des tourmens, les autres sont restés fermes et inébranlables, entr'autres quatre femmes qui demandaient à haute voix d'être condamnées, que c'était là le terme de leurs désirs. Mgr. de Maxula, coadjuteur du vicaire apostolique du Su-tchuen, est obligé de se tenir caché par l'ordre du vicaire apostolique, qui ne veut pas le laisser exposer au danger. Il lui obéit malgré la répugnance qu'il a, dit-il, de voir périr tant de millions d'âmes faute de secours. Il paraît d'après ce qu'ils peuvent en juger maintenant, que l'Empereur actuel tiendra à peu près la même marche à l'égard des chrétiens que son prédécesseur; c'est-à-dire qu'il les persécutera pendant une partie de son règne ou peut-être tant qu'il vivra, malgré la recommandation de son grand-père, qui disait avant de mourir à son successeur, père de celui-ci : qu'il lui recommandait surtout de ne jamais persécuter la Religion chrétienne, parce que son règne ne serait pas de longue durée s'il ordonnait quelque chose contre elle, à cause de la puissance du Dieu du ciel, qui protége cette Religion qui est la seule véritable.

Les Anglais ont eu de mauvaises affaires ces derniers jours avec les Chinois à Canton : il paraît que le dessein de l'Empereur est d'ôter toute espèce de communication entre ses peuples et les

(1) Voyez plus haut la lettre de Mgr. Pérocheau.

Européens. Dieu veuille que ces mesures ne tournent pas contre les missionnaires, et que la Religion n'en souffre point; il serait bien à craindre qu'elle ne s'y perdît entièrement. Notre collége de Pinang a reçu il y a quelque temps, des marques bien sensibles de la protection de Dieu. Plusieurs païens vinrent pendant la nuit pour le piller, et peut-être encore plus pour tuer les élèves avec le supérieur. Ils étaient bien armés de lances, de piques, d'épées, etc. Ils se présentèrent devant la porte, qui n'est pas des plus solides, avec des flambeaux, et se disposaient à l'enfoncer avec des pierres. Comme le collége est éloigné des maisons, on eut beau crier, personne ne vint. M. le supérieur, qui voyait le danger pressant, résolut de s'exposer pour sauver le collége s'il était possible. Il s'arme d'un mauvais fusil qui était le seul qui fût au collége, ouvre la porte qu'on referme sur lui, et se présente seul devant eux. Ils étaient tous en ligne, les lances et les piques en l'air, au nombre de quinze à vingt. Il les met tous en joue les uns après les autres sans oser tirer, parce qu'il était bien visible que s'il en tuait un, les autres ne le laisseraient pas sans vengeance. Le capitaine de ces brigands croyant que c'était à lui que M. le supérieur en voulait, commença à se retirer doucement et à se sauver, les autres suivirent son exemple et fuirent avec précipitation dans leurs barques, qui étaient au bord de la mer, près

du collége, et en se retirant ils tuèrent quatre des leurs, croyant tuer les élèves du collége. Cinq ou six jours après, le capitaine et trois autres de ces voleurs perdirent la vue entièrement et se rendirent à l'hôpital. Trois ou quatre autres furent pris par le gouvernement anglais et envoyés en galère où ils sont morts. Ainsi on n'eut d'autre mal au collége que la frayeur, excepté un écolier qui, emporté par sa vivacité naturelle, était sorti pour voir ce qui se passait : s'étant trouvé au milieu d'eux, ils le percèrent de toutes parts et ne le laissèrent que lorsque M. le supérieur leur fit prendre la fuite. On le porta à l'hôpital anglais, et les médecins dirent en le visitant qu'il avait reçu sept coups mortels. Il en a guéri cependant, mais il s'en sentira encore long-temps, à cause de la grande quantité de sang qu'il a perdu. Depuis ce temps-là le collége a toujours été tranquille, quoiqu'au milieu des peuples les plus cruels. Il est vrai que la police des Anglais les retient; mais je n'ai pu m'empêcher d'y voir la Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui se consacrent à son service.

Daignez recevoir les sentimens de respect et d'affection avec lesquels je suis,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et fils en Jésus-Christ,

L. Pupier, prêtre missionnaire.

NOTICE SUR M.gr DUFRESSE,

ÉVÊQUE DE TABRACA, VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN,

Martyrisé dans cette province, le 14 septembre 1815.

Monseigneur Gabriël Taurin Dufresse, dont il a été parlé plus haut, et notamment dans une des lettres de M. Magdinier, était né en l'année 1751, à Ville-de-Lézoux, paroisse du diocèse de Clermont, située dans le Bourbonnais. Il fit ses études dans le collége de Louis-le-Grand, dont il était boursier. Il entra au séminaire des Missions étrangères le 2 juillet 1774, étant diacre et bachelier de Sorbonne; il s'embarqua à Lorient au commencement de l'année 1776, pour passer en Chine. Il avait pour compagnon de voyage, Mgr. l'évêque actuel de Gortyne, dont on lira une lettre dans ce volume. Ils se séparèrent à Macao; Mgr. de Gortyne s'embarqua pour la Cochinchine, et M. Dufresse partit pour le Su-tchuen, où il arriva en 1777. En 1784, sous le règne de l'Empereur Kien-long, il s'éleva en Chine une cruelle persécution. M. Dufresse fut dénoncé nommément et poursuivi avec rigueur. Après avoir échappé, comme par miracle, à toutes

les recherches, pendant plusieurs mois, il se livra enfin lui-même aux persécuteurs, le 24 février 1785, pour empêcher que les recherches qu'on faisait pour le prendre ne fissent découvrir quelques-uns des autres missionnaires qui n'étaient point nommément dénoncés. Il fut conduit à Péking, où furent amenés dans le courant de la même année un grand nombre d'autres missionnaires pris dans les diverses provinces de l'empire, entr'autres Mgr. de Saint-Martin, evêque de Caradre, coadjuteur du vicaire apostolique du Su-tchuen, et MM. Devaut, Delpont, De la Roche, ancien Jésuite, et Lamiral, aussi de la Compagnie de Jésus, missionnaires français dans la même province. Ces quatre derniers moururent dans la prison, ainsi que deux évêques italiens, vicaires apostoliques en Chine, et un grand nombre d'autres missionnaires appartenant à diverses nations. Mgr. de Saint-Martin et M. Dufresse furent mis en liberté au mois d'octobre 1785, et reconduits à Canton où on les fit embarquer pour Manille. Ils rentrèrent l'un et l'autre dans le Su-tchuen en 1789. « *Si nous* » *sommes pris*, écrivait à cette occasion M. Du- » fresse, *si pour la Foi, nous mourons dans* » *les prisons, par le glaive ou par la corde,* » *nous regarderons cette faveur comme la plus* » *signalée que nous ayons reçue : hélas ! nous* » *n'en sommes pas dignes. etc. etc.* » Mgr. l'évêque de Caradre devint vicaire apostolique en

1792, par la mort de son prédécesseur Mgr. Pottier, évêque d'Agathopolis. En 1800, ayant reçu du Saint-Siége la faculté extraordinaire de se choisir lui-même un coadjuteur, et de le sacrer évêque de Tabraca, il choisit M. Dufresse et le sacra le 24 juillet 1800. La mort ayant enlevé Mgr. de Saint-Martin le 15 novembre 1801, Mgr. l'évêque de Tabraca devint vicaire apostolique. Il célébra au mois de septembre 1803 un synode, dont les statuts ont été imprimés à Rome, en 1822, aux frais de la Propagande. Ce zélé pasteur exerça encore paisiblement ses fonctions jusqu'au mois d'octobre 1814, qu'une persécution plus violente que toutes celles qui l'avaient précédée, s'éleva dans la province du Su-tchuen, d'où elle se répandit dans les autres provinces de la Chine. Mgr. l'évêque de Tabraca fut obligé de se cacher; mais ayant été dénoncé, recherché et découvert, il fut arrêté le 28 mai 1815. Ayant été amené à Tchin-tou, ville capitale de la province du Su-tchuen, il y fut traité avec humanité par les mandarins; mais le 14 septembre de la même année, le Vice-roi l'ayant fait comparaître devant son tribunal, prononça contre lui la sentence de mort, qui fut exécutée le même jour, contre l'usage et les lois de l'empire de Chine, qui veulent qu'aucun criminel condamné à mort par les tribunaux, ne subisse cette peine, qu'après que la sentence a été confirmée par l'Empereur.

L'on a vu par la lettre de M. Magdinier, que l'Empereur a confirmé depuis cette sentence, mais que le Vice-roi Chang-Ming, premier auteur de la mort de Mgr. Dufresse, a presque aussitôt reçu du Ciel son châtiment; menacé de disgrâce pour quelque autre cause, il a terminé ses jours par le poison (1). L'Empereur Kia-King lui-même n'existe plus. Toutes les lettres arrivées de Chine, confirment dans quelle vénération est parmi les chrétiens de cette Église la mémoire du saint martyr de Jésus-Christ. Parmi les élèves de Pulo-Pinang, il en est qui ont été témoins de sa constance dans la persécution; l'un d'eux obligé de se cacher avec lui dans les forêts, où il passait les nuits, en a gardé une douloureuse infirmité, précieuse cicatrice de martyre; ils racontent de lui des choses admirables, par où Dieu se serait plu à signaler en lui un de ses plus saints serviteurs. Du reste on écrivait, long-temps après sa mort, que sa tête était toujours exposée sur les portes de la ville de Tchin-tou, capitale de la province du Su-tchuen.

(1) Mgr. Fontana, vicaire apostolique du Su-tchuen, écrivait que quelques personnes attribuaient sa mort à une cause naturelle, mais qu'elle avait été prompte, et précédée de souffrances courtes et rapides; que ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il avait réellement péri de la mort funeste des pécheurs.

Nous avons vu qu'une mort pareille était le vœu le plus cher de Mgr. Dufresse. Le désir ardent qu'il en formait, avait toujours été sa consolation au milieu des fatigues de son laborieux ministère. Voici comment s'en exprimait ce grand homme, dans une lettre qu'il écrivait quelques années après être arrivé sur cette terre de Chine qu'il devait tremper de son sang.

Je vous prie, disait-il en terminant sa lettre, *de ne concevoir aucune inquiétude sur mon sort. Tout ce qui arrive dans le monde, prospérités et adversités, santé et maladie, paix et persécutions, vie et mort, tout est l'effet de la volonté de Dieu, excepté le péché; ainsi il ne m'arrivera jamais rien que ce que Dieu voudra bien; et, de quelque manière qu'il dispose de moi, il en disposera toujours pour mon bien et pour sa gloire. Vous devriez même désirer et prier qu'il m'arrivât ce qui est arrivé autrefois aux apôtres et à un grand nombre de ceux qui, marchant sur leurs traces, ont enduré les persécutions, les emprisonnemens, les tourmens et la mort pour le nom de Jésus-Christ et la gloire de la Religion; car ce serait sans doute le plus grand bonheur qui pourrait m'arriver ici-bas, et la plus grande grâce que Dieu me pourrait faire : mais je n'ose y aspirer, parce que je sais bien que mes péchés et mes faiblesses m'en rendent indigne.*

Dieu cependant l'en a jugé digne, à cause de

son humilité elle-même, et accepté son sacrifice. Mais nous ne pourrions faire de ce glorieux martyr de Jésus-Christ, un plus digne éloge que celui qu'il reçut de la bouche même du Chef de l'Église universelle, dans le consistoire secret du 23 septembre 1816, où, pour mettre le comble, selon les paroles du Souverain-Pontife lui-même, à la joie que procurait à l'Église un si beau triomphe, cinq nouveaux cardinaux furent proclamés.

ALLOCUTION

DE N. T. S. P. LE PAPE PIE VII.

Vénérables Frères,

Parmi les preuves si nombreuses et si solides qui démontrent clairement l'origine céleste de la Religion chrétienne, l'on compte avec raison, comme vous savez, la grandeur d'âme héroïque et invincible de ces chrétiens qui, non contens d'observer les préceptes de l'Evangile, en pratiquent encore les conseils, qui foulent aux pieds tous les intérêts humains, et qui, enflammés de zèle pour la propagation de la foi, se transportent au-delà des mers, à des distances immenses, dans des pays barbares, supportent des travaux incroyables, ne se laissent effrayer par aucuns dangers, et endurent avec un courage inébran-

lable, la violence des plus cruels tourmens et la mort même, plutôt que de consentir à être séparés de la charité de Jésus-Christ, et de renoncer à confesser et à prêcher son saint Nom. L'Eglise de Chine, qui a déjà donné tant de fois les exemples les plus touchans et les plus mémorables de ce courage dont nous parlons, vient encore d'en offrir qui la couvrent de la plus grande gloire. Dans une cruelle persécution excitée contre elle, et qui exerce encore ses ravages, de zélés prédicateurs de l'Evangile, et plusieurs néophytes convertis par leurs soins, ont souffert l'exil, les prisons, les tortures et les supplices les plus rigoureux, plutôt que de renoncer à notre sainte Religion. Parmi ces généreux confesseurs, nous devons surtout célébrer et louer nommément notre vénérable frère Gabriël Taurin Dufresse, Français de nation, évêque de Tabraca, et vicaire apostolique de la province du Su-tchuen, qui, pendant trente-neuf ans, a rempli en Chine avec la plus grande sainteté les fonctions du ministère évangélique. Son zèle et le succès avec lequel il répandait au loin la semence salutaire de la parole de Dieu, lui attirèrent d'abord une sentence qui le bannissait hors des frontières de l'empire de la Chine. Mais la charité chrétienne le rappela bientôt dans les lieux d'où la superstition des païens l'avait chassé. Son retour ayant été connu, on ordonna des recherches contre lui; il fut découvert, chargé de chaînes, et conduit

au prétoire. Les mandarins l'accueillirent avec les dehors d'une bonté à laquelle on ne s'attendait point. Ils lui firent ôter les fers, et le comblèrent de caresses et de prévenances obligeantes. Mais ce n'était qu'une bienveillance hypocrite et insidieuse ; l'unique but des mandarins était de séduire par ces artifices le vénérable prélat, et de l'amener à renier la foi de Jésus-Christ. Mettant donc de côté les formes trop sévères de leurs tribunaux, ils lui parlèrent d'une manière affable, qui ne respirait que les dehors de l'amitié. En répondant aux différentes questions qu'ils lui adressaient, le saint évêque saisit souvent l'occasion pour leur parler de la vanité des rites chinois, de l'innocence des chrétiens, et de la vérité de la Religion chrétienne. Les mandarins qui avaient le miel sur les lèvres, et le venin de la mort dans le fond du cœur, avaient caché dans une chambre voisine, deux hommes chargés de mettre par écrit les paroles du prélat, qui ne se doutait nullement de cette perfidie. Ces actes ou procès-verbaux rédigés clandestinement, et même selon le bruit commun, infidèlement, furent envoyés en même temps que le saint évêque au Vice-roi de la province du Su-tchuen, qui n'écoutant que sa haine contre le nom chrétien, condamna sans délai le prélat à avoir la tête tranchée. Aussitôt le vénérable vieillard fut dépouillé de ses vêtemens extérieurs, et conduit au lieu du supplice, où une foule innombrable

était rassemblée. Trente-trois chrétiens, dont la foi en J. C. n'avait pu être ébranlée par la violence des tourmens, furent tirés de leur prison, et conduits sur la même place, entourés de bourreaux et de l'appareil effrayant des instrumens de leur supplice. Lorsqu'ils furent arrivés sur la place, un mandarin leur ordonna de renoncer à Jésus-Christ, s'ils ne voulaient perdre la vie par le supplice de la corde. Les chrétiens méprisant ces menaces, assurèrent qu'ils étaient prêts à mourir pour Jésus-Christ, et se mettant à genoux, ils prièrent le saint évêque qui était debout près d'eux, de vouloir bien les absoudre de leurs péchés, de les fortifier et de les consoler en leur donnant sa dernière bénédiction. Le prélat se rendit à leurs prières, et les ayant exhortés en peu de mots, à suivre son exemple avec courage, il présenta sa tête au bourreau qui la fit tomber d'un seul coup. C'était le 14 septembre de l'année dernière qu'arriva la mort de l'évêque de Tabraca, mort véritablement précieuse devant le Seigneur, mort dont le récit nous a touchés jusqu'au fond du cœur : en le lisant, nous pensions lire un passage des annales de la primitive Eglise. Les chrétiens, dont nous avons parlé, ne subirent point le supplice de la corde dont on les avait menacés : on les reconduisit en prison, et de là ils furent envoyés en exil. Il y avait parmi eux deux femmes, auxquelles on permit contre toute attente

de retourner dans leurs maisons. Loin de se réjouir de cette indulgence, elles montrèrent au contraire publiquement de la douleur, en voyant qu'on leur enlevait une occasion prompte et présente d'obtenir la gloire éternelle. Afin que la mort de l'évêque de Tabraca frappât sans cesse les chrétiens de terreur, on mit sa tête sur une colonne avec cette inscription : *Européen prédicateur et évêque de la Religion chrétienne.* Les mêmes paroles étaient aussi écrites sur une boîte dans laquelle on feignait que la tête de l'évêque était renfermée, et qui fut portée çà et là dans les lieux où demeuraient les chrétiens qu'il avait instruits. Son sang recueilli par quelques chrétiens fut distribué aux fidèles des villes et bourgades voisines, où on le conserve très-soigneusement et avec une pieuse vénération. Son corps qui resta exposé trois jours sur la place, gardé nuit et jour par des chrétiens, fut mis en terre non loin de là avec les honneurs de la Religion.

Les choses s'étant ainsi passées, nous ne doutons point, nos vénérables Frères, que vous n'admiriez comme nous cette constance héroïque avec laquelle l'évêque de Tabraca a souffert la mort pour Jésus-Christ, et que vous ne partagiez la joie sensible que nous cause ce triomphe récent de la foi orthodoxe. Cependant il convient que nous attendions sur ce fait si éclatant des documens plus amples et plus authentiques, afin de

porter notre sentence sur le martyre de cet évêque également pieux et courageux, selon les formes prescrites par le Saint-Siége. C'est le même motif qui nous a déterminés à ne rien dire pour le présent du récit qui nous est parvenu du martyre de quelques autres soldats de Jésus-Christ, qui ont été depuis peu mis à mort en Chine. Nous ne pouvons cependant nous défendre de faire mention au moins du prêtre Augustin Tchao, dont le courage dans les tourmens s'est montré avec beaucoup d'éclat. Le juge d'iniquité l'engagea d'abord à avoir égard à son âge (il était âgé de 73 ans), et à s'épargner des tortures dont il ne pourrait supporter la violence ; mais Augustin se montrant inébranlable, il fut d'abord bafoué et tourné en ridicule, ensuite frappé sur les talons à grands coups de bâton. Alors le juge lui dit : « Eh bien! Augustin, votre Jésus ne prend-il donc aucun soin de vous? — Il en prend très-grand soin, répondit Augustin, puisqu'il me donne la force de souffrir de pareils tourmens. » A ces mots le juge transporté de colère lui fit frapper le visage avec tant de violence et pendant si long-temps, qu'il en mourut peu de jours après (1).

---

(1) M. Escodéca, missionnaire au Su-tchuen, dans une lettre du 20 septembre 1815, dit que ce saint prêtre mourut, laissant à tous ceux qui l'environnaient l'exemple de la plus parfaite résignation et d'une pleine confiance en la bonté

Nous avons voulu, nos vénérables Frères, vous faire connaître ces grands événemens, afin que vous puissiez avoir part aux consolations que le récit de ces glorieux combats livrés dans la Chine pour la défense de la Religion chrétienne, nous fit éprouver dans un temps où nous pensions être prêts à succomber sous le poids accablant de nos sollicitudes apostoliques. De là nous concevons l'espérance bien fondée que le Dieu des miséricordes, apaisé par le sang de ses serviteurs, détournera les calamités qui affligent non-seulement l'Eglise de Chine, mais aussi l'Eglise universelle.

---

de Dieu, qui l'appelait à la récompense d'une vie irréprochable et d'une sainte mort. Il avait eu, dit-on, une révélation ou au moins un pressentiment de sa mort, car plusieurs mois auparavant il avait recommandé à M. Escodéca de prier Dieu pour lui, en lui demandant la grâce qu'il souffrît pour sa cause. Il avait dit la même chose à un prêtre chinois. — M. Escodéca, dans cette même lettre, parle de deux autres prêtres chinois, MM. Joseph Lieou et Simon Toung, morts tous deux victimes de cette même persécution, et d'un laïque, Pierre Ou, qui subit son supplice dans de tels sentimens de piété et de joie, que le mandarin témoin de son exécution, et à qui il adressa des remercîmens, quand il eut entendu l'arrêt de sa condamnation, ne put s'empêcher de s'écrier que Pierre Ou était véritablement un saint personnage. Comme il était très-connu et très-aimé, on avait dressé, selon la coutume chinoise, de distance en distance des tables couvertes de mets, où on l'invitait à prendre quelques rafraîchissemens. L'affluence était telle qu'on ne pouvait avancer, et comme le mandarin apprit que Pierre Ou ayant très-

Lorsque Pie VI, notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, reçut autrefois la nouvelle des victoires que des fidèles mis à mort pour la cause de Jésus-Christ dans le royaume du Tong-king avaient remportées par l'effusion de leur sang, il éprouva une satisfaction toute semblable à celle que nous font goûter aujourd'hui les triomphes de l'évêque de Tabraca et des chrétiens de la Chine. Et comme ce même Pape, publiant dans le consistoire les faits glorieux et récens de l'Eglise du Tong-king, crut que pour manifester plus hautement sa joie, et en donner un témoignage authentique, il convenait d'élever à la di-

---

bien mérité de tout le peuple, chacun cherchait à lui témoigner ainsi sa reconnaissance, « Eh bien! dit-il, il ne faut pas les en empêcher, allons lentement. » On eût dit dans toute cette marche, que le saint martyr était sorti pour aller à un festin de noces. — Un autre laïque, nommé Tehing, fut frappé de huit cents coups de fouet, reçut cent soufflets, et fut appliqué à une question nommée Pung-stu, qui est un des plus cruels supplices de la Chine; il mourut dans ces affreux tourmens. — Un troisième fut laissé sans nourriture, et mourut de faim. — Une femme, mère d'un prêtre chinois, pour n'avoir pas voulu déclarer l'asile de son fils, fut frappée de soufflets et mourut peu après. — Un catéchiste fut frappé de huit cents coups de fouet, mais étant extraordinairement robuste, il n'en mourut pas. — Un autre chrétien fut frappé de trois cents coups de bâton. Un grand nombre est mort dans les prisons, ou a été condamné à l'exil perpétuel, ou à porter la cangue toute leur vie. Tout ceci se passait dans les années 1814 et 1815.

gnité de cardinal quelques prélats d'une rare vertu ; de même nous, afin de mettre le comble à la joie de ce jour où nous avons fait connaître la gloire dont l'Eglise de Chine vient encore tout récemment de se couvrir, nous avons résolu de proclamer ou de créer cardinaux, des hommes non moins recommandables par leur mérite personnel, que par les bons offices de quelques princes qui nous sont très-chers en Jésus-Christ.

(*Voici les noms des cinq cardinaux qui furent proclamés dans ce consistoire :* SOLARO, ancien évêque d'Aoste ; de SALM-REIFERSCHEID, prince et évêque de Gurk ; de TRAUTMANSDORF-WEISEMBERG, archevêque d'Olmutz, cardinaux allemands ; et CEBRIAN-Y-VALDA, patriarche des Indes occidentales, et QUEVEDO-Y-QUINZANO, évêque d'Orense, cardinaux espagnols. Les quatre derniers sont morts depuis.)

Nous ajoutons ici quelques détails sur la mort du saint évêque de Tabraca, extraits d'une lettre que M. Marchini, procureur de la Propagande à Macao, adressait en 1815 au cardinal préfet de la Propagande (1).

---

(1) La *Propagande* est une congrégation de cardinaux, spécialement chargée de la direction suprême des missions ; tous les missionnaires qui travaillent dans les pays infidèles, dépendent de la Propagande et sont soumis à l'autorité qu'elle

« Le 14 septembre 1815, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, Mgr. Dufresse fut conduit en chaise à porteurs au tribunal du juge criminel de la province. De là il fut conduit au palais du Vice-roi Chang-Ming, qui craignant apparemment que s'il demandait à l'Empereur la confirmation de la sentence, ce prince n'ordonnât que l'accusé fût envoyé dans les prisons de la capitale de l'empire, comme il était arrivé d'autres fois, condamna, en présence de sa cour, l'évêque de Tabraca à être décapité sur-le-champ. Le prélat, dépouillé de ses habits, que deux soldats commencèrent à déchirer avec violence selon l'usage, fut conduit à pied au lieu du supplice, qui était la place septentrionale, éloignée du palais d'une demi-lieue. Il ne portait point, comme il est d'usage, l'affiche ou inscription qu'on fait porter aux criminels, pour faire connaître leur nom et la cause du supplice auquel ils sont condamnés. (*Ici, M. Marchini donne quelques autres détails rapportés dans l'allocution du*

---

a reçue du Saint-Siége pour gouverner toutes les missions. Cependant il y a des missionnaires qui dépendent d'elle plus particulièrement, ce sont ceux qu'elle envoie immédiatement elle-même et qu'elle entretient à ses frais; on les nomme pour les distinguer, missionnaires de la Propagande. Le cardinal Consalvi, peu de temps avant sa mort, avait été nommé préfet de la Propagande par Sa Sainteté Léon XII. C'est lui qui, l'année dernière, contre-signa le rescrit pontifical en faveur de l'Association de la Propagation de la Foi.

Souverain-Pontife.) Le saint prélat présenta sa tête au bourreau, avec une présence d'esprit et un visage serein et gai, qui remplirent d'admiration tous les assistans. Sa tête fut détachée du tronc d'un seul coup, et sa belle âme s'envola au ciel pour y recevoir la couronne immortelle qu'il a acquise par le zèle infatigable avec lequel il a travaillé pendant trente-neuf ans à la gloire de Dieu, au salut des âmes, et à étendre le règne de Jésus-Christ, auquel il a rendu un glorieux témoignage par l'effusion de son sang. »

Une autre lettre rapporte, qu'après lui avoir tranché la tête, le bourreau la présenta ensuite aux chrétiens, dont plusieurs s'écrièrent : Plût à Dieu que nous pussions mourir avec lui ! Plusieurs païens qui avaient assisté à l'exécution, dirent en se retirant, qu'on avait fait mourir un homme juste et innocent.

Nous avons déjà dit que l'Empereur approuva la conduite du Vice-roi, à l'égard de Mgr. Dufresse : « cet Européen audacieux, disait-il, qui, après avoir été arrêté une fois dans l'empire, en a été renvoyé absous, et a eu la témérité d'y rentrer de nouveau. » Il continuait en exhortant le Vice-roi à veiller exactement à ce qu'aucun Européen ne s'introduisît, et lui ordonnait, s'il en trouvait quelqu'un, de le traiter comme ce dernier.

Depuis la mort de l'évêque de Tabraca, la persécution fit encore, au Su-tchuen, un assez grand nombre de victimes. M. Joseph Yuen, prêtre chinois, après plusieurs tortures, fut étranglé le 23 juin 1817; M. Paul Lieou, aussi prêtre chinois, a été également étranglé au mois de février 1818. On lui fit subir auparavant des supplices très-cruels. Plusieurs autres prêtres ayant été découverts, après diverses tortures, ont été condamnés à l'exil perpétuel. Un grand nombre de chrétiens ont rendu témoignage pour la foi. Au mois d'août 1818, l'un d'eux a été renfermé dans une cage très-étroite, et exposé à l'ardeur du soleil d'août pendant trois jours, au bout desquels, consumé par la faim, la soif et la chaleur, il a rendu son âme à Dieu. D'autres ont éprouvé des tourmens inventés pour eux. Deux catéchistes furent d'abord frappés de rudes soufflets, puis de coups de bâton; on les fit ensuite tenir à genoux, pendant des journées entières, sur de grosses chaînes de fer, sans leur permettre de remuer; de temps à autre, deux satellites, pour les faire tenir droits, leur tiraient les oreilles, chacun de son côté. On les suspendit aussi par les deux pouces, et on les frappa, dans cet état, sur tout le corps; on les mit ensuite dans des ceps de bois; ils furent obligés d'y passer toute une nuit, couchés sur le même côté, sans pouvoir se remuer. Le ma-

tin, quatre satellites leur mirent sur les jambes une pièce de bois qu'ils roulaient de toute leur force, deux de chaque côté. Autrefois on ne condamnait que les hommes à l'exil perpétuel. Dans cette persécution, on se conduisit différemment. De plusieurs femmes qui avaient été arrêtées, quelques-unes moururent dans les prisons, et plusieurs furent condamnées à l'exil perpétuel. On remarqua surtout une jeune fille de vingt ans, qui montra une grande fermeté devant le mandarin qui l'interrogeait. Après de vains efforts pour la faire apostasier, le mandarin l'apostropha ainsi : « Insensée, où est-il ton Seigneur du ciel, » pour lui rendre le culte que tu lui rends? » Est-ce que tu le vois, ton Seigneur du ciel? » Fais-le-moi voir, afin que je l'adore aussi.— » Il est vrai, dit la jeune personne, nous ne » voyons pas notre Dieu, qui est un pur esprit; » mais il ne s'ensuit pas de là que nous ne puis- » sions pas lui rendre l'honneur que nous lui » rendons. Si cela était ainsi, il s'ensuivrait que » nous ne devrions pas honorer l'Empereur que » nous ne voyons pas. Permettez-moi de vous » demander : vous qui honorez l'Empereur pres- » que comme un Dieu, le voyez-vous? » Une foule de païens qui étaient présens, riaient de la confusion du mandarin. Il fit appeler le père, la mère, la belle-sœur de la jeune fille et quelques autres chrétiens, et sur leur refus d'apostasier, il les condamna tous à l'exil perpétuel.

Les chrétiens condamnés à l'exil, ont envoyé des lettres du lieu qui leur est assigné. Ils paraissent contens de leur sort, et ne craignent qu'une chose, c'est qu'après avoir beaucoup souffert pour la foi, ils ne soient privés, à la mort, d'un prêtre pour leur administrer les sacremens de l'Eglise. Ceux qui ont été condamnés à porter la cangue jusqu'à la mort, et à être ainsi exposés en public, édifient beaucoup les fidèles et les infidèles, parce qu'ils la portent avec beaucoup d'humilité et de patience, qu'ils font exactement tous les exercices de Religion, pour lesquels ils ont été condamnés, qu'ils récitent publiquement leurs prières ordinaires en présence des satellites et des païens, et qu'enfin leur constance au milieu des injures et des travaux, est une profession de foi non interrompue, et un triomphe continuel du christianisme. En général, les chrétiens n'ont point perdu courage ; plusieurs de ceux qui avaient eu le malheur d'apostasier, pénétrés de douleur, rentrent dans le sein de l'Eglise. Des païens pour qui cette persécution elle-même a été une occasion de connaître et d'admirer la Religion, l'embrassent avec une sincérité sur laquelle les périls auxquels ils s'exposent ne doivent laisser aucun doute. Une chose des plus consolantes, c'est qu'aucun prêtre n'a eu le malheur de renoncer à la foi, dans les tourmens. C'est cette pauvre et intéressante mission qu'est appelé maintenant à gouverner Mgr. Fontana,

vivant, comme il le dit lui-même, entre la crainte et la confiance, soutenu par l'espérance du martyre, mais troublé quelquefois dans la pensée des tourmens; aussi, supplie-t-il instamment les chrétiens de France, de se souvenir de lui dans leurs prières, et de conjurer le Seigneur de lui accorder la force de conserver la foi, et de terminer saintement sa carrière.

Il n'est, comme on l'a vu jusqu'ici, aucune lettre des missions qui ne retrace le tableau touchant de leurs besoins. La terre est couverte de moissons, et il n'y a pas d'ouvriers pour les recueillir. Les enfans arrachés aux mamelles de l'Eglise leur mère, demandent le pain de la parole, et il n'y a point de mains charitables pour le leur rompre. A peine les missionnaires peuvent-ils, une fois chaque année, porter les consolations de la Religion aux fidèles dispersés en ces cantons désolés. Aussi depuis que ces terres idolâtres ont vu briller le flambeau de la foi, le cri d'appel au secours a-t-il été universel chez ces nations infortunées. Saint François-Xavier, à la vue des riches récoltes que promettaient ces contrées, écrivit souvent et vivement au père Ignace en Italie pour solliciter des aides. Il eut même à ce sujet des transports de zèle extraordinaires, jusqu'à dire dans une de ses lettres

il me vient souvent en pensée de parcourir les académies de l'Europe, et principalement celle de Paris, et de crier de toutes mes forces à ceux qui ont plus de savoir que de charité : « Ah! combien d'âmes perdent le ciel et tombent dans les enfers par votre faute! » M. Le Breton écrivait pareillement du Ton-king en 1783 : « Malheur à ceux que Dieu appelle à travailler à sa vigne, et qui résistent à une si belle vocation! » Mgr. Dufresse, ce saint martyr de l'Eglise de Chine, forma les mêmes demandes en 1784 : « Que deviendront, s'écriait-il, les chrétiens de cette province, que nous avons tant de peine à administrer une fois chaque année, si les prêtres vertueux et zélés de l'Europe, ne s'empressent à leur porter du secours? Que deviendrons-nous nous-mêmes, missionnaires, si on ne vient nous décharger d'une partie du fardeau? Les âmes se perdront et les missionnaires succomberont. Mais, outre ces motifs, les ecclésiastiques zélés pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, n'en ont-ils pas de bien puissans pour venir ici? Confirmer des chrétiens dans la foi, ramener des pécheurs dans la voie du salut, perfectionner des âmes justes, détruire l'idolâtrie, renverser l'empire du démon, faire connaître Dieu et Jésus-Christ, étendre sa Religion, baptiser des enfans, sauver des âmes dans un empire où il y en a un si grand nombre ensevelies dans les ombres de la mort... Mener la

vie de Jésus-Christ sur la terre, et de ses apôtres, ne sont-ce pas des motifs bien capables d'émouvoir des prêtres remplis de foi ? Ajoutez à cela les consolations qui accompagnent un tel ministère, et la ferme confiance d'y faire son salut, suivant ces paroles de Notre-Seigneur : « Il n'y a personne qui, ayant quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses terres, pour l'amour de moi, et pour l'Evangile, ne reçoive au centuple dans le temps présent, et la vie éternelle dans le siècle à venir. » Craint-on que Jésus-Christ ne tienne pas sa promesse ? »

On n'a pas changé de langage depuis que les persécutions ont éclairci le nombre des pasteurs, sans diminuer le troupeau. Les besoins n'ont point cessé depuis que le sanglier, dont parle l'Ecriture, a ravagé la vigne du Seigneur. Les chrétiens de cette Eglise déchirée jusque dans ses entrailles, tendent sans cesse les bras vers leurs frères d'Europe; ils les conjurent par tout ce que la Religion a de plus sacré, de leur faire part de leur exubérance. Ils supplient le ciel de ne point exclure des bénédictions de Jacob, un peuple qui n'est point étranger à ses alliances. Nous avons vu par les lettres des élèves du séminaire de Pulo-Pinang, quels sont leurs vœux et leurs prières pour hâter l'arrivée des ministres de l'Evangile. Le sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher est agréable à leur cœur lorsqu'il s'agit de con-

server ou d'acheter le don de la foi : le fait suivant en est la preuve. Quelque temps après que le séminaire général de Pulo-Pinang eût été formé, et composé dès le principe d'élèves chinois destinés à la mission du Su-tchuen, Mgr. Dufresse écrivit à cette chère portion de son troupeau une lettre bien digne d'un père qui donne à ses enfans des règles de conduite et leur dicte ses dernières volontés. Tite et Timothée ne reçurent pas autrefois avec plus de joie les avertissemens du grand Apôtre. Aussitôt la vénération et la reconnaissance affichèrent cette lettre dans la salle commune des exercices. Quelle consolation pour eux de posséder ce précieux souvenir d'un père, qui remporta dans la suite la palme d'un glorieux martyre. Cependant, à la prière de M. Magdinier qui leur inspira le dessein de l'envoyer au séminaire de Lyon pour obtenir des missionnaires, ils n'ont pas craint de s'en dépouiller.

Vous estimerez bien précieux, écrivait de Pulo-Pinang, à cette occasion, M. Magdinier à M. C.***, prêtre du séminaire de Lyon, *vous estimerez bien précieux le don que mes chers Chinois n'ont pu vous refuser à ma prière. C'est une lettre qu'ils ont reçue de l'évêque-martyr, après que le séminaire eût été renvoyé dans cette île. Mais remarquez bien à quelles conditions ils s'en sont dépouillés : c'est qu'elle restera exposée dans votre chambre, où la pourront lire tous ceux qui y entreront. Vous la*

pourrez enchasser entre deux verres dans un cadre double qui se puisse tourner. Pour nous, nous l'avons transcrite, et la copie en restera ici affichée dans la salle commune. Notre attente ne sera pas remplie, si le don que nous vous faisons, n'attire pas dans nos missions abandonnées au moins une douzaine de missionnaires que l'esprit de Dieu, qui évidemment parle dans cette touchante épître, aura voulu appeler et enflammer par elle. — Encouragez-les, et poussez-nous-les avec force vous-même; dites-leur de la part du plus indigne, je le crois bien, qu'il y ait eu dans cette sainte vocation, que si l'on savait les faveurs que Jésus-Christ y prépare, on s'y jetterait en foule. Sur une vaine inquiétude qu'on se donne d'apprendre les langues, dites-leur que c'est pure bagatelle; qu'ici de sots et vilains nègres, pour pouvoir sustenter en service une misérable vie, ou les plus chétifs négocians pour leur commerce, parlent tous avec facilité cinq ou six langues. Moi, qui ai si peu de mémoire, j'ai su le portugais sans y penser; je puis un peu babiller en anglais : je vais maintenant avec pleine confiance étudier nos langues chantantes, qui me font un délicieux plaisir à entendre, etc. etc.

Le désir des élèves de Pulo-Pinang a été rempli. La lettre de Mgr. Dufresse est encadrée entre double verre, dans une salle du séminaire de Lyon.

Lettre de Mgr. Dufresse, évêque de Tabraca, vicaire apostolique du Su-tchuen, aux élèves chinois du collége général de Pulo-Pinang.

(Traduit du latin.)

J. M. J.

MES ENFANS BIEN-AIMÉS,

CE n'est pas sans ressentir une vive joie et une grande consolation, que nous avons reçu les lettres que quelques-uns de vous nous ont écrites de Macao et de Pulo-Pinang. Nous avons rendu de solennelles actions de grâces au souverain Seigneur, de ce qu'il a bien voulu vous délivrer des dangers que vous avez eus à essuyer; *dangers du côté des fleuves et des voleurs, dangers de la part des gentils et des faux frères, dangers sur les mers*, enfin dangers de tout genre. Nous l'avons mille fois remercié de ce qu'il a plu à sa divine miséricorde vous conduire pleins de vie et de santé au lieu de votre destination. Déjà vous avez souffert bien des maux, et d'autres vous attendent encore; car telle est votre vocation : il vous faut pour le royaume de Dieu et l'Évangile de Jésus-Christ, suivre les glorieuses traces des apôtres. Ce fut au milieu des tribulations, des fatigues, des angoisses, des persécutions, que ces ouvriers incomparables s'acquit-

tèrent du ministère de la parole que le maître leur avait confié. Déjà vous avez abandonné, pour la cause de Jésus-Christ, vos patries, vos maisons, vos pères, vos mères, vos frères, vos sœurs, vos biens et tout ce que vous aviez de cher au monde. Déjà vous avez essuyé des naufrages sur les fleuves, éprouvé la fureur des flots et les maladies qu'occasionne la mer; supporté les ardentes chaleurs du soleil, enduré dans votre corps les infirmités et les abattemens, et dans votre âme les chagrins, les craintes et les inquiétudes. Déjà vous avez souffert dans une terre étrangère de la part des idolâtres, des hérétiques, des mauvais catholiques.

Déjà vous avez gémi sur les scandales et sur les pernicieux exemples, que la triste nécessité dont parle l'Écriture (*car il est nécessaire*, dit-elle, *que les scandales arrivent*) a peut-être malheureusement présentés à vos regards. Déjà vous avez eu à dévorer dans vos études et vos autres occupations, des dégoûts, des fatigues et des difficultés; déjà vous avez rencontré dans votre vocation et dans la voie du salut les tentations sans nombre que vous ont suscitées le démon, le monde et la concupiscence. Ce n'est encore là que le prélude de vos maux : attendez-vous un jour, croyez-moi, à éprouver ces mêmes maux, que sais-je, peut-être même de plus grands encore, non-seulement sur une terre étrangère, mais encore au milieu de votre patrie même,

lorsque vous aurez à défricher une terre hérissée de ronces et d'épines, où l'on court mille dangers. Cependant ayez confiance : Jésus-Christ qui a vaincu le monde et l'enfer, qui a brisé le sceptre de leur empire, vous donnera la victoire, si toutefois vous êtes fidèles à sa grâce, qui ne vous manquera jamais, si vous persévérez dans la crainte et l'amour du Seigneur, de manière à ne donner entrée dans votre cœur à aucun péché mortel, et enfin si vous ne vous écartez point des sentiers qu'il vous a tracés : c'est lui qui sera votre consolation dans les tribulations et les travaux, votre ressource dans l'adversité, votre sauve-garde dans les dangers, votre force et votre résignation dans les infirmités, votre lumière et votre avancement dans les études, votre défense assurée contre les embûches de tous vos ennemis visibles et invisibles, enfin un remède salutaire pour apaiser les révoltes de la chair et de l'esprit. *Car il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, mais, au jour de la tentation, il vous donnera les grâces nécessaires pour en triompher.* Que le péché soit donc l'unique objet de votre crainte, que vos âmes jouissent toujours d'une parfaite égalité, que vos cœurs se nourrissent de la douce espérance que Dieu a promise à ceux qui l'aiment, et de la délicieuse attente de la céleste couronne que le Seigneur, juste et équitable juge de toutes choses, accordera au dernier jour à ceux

qui auront vaillamment combattu pour la justice. En attendant je vous donnerai ici quelques avis, qui vous feront connaître ma tendre sollicitude à votre égard, et la sincère affection que je vous porte. Si vous les observez avec fidélité, soyez assurés de réaliser, avec la grâce de Dieu, les vœux de l'Église, qui attend de vous de dignes ministres de l'Évangile de Jésus-Christ; si au contraire vous les méprisez, vous éloignerez de vous les secours et les bénédictions du ciel, vous mettrez votre vocation et votre salut en danger imminent, vous vous précipiterez tête baissée dans le vice et dans le scandale, comme l'atteste une trop funeste expérience, et vous donnerez ainsi misérablement la mort à votre corps et à votre âme.

1.° Que chacun de vous se demande avec saint Bernard : *Que suis-je venu faire ici?* est-ce pour me livrer à de frivoles amusemens? est-ce pour m'endormir dans les bras d'une molle indolence? non : c'est pour endurer de laborieux travaux, pour m'adonner à l'étude et aux lettres, pour acquérir les connaissances et les vertus à l'aide desquelles je pourrai étendre et soutenir la foi dans ma patrie, procurer mon salut et la gloire de Dieu.

2.° Consacrez-vous donc tout entiers au service de Jésus-Christ et de l'Eglise son épouse; soyez toujours prêts à suivre l'impulsion que la Providence voudra vous donner; car qu'avez-vous

que vous n'ayez reçu de Dieu? Votre corps et votre âme, la santé et la vigueur de vos membres, les talens de l'esprit, la mémoire et la volonté sont des dons de sa munificence. Ainsi il serait injuste de les détourner du Dieu qui en réclame l'usage, pour les prostituer à la vanité, à la curiosité et à vos passions. *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez*, dit le grand Apôtre, *soit que vous fassiez toute autre chose, faites-le pour la gloire de Dieu....*; ayez toujours Dieu présent à votre esprit; marchez toujours en sa présence; ne permettez point à votre imagination de s'égarer dans les illusions de vaines et criminelles pensées; apportez à vos prières, à vos méditations et à vos autres exercices spirituels, toute l'attention et la dévotion dont vous êtes capables; assistez surtout au redoutable sacrifice de la Messe avec de grands sentimens de foi, de piété et de religion; Jésus-Christ substantiellement présent sur nos autels, environné d'une multitude innombrable d'intelligences célestes, renouvelle pour nous l'oblation du calvaire, et est toujours disposé à exaucer nos demandes. Pleins de confiance en sa divine miséricorde, découvrez-lui toutes vos imperfections, toutes les faiblesses de votre âme, votre aveuglement, vos mauvaises habitudes, les occasions du péché et tous vos autres besoins; répandez en sa divine présence votre cœur avec tous ses désirs, et implorez humblement le secours de sa grâce; ap-

prochez souvent et avec beaucoup de piété des sacremens de Pénitence et d'Eucharistie : ces divins mystères sont la source abondante de nos guérisons spirituelles, de notre avancement dans la vertu, de la paix et de la consolation de notre âme ; gardez-vous bien de les profaner par une indigne participation; ce sacrilége vous plongerait, comme le traître Judas, dans un abîme de maux, et imprimerait sur votre front le caractère assuré d'une éternelle réprobation. Ouvrez tous les sentimens de votre cœur au directeur de vos âmes; attachez-vous à la lecture des livres de piété; prêtez une oreille attentive à la doctrine sainte, aux exhortations et aux instructions que vous devez pareillement graver dans votre âme; rentrez chaque jour en vous-même pour examiner devant Dieu l'état de votre conscience. Ayez une dévotion particulière pour la bienheureuse Vierge Marie, qui allie au glorieux titre de Mère de Dieu celui de votre mère, récitant sans cesse des prières en son honneur, recourant toujours à sa divine miséricorde, imitant ses vertus et ses exemples, et surtout son humilité, son obéissance, sa pureté, sa patience et son ardent amour pour le fruit divin de ses entrailles.

3.° *Obéissez à ceux qui sont préposés à votre conduite, et soyez soumis à tous leurs ordres; ils veillent continuellement sur votre salut comme comptables de vos âmes au souverain Juge; allégez leurs sollicitudes par les con-*

solations que vous leur donnerez ; il y va de votre intérêt. Observez religieusement jusqu'aux moindres règles de votre collége, efforcez-vous d'avancer dans la langue latine et les autres sciences, animés toujours d'un désir avide de réussir, bannissez loin de vous la paresse, l'indolence et l'oisiveté : apportez une grande attention aux leçons de vos maîtres et de vos directeurs, et classez-les scrupuleusement dans votre mémoire. Soyez dociles à leur avertissement, *et, témoins de leurs vices et de leurs vertus, soyez encore les imitateurs de leur foi.* Si quelquefois ils vous reprennent, vous accusent et vous châtient, (*car quel est le fils qu'un bon père ne corrige pas ?*) ne répliquez rien, ne murmurez jamais, mais soumettez-vous avec humilité à la peine et corrigez-vous. Que la gaîté et la modestie président à tous vos entretiens et à toutes vos récréations.

Exercez-vous à parler souvent et à écrire avec pureté la langue latine ; enfin dans toutes vos occupations et les exercices du collége, agissez non comme esclaves de l'œil du maître, agissez non pour plaire aux hommes, mais avec simplicité, pour plaire uniquement à Jésus-Christ, qui sonde les reins et les cœurs. Si vous observez les avis salutaires que je vous donne, vous serez agréables aux yeux de Dieu et des hommes, vous attirerez sur vos têtes les bénédictions du ciel, vous croîtrez en science et en vertu, et vous fournirez heureusement la carrière de votre vocation.

S'il y en a parmi vous quelques-uns assez indociles et revêches pour résister aux ordres et aux autorités supérieures, (*fasse le ciel que nous n'ayons pas à déplorer un tel malheur !*) déjà ils sont infidèles à leur vocation, déjà ils résistent aux desseins de la Providence ; *et ceux qui résistent à la Providence*, dit l'Apôtre, *courent à leur damnation.* A l'égard de ceux qui, comme les pharisiens, font toutes leurs actions pour mériter les suffrages et les applaudissemens des hommes, ils trouvent l'arrêt de leur condamnation dans cette sentence du Sauveur : *Malheur à vous*, dit-il, *malheur à vous, pharisiens hypocrites ! déjà*, ajoute-t-il, *ils ont reçu leur récompense.* Gardez-vous, mes bien-aimés, de ce levain de malice qui corromprait la masse de vos bonnes et même de vos meilleures actions, ravirait le fruit de vos adorations et de vos prières, vous empêcherait de travailler à votre salut et à celui des autres, et vous damnerait par l'endroit même qui aurait dû vous sauver.

4.° Il faut que parmi vous, soit que vous soyez du même pays, soit qu'il y en ait d'un royaume étranger ; il faut, dis-je, que l'on voie régner la même charité et la plus parfaite union, n'ayant tous qu'un même esprit et qu'une même volonté : car vous êtes tous frères et élèves du même collége. *Ayez tous les mêmes sentimens, vivez dans la paix et la concorde*, n'offensant et ne méprisant personne, n'enviant et ne nuisant à

personne; et le Dieu de paix et de dilection établira son séjour parmi vous. *Car si vous cherchez à vous déchirer par des paroles mordantes, vous vous dévorerez les uns les autres, comme de vils animaux.* Loin de vous toute contention, loin de vous toute idée de vaine gloire; mais reconnaissez-vous avec humilité inférieurs à tous vos frères : conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair : *Or les œuvres de la chair sont manifestes et évidentes*, dit le même Apôtre; *Ce sont la fornication, la luxure, l'impureté, l'impudicité, les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les contestations, les divisions, l'envie et d'autres semblables, au sujet desquelles je vous déclare que ceux qui les commettent n'entreront jamais dans la céleste patrie.*

De là il est aisé de conclure que ce n'est point assez pour vous de vous abstenir de toute impudicité, et d'écarter loin de vous jusqu'aux moindres souillures; mais qu'il reste encore à éviter les inimitiés, les dissensions et les autres vices ci-dessus énumérés par l'Apôtre. C'est pourquoi, mes bien-aimés, je vous conjure de marcher dignement dans la voie où il a plu à Dieu de vous placer, pleins d'humilité, de douceur, de patience, vous supportant les uns et les autres avec charité, attentifs à conserver l'unité d'un même esprit, dans les liens de la paix, et pardonnant de bon cœur au prochain tout sujet de plain-

tes et de mécontentement ; condescendez réciproquement à vos faiblesses : car quel est celui qui n'a pas ses défauts , ses égaremens et ses vices ? Vous qui vous plaignez des autres, combien de fois vos imperfections n'ont-elles pas donné lieu à de justes représailles ! Il serait trop long d'en faire le détail : *mais d'où vient*, dit Jésus-Christ, *que vous voyez une paille légère dans l'œil de votre frère, et que vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre ?* Si vous voulez qu'on ferme les yeux sur vos défauts, fermez-les vous-même le premier sur ceux des autres. Ne vous érigez point en censeur sévère de leurs actions ; étudiez-vous seulement à réformer et à repasser dans l'amertume de votre cœur les années de votre vie passée; usez d'indulgence pour les défauts du prochain, usez au contraire de rigueur et d'amendement à l'égard des vôtres ; fuyez avec soin le mensonge; fuyez l'ombre même du mal qui pourrait être une occasion de scandale pour vos frères : que tout le monde connaisse votre modestie et trouve en vous l'exemple de toutes les vertus : que l'on ne vous voie jamais rendre le mal pour le mal, mais toujours occupés à rendre mille bons offices à ceux que vous pourrez; aimez à vivre en frères, mais évitez avec soin les liaisons et les amitiés particulières; hélas ! elles sont la source d'une infinité de maux : de là naissent le refroidissement et l'extinction de l'amour de Dieu et de la cha-

rité envers le prochain; l'inaction, la dissipation, la tiédeur dans le service de Dieu et les exercices spirituels, les mépris, les médisances, les railleries, les malignes plaisanteries, les paroles oiseuses et superflues, l'insubordination, les murmures, les désobéissances aux supérieurs, les désirs déréglés de la jeunesse, et enfin la corruption des mœurs avec la ruine totale de votre salut. Votre amitié ne doit pas se resserrer dans le cercle étroit de quelques amis choisis; votre société doit s'étendre sans distinction à tous vos frères, prévenant tout le monde, d'honneur, de douceur et d'affabilité.

Ceux qui se distinguent par leurs vertus et leurs succès dans l'étude des lettres, doivent vous servir de modèle et d'aiguillon, jusqu'à ce qu'aidés des grâces de Dieu, que votre piété demandera au ciel, vous les égaliez en mérite. Eloignez de vous tout désir de vaine gloire, tout esprit de contestation, et tout vestige de basse jalousie : chacun de vous doit s'appliquer à faire fructifier, avec le secours de la prière et d'une extrême diligence, les dons et les talens que Jésus-Christ lui a départis du trésor de ses libéralités, afin de les multiplier et de les accroître. Chacun doit se trouver content de la mesure qu'il a reçue, et loin de convoiter les biens des autres, ou les voir avec regret, il doit au contraire partager la joie de leur prospérité.

5.° La dignité de l'ordre ecclésiastique et apos-

tolique, destiné à cultiver la vigne du Seigneur, à propager et à étendre la foi, état auquel vous aspirez, est si sublime, si redoutable, si sainte dans ses fonctions, qu'on ferme l'entrée de ce divin ministère à tous ceux qui ne prouveraient pas la légitimité de leur vocation par l'innocence et la régularité de leurs mœurs, par la douceur et la docilité de leur caractère, par la capacité de leur esprit et la droiture de leurs intentions : *car Dieu a appelé ceux qu'il a voulus.... Ce n'est point vous*, dit encore Jésus-Christ à ses apôtres, *qui m'avez choisi, c'est au contraire moi qui vous ai tirés de la poussière, pour vous établir les princes de mon peuple, et vous faire rapporter des fruits de salut.... Il serait téméraire et sacrilége de se revêtir de l'honneur du sacerdoce, sans être appelé de Dieu comme le pontife Aaron....* C'est pourquoi je vous avertis sérieusement de chercher à connaître la volonté du ciel par des prières ferventes et assidues, et par les conseils d'un directeur sage et prudent. Interrogez donc le fond de votre conscience; examinez votre conduite : si vous avez conservé dans toute sa pureté la robe de l'innocence baptismale, ou si vous vous êtes efforcés d'apaiser la colère de Dieu par de dignes fruits de pénitence, disposés à mourir mille fois plutôt que de consentir à un seul péché mortel, et à verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour le service de Dieu et de son Église; si vous avez renoncé au

monde, à vous-mêmes et à votre propre volonté; si vous vous êtes appliqués à acquérir les vertus et les sciences que demande cet état sublime; si vous avez toujours senti en vous une inclination prononcée pour vous appliquer aux mystères sacrés à l'ombre des saints autels; enfin si le choix et le jugement de votre pasteur vous appellent aux fonctions du sanctuaire, vous serez moralement assurés de remplir les vues de Dieu, et de correspondre à votre vocation. Ceux qui à ces marques auront donné lieu de connaître qu'ils sont choisis et appelés de Dieu, doivent souvent repasser dans leurs esprits les autres avertissemens qui sont contenus dans les saintes institutions du ministère sacerdotal, et leur sont adressés en ces termes : « Qu'ils s'applaudissent d'une part du don » que Dieu leur a fait, et de l'autre qu'ils trem- » blent à la vue du mérite qu'exige cet auguste » état; qu'ils s'humilient au sentiment de leur bas- » sesse, de leur indignité et de leur faiblesse, éton- » nés de la grandeur et des dangers de ce minis- » tère, plutôt que de jeter des regards pleins d'or- » gueil sur l'honneur et la gloire, que les yeux de » la chair y découvrent; qu'ils se gardent de sou- » pirer avec trop d'empressement après l'éléva- » tion où plusieurs ont fait un triste naufrage, » et sont péris misérablement; qu'au contraire, » pénétrés d'une sainte crainte et d'une religieuse » frayeur pour un fardeau redoutable aux anges » mêmes, ils attendent avec une paisible hu-

» milité le moment où Dieu élèvera ceux qu'il
» a choisis. En attendant cet heureux jour où
» Dieu manifestera sa volonté, tous les élèves
» donneront toute leur attention à avancer de
» jour en jour dans la science, la piété et la
» vertu, et à se montrer de plus en plus dignes
» de cette haute vocation. » Si quelques-uns, rebelles au choix de Dieu, se font bannir de ce noviciat du sacerdoce par leur mauvaise conduite, ou se retirent par obstination de cette maison sainte, qu'ils sachent les ingrats et les inconstans, oui, qu'ils sachent que nous ne les admettrons jamais à l'état où ils avaient été appelés, et qu'ils seront rendus à leurs familles sans délai, et sans que personne conserve d'eux le moindre souvenir; car leur conduite est un témoignage non équivoque qu'ils n'ont pas encore renoncé au siècle, qu'ils sont encore attachés à la chair et au sang, et conséquemment qu'ils sont indignes des fonctions auxquelles ils avaient cependant annoncé vouloir se consacrer. Nous sommes confirmés dans cette résolution par la sentence que le Sauveur a portée contre ceux qui se désistent de leurs saintes entreprises : *Quiconque met la main à la charrue et regarde derrière soi, n'est plus digne du royaume de Dieu.* Mes chers enfans, nous avons à votre sujet des espérances bien plus dignes de votre piété, et plus conformes à votre sanctification : vous persévérerez jusqu'à la fin; vous ne vous laisserez ja-

mais ni tromper par les vains attraits de la félicité humaine, ni séduire par tant d'autres illusions également pernicieuses; vous marcherez toujours d'un pas ferme dans la voie où la Providence vous a placés; vous travaillerez continuellement à l'œuvre de votre salut avec une grande crainte et un saint tremblement : vous serez les instrumens dont Dieu se servira pour arracher vos concitoyens des portes de l'enfer, qui engloutit tous les jours dans ses profonds abîmes une multitude innombrable de victimes. Avant de sortir du collége pour aller porter la lumière de l'Evangile aux nations infidèles, efforcez-vous d'enrichir votre âme et votre esprit du trésor de toutes les vertus et de toutes les sciences, pour qu'on ne puisse jamais dire de vous : *Cet homme a commencé à bâtir, et n'a pu achever cette entreprise ;* car un jour votre vie servira d'exemple aux peuples, et votre bouche d'organe à l'explication de la loi du Seigneur. Soyez les imitateurs de Jésus-Christ et des apôtres, dont vous serez les successeurs dans la dispensation du salut. Appliquez-vous avec soin à l'humilité qui est la base de toutes les vertus : *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles.....* Appliquez-vous à l'obéissance qui est plus agréable au Seigneur que les sacrifices et les holocaustes, et qui, au témoignage de l'Ecriture, est le principe d'un grand nombre de victoires. Appliquez-vous à la chasteté, sans laquelle la meilleure ac-

tion est sans mérite, sans laquelle la plus belle vertu n'est qu'une ombre mensongère ; car l'incontinence étend partout ses ravages ; elle corrompt le corps et l'âme ; elle énerve toutes nos facultés, elle aveugle l'esprit et endurcit le cœur. Appliquez-vous à la patience, qui vous sera nécessaire dans un ministère semé d'écueils et de travaux. Appliquez-vous au zèle des âmes pour lesquelles Jésus-Christ a répandu son sang, et expiré dans l'opprobre et l'ignominie. Appliquez-vous à la charité, à la pauvreté, à la mortification, à l'abnégation de vous-mêmes et à la pratique de toutes les vertus ; en un mot, appliquez-vous à l'étude des sciences avec d'autant plus d'ardeur, que l'ignorance des ministres de l'Evangile est la mère de toutes les erreurs et presque de tous les désordres où croupissent les peuples soumis à leur juridiction. Jésus-Christ explique cette vérité d'expérience : *Si un aveugle donne la main à un autre aveugle pour le conduire, ils tomberont tous deux dans le précipice.* Aussi Dieu porta autrefois par la bouche de son prophète une sentence également foudroyante contre les ignorans : *Vous avez refusé de vous instruire, je vous fermerai la porte de mon sanctuaire.* Enfin, mes bien-aimés, nous adressons au souverain Seigneur des prières, pour qu'il daigne vous combler, vous et vos compagnons d'étude, de ses grâces et de ses bénédictions, et nous le conjurons de vous accorder une longue

et heureuse carrière. Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ et la charité de Dieu accompagnent tous vos pas : tel est le vœu de notre cœur. Adieu.

En Chine, dans la province du Su-tchuen, le 9 août 1809.

† Gabriel TAURIN, évêque de Tabraca, vicaire apostolique du Su-tchuen.

MISSIONS DU TONG-KING ET DE LA COCHINCHINE.

Nous ne donnons point sous des titres séparés les lettres arrivées de ces deux missions : 1.° parce que le Tong-king et la Cochinchine ne forment qu'un seul royaume ; 2.° parce que les événemens rapportés dans les lettres des missionnaires de ces deux pays, ont souvent ensemble une liaison intime.

La mission française du Tong-king ne comprend pas cette province tout entière. Le Tong-king est divisé par un grand fleuve en deux portions à peu près égales, l'une située à l'orient, l'autre à l'occident. Chacune de ces portions forme une mission ou vicariat apostolique, gouverné

par un évêque vicaire apostolique, assisté d'un évêque coadjuteur. C'est le Tong-king occidental qui est confié aux missionnaires français envoyés par le séminaire des Missions étrangères de Paris; le Tong-king oriental a pour missionnaires des religieux espagnols de l'ordre de saint Dominique.

M. l'abbé Jull... curé d'une des paroisses de Lyon, a reçu, il y a quelque temps, par le canal du séminaire des Missions étrangères, des nouvelles de monseigneur Jacques-Benjamin Longer, évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental. Nous mettons cette lettre intéressante sous les yeux des associés de la Propagation de la Foi. Ils y admireront la touchante simplicité de ces hommes évangéliques, qui, le bâton à la main, s'en vont à travers des pays inconnus, sur la foi de leur divin Maître, prêcher sa loi aux peuples qui l'ignorent, et renouvellent ainsi sous nos yeux le spectacle de ces voyages apostoliques, par lesquels les premiers disciples de Jésus-Christ venaient du fond de l'Orient annoncer le règne de Dieu aux peuples de nos contrées, qui renvoient maintenant à l'Orient la lumière qu'ils en ont reçue.

Voici en quels termes feu M. Breluque, supérieur du séminaire des Missions étrangères, annonçait à M. Jull... l'envoi de la lettre de l'évêque de Gortyne :

MONSIEUR,

VOICI une lettre du Vendredi-Saint qui vous causera toute la joie du jour de Pâques. Elle est de votre bon ami Mgr. de Gortyne, qui vous y donne toute l'histoire de sa mission, et la rend par là doublement intéressante.

Que de mérites dans une vie comme celle-là! encore ces hommes apostoliques, ces Saints, parlent-ils d'eux-mêmes dans leurs lettres, comme s'ils avaient quelque chose à redouter des jugemens de Dieu. Ils nous confondent; *ils seront nos juges.* A travers leurs craintes on voit bien cependant qu'ils parlent de leurs infirmités, de leur vieillesse, de leur mort, avec le sentiment de saint Paul : *je désire la dissolution de mon corps... je souffre, mais je ne suis pas confondu, car je sais en qui je me confie, et je suis assuré qu'il veillera sur moi et me gardera jusqu'à ce que son jour arrive.*

Je ne serais pas surpris quand cette lettre de Mgr. de Gortyne produirait dans le jeune clergé lyonnais, quelques apôtres comme lui, etc. etc.

Lettre de Mgr. Longer, évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental, à monsieur Jull...., curé de la paroisse de St.-F... à Lyon.

Vendredi-Saint 1820.

J. M. J.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER AMI,

UN digne élève du séminaire de la Sainte-Famille, M. Chaumont, m'a écrit que vous viviez encore, et que vous étiez curé de la paroisse de saint François de Sales, dans votre patrie. Je rends grâces à la divine Providence de vous avoir conservé au milieu de tant de désastres qui ont affligé la France, et en particulier la ville de Lyon. Je vous remercie en mon particulier de l'aumône abondante que vous avez daigné faire à notre séminaire des Missions. J'ose vous assurer que je conserve toujours le plus tendre souvenir envers votre chère personne : je garde encore une de vos lettres écrite le 21 juillet 1773; vous étiez encore dans l'apprentissage des maux que vous deviez un jour souffrir pour la gloire de notre bon Maître; car je ne doute pas que vous n'ayez eu mille peines à vous soustraire au déluge de maux qui ont débordé, pour ainsi dire, en tous lieux et durant tant d'années. Je me rappelle qu'en faisant mes adieux à M. Gros,

notre cher supérieur, on me regardait comme une victime dévouée à la mort. Mais j'ai beaucoup moins souffert dans ces pays infidèles, que les âmes chrétiennes n'ont eu à souffrir dans un royaume autrefois si célèbre par son attachement à notre sainte Religion.

Après vous avoir fait mes derniers adieux, le 2 décembre 1775, je partis pour Lorient le 4 suivant, et le 9 janvier 1776, je quittai la France. Le vénérable serviteur de Dieu, Mgr. Gabriël Taurin Dufresse, décapité au Su-tchuen le 14 septembre 1815, était mon unique compagnon de voyage. Nous arrivâmes à l'île de France le 10 mai, à Malaque le 2 août, et le 31 dudit mois nous descendîmes à Macao. En janvier 1777, mon vénérable compagnon partit pour le Su-tchuen, et le 27 février de la même année, je m'embarquai sur un vaisseau portugais pour me rendre en Cochinchine. J'avais d'abord été destiné pour le Tong-king; mais la Cochinchine paraissant avoir un plus grand besoin de secours, j'obéis volontiers à M. notre procureur de Macao, qui jugea à propos de changer ma destination.

La nuit du 10 au 11 avril, étant à l'ancre dans une barque qui me conduisait à la ville royale de Cochinchine, des pirates vinrent nous rendre visite. Comme ils frappaient dans les ombres de la nuit, je reçus un coup de sabre qui me fit une large plaie; un confesseur de la foi (pendant plus de vingt ans il avait été obligé

de couper l'herbe aux éléphans) reçut un coup de sabre à la tête; un matelot portugais fut percé d'outre en outre près de l'épaule; mais grâces au Seigneur aucun de nous ne mourut de sa blessure. En mon particulier j'ai été obligé de rester sur le grabat un peu plus de deux mois; j'eus la consolation de les passer auprès de Mgr. Labartette, que j'avais connu en Europe, et qui depuis a été nommé évêque de Véren et vicaire apostolique de Cochinchine (1). Mais si la présence de ce digne confrère me consolait, je fus très-affligé de le trouver malade, au point que six jours après mon arrivée, il fallut porter mon lit auprès du sien, afin qu'étant assis je pusse entendre sa confession, et lui administrer l'onction des mourans. Il avait contracté sa maladie par amour pour la sainte vertu de pudeur. Un mandarin l'avait fait arrêter et mettre à la cangue; il la porta trois jours sans oser satisfaire aux besoins naturels, ce qui lui causa une fièvre ardente, et tous les médecins du pays, qui le visitèrent, avaient perdu toute espérance de le guérir; néanmoins, après avoir administré ce digne confrère, je m'avisai de lui faire boire un peu de suc d'orange mêlé dans de l'eau chaude avec du sucre; il ouvrit les yeux déjà fermés, et con-

(1) Celui auprès duquel se trouve M. Taberd, prêtre du diocèse de Lyon et dont il parle dans ses lettres. (*Voyez page* 111).

tinuant ce remède très-simple, il fut tiré d'affaire. Un R. P. Jésuite, qui vint administrer la sainte Eucharistie au cher malade, et en même-temps au pauvre estropié, trouva le malade hors de danger; mais voyant le pus qui sortait de ma plaie, il craignit fort que la gangrène ne s'y mît, et que la mort ne suivît de près : mais vraiment le Seigneur *conduit jusqu'aux enfers et en ramène.* Le 14 juin je pus monter au saint autel, et vers la fin d'août je me rendis dans la province où est située la ville royale de Cochinchine (*Hûé*), pour administrer les chrétiens des environs.

En septembre, un gentil dit au Vice-roi, ou gouverneur Tonquinais (car alors la partie supérieure de la Cochinchine était soumise au prince régnant au Tong-king), il lui dit qu'un Européen venait d'arriver. Aussitôt je fus sommé de comparaître. Mais Mgr. Reydellet, évêque de Gabale, alors vicaire apostolique du Tong-king occidental, venait de m'écrire, afin que je me tinsse sur mes gardes; il me prévenait que ledit gouverneur avait été un des principaux auteurs de la persécution suscitée en 1773, dans laquelle deux religieux dominicains avaient été décollés, le 7 novembre. Ainsi je me retirai dans une chrétienté près des forêts; on vint souvent me dire que le gouverneur faisait de grandes menaces; mais lorsqu'on lui représenta qu'à mon arrivée j'avais été pillé par les pirates, il s'adou-

cit et me laissa tranquille. J'ai oublié de vous dire que les mêmes pirates, après nous avoir mis hors de combat, levèrent l'ancre de notre barque, et nous conduisirent en pleine mer, dans le dessein de nous trancher la tête, de crainte que nous ne cherchassions à nous venger ; mais le bon confesseur de la foi, mon conducteur, leur dit que j'étais ministre d'une religion qui enseigne à souffrir patiemment et défend tout esprit de vengeance. Aussitôt le chef des pirates fit suspendre tout acte d'hostilité, lui-même brûla du papier et appliqua des cendres sur ma plaie; il tourna même la pointe de son épée vers sa poitrine comme s'il eût voulu se percer ; il me conserva ma chapelle et les ornemens nécessaires pour offrir le saint Sacrifice ; il me fit même apporter différens effets, afin que je pusse reconnaître ceux qui m'appartenaient, et qu'il me rendit. Voilà sans doute un voleur bien honnête. Le bon Dieu permit qu'il se rappelât avoir été baptisé dans son enfance, c'est ce qui le porta à me traiter d'une manière aussi charitable ; il nous donna congé vers le midi du 11 avril, et la marée étant redevenue contraire, mon conducteur craignant la rencontre d'autres pirates, loua une barque de pêcheurs païens, qui nous fit entrer dans un autre port éloigné de près d'une journée de chemin. Comme nous n'avions point de passe-port, on me cacha sous des filets de pêcheurs, et le patron de notre barque fit

sa déclaration à la douane, que lui et ses compagnons venaient chercher des patates (espèce de pommes de terre), pour subvenir à la faim extrême qu'ils éprouvaient; et en effet la famine était alors si grande, qu'on comptait des milliers de personnes mortes de faim. Vers le soir du 12 j'arrivai auprès de Mgr. l'évêque de Véren, alors simple missionnaire, comme j'ai dit ci-dessus.

En août 1778, je reçus deux visites de soldats, qui se disaient chrétiens, mais qui ne l'étaient pas; mon hôte, chef d'une chrétienté près du gouvernement, mais demeurant seul dans un village assez éloigné, congédia ceux qui firent la première visite, qui fut assez pacifique; mais vers le soir d'autres soldats vinrent et voulurent bon gré mal gré me rendre leurs civilités. On les interrogea sur leurs noms de baptême; un dit qu'il se nommait Jean (je ne sais où il avait appris ledit nom); mais un autre plus maladroit, dit qu'il se nommait Jésus. Ainsi l'on découvrit aisément la fraude, et mon hôte ne me laissa point paraître; il me fit même sortir par une porte de derrière, et conduire dans une maison païenne qui était de sa connaissance. Les soldats entendant remuer dans le lieu où j'étais, un d'eux prit la lampe et se disposait à entrer, lorsque mon hôte eut la hardiesse d'éteindre la lampe, et je me dérobai à la faveur des ténèbres; ils me cherchèrent en vain toute la nuit

et le jour suivant. On vint me recevoir en barque, et l'on me conduisit au milieu de la chrétienté, près du gouvernement : j'y restai trois ou quatre jours pour y faire l'administration, et quoique si près du mandarin et de ses satellites, je fus assez tranquille.

La même année, il arriva un trait qui marque une Providence très-attentive à secourir les âmes infirmes. Un chef de village avait répudié sa femme légitime, et vivait dans un commerce illicite avec une jeune personne originaire d'une province voisine. On l'avait exhorté à rompre un tel commerce et à réprendre sa première femme, mais toutes les exhortations avaient été inutiles. On réussit mieux auprès de la jeune personne, qui prit la fuite pour éviter l'occasion de pécher. Elle se retira dans sa province, mais n'osant demeurer dans son village, de crainte de retomber entre les mains du malheureux qui l'avait séduite, elle vint chercher un lieu de refuge dans un village tout chrétien, où le missionnaire faisait l'administration. Le malheureux concubinaire soupçonnant qu'elle y était, ne manqua pas de faire des informations, mais on ne la lui découvrit point : après environ un mois, la jeune personne tomba malade, et eut le bonheur de recevoir avant sa mort les derniers sacremens. A peine venait-elle d'expirer, que le malheureux vint faire de nouvelles informations; alors on lui permit de reconnaître si la défunte

ne serait point la personne qu'il cherchait. Dès qu'il vit le cadavre infect, loin de penser à la fragilité d'une chair mortelle, il s'écria, transporté de rage, qu'on avait tué sa femme, et fut trouver un parent de la défunte, afin de porter accusation devant le mandarin. A peine avait-on dressé le libelle ou l'écrit à cet effet, qu'on vint porter la nouvelle au même malheureux que son fils unique était à l'extrémité; il abandonne aussitôt le cadavre de la défunte, et court vers son cher fils; mais le voyant mort, il changea de sentiment, et dit à haute voix : vraiment Dieu me punit! Je cherchais à nuire, et le mal est retombé sur moi. Il reprit en même temps sa femme légitime, avec laquelle il a vécu depuis en bonne union. Il voulait même tout quitter et se mettre au service d'un missionnaire; mais on lui conseilla de rester dans son village, et de réparer par sa bonne conduite le scandale qu'il avait donné ci-devant. Au sujet du cadavre de la défunte, le parent qu'on avait engagé à faire un procès, ne voyant point revenir celui qui devait être le principal acteur, se trouva fort embarrassé dans une pareille conjoncture. Heureusement un de mes élèves le reconnut pour être aussi un de ses parens, et lui expliqua le vrai état des choses. Le village rendit témoignage que la personne était morte d'une mort naturelle. Alors le parent de la défunte témoigna une sensible douleur, pria le village de l'enterrer, et me força d'accepter

deux morceaux d'ivoire, dont on se sert dans les palanquins ou plutôt dans les filets dont on use pour se faire transporter.

Le 3 décembre de ladite année 1778, il y eut un édit de persécution; on peut l'attribuer à deux causes, dont l'une venait d'un reproche qu'un mandarin visiteur, envoyé du Tong-king dans la haute Cochinchine, adressa au Vice-roi ou gouverneur, de ce qu'il semblait favoriser dans son département une religion proscrite par le prince régnant; une deuxième cause, que je crois la plus forte, c'est qu'un vaisseau anglais, venant faire le commerce dans la haute Cochinchine, fut très-fâché de ne point voir revenir son canot et quelques hommes, qu'il avait envoyés acheter des vivres. Dans un moment de colère il fit tirer le canon contre un petit fort tonquinais, situé dans le côté du fleuve opposé à celui où le vaisseau était à l'ancre. Cet acte d'hostilité fâcha beaucoup les Tonquinais : pour se venger, ils construisirent deux petits forts dans un endroit assez étroit, par lequel le vaisseau devait passer pour gagner la pleine mer; outre lesdits forts placés des deux côtés du fleuve, ils barricadèrent le même fleuve avec des chaînes de fer. Mais le quinzième de la lune, propre jour de la fête de saint François-Xavier, patron des Indes orientales, le vaisseau profita de la marée qui commençait à descendre; il leva l'ancre. Arrivé aux deux petits forts, il les abattit à coups de canon,

brisa les barricades, et malgré les cris ou hurlemens des Tonquinais enragés, il sortit du port sans aucun accident fâcheux. Mais nos chrétiens et les missionnaires eurent à souffrir de la persécution dont l'édit fut publié tout aussitôt après le départ du vaisseau; néanmoins, le bon Dieu qui connaît notre faiblesse, n'a pas permis que nous souffrissions long-temps. Quelques églises ont été détruites; mais on a pu les rebâtir d'autant plus facilement, que nos édifices sont faits en bois; on les élève, on les abaisse, on les détruit, on les refait en peu de jours, quelquefois même en une demi-journée.

Depuis 1778 jusqu'en 1786, les jours de notre pélerinage ont été tantôt bons, tantôt mauvais; mais le 15 juin de ladite année 1786, nous avons changé de maîtres. Les rebelles de Cochinchine, après s'être emparés des provinces intérieures du royaume, sont venus attaquer les provinces extérieures soumises aux Tonquinais depuis 1774. L'armée navale était rendue près de Hûé ou ville royale de Cochinchine, dès le 13 dudit mois de juin. Un capitaine portugais et son frère avaient été liés dos à dos par un chef de rebelles et jetés dans le fleuve, où ils furent tués à coups de lance; mais les Tonquinais ne voyant point encore l'armée de terre, faisaient les braves, et témoignaient désirer la rencontre de l'ennemi, pour signaler leur valeur. Mais le 15, l'armée de terre parut, et en une heure de temps elle détruisit la puis-

sance tonquinaise, et les rebelles s'emparèrent non-seulement de la haute Conchinchine, mais encore de tout le Tong-king. Une si grande révolution se fit dans l'espace d'environ un mois. Nous avons eu beaucoup à souffrir de la part de nos nouveaux maîtres; la plupart de nos églises ont été enlevées pour servir de logement aux mandarins et à leurs soldats. Comme elles étaient toutes bâties en bois, le transport n'a pas été difficile. Ce qui nous a causé plus de chagrin, c'est que presque tous nos chrétiens ont été enrôlés dans les troupes destinées pour l'expédition du Tong-king, etc.

L'année suivante (1787), le jeune frère du Roi des rebelles a tourné ses armes victorieuses contre son frère, qui lui avait donné le commandement des troupes. L'occasion de la rupture entre les deux frères vint de ce que le frère aîné avait fait transporter les dépouilles du Tong-king dans la ville ou forteresse qu'il venait de faire construire depuis quelques années. Le jeune frère indigné conduisit ses troupes vers ladite ville, et la bloqua pendant plusieurs mois. Le frère aîné, rempli d'une fausse confiance que son jeune frère n'en viendrait jamais à une telle extrémité, ne fit aucune diligence pour s'opposer à ses entreprises, et fut obligé de lui céder toutes les nouvelles conquêtes. Ainsi la justice divine permit que ledit Roi des rebelles fût lui-même en butte aux traits de l'envie de son propre frère.

En 1788, le nouveau conquérant du Tong-king ne fut guère tranquille; il fit trancher la tête à deux de ses généraux, qu'il soupçonna vouloir se révolter. Plusieurs des mandarins inférieurs eurent le même sort. Vers la fin de l'année, il reçut la nouvelle, que l'Empereur de la Chine avait envoyé des troupes pour rétablir le Roi du Tong-king sur son trône. Alors le jeune tyran fit faire de nouvelles recrues. Les perquisitions furent si rigoureuses, qu'on ne savait où se retirer pour éviter la milice. Ceux qui étaient chargés de faire les recrues, envoyaient des chiens pour chercher les hommes dans les forêts voisines, comme on cherche des bêtes de venaison. On sondait avec des piques les amas de paille à brûler; je fus obligé de chercher une forêt très-éloignée, où les chrétiens me construisirent un logement suffisant pour me servir d'église, et de retraite à quinze personnes qui m'accompagnaient. Nous y demeurâmes depuis le 30 octobre jusqu'au 22 décembre. Pendant les vingt derniers jours, environ 150 personnes vinrent nous y trouver, 8 à 10 personnes à la fois, pour s'approcher des sacremens.

Au commencement de l'année 1789 (30 janvier), le jeune tyran battit les Chinois, déjà parvenus à la ville royale du Tong-king. Leur armée fut défaite à plate couture; un grand nombre furent massacrés; plusieurs des chefs se pendirent à des arbres; d'autres furent faits prison-

niers, et le reste revint en Chine avec le roi du Tong-king, de nouveau détrôné. Le vainqueur pour gagner l'Empereur de la Chine, lui renvoya les prisonniers de guerre, et lui fit ses excuses comme ayant été forcé de se battre contre les troupes du grand empire. Il eut même la hardiesse de supplier l'Empereur de l'établir Roi du Tong-king. L'Empereur crut avoir trouvé une voie honnête pour ne pas risquer un autre combat; ainsi le jeune tyran fut nommé Roi; et pour dédommager en quelque manière le prince légitime, dépouillé de ses états, on lui donna la dignité de mandarin du troisième ordre, et on le retint à Pékin, où il est mort. (Il se nommait Chiêu-Thong.)

Vers le mois de juin, le nouveau Roi revint en Cochinchine; il passa tout à côté du jardin où je gardais l'incognito : car ne sachant trop où aller pour préserver mes élèves d'être enrôlés, je m'étais retiré à la ville royale, où ils purent se cacher à l'ombre de quelques mandarins chrétiens. J'y célébrai la Pâque assez tranquillement. Mais un gouverneur pour le jeune tyran ayant été massacré par des rebelles du Tong-king, la sœur dudit gouverneur encore païenne, voulant s'emparer des biens de son frère au préjudice de la veuve du défunt, qui était fort attachée à notre sainte Religion, accusa ladite veuve d'avoir reçu un missionnaire européen dans sa maison. L'accusation était fausse, mais on fit des perqui-

sitions par ordre d'un grand mandarin, et l'on prit ce qu'on jugea à sa bienséance dans la maison de la pauvre veuve. Comme on cherchait à me prendre, je fus contraint d'abandonner le lieu où j'avais célébré la Pâque, et de chercher gîte ailleurs. Un autre orage survint à l'occasion du retour de l'héritier présomptif du Roi Gia-Laong, que Mgr. l'évêque d'Adran avait conduit en France, et venait de ramener en basse Cochinchine. Ce retour donna des inquiétudes et causa des arrestations.

Vers la fin de septembre nous apprîmes la mort de Mgr. Jean Davoust, évêque de Céram, décédé le 17 août. Il était vicaire apostolique du vicariat occidental dans le royaume du Tong-king. (Vous avez pu le voir à Vaugirard, où je l'accompagnai en 1775.) Nous apprîmes aussi la mort de Mgr. l'évêque de Ruspe, Dominicain espagnol et vicaire apostolique du vicariat oriental dans le même royaume, qui ne survécût à Mgr. l'évêque de Céram que 20 jours. Ainsi tout le Tong-king se trouva sans évêques. Dès le commencement de 1786, Mgr. Labarette avait reçu des bulles pour l'évêché de Véren *in partibus infidelium*, avec le titre de coadjuteur de Mgr. l'évêque d'Adran, vicaire apostolique de Cochinchine. J'avais pressé Mgr. l'évêque élu de se rendre au Tong-king, afin de s'y faire sacrer. Les rebelles ne s'étaient point encore emparés dudit royaume; mais ce prélat crut avoir des raisons

de différer, et me dit, comme en badinant, d'y aller moi-même. Je lui fis réponse, à peu près sur le même ton, que n'ayant point de bulles, je ferais un voyage inutile. Mais après la mort de Mgr. l'évêque de Céram, on commença quelques propos sur la demande qu'il avait faite au sujet de moi pour son coadjuteur, et le 10 décembre 1790 mes bulles pour l'évêché de Gortyne, avec le bref de coadjutorerie du vicariat occidental du Tong-king me parvinrent. La demande avait été faite en 1785, et les bulles ou bref furent expédiés en mars et avril 1787; mais la guerre entre la Chine et le Tong-king avait empêché de me les envoyer. J'aurais bien voulu rester en Cochinchine, où je demeurais depuis 14 ans; mais tout le Tong-king et la haute Cochinchine se trouvant sans évêque, Mgr. l'évêque élu de Véren, me conseilla d'accepter le fardeau, et j'obéis d'autant plus que mon prédécesseur avait sollicité un ordre exprès qui me forcât d'accepter une charge si pesante. En mars de l'année 1792, je passai dans le vicariat oriental pour attendre un vaisseau espagnol qui devait me conduire dans la basse Cochinchine, pour y recevoir la consécration épiscopale des mains de Mgr. l'évêque d'Adran. Mais ledit vaisseau ne put se trouver au lieu assigné où il avait débarqué 9 missionnaires en 1790. Les courans le jetèrent sur les côtés d'une autre province; et craignant les pirates favorisés par le jeune ty-

ran, il retourna à Macao sans pouvoir nous être utile. Alors le bon Dieu permit que je me rappelasse une coutume très-humaine qu'on observe en Chine : c'est de permettre aux malheureux de voyager par les terres de l'empire, afin qu'ils puissent se rendre dans le lieu qu'ils désignent. Ainsi après avoir pris conseil, je résolus de prendre la voie de terre pour me rendre à Macao et prier l'évêque de cette ville de faire mon sacre. Parti du lieu de ma résidence le 11 avril, j'arrivai à Macao le 13 juillet; il me fallut passer par douze villes de la Chine, et montrer mon passe-port en divers lieux; il m'avait été accordé par un mandarin tonquinais, qui reçut environ 15 piastres. Dieu nous accorda sa protection, et malgré mille difficultés qui semblaient faire échouer mon projet, je fus sacré le 30 septembre de la même année, anniversaire de mon entrée au séminaire des Missions étrangères 18 ans auparavant (1).

---

(1) Dans une lettre écrite en 1792, Mgr. de Gortyne donnait des détails un peu plus étendus sur son voyage : « Je me déterminai, écrivait-il, à aller à Macao par la voie de terre, si vous en exceptez quelques jours que j'ai été en barque, soit par mer, soit sur différens fleuves. Je passai dans le vicariat du Tong-king oriental : je le parcourus dans toute sa longueur, et arrivai le 10 mai sur les frontières de la Chine, sans avoir éprouvé aucun accident. Le mandarin qui gouverne la frontière du Tong-king, me donna un passe-port pour entrer sur les terres de Chine. Il me fit même conduire en palanquin chez le mandarin chinois, son plus

Le 7 mars 1793 je fus de retour au Tong-king. Trois jours après, je fis le sacre de Mgr. le vicaire apostolique du Tong-king oriental, élu évêque de Fesseiten. Le 21 septembre, je fis aussi le sacre de Mgr. l'évêque de Véren, auquel j'avais donné l'extrême onction en 1777. J'ai eu aussi occasion de sacrer deux autres évê-

---

proche voisin, qui me fit un très-bon accueil, et me donna un passe-port sur le modèle de celui qui m'avait été délivré par le mandarin tonquinais. Ce fut le 27 mai, jour de la Pentécôte, que j'entrai sur les terres de Chine, après avoir célébré la sainte Messe. J'étais accompagné de deux Chinois chrétiens, et d'un de mes écoliers, habillé en Européen. Un des Chinois faisait la fonction d'interprête, l'autre portait le bagage. Plusieurs raisons, alléguées dans le passe-port, parurent suffisantes pour accorder à un pauvre malheureux le passage qu'il demandait.

» Le 28, on nous donna un soldat pour nous conduire jusqu'à la ville la plus voisine. Nous y arrivâmes le 31. Mon interprète fut sur le point de recevoir la bastonnade, parce qu'il ne répondait pas aux questions qui lui furent faites par le mandarin. Nous avons passé par dix villes, avant d'arriver à Canton. Toutes ces villes sont murées et paraissent assez peuplées. J'ai été obligé de paraître devant un grand nombre de mandarins, qui m'ont traité assez honnêtement; mais plusieurs de leurs satellites nous ont fait essuyer quelques retardemens, dans l'espérance de tirer de nous de l'argent. On nous mit une fois dans une prison, où étaient deux criminels couverts de chaînes; mais comme les satellites en agissaient ainsi à l'insu des mandarins, je frappai tant sur les barreaux de la prison, qu'ils furent obligés de nous ouvrir.

» Je n'ai rien vu de bien remarquable dans toute la route,

ques, tous deux mes coadjuteurs; à savoir, Mgr. Lamothe, élu évêque de Castorie, dont je fis le sacre le 10 avril 1796; et ce digne prélat étant mort le 22 mai 1816; en vertu d'un pouvoir spécial de notre Saint-Père le Pape Pie VI, d'heureuse mémoire, j'ai consacré Mgr. Guérard (ancien maître de M. Picot, auteur des volumes qui

---

sinon quelques ponts de pierre à trois ou quatre arches, et quelques tours dont une est octogone et à neuf étages. Nous avons fait route pendant plusieurs jours avec deux criminels portés dans des cages de bois. Mais j'étais libre et porté en palanquin : un ou deux soldats nous accompagnaient seulement de loin, et nous laissaient toute facilité d'agir à notre gré. Il est bien vrai qu'ils avaient quelque intérêt à bien nous traiter, car ils avaient l'espoir d'un petit profit. Nous arrivâmes enfin à Canton le 30 juin. Notre barque fut conduite au quartier où demeurent MM. les Espagnols. Ces messieurs me reçurent avec toute l'honnêteté possible.

» Le lendemain de mon arrivée, le mandarin envoya un ministre inférieur et quelques satellites pour me questionner et me faire venir en sa présence. Heureusement je trouvai dans une indisposition une excuse pour m'exempter de comparaître; et après une seconde visite des ministres du mandarin, j'obtins un passe-port pour me rendre à Macao. J'arrivai devant cette ville le 12 juillet; mais les soldats qui m'accompagnaient, ne me permirent de descendre qu'après un ordre exprès du mandarin, qui réside dans une petite île voisine.

» J'ai été sacré évêque de Gortyne par Mgr. *Marcellin Joseph à Sylva*, évêque de Macao, le 30 septembre. Nous avons tâché de faire la cérémonie le plus secrètement possible, pour ne pas compromettre les intérêts de nos missions. »

concernent l'histoire ecclésiastique du 18e siècle), sous le même titre d'évêque de Castorie, le 25 juillet de la même année 1816. Mgrs. les évêques, vicaire apostolique et coadjuteur du Tong-king oriental, ont assisté à son sacre. C'est peut-être le seul qui ait été fait dans ces pays infidèles avec trois évêques réunis.

Depuis mon retour au Tong-king, il y a eu près de cent prêtres du pays ordonnés pour le soutien de notre mission. Il y en a eu aussi un grand nombre d'ordonnés dans le vicariat oriental et en Cochinchine. Nous avons essuyé deux persécutions, une en 1795, qui n'a pas été de longue durée; la deuxième en 1798, dans laquelle deux prêtres, un cochinchinois et un tonquinais, ont eu la tête tranchée; l'un a été décapité le 17 septembre, et l'autre le 28 octobre. Le propre jour de Noël du même an, votre vieux ami a été arrêté et lié par quelques aventuriers qui cherchaient fortune; mais les chrétiens m'ont délivré de leurs mains, et le gouverneur de la province a été content de leur manière d'agir. Lui-même sachant que j'avais été arrêté, fut d'avis que les chrétiens procurassent ma délivrance, car il n'avait point envoyé lesdits aventuriers, et il venait de déclarer aux mandarins supérieurs, qu'il n'y avait aucun Européen dans son gouvernement. Bien plus, il fit prendre ceux qui m'avaient pris, et après les avoir fait mettre à la cangue, il les détint pendant trois mois, et

ne les relacha pas, que préalablement il ne leur eût fait à chacun appliquer 300 coups de bâton : dans ce pays on reçoit ordinairement un grand nombre de coups qui ne font pas grand mal, pourvu qu'on paie ceux qui les appliquent.

Il semble que la justice divine punit visiblement même en ce monde, ceux qui persécutent notre sainte Religion. Dans ces contrées infidèles, deux mandarins, auteurs de la persécution de 1795, furent pris par l'adresse d'un mandarin inférieur : l'un fut arrêté à la ville royale de Cochinchine le propre jour de l'Ascension, et l'autre fut pris à la ville royale du Tong-king le saint jour de la Pentecôte de la même année. On les mit dans des cages de bois, et deux jours avant l'Assomption de la très-sainte Vierge, ils furent submergés.

Le fils du tyran, ou nouveau Roi du Tong-king ayant succédé à son père, écouta les suggestions d'un mandarin ennemi de notre sainte Religion, et donna un nouvel édit pour la détruire; mais le fils de son oncle paternel se révolta; et l'année suivante, le Roi légitime de Cochinchine ayant pris les armes, remporta de grands succès.

Le même Roi, en mai 1801, s'empara de la ville royale de Cochinchine. Le jeune prince ou Roi des rebelles, prit honteusement la fuite vers le Tong-king; mais il n'échappa que pour un temps à la justice qui le poursuivait. Le Roi légi-

time s'étant rendu maître de tout le Tong-king en 1802, le prince fugitif fut arrêté et chargé de fers. Le 29 août, lorsque je parus devant le vainqueur, résidant alors à la ville royale, le misérable prince captif était détenu dans un appartement voisin de celui où le Roi légitime donnait audience (1). Depuis ce nouveau changement de maître, l'état de notre sainte Religion a été assez tranquille; nos chrétiens ont éprouvé quelques persécutions locales, mais les mandarins supérieurs nous ont protégés.

En 1803, je fus visiter Mgr. l'évêque de Véren et mes chers confrères de Cochinchine. Le Roi m'accorda des patentes ou passe-ports, afin que je pusse visiter les chrétiens du Tong-king; de plus, il me donna la liberté de choisir quinze personnes pour m'accompagner. Mgr. l'évêque de Véren obtint un pareil écrit pour visiter les chrétiens de Cochinchine; plusieurs missionnaires et prêtres, soit cochinchinois, soit tonquinais, ont aussi obtenu des passe-ports pour aller dans différentes provinces.

Au commencement de l'année 1804, le Roi s'étant rendu au Tong-king, j'eus une nouvelle audience, et il me témoigna qu'il se souvenait encore de moi. Depuis ce temps, il est resté en

(1) Il a été mis à mort, ainsi que tous les membres de sa famille, sans exception, et presque tous ses grands mandarins, qui furent aussi punis du dernier supplice.

Cochinchine, où il vient de mourir au commencement de la présente année (1). Son successeur, avant de monter sur le trône, a témoigné de la haine contre notre sainte Religion, et se proposait de l'anéantir, comme on a fait au Japon (j'ignore comment il a pu savoir ce qui concerne ce dit royaume, car ici on n'a point de gazettes); mais le cœur des Rois est entre les mains du bon Dieu, comme celui de tous les hommes : *Si Deus pro nobis*, etc. *Si Dieu est pour nous, qui est-ce qui pourra quelque chose contre nous?*

Je voudrais bien encore vous écrire plus au long; mais la crainte de vous fatiguer par une longue lecture, et celle de me fatiguer moi-même par une plus longue écriture, m'oblige de mettre fin à ma lettre. Je prie le cher vieillard, M. Julliard, de se souvenir du vieillard Jacques-Benjamin, son vieux ami, qui souvent a parlé de lui dans ces pays infidèles; car le courage que le Seigneur a daigné vous accorder pour aimer notre Père céleste plus que votre père *secundùm carnem*, est vraiment une preuve que le bras de notre divin Maître n'est point raccourci. *Regi seculorum, etc.* Gloire au Roi des siècles!

---

(1) Il se nommait Gia-Laong; son successeur se nomme Minh-Mênh.

Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, et suis avec le plus respectueux attachement,

Monsieur et très-cher ami,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

† JACQUES-BENJAMIN, *évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental.*

P. S. Je présente mes respects à M. Mayet. J'ai appris que M. D. était retourné en son pays; que messieurs M. et M. n'étaient plus de ce monde. Votre vieux ami a une double descente avec une hydropisie tympanique, et bientôt soixante-huit ans accomplis. *Finis omnium appropinquavit :* La fin de toutes choses approche.

MONSEIGNEUR l'évêque de Gortyne est natif du Havre; son coadjuteur, Mgr. Jean-Jacques Guérard, évêque de Castorie, est né au diocèse de Bayeux. Il partit de France au mois de mars 1790, et arriva au Tong-king la même année. Mgr. de Gortyne l'élut et le sacra, en vertu d'une faculté extraordinaire accordée, le 23 juillet 1798, par N. T. S. P. le Pape Pie VI, alors détenu captif à Florence, à tous les évêques vicaires apostoliques de Chine et des royaumes voisins, de se choisir eux-mêmes chacun un coadjuteur, s'ils

n'en avaient pas, et d'en choisir et sacrer un second, s'ils survivaient à celui qu'ils avaient à cette époque. Les nouvelles qu'on a reçues de la mission du Tong-king, depuis la lettre de Mgr. Longer qu'on vient de lire, ont été envoyées par Mgr. Guérard, son coadjuteur.

Dans une lettre écrite de Pulo-Pinang en 1817, M. Magdinier disait : « J'ai appris que notre mis-
» sion du Tong-king venait de perdre Mgr. Lamo-
» the, coadjuteur du vicaire apostolique, et un
» autre missionnaire. Le vicaire apostolique, en
» vertu de pouvoirs, s'est consacré un nouveau
» coadjuteur, un M. Guérard de Bretagne, le
» missionnaire que nous avions supérieur en vertu
» et en doctrine. Si vous rencontrez quelques-
» unes de ses lettres imprimées dans les recueils,
» elles vous confirmeront de lui cette idée. Il
» ne reste à cette mission qu'un autre mission-
» naire chargé du séminaire. Elle comptait cent
» quatre-vingt mille chrétiens, nombre qui vient
» d'être diminué par des guerres, des famines
» et des maladies épidémiques. La foi faisait an-
» nuellement de fort grands progrès parmi les
» infidèles. Mgr. Guérard, le nouvel évêque, a
» écrit dernièrement que la disette a été telle
» au Tong-king, qu'ils ne pouvaient donner pour
» chaque repas aux élèves du collége qu'une
» quantité de riz de la grosseur d'un œuf : vous
» savez qu'il n'est jamais ici question de pain.
» Heureusement cette mission est fournie encore

» de trente ou quarante prêtres *Anamites*, qui
» aideront à soutenir l'édifice en attendant que
» d'autres appuis arrivent. La mission de Cochin-
» chine, qui conserve quatre ou cinq mission-
» naires européens, est je crois moins bien four-
» nie de prêtres *Anamites*. Au milieu de cette
» disette si extrême, Dieu soutient visiblement
» son œuvre; les secours auront le temps d'ar-
» river, si les prêtres zélés que l'Esprit saint
» invitera, ne mettent aucun retardement à suivre
» ses inspirations, etc. etc. »

Plus bas, M. Magdinier disait : « Je ne sais
» ce que le bon Dieu veut faire de moi. Je crois
» que les besoins du Tong-king, tout considéré,
» sont les plus pressans. Il y a là un évêque,
» le nouvel élu, (Mgr. Guérard), que je ré-
» vère tant sans le connaître, que j'irais lui baiser
» les pieds au bout du monde. Si c'est là ma
» part, je la recevrai avec reconnaissance, etc. »

Nous avons déjà dit que M. Magdinier avait été destiné, en effet, pour la mission du Tong-king, mais qu'il était mort avant d'avoir pu y pénétrer.

Il est arrivé des nouvelles assez récentes sur la mission du Tong-king occidental; elles nous sont parvenues par le séminaire des Missions étrangères : en voici le précis.

Les deux évêques, Mgr. Longer, évêque de

Gortyne, vicaire apostolique, et Mgr. Guérard, évêque de Castorie, son coadjuteur, âgés, le premier de 72 ans, le second de 64, accablés l'un et l'autre d'infirmités, continuent leurs travaux apostoliques avec autant d'activité que le permet la faiblesse de leur santé. Le premier ne peut plus, depuis long-temps, aller dans les divers lieux de sa mission pour faire sa visite pastorale; cependant, au commencement de l'année 1823, il a été obligé de quitter le village où il faisait depuis bien des années sa résidence la plus ordinaire, parce que des brigands menaçaient de piller ce village. Il a été consolé dans son nouvel asile, par l'arrivée subite et inattendue de M. Havard, nouveau missionnaire, qui s'était embarqué à Macao, sur une *somme* chinoise, le premier février de cette même année, et qui, après avoir couru divers dangers, a abordé, dans les premiers jours de mars, tout près de l'endroit où Mgr. l'évêque de Gortyne était venu se réfugier.

Ce prélat, tout faible qu'il est, a ordonné le samedi avant la Passion dix-neuf nouveaux prêtres tonquinais. Le vicariat occidental du Tong-king comptait, après cette ordination, 93 prêtres du pays, mais dont dix au moins ne peuvent plus, à cause de leur grand âge ou de leurs infirmités, soutenir les fatigues du ministère. Depuis l'arrivée de M. Havard, outre les deux évêques de Gortyne et de Castorie, il y a quatre mis-

sionnaires français, dont un âgé de plus de 60 ans est aussi très-infirme.

Au mois de mars 1823, M. Imbert, missionnaire français, attendu, comme on sait, dans la mission du Su-tchuen en Chine, était encore au Tong-king, le chemin pour entrer en Chine étant impraticable, à cause des troubles et des brigandages qui désolent une grande partie du Tong-king, et surtout les provinces voisines de la Chine. De nombreuses troupes de voleurs, auxquelles le gouvernement n'oppose qu'une faible résistance, portent de tous côtés le ravage et l'incendie. Quinze chrétientés ont été incendiées par ces brigands. En beaucoup d'autres endroits, les chrétiens en ont été quittes pour la perte de ce qu'ils avaient dans leurs maisons. Il est impossible de savoir la quantité de villages païens qui ont été saccagés ou brûlés, vu que le nombre des chrétiens comparé à celui des idolâtres, est à peine comme 1 à 50. A ces désastres se joint l'appréhension continuelle où l'on est de voir la persécution éclater contre les chrétiens, à cause de la haine que le Roi Minh-Mênh continue de manifester contre la Religion. Jusqu'à présent il s'est borné à des menaces; mais on craint de les voir bientôt se réaliser. Cependant, au milieu de ces malheurs, la Religion chrétienne ne laisse pas de faire quelques progrès. Dans le courant de l'année 1822, l'on a baptisé, dans le vicariat occidental du Tong-king, 496 adultes, environ 800

enfans de païens à l'article de la mort, et plus de 7000 enfans de chrétiens.

En l'année 1820, le nombre des baptêmes avait été un peu plus considérable. On a pu voir ci-devant page 93, que cette année-là on avait baptisé 506 adultes, 761 enfans de païens en danger de mort, et 8492 enfans de chrétiens.

Les lettres que nous avons données plus haut sur la Cochinchine, avaient été envoyées par M. Tabert, prêtre du diocèse de Lyon, ancien vicaire de la paroisse de Saint-Irénée de cette ville. On nous a communiqué une autre lettre de ce même missionnaire, écrite à la même époque, et que nous avons pensé devoir intéresser les Associés de la Propagation de la Foi.

Elle est adressée à la famille de M. Tabert, résidant dans la ville de St.-Etienne, département de la Loire.

Royaume de Cochinchine, village de Kébô,
le 3 octobre 1821.

J. M. J.

Ma bien bonne Mère, mes bien chers Frères,

Déja vous avez reçu plusieurs lettres de moi, au moins deux : une que j'ai écrite étant en mer, et l'autre pendant mon séjour d'un mois

à Batavia ; pour moi je n'ai pas encore eu le bonheur de pouvoir recevoir de vos nouvelles, je ne désespère pas d'en avoir dans le courant de 1822. Puisse cette lettre trouver toute ma famille en bonne santé, je la prie de ne pas s'alarmer sur la mienne, elle se soutient heureusement au milieu de mes études. Car mon premier soin en arrivant ici a été de travailler fortement à apprendre la langue du pays, sans quoi il serait impossible de se rendre utile. J'ai eu le bonheur de réussir passablement, et déjà dès le mois d'août j'ai commencé à faire quelques petites instructions et à confesser quelques personnes. Je suis arrivé dans ce royaume le 17 mai 1821, et le 24 j'ai eu la consolation de recevoir la bénédiction de mon évêque, Mgr. de Véren, que rendent recommandable 47 ans de mission. Vous voyez qu'il ne doit pas être jeune. Depuis je ne me suis éloigné de lui qu'à une distance de deux lieues, dans un petit village tout composé de chrétiens : je leur donne la Messe le saint jour de dimanche et leur explique l'Evangile. *Misit me Deus Evangelizare pauperibus* : C'est aux pauvres que Dieu m'a envoyé prêcher l'Evangile. Il y a peu de personnes riches dans ce royaume ; mais il paraît qu'ici, comme dans les autres pays, le paradis n'est pas destiné aux riches. Il n'y a dans toute l'étendue de la Cochinchine, qu'environ 60,000 chrétiens : tout le reste est adonné à l'idolâtrie. Ils n'ont d'autre sollicitude que celle

d'offrir des sacrifices au démon afin de se le rendre propice. Ces pauvres aveugles! ils cultivent bien dans ce monde l'amitié du diable : je ne sais pas dans l'autre comment il les traite. Hélas! plaignons-les, ils sont cependant moins coupables que les chrétiens d'Europe, qui connaissent Dieu, il est vrai, mais le déshonorent par leurs actions. Heureusement que les Pères (c'est ainsi qu'on appelle les missionnaires), ont la consolation tous les ans de voir un certain nombre de païens abandonner l'idolâtrie et embrasser la foi de Jésus-Christ. Mais il est bien difficile d'en ramener un grand nombre. On ne peut pas prêcher publiquement la Religion : il faut tout faire en secret, de peur d'exciter quelque persécution. Ces chrétiens ont bien besoin de secours; tous n'ont pas la facilité de se confesser tous les ans. Le très-grand nombre ne peut voir le Père qu'un mois ou quinze jours dans leur village. Quand il a administré les chrétiens dans un endroit, il faut aller recommencer la même chose ailleurs; ainsi pendant toute l'année. Voilà donc ces pauvres gens abandonnés à eux-mêmes pendant dix, onze mois. Cependant, pendant cet intervalle ils ne laissent pas de s'assembler pour prier en commun tous les dimanches trois fois, le matin, à midi et le soir. Leur prière ordinaire est le chapelet; la plus grande partie ne sait pas lire; d'ailleurs leurs lettres sont très-difficiles : souvent aussi pendant la semaine ils se réunissent pour

prier lorsque c'est la fête de quelque Saint remarquable dans l'Eglise. Ils font consister leur amour propre à avoir un beau chapelet, beaucoup de médailles, etc. Lorsque les nouveaux missionnaires arrivent, le village vient en corps pour les saluer; chacun demande alors un chapelet, ou une médaille, et de suite proclame son nom de baptême : on aurait besoin de charger un bâtiment de chapelets, de médailles et d'images, pour pouvoir satisfaire la soif et la faim de ces gens-là. Plusieurs fois j'ai été obligé de les refuser, n'en ayant pas pour donner à tout le monde. Lorsque j'étais en France, j'aurais vu avec beaucoup de plaisir cette avidité des choses saintes, j'aurais été à portée de la satisfaire, mais à présent je suis forcé de devenir avare, afin de conserver quelques images et médailles pour les chrétiens que je dois aller visiter dans quelque temps. Vous voyez, ma bonne mère, que c'était bien avec raison que je demandais un moule pour en fondre. Un fondeur de profession n'abonderait pas pour en couler assez.

Ceux qui ont envie de jouir des agrémens de la vie doivent bien se garder de venir passer leur vie en Cochinchine; ils n'y trouveraient ni pain, ni vin, mais bien du riz, de l'eau et du poisson; cependant on y vit encore; quoiqu'en général les hommes n'y soient pas forts, tant à cause de la nourriture, qu'à cause des chaleurs qui sont excessives. Les habitans ne peuvent pas beau-

coup s'enrichir. Il n'y a aucune branche de commerce, ils ne cherchent pas le superflu, et se contentent volontiers de l'absolu nécessaire. Aussi quand ils voient des Européens avoir besoin de mille et mille choses, ils s'en moquent; mais quand ils voient la conduite déréglée de quelques étrangers qui viennent commercer ici, ils sont bien scandalisés, et ils interrogent les Pères, savoir si ces gens-là sont chrétiens. Les missionnaires pour ne pas affaiblir la foi de ces néophytes, sont embarrassés pour répondre, car ils voilent tant qu'ils peuvent les déréglemens des Européens: mais quand ces gens voient par eux-mêmes, il est bien difficile d'excuser. Quand des Européens viennent dans nos églises, ils font comme dans leur patrie, s'amusent à tourner la tête et à regarder de côté et d'autre; mais les nouveaux chrétiens qui sont dans un profond silence et le plus parfait recueillement, s'en étonnent singulièrement. Il est fâcheux pour un Français d'être obligé de parler ainsi de ses compatriotes; mais on ne sait que trop tout cela, et que ceux qui font profession de courir les mers, ne sont pas toujours de grands Saints: ils n'ont d'autre intention en s'exposant aux dangers de la mer, que de gagner beaucoup d'argent, et s'inquiétent peu du reste. Heureux au moins ceux qui affrontent les périls de la mer dans d'autres intentions, s'ils ont le bonheur de gagner, non pas de l'argent, mais beaucoup d'âmes à Jésus-Christ! et surtout

heureux si en se sacrifiant eux-mêmes, ils peuvent sauver leur âme! Je n'ai pas eu d'autre intention en quittant parens et amis : sacrifice toujours nouveau, mais le chemin du ciel est étroit; c'est partout qu'il est semé de ronces et d'épines, et il n'y a dans tous les pays que ceux qui se font violence, qui puissent espérer d'y entrer. O ma bien tendre mère! ô mes bien-aimés frères! que de montagnes, que de rivières, que de fleuves, que de mers nous séparent ! mais avec quelle rapidité je franchis tous ces espaces et me transporte en esprit au milieu de vous et de vos familles! Vous le savez, je n'ai point un cœur insensible, et si je vous ai quittés, mon cœur n'a pas laissé d'être déchiré par de bien vives douleurs; mais j'ai cru entendre la voix de Dieu, et rien ne devait m'arrêter, je devais être sourd à la voix de la chair et du sang. Le jour de sainte Magdelaine, de saint Antoine, de saint Matthieu et de saint Pierre, mon intention est d'offrir la sainte Messe pour chacun de vous en particulier, quoique tous les jours je pense à vous dans le saint Sacrifice, ainsi qu'à tous mes parens. Ah! si j'étais destiné à ne pas vous revoir sur la terre, qu'au moins nous puissions avoir la consolation de nous voir pendant toute l'éternité, dans le séjour du bonheur! Priez pour moi, ma bonne et bien tendre mère, et vous aussi bien-aimés frères, nièces et neveux, ainsi que tous mes parens et amis, auxquels je me recommande en

présentant mes respects à Messieurs Vuillerme et Bomtemps, et à Messieurs de Notre-Dame et de la Charité, en un mot à tous ceux que je ne puis nommer, mais que je n'oublie pas.

Je vous embrasse bien tendrement, et suis avec respect,

Votre obéissant et affectueux fils et frère,

TABERT, *prêtre missionnaire apostolique.*

La mission de Cochinchine reçut en 1821, un renfort de deux missionnaires : le premier, M. Tabert, et le second, M. Gagelin, sous-diacre du diocèse de Besançon, dont nous avons donné, une lettre datée de Batavia. (*Voy.* p. 93.) Nous donnons ici une autre lettre de ce missionnaire, adressée à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, écrite le 4 octobre 1821.

Messieurs,

Me voilà enfin arrivé dans la mission pour laquelle la divine Providence semble m'avoir destiné.

Notre voyage de Bordeaux jusqu'ici a été d'environ six mois. A la fin de janvier nous avions déjà doublé le cap de Bonne-Espérance (1), où nous avons essuyé quelque mauvais temps, tou-

(1) M. Gagelin était parti de France vers le commencement de décembre 1820.

tefois sans suites fâcheuses. Depuis là, nous avons été un peu contrariés par les vents et les calmes, pour nous rendre à Batavia, où nous sommes enfin arrivés les premiers jours d'avril. Nous avons eu la consolation d'y trouver un curé catholique hollandais, M. Wedding, qui nous a reçus très-amicalement, a voulu nous nourrir et nous loger pendant notre séjour, et n'a rien épargné pour nous garantir de la contagion de ce pays, où le nombre des mourans est effroyable. Batavia est réputé le pays le plus malsain du monde, et regardé comme le tombeau des Européens. Nous sommes restés chez M. le curé assez longtemps pour faire la Pâque avec lui. L'on a fait solennellement les offices de la Semaine-Sainte avec diacre et sous-diacre; l'on a même chanté la Passion, ce qui ne s'était peut-être jamais vu dans l'île de Java. Notre voyage de Batavia jusqu'en Cochinchine n'a eu rien de particulier. Nous sommes entrés dans la mer de Chine par le détroit de Gaspar, qui sépare l'île de Banca de l'île de Billeton. Comme c'était de jour, et que nous avions bon vent, nous n'avons point eu affaire avec les pirates, qui sont si redoutés dans ces parages, et dont on a cru voir un certain nombre rôder autour des petites îles. En cas d'attaque, toutes les armes étaient préparées, et les pièces de canon chargées.

Arrivés au port de Hûé (en haute Cochinchine), l'on a fait une salve d'une vingtaine de

coups de canon, et de suite le mandarin du fort a envoyé reconnaître le navire. Le même jour, M. Chaigneau est descendu pour aller se présenter à l'Empereur, et lui annoncer la lettre et les présens que lui envoyait le Roi de France. Ce n'était plus l'ancien Empereur qui régnait; c'était le prince Chi-Dam (il a changé son nom en celui de Minh-Mênh). Il passait pour très-superstitieux, et ennemi juré de la Religion chrétienne. Quoiqu'il eût menacé, avant de monter sur le trône, de la persécuter, il ne se presse pas d'en venir à l'exécution : on prétend qu'il en est empêché par des vues politiques. Les Tonquinais sont toujours prêts à se révolter; il y a même en Cochinchine bien des mécontens, et en général ce prince n'est pas aimé.

Le surlendemain, l'Empereur envoya chercher avec grande pompe la lettre et les présens de Louis XVIII. Le colonel de la garde, qui se trouvait en tête, se mit à genoux pour recevoir très-respectueusement la lettre de Sa Majesté, et l'on fit au départ une salve de sept coups de canon; le fort répondit de même. Les présens furent emportés sur d'autres barques. C'étaient de belles glaces, des fusils, des épées, des longues-vues. L'Empereur a paru satisfait.

Trois ou quatre jours après, nous sommes descendus chez M. Vannier, pour nous rendre de là chez Mgr. l'évêque de Véren, vicaire apostolique, habillés en Cochinchinois, et enfermés soigneusement dans une barque.

La joie que nous avons éprouvée de trouver Mgr. de Véren en bonne santé, a été, quelques mois après, bien tempérée par la perte de Mgr. Audemar, son coadjuteur, qui vient de mourir d'hydropisie. Depuis sa mort, le collége se trouve comme abandonné; et, même dès avant sa mort, les études étaient interrompues depuis plusieurs mois. Je suis ici depuis quelques jours, seul avec M. Thomassin, en attendant l'arrivée de M. Jarot, qui doit venir incessamment pour être supérieur et enseigner la théologie. Quand je saurai un peu mieux le cochinchinois, j'enseignerai le latin.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nous ajouterons à cette lettre quelques détails explicatifs. On se rappelle d'avoir vu en France, dans l'année 1820, un mandarin de Cochinchine. Ce mandarin était chrétien et Français; il se nommait M. Chaigneau. Il avait été officier français, et s'était fixé en Cochinchine, où il résidait depuis plus de vingt-cinq ans, et s'était marié. Il s'était mis au service du Roi de ce pays, et avait obtenu la dignité de mandarin. Il lui fut permis de faire un voyage dans son pays natal, pour voir sa famille. Le gouvernement français, lors de son départ pour retourner en Cochinchine, lui donna les pouvoirs de consul, et le chargea de plusieurs présens pour le Roi de cette contrée.

C'est avec ce mandarin que M. Gagelin est

arrivé en Cochinchine. M. Vannier, chez qui descendit M. Gagelin, est, comme M. Chaigneau, un ancien officier français, fixé et marié en Cochinchine, au service du Roi, et aujourd'hui mandarin.

Le Roi Minh-Mênh, auquel ont été remis les présens de S. M. Louis XVIII, est fils, par une concubine, de l'Empereur Gia-Laong. Ce dernier l'avait désigné de préférence à son petit-fils légitime, né du prince qui passa en France en 1787, avec l'évêque d'Adran. On redoutait pour la Religion chrétienne ce nouvel Empereur. Avant d'être désigné pour succéder à l'Empereur Gia-Laong, il avait fait de grandes menaces contre les chrétiens. Il donnait de grands éloges au Roi du Japon, qui, en mettant la croix dans tous les carrefours, pour qu'elle fût foulée aux pieds par les passans, avait réussi à exterminer le christianisme dans son royaume. On a vu par les dernières nouvelles du Tong-king, qu'on a toujours d'assez graves inquiétudes. Cependant l'Empereur Minh-Mênh n'a pas encore ordonné de persécutions. On pense que des vues politiques l'en empêchent; la démarche du Roi de France contribuera peut-être à le retenir. M. Taberd écrivait en 1821, qu'on pensait que l'Empereur ne connaissait pas l'existence, dans son royaume, d'autre missionnaire européen, que du vicaire apostolique lui-même, Mgr. de Véren, qu'il appelle le vieux de *Cóvná*, et qu'il connaît de-

puis très long-temps, l'ayant vu encore jeune, dans une visite que le feu Roi, son père, fit à monseigneur de Véren, étant accompagné de lui.

« Au mois de janvier 1821, dit M. Eyot, prêtre de la mission du Tong-king, le Roi étant venu à parler de la religion de Mahomet, dit devant ses mandarins que tous les royaumes d'Europe détestaient cette religion, et ajouta : *nous détestons aussi la religion des Européens; nous la prohiberons et la persécuterons jusqu'à entière extinction.* Cependant, ajoute monsieur Eyot, aucun édit n'a encore paru, et les choses sont encore comme ci-devant. »

Malgré la haine du Roi, les mandarins qui sont au Tong-king, surtout les militaires, témoignent aux missionnaires et aux chrétiens assez de bonne volonté. Du reste ce prince signale les commencemens de son règne par beaucoup de bonnes actions. La sévérité dont il a usé envers les brigands, qui depuis de longues années ravageaient le Tong-king, en a beaucoup diminué le nombre. Presque tous leurs chefs ont été mis à mort. Pendant la mortalité qui désola ses états en 1820, le Roi fit distribuer des remèdes gratis; mais souvent ils venaient trop tard, et d'ailleurs les gens du peuple ne pouvaient presque point les faire sortir des mains des mandarins chargés de les distribuer. Il fit aussi donner à toutes les familles des morts, trois ligatures pour chaque mort, sans distinction de sexe ni d'âge. Une li-

gature contient six cents deniers de cuivre percés par le milieu, afin qu'on puisse les enfiler. Chaque ligature se partage en dix masses de soixante deniers chacune ; la valeur moyenne d'une ligature est de deux francs cinquante centimes. Aux soldats on y ajoutait une pièce de toile. A son avénement au trône ce prince fit beaucoup de largesses ; il rendit la liberté aux exilés, et exempta le peuple du tribut ordinaire pendant un an. Mais il paraît que depuis il a commencé à changer de conduite, « car le tribut » pour les champs (dit M. Eyot dans une lettre » du 7 juin 1821), qui n'était ci-devant que » de quarante deniers par arpent, est mainte- » nant porté à cent quatre-vingts, sans parler » du riz qu'il faut fournir en nature, et d'au- » tres contributions en argent. »

Monseigneur Guérard écrivait dans une lettre du 18 octobre 1821 :

« On dit le Roi Minh-Mênh en chemin pour venir se faire couronner à Lecho, ville royale du Tong-king, par un député de l'Empereur de Chine ; il a fait faire d'étape en étape des caravanserails, qui ont achevé de ruiner le peuple : mais ce n'est pas là de quoi se soucient beaucoup les Rois de ce pays-ci. »

Nous avons vu dans les lettres précédentes, que le vicaire apostolique actuel de Cochinchine

est Mgr. Jean Labartette, évêque de Véren. Ce prélat est né dans le diocèse de Bayonne. Il partit de France pour la Cochinchine en 1774. Il a succédé au célèbre évêque d'Adran, celui qui avait amené en France, sous Louis XVI, le prince royal de Cochinchine. Mgr. Labartette avait été nommé coadjuteur de cet évêque en 1782. Il est âgé aujourd'hui d'environ soixante et dix-huit ans. Mgr. Doussain, son premier coadjuteur, qu'il avait choisi en vertu de la faculté extraordinaire accordée par Pie VI, dont nous avons parlé plus haut, étant mort en 1809, il élut en 1817 un second coadjuteur, Mgr. Jean-Joseph Audemar, du diocèse de Digne qu'il choisit parmi ses missionnaires, en vertu d'une permission spéciale du Pape. Mgr. Audemar était parti de Rome pour les missions en 1805; il était déjà âgé de quarante-sept ans. Il n'arriva en Cochinchine qu'en 1808. Il fut sacré évêque d'Adran en 1818. Mgr. Labartette a encore eu la douleur de le perdre. Nous avons vu par une lettre de M. Taberd, qu'il était mort le 9 août 1821. Il était âgé d'environ soixante-trois ans. Il avait rendu de grands services à la mission dans ses dernières années. Il était à la tête du collége. D'après la lettre de M. Taberd, que nous venons de citer, la mission de Cochinchine, dans laquelle il y a plus de soixante mille chrétiens, ne comptait en 1821, outre son évêque, que quatre prêtres français et un sous-diacre, et une vingtaine de prêtres indigènes.

Une lettre vient d'arriver de la Cochinchine. Elle est envoyée par M. Taberd, de qui l'on n'en avait pas reçu depuis celle que nous avons donnée plus haut, et qui était datée du mois d'octobre 1821. La lettre qu'on nous communique est adressée à M. l'abbé Durand, curé de la paroisse de saint Irénée de cette ville, dont M. Taberd a été vicaire. Elle a demeuré seize mois en route.

A Monsieur Durand, etc.

Le 9 décembre 1822, royaume de Cochinchine.

J. M. J.

Mon bien-cher Curé,

Le subrécargue du navire *la Rose* qui m'a amené ici, vient de m'écrire qu'il y a un vaisseau au port qui va partir en Europe, et pourra emporter mes lettres; il m'annonce qu'au mois de juin prochain, M. Hardy, qui, l'année dernière, a emporté nos dépêches pour la France, sera de retour ici en Cochinchine. C'est donc à cette époque que j'attendrai des réponses à mes lettres, et je prendrai patience jusque là. Mais je compte alors recevoir un paquet de lettres, et apprendre tout ce qui peut concerner l'état des personnes que j'affectionne : ayez pitié d'un

pauvre missionnaire qui n'est pas encore assez détaché des choses de la terre.

Il y a déjà plus de deux ans que je me suis séparé de vous, mon bien tendre curé, et je n'ai pas encore fait grand'chose, de bon s'entend. Les jours s'écoulent avec plus de rapidité encore qu'en Europe. Les nuits sont toujours longues, et les plus grands jours n'ont guère que treize heures, de sorte que je me trouve à la fin de la journée sans savoir ce que j'ai fait. L'année dernière, je vous écrivis une assez longue lettre, et encore une plus longue au bien cher M. Recorbet; aujourd'hui je n'écris qu'à vous, réservant pour le mois de juin, les lettres que je pourrai faire en réponse à celles que j'attends. Lorsque j'eus l'honneur de vous écrire, en septembre 1821, je vous faisais part de mes faibles succès dans la langue; je ne suis pas encore devenu docteur dans cette étude, et je ne crois pas jamais le devenir; cependant je me fais mieux entendre et parle avec plus de facilité. Depuis cette époque j'ai pu administrer un millier de personnes à peu près. J'ai commencé ma première administration en règle, dans la chrétienté qui est aux environs du collége où je m'exerçais à apprendre la langue. Je l'eus finie vers le milieu du carême de cette année, et alors les chefs d'une chrétienté nombreuse, située au milieu des bois et sur une haute montagne, vinrent me voir pour m'engager à aller exercer mon ministère au mi-

lieu d'eux. Mgr. l'évêque de Véren, vicaire apostolique, m'avait déjà averti de me préparer à aller visiter cette chrétienté, et m'avait fait connaître quel en était l'esprit. Je me rendis à leur invitation, et partis pour cette montagne, qui, comme tout le reste du pays, est infestée par les tigres, qui là et ailleurs font de grands ravages, en se saisissant des hommes avec plus de facilité que dans nos pays le loup ne se saisit d'un mouton. A peine arrivé, les principaux chefs de toute la chrétienté qui peut être de huit cents à deux milles chrétiens, vinrent me saluer, et me prièrent de leur promettre de rester au milieu d'eux la Semaine-Sainte, et d'exposer le Saint-Sacrement le Jeudi-Saint, ajoutant qu'il y avait huit ans qu'ils n'avaient eu ce bonheur, c'est-à-dire depuis la dernière visite de Mgr. de Véren. Je profitai de leur demande pour faire une petite morale aux chefs de cette province, dont plusieurs étaient un peu négligens pour l'affaire du salut. Ils sont moins pauvres qu'ailleurs, et souvent là, comme dans les autres pays, la recherche des choses de la terre fait oublier celles du ciel. Comme il fallait que je les quittasse pour aller assister monseigneur le jour de la bénédiction des saintes huiles, je leur dis que je ferais part de leurs demandes à l'évêque, et que je me chargeais d'obtenir sa permission, si tous les hommes entraient en confession, les chefs donnant eux-mêmes le premier exemple. Ils y con-

sentirent, et le premier qui se présenta, fut en effet un des grands dignitaires du lieu; les autres marchèrent sur ses traces.

Deux ou trois jours avant le Jeudi-Saint, le village s'assembla pour bâtir une seconde église qui servît de reposoir. Une église est bientôt construite dans ces pays-ci. Nos gens coupent quelques arbres, les plantent en forme de colonnade, couvrent le tout avec du chaume, et voilà une église à cinq nefs qui peut aller de pair avec la métropole de Saint-Jean. Quoiqu'il en soit, si l'extérieur n'est pas frappant, l'intérieur est certainement aussi propre que les reposoirs d'Europe. Il est tout tapisé en étoffes de soie de diverses couleurs. Mais ce qu'il y a de plus attendrissant pour le missionnaire, c'est de voir la piété avec laquelle ces pauvres gens remplissent tous les exercices de la Semaine-Sainte.

Dès le mercredi au soir, étant rassemblés à l'église, ils placent leur chandelier à triangle comme en Europe, et ils commencent, les chefs les premiers, un long et langoureux office qui rappelle le ton de nos ténèbres, et dont l'harmonie vaut bien celle des lamentations de Jérémie, qu'on chante dans nos églises. Le jeudi et le vendredi de même; ils abandonnent tout pour assister aux offices de l'Eglise pendant ces saints jours. Le Vendredi-Saint, il n'y en a pas un qui ne vienne baiser le crucifix, comme le mercredi des Cendres ils sont venus recevoir les

cendres. Le Jeudi-Saint tout se passe avec beaucoup d'ordre et de piété. Dès la veille chaque chrétienté envoie sa députation de jeunes garçons et de jeunes filles, qu'on exerce aux cérémonies du lendemain. Pour aller à l'adoration, ils viennent sur deux rangs, depuis la maison où ils se revêtent de leurs habits solennels, en chantant des hymnes au Saint-Sacrement; les jeunes garçons à la tête, avec des fallots, les demoiselles à la suite, avec un long flambeau entouré d'un bouquet de fleurs. Les premiers sont en habit noir, les secondes en habit rouge; tel est l'usage du pays. Arrivés au reposoir, le cortége fait trois prostrations, et pendant l'adoration on chante des cantiques d'actions de grâces, etc. On se prosterne ensuite de nouveau devant le Saint-Sacrement, et une nouvelle bande prend la place de la première, qui s'en retourne en chantant, par un autre chemin. Il ne faut pas oublier que ce jour-là, ainsi que le Samedi-Saint et le jour de Pâques, on a eu soin de rassembler tous les musiciens du lieu, pour rendre la fête plus solennelle. Pour quelqu'un qui a entendu les concerts et les musiques militaires d'Europe, c'est une triste symphonie, mais pour les autres c'est parfait. Le jour de Pâques, selon l'usage de ces pays, le village immola un taureau, et vint me le présenter. J'en acceptai un morceau et leur fis servir le reste. Les musiciens voulurent encore m'assommer d'un concert pendant le déjeûner : j'étais

rudement fatigué des travaux de la semaine ; néanmoins, de peur de les attrister, il fallut payer de contenance. Je fis plus, je pris une flûte à bec, et leur fis voir que l'on pouvait faire une aussi belle musique que leur concert anamite.

Je n'ai encore baptisé que cinq adultes. Le plus jeune était une fille de vingt-deux à vingt-trois ans. Elle est morte deux mois après; heureuse si elle a su conserver la grâce de son baptême. Les autres étaient trois hommes et une femme, tous d'un âge avancé. Il est bien difficile à un Européen de se faire parfaitement entendre aux païens sur les choses de religion; mais nos écoliers les instruisent d'abord; encore ont-ils quelque peine à se faire bien comprendre.

J'ignore les desseins de Dieu sur ce royaume; mais de jour en jour les circonstances deviennent plus critiques. L'ancien Roi (Gia-Laong) ne protégeait pas la Religion, mais il laissait faire; car lui-même ne croyait pas aux idoles, quoique extérieurement il leur sacrifiât; mais le Roi son fils (Minh-Mênh) est superstitieux et adonné à l'idolâtrie au dernier point. Il a en haine la Religion chrétienne. Il ne parle pas de la persécuter encore, mais il a déjà dit qu'à la première chose qu'il entendrait sur les Pères européens, il les ferait prendre et charger de chaînes pour les renvoyer en Europe. Il ne lui sera pas difficile de nous avoir, car il a beaucoup d'espions, et nous avons beau nous revêtir des habits du pays, notre

figure et notre langage nous trahissent. Je ne crois cependant pas qu'il en vienne à l'exécution de ses menaces, tant qu'il aura à son service les deux mandarins français (MM. Chaigneau et Vannier); mais ces deux messieurs s'ennuient ici et pensent à retourner en France. Nous allons néanmoins toujours notre train, et mon avis est bien que malgré les circonstances difficiles, on aille toujours en avant. Ce qu'on a fait sera fait, et avec trop de timidité on n'eût pas fait grand'chose depuis cent ans. Je sais qu'il faut éviter les imprudences; mais en venant ici, ne savions-nous pas que nous nous exposions à bien des misères? D'ailleurs nous ne pouvons pas nous soustraire à l'astuce du Roi, qui doit savoir à présent combien nous sommes de missionnaires. En définitif, devrait-il s'inquiéter sur cinq ou six pauvres missionnaires qui viennent prêcher à ses peuples le respect et la fidélité qu'ils lui doivent? Mais le diable que nous voulons déposséder de son empire, doit faire jouer toutes ses machines, pour exciter le Roi contre nous et contre la Religion, d'autant plus que ce pauvre Roi est un de ceux qui servent le mieux ses intérêts. Vous voyez donc, mon cher curé, quelle est notre situation. Ici, comme ailleurs, ou pour mieux dire, ici plus qu'ailleurs, nous pouvons nous écrier tous les jours : *Seigneur, voilà que mon sort est entre vos mains!* Priez-donc le bon Dieu pour nous, engagez les personnes ferventes à prier

pour notre mission. Il ne me reste que peu de papier, pour me rappeler au souvenir des personnes qui veulent bien s'intéresser au petit vicaire, en particulier MM. Recorbet, Détard, etc. etc. Les dames de Saint-Michel font une bonne œuvre en priant pour les néophytes et pour les païens. Je me rappelle souvent Saint-Irénée et ses paroissiens. Donnez-moi quelques détails y relatifs, et réunissez-vous dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, avec celui que vous savez être si pauvre, si faible et néanmoins si chargé, et qui vous prie de recevoir les sentimens respectueux avec lesquels il a l'honneur d'être,

Monsieur et bien-aimé Curé,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

TABERD, *prêtre missionnaire apostolique.*

Quoique le Tong-king oriental ne soit pas une mission française, nous communiquerons à nos lecteurs quelques nouvelles arrivées de cette mission. L'Association de la Propagation de la Foi, par le vaste but qu'elle s'est proposé, embrasse dans sa charité toutes les missions catholiques; et si les aumônes qu'elle fournit doivent être d'abord distribuées aux missions que la France est chargée d'entretenir, les prières que l'Association

adresse au Seigneur, sollicitent sa miséricorde et l'assistance de sa grâce pour toutes les régions encore privées de la lumière, et pour tous les envoyés évangéliques, à quelque nation qu'ils appartiennent, qui ayant reçu leur mission de la chaire apostolique, vont porter la même foi à tous les peuples de la terre.

Les nouvelles reçues de la mission du Tong-king oriental sont très-récentes. C'est à Rome qu'elles sont parvenues. Cette mission est desservie, comme nous l'avons dit, par des religieux espagnols de l'ordre de Saint-Dominique.

Le Père Bonobin écrit en date du 24 juillet 1823, et donne des détails assez consolans. La paix dont jouit le pays, sert le zèle des missionnaires, et la maladie contagieuse qui a régné en 1820 et 1821, a encore excité leur courage. Aussi le nombre, comme la piété des fidèles, s'est accru pendant ce temps. Les mandarins mêmes, bien que plus attachés que les autres à la doctrine de Confucius, sont frappés des vérités chrétiennes, et on cite la conversion de l'un d'eux, qui, après une longue conférence avec un missionnaire, demeura persuadé que la Religion chrétienne est la plus digne de Dieu et la plus digne de l'homme. Un mandarin de deuxième classe, gouverneur de la province méridionale, protége les missionnaires. Il en est de même du gouverneur de la province orientale, dont le médecin et les principaux employés sont chrétiens. La

femme d'un mandarin de première classe a procuré un asile aux missionnaires. Le père Fernandez réside avec les pères tonquinais dans le collége établi par le vicaire apostolique; on y a célébré la fête de saint Dominique, et il s'y trouvait trois évêques et dix-huit religieux. Un fait arrivé en octobre 1821, a montré la considération que l'on a pour les missionnaires. Les frères du Rosaire étaient réunis dans une salle près de l'église, pour délibérer sur des objets relatifs à leur association, lorsque deux jeunes chrétiens prirent querelle au-dehors et en vinrent aux mains. Au lieu de s'adresser au missionnaire pour appaiser leur différend, comme c'est l'usage entre chrétiens, ils allèrent trouver le mandarin, disant que le Père n'était pas chez lui. Le mandarin ayant appris la fausseté de l'allégation, les condamna pour avoir troublé le voisinage de l'église, pour avoir décliné l'arbitrage du Père, et pour avoir menti. Un autre mandarin, voulant faire honte aux infidèles de leur conduite, leur opposait celle des chrétiens; ils sont, disait-il, désintéressés et charitables, tandis que les bonzes sont avares, ambitieux et mal réglés dans leurs mœurs. Lors de la Semaine-Sainte 1823, des bandes de voleurs infestant le pays, des soldats furent envoyés par les mandarins pour la sûreté des missionnaires. Quelques mandarins mêmes assistèrent aux cérémonies, et furent touchés de leur pompe ainsi que de notre doctrine. Le 29

juin 1821, tout un pays envoya des députés pour demander des catéchistes et embrasser la Religion chrétienne; un missionnaire s'y rendit et instruisit ces bonnes gens; le chef du pays, vieillard vénérable, donna l'exemple, et gagna tous les habitans. Le père Gatilépa, recteur du collége de théologie, est chargé de soutenir ces nouveaux chrétiens. Le père Fernandez a fait une autre conversion qui n'a pas eu moins d'éclat. D'importantes conquêtes ont aussi été opérées par la conversion du Ninh-Mong.

MISSIONS DU SU-TCHUEN.

Les nouvelles de la Mission du Su-tchuen ont été reçues au séminaire des Missions étrangères. Le Vice-roi de cette province, qui avait ralenti la persécution excitée par son prédécesseur, vient d'être remplacé par un nouveau Vice-roi, dont la première démarche a été de fulminer de nouveau toutes les menaces des édits en vigueur contre les chrétiens. Heureusement l'effet n'a pas suivi comme on pouvait le craindre, et la Religion, quoique toujours sous le glaive suspendu, respire comme dans une espèce de trève, dont rien ne garantit la durée, mais dont rien aussi ne présage la prochaine cessation.

Mgr. Fontana, évêque de Sinite et vicaire apostolique du Su-tchuen, donne les nouvelles suivantes, en date du 15 septembre 1823.

« La Religion chrétienne est prêchée librement dans toute l'étendue de ce vicariat apostolique. Je l'ai divisé en différens districts, comme il l'était avant la persécution; mais nous n'avons pas assez de prêtres pour en mettre dans tous les districts, dont quelques-uns sont même d'une trop vaste étendue pour pouvoir être visités facilement et en entier dans une année. Cependant le peu de prêtres que nous avons, ont visité en personne la plupart des chrétientés, en sorte que le grand nombre de nos chrétiens ont eu l'occasion d'entendre la parole de Dieu et de recevoir les sacremens. Dans le compte que tous ces prêtres m'ont rendu de leurs travaux, ils m'annoncent que partout un grand nombre de chrétiens, dont quelques-uns avaient apostasié pendant la persécution, et les autres étaient tombés dans un grand relâchement, se sont convertis, ont recommencé à pratiquer avec ferveur les exercices de la Religion, et font voir des fruits de pénitence. La Religion chrétienne a aussi été prêchée aux païens en différens endroits avec quelque succès. L'on a baptisé dans le courant de cette année (c'est-à-dire depuis le mois de septembre 1822 jusqu'au mois de septembre 1823) 273 adultes, 375 autres ont été admis au rang des catéchumènes destinés à recevoir le baptême l'année prochaine. De ce nombre sont quelques individus membres d'une secte appelée *Tamo-Kiao*, dont je ne sache pas que jusqu'à présent aucun membre se fut fait

chrétien. Si l'on peut en baptiser quelques-uns, j'espère que d'autres, attirés par leur exemple, embrasseront la foi de Jésus-Christ. 8357 enfans de païens ont reçu le baptême, étant en danger de mort (1). L'on a établi en plusieurs endroits de nouvelles écoles chrétiennes, les unes de garçons, les autres de filles. On peut donc dire que l'état du christianisme dans cette province est à peu près le même que pendant la dernière année du vénérable évêque de Tabraca, immédiatement avant la persécution générale, commencée en 1814. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu cette année, comme il y en a presque tous les ans, quelques petites persécutions contre les chré-

(1) L'année précédente le nombre des adultes baptisés avait été de 254, celui des enfans de païens baptisés à l'article de la mort, de 8,076, et celui des catéchumènes de 259. On voit qu'il y a eu une légère augmentation cette année. Dans les beaux jours de cette mission on a baptisé jusqu'à 2,000 adultes, 15,000 enfans, et formé 3,000 catéchumènes. Il est à remarquer que c'était pendant les plus terribles années de la révolution française, et quand cette mission, par conséquent, était privée de toute relation avec la France, et de tous les secours qu'elle en avait reçus jusqu'à cette époque. « Dans ce moment où le christianisme est persécuté en Europe, *écrivait l'auteur du Génie du Christianisme*, il se propage à la Chine. Ce feu qu'on avait cru éteint, s'est ranimé comme il arrive toujours après les persécutions. Au contraire des choses humaines, dont la nature est de périr dans les tourmens, la véritable Religion s'accroît dans l'adversité. Dieu l'a marquée du même sceau que la vertu. »

tiens : nous avons été même dans l'appréhension de voir la persécution générale se renouveler avec violence, à l'occasion du changement du Vice-roi. Le dernier Vice-roi qui, loin de se déclarer l'ennemi des chrétiens, paraissait leur être si favorable, que pendant son gouvernement la crainte de la persécution avait presque entièrement cessé, et qu'à l'ombre de sa protection les chrétiens pouvaient soutenir leurs droits civils devant les tribunaux ; ce Vice-roi, dis-je, a été rappelé à Péking pour y être élevé, dit-on, à une plus haute dignité. Son successeur a montré dès son entrée en fonction des sentimens bien différens. A peine arrivé dans la province, il a publié un édit rigoureux par lequel il défend la Religion chrétienne, renouvelle toutes les peines portées par les anciens édits contre les chrétiens, et ordonne à tous les mandarins, qui lui sont subordonnés, de rechercher les chrétiens et surtout les prédicateurs de la Religion, et de les punir sévèrement selon les lois déjà portées. Il se plaint de l'incorrigibilité des chrétiens, puisqu'il y en a partout qui se font reconnaître par des coutumes et des mœurs opposées à celles du reste de la nation. Ce témoignage rendu aux chrétiens par un homme qui en est l'ennemi, répare tant soit peu le scandale causé dans le temps de la persécution par la chûte d'un assez grand nombre, d'où le défunt Vice-roi (Chang-Ming), auteur de cette persécution, prit le prétexte de se

glorifier d'avoir entièrement aboli le christianisme dans le ressort de sa juridiction ; et les mandarins ses inférieurs lui répondirent dans le même sens : lassés et ennuyés de molester les chrétiens, ils lui dirent qu'il n'y en avait plus dans leurs districts. Au reste le nouvel édit de notre Vice-roi n'a point porté préjudice à la Religion ; les mandarins ne paraissent pas disposés à l'exécuter. Il y a eu, à la vérité, en quelques endroits, des satellites qui ont extorqué de l'argent des fidèles en les effrayant par des menaces, mais ils n'ont enchaîné personne. Il y a même des villes où l'édit n'a point été publié, quoiqu'il y ait des chrétiens dans ces villes ; et l'on dit que le Vice-roi sachant que, généralement parlant, les gouverneurs des villes n'étaient point portés à persécuter les chrétiens, leur a permis de ne point les faire arrêter. Et même dans la ville capitale, depuis que l'édit a été publié, on n'a fait aucune perquisition pour découvrir les chrétiens qui y sont. En conséquence, partout les chrétiens ont pu pratiquer tranquillement leurs exercices de Religion, et les prêtres visiter leurs chrétientés, comme si aucun édit n'avait été porté contre la Religion.

» Les chrétientés des provinces de Yun-nan et de Kouei-tcheou (1) ont aussi été visitées cette

(1) Ces deux provinces au midi du Su-tchuen avaient d'abord formé deux vicariats apostoliques distincts. Ce n'est que

année. L'année dernière j'envoyai un prêtre visiter les chrétientés de la province de Yun-nan, les plus éloignées; il n'en visita qu'un petit nombre. C'est pourquoi cette année, j'ai envoyé un autre prêtre visiter les autres chrétientés de cette province, qui ne l'ont point été depuis plusieurs années. Ce prêtre n'est pas encore de retour, et je n'ai point reçu de relation de son voyage; mais d'après le compte que m'a rendu celui qui était allé l'année dernière dans cette province, je vois que ces chrétiens, quoique dépourvus de tous secours spirituels pendant plusieurs années, ont conservé la foi; que dans quelques endroits des infidèles ont embrassé la Religion; et qu'il y a espérance de la voir se propager dans cette province. Quant à la province de Kouei-tcheou, le nombre des chrétiens y est bien diminué; ceux qui restent sont extrêmement pauvres, occupés depuis le grand matin jusqu'à la nuit aux travaux les plus pénibles, pour gagner leur vie, et d'ailleurs si dispersés, si éloignés les uns des autres, qu'il est bien plus difficile de leur administrer les secours de la Religion qu'à ceux des autres provinces. Cependant chaque année deux prêtres vont les visiter.

» La facilité que nous avons eue, depuis que

---

vers le milieu du siècle dernier que leur administration spirituelle a été confiée au vicaire apostolique du Su-tchuen. La province du Su-tchuen elle seule est plus grande que la France.

la persécution est ralentie, d'ordonner plusieurs nouveaux prêtres pour remplacer ceux que la mort ou l'exil nous ont enlevés, a beaucoup contribué à conserver la foi parmi nos chrétiens, et à la faire revivre dans ceux qui, effrayés des dangers de la persécution, avaient renoncé à tous les exercices de Religion. Mgr. l'évêque de Maxula m'a été plus utile que qui que ce soit : il m'est surtout du plus grand secours pour le choix des écoliers que nous envoyons à Pinang, et pour préparer à la réception des saints ordres les élèves qui reviennent de ce collége. Mais ce digne prélat a été affligé cette année d'un ulcère à un pied, qui n'est point entièrement guéri. Cette plaie ne paraît pas dangereuse, cependant on a quelque crainte qu'elle ne devienne incurable (1).

» Je me recommande à vos prières et saints Sacrifices, et suis avec respect, etc. »

On a aussi reçu une lettre de Mgr. Pérocheau, évêque de Maxula et coadjuteur du vicaire apostolique du Su-tchuen, en date du 22 septembre 1823.

« Au commencement de cette année, écrit-il, nous avons changé de Vice-roi. Le nouveau était à peine arrivé dans la capitale de la province, qu'il a publié un édit foudroyant contre notre

(1) Mgr. l'évêque de Sinite dit dans une lettre du 22 septembre 1824, que Mgr. l'évêque de Maxula jouissait d'une santé beaucoup meilleure que les années précédentes.

sainte Religion; ..... nous avons continué, Mgr. de Sinite et moi, la visite de nos chers chrétiens, comme auparavant. Nos prêtres n'ont point interrompu leurs fonctions, les chrétiens n'ont point cessé de prier en commun et à haute voix; les maîtres et maîtresses des écoles chrétiennes (malheureusement en petit nombre), ont aussi continué à recevoir et instruire leurs élèves. Lorsque l'édit parut, les païens n'en firent pas grand cas; un certain nombre d'entr'eux disaient hautement : *Il faut bien que celui-ci* (le Vice-roi) *fasse comme les autres. Qu'ont fait les pauvres chrétiens?* etc. D'autres firent courir le bruit que le Vice-roi était mort trois jours après son arrivée; ils sont persuadés que les persécuteurs des chrétiens finissent mal; ils en ont plusieurs exemples récens dans cette dernière persécution. (La mort de l'Empereur Kia-King et du Vice-roi du Su-tchuen Chang-Ming.)

» Le mois dernier, un jeune homme exilé en Tartarie pour la foi, est revenu chez lui; il assure que c'est en vertu de l'indulgence accordée par l'Empereur, lors de son avènement à la couronne, et que tous ses compagnons d'exil reviendront aussi sous peu. J'ai vu une lettre, écrite par cinq chrétiens exilés pour la foi en Tartarie, qui annonce que, l'an prochain, ils arriveront dans le sein de leurs familles, en vertu de la même indulgence. D'autres confesseurs exilés en Tartarie, dans un lieu un peu éloigné

du lieu d'exil des précédens, écrivent pour demander de l'argent, sans annoncer qu'ils doivent revenir. Un de nos prêtres, exilé en Tartarie, vient d'écrire à monseigneur l'évêque de Sinite, et ne dit pas un mot sur son retour, le contenu de sa lettre paraît annoncer le contraire. Cette espèce de contradiction s'explique facilement, quand on sait que les mandarins fort éloignés de l'Empereur font à peu près ce qu'ils veulent. L'indulgence de l'Empereur doit être appliquée aux chrétiens; les bons mandarins la leur appliqueront peut-être, et les mauvais ne la leur appliqueront pas : la suite nous instruira parfaitement de cette affaire.

Il nous reste six écoliers qui ont fait leurs études à Pinang; deux ou trois d'entr'eux pourront recevoir la prêtrise l'an prochain. Le nombre de nos prêtres ne suffit point encore pour que tous nos chrétiens puissent être visités et administrés une fois chaque année. Je vous conjure de nous envoyer, le plus promptement possible, de bons ouvriers évangéliques.

» J'ai l'honneur d'être avec respect, etc. »

C'est dans l'année 1820 que monseigneur l'évêque de Maxula est arrivé en Chine. Il avait été sacré à Paris, le 1.er février 1818, dans l'église des *Missions étrangères*. Quelques jours après, M. l'abbé Legris Duval prononça dans cette même église, à l'occasion du départ du nouvel

évêque, un discours sur les Missions, qui présenta, au témoignage du cardinal de Beausset, de grandes vues sur cette belle et noble institution. *Il remonta,* dit Mgr de Beausset, *à l'origine de ces missions lointaines dont le dévouement le plus admirable avait pu seul inspirer la première pensée, et dont la politique et le commerce avaient recueilli de si grands avantages. Il rappela toute l'importance que la pieuse sagesse de nos Rois avait cru devoir y attacher, la protection constante qu'ils leur avaient accordée, et tous les genres de secours qu'ils avaient affectés à leur établissement et à leurs progrès. Louis XIV, celui de nos Rois qui, par une sorte d'inspiration naturelle, saisissait toujours avec le sentiment de sa grande âme tout ce qui tendait à propager les bienfaits de la Religion et la gloire du nom français, devait être et fut plus que tout autre encore l'éclatant protecteur des Missions étrangères. Elles portèrent le nom, la grandeur et la majesté de ce prince dans les contrées de la terre les plus éloignées. L'abbé Duval retraça avec douleur leur état actuel que peut à peine soutenir, au milieu des plus terribles épreuves, le zèle des prêtres vertueux qui traversent les mers, et vont braver la mort pour rallumer le flambeau de la foi près de s'éteindre. Il était impossible de peindre une situation si déplorable, sans donner de jus-*

les regrets à la mémoire de ces hommes apostoliques qui avaient fondé avec tant d'art, de patience et de génie, ces grandes colonies du christianisme, et dont un événement assez connu a interrompu la succession. L'abbé Duval ne négligea pas cette occasion d'arracher les Français à leur indifférence pour des établissemens si précieux, en leur opposant l'exemple d'une nation rivale bien plus attentive sur ses intérêts. On voit en effet l'Angleterre faire sans regrets de grands sacrifices, et concilier avec prudence le soin de répandre au loin les publications de ses sociétés bibliques avec l'art de les faire servir à l'accroissement de sa prospérité commerciale.

Mgr. l'évêque de Maxula s'embarqua au Hâvre le 4 avril 1818. Arrivé en Cochinchine dans le courant d'avril de l'année suivante, il n'y fit qu'un court séjour, et se rendit au Tong-king, où il passa le reste de cette année, attendant des conducteurs chinois que monseigneur Fontana devait envoyer au-devant de lui. Ces conducteurs arrivèrent au Tong-king, au commencement de janvier 1820. Ils étaient trois : l'un d'eux y était envoyé pour recevoir les saints ordres. Monseigneur l'évêque de Maxula les lui conféra, et se rendit ensuite à la ville royale. Il y avait peu d'espoir qu'il y pût trouver une barque pour faire route vers la Chine, parce que c'était la saison où les marchands reviennent de Chine au lieu d'y

aller. Mais, par une disposition toute particulière de la divine Providence, il se trouva des barques qui remontaient le fleuve. Monseigneur de Maxula partit de la ville royale vers la fin de janvier; et, malgré les dangers dont la route est semée, il arriva heureusement au Su-tchuen, vers la fin du mois de mars. Ce fut le jour de Pâques (2 avril) qu'il eut le bonheur d'y célébrer la sainte Messe la première fois. Six semaines après, le dimanche de la Pentecôte, il sacra monseigneur Fontana, élu évêque de Sinite, et vicaire apostolique du Su-tchuen. Le samedi suivant, celui-ci ordonna prêtres quatre sujets, auxquels monseigneur de Maxula avait conféré, depuis son arrivée, tous les ordres, jusqu'au diaconat inclusivement. Deux autres prêtres avaient été ordonnés au Tong-king, l'un par monseigneur l'évêque de Maxula comme on l'a dit plus haut, l'autre, en 1818, par monseigneur de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental. « A la vue de ces nouveaux ouvriers évangéliques, la mission du Su-tchuen, dit monseigneur de Sinite dans une de ses lettres, commença à quitter ses habits de deuil. Les chrétiens dans les transports de la joie qu'excitait en eux l'arrivée d'un évêque, s'écriaient : Non, l'enfer ne prévaudra pas contre cette portion de l'église, puisqu'il y a toujours des ministres sacrés pleins de courage, qui ne craignent pas d'affronter les plus grands périls pour venir à son secours! »

MISSIONS

DU TONG-KING ET DE LA COCHINCHINE.

Les nouvelles reçues de ces missions sont affligeantes. L'évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental, vieillard septuagénaire, a vu mourir son second coadjuteur, Mgr. Guérard, évêque de Castorie. En Cochinchine, M. Jarot, provicaire-général du vicaire apostolique, missionnaire dans ce pays depuis trente ans, a terminé sa carrière; et peu de temps après, le vicaire apostolique lui-même, monseigneur Labartette, évêque de Véren, le doyen des missionnaires français en Asie, a suivi dans la tombe son deuxième coadjuteur, monseigneur Audemar, évêque d'Adran, mort l'année précédente. Cette dernière mission, privée ainsi tout-à-coup de tous ses supérieurs, se trouvait réduite à trois jeunes prêtres français, dont le moins nouveau avait pris en main les rênes de cette église désolée. Des lettres récentes du Tong-king et de Macao annoncent que la mort vient encore d'enlever ce missionnaire, M. Thomassin, jeune ecclésiastique du diocèse d'Angers, parti de France avec Mgr. l'évêque de Maxula, et arrivé en Co-

chinchine dans l'année 1819. Il était d'une faible santé. Il est mort le 24 mai 1824. La vaste mission de Cochinchine, qui comprend encore le Ciampa et le royaume de Camboge, se trouve donc réduite à deux jeunes missionnaires français, MM. Taberd du diocèse de Lyon, et Gagelin du diocèse de Besançon, arrivés seulement en l'année 1821. M. Taberd, comme plus ancien dans les ordres, a dû prendre la direction de la mission.

Monseigneur l'évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental, a écrit la lettre suivante à M. Langlois, directeur du séminaire des Missions étrangères, à la date du 27 mai 1823, un mois avant la mort de monseigneur Guérard, son coadjuteur.

« Je désirerais avoir assez de santé pour vous écrire au long; mais me voilà dans ma 72e année, mes forces diminuent de jour en jour, et je n'écris qu'avec la plus grande peine; je ne puis plus prêcher, ni entendre les confessions; je dis la sainte Messe dans une chapelle particulière, et ne prononce qu'à voix assez basse ce qu'il faudrait prononcer à voix haute. Voilà, cher confrère, la condition à laquelle se trouve réduit le pauvre évêque de Gortyne, qui va sous peu entrer dans la voie commune à toute chair. Il souffre, mais beaucoup moins que ses péchés ne méritent. Daignez par vos prières lui obtenir patience en ce monde et miséricorde dans l'autre.

» Le règne de S. M. Minh-Mênh ne nous an-

nonce rien de bon. Il a déjà manifesté sa haine contre notre sainte Religion, et s'il n'a pas encore donné d'édit pour la persécuter, nous le devons uniquement à la crainte qu'il a qu'une pareille démarche ne lui fasse perdre l'empire, ainsi qu'il est arrivé aux princes persécuteurs qui l'ont précédé. On m'a rapporté que son père, ayant appris la persécution excitée par l'usurpateur qui avait envahi son trône, battit aussitôt les mains de joie, dans l'espérance que cette circonstance lui ferait bientôt recouvrer son royaume. Les voleurs continuent à piller et à incendier partout où ils paraissent. La nuit, on les entend tirer des coups de fusil pour signal de réunion. Cinq détachemens de ces barbares étaient venus pour piller mon petit ermitage, mais ayant vu les habitans du village et nos élèves faire bonne contenance, ils allèrent chercher fortune ailleurs. Néanmoins, je quittai mon gîte au mois de décembre dernier, dans la pensée que mon absence ralentirait leur ardeur pour le pillage. Mais enfin, le 21 avril, j'ai cédé aux instances de plusieurs personnages qui m'ont engagé à y revenir.

» Le choléra-morbus recommence à faire de terribles ravages. Le père Khiêt, qui avait été votre élève, après avoir enterré, le 2 de ce mois, un de ses catéchistes, est mort lui-même, le 10, de cette cruelle maladie (1). Le même jour, j'en

(1) M. Langlois, aujourd'hui supérieur du séminaire des *Missions étrangères*, a été, pendant plusieurs années, mis-

éprouvai aussi les symptômes, mais la Providence m'a conservé. Trois élèves d'un de nos prêtres, deux religieuses amantes de la croix, et un grand nombre de chrétiens viennent de mourir tout récemment. Cette peste qui dure depuis quatre ou cinq ans, enlève beaucoup de monde. On compte deux cents personnes mortes dans le seul village de Ke-sui, et au moins cent cinquante dans celui de Ke-dâm qui en est voisin. Les païens meurent en plus grand nombre, non-seulement parce qu'ils sont plus nombreux, mais encore par le défaut de secours mutuels. Ajoutez à ce fléau celui de la famine, qui se fait cruellement sen-

---

sionnaire au Ton-king où il a échappé à bien des dangers. M. de la Bisachère, l'un des directeurs de ce séminaire, a exercé, à la même époque et dans la même contrée, le ministère alors très-périlleux des missions. Ce missionnaire, fuyant la persécution, passa sept mois avec quatre de ses élèves sur un rocher inhabité et très-élevé, au milieu de la mer, à huit lieues du rivage. Des pêcheurs chrétiens lui portaient de tems en tems du riz et des poissons. Cette retraite ayant été dénoncée, dix-sept barques portant des mandarins et trois cents soldats armés de fusils, vinrent bloquer le rocher. Mais les soldats, après avoir fait des recherches dans le bas, et être même montés jusqu'au milieu, n'apercevant aucun vestige d'homme, se retirèrent, persuadés que le lieu était inhabitable, et maudissant le dénonciateur, qui fut condamné à une grosse amende, comme s'étant évidemment moqué des mandarins. Un troisième directeur du séminaire des *Missions étrangères*, M. Dubois, a passé un grand nombre d'années dans la mission des Malabares, sur la côte de Coromandel.

tir, et réduit le peuple à la plus déplorable misère.

» Je vous remercie des soins que vous prenez pour nous procurer des coopérateurs. *Insta opportunè, importunè.* Si notre mission avait sept ou huit bons missionnaires européens pour gouverner les colléges, les séminaires, et surveiller les prêtres indigènes, il y aurait moyen de l'étendre. Il y a sûrement beaucoup de bien à faire en France, mais si nosseigneurs les évêques, vrais successeurs des apôtres, pensaient tous comme le bienheureux évêque de Genève, le grand saint François de Sales, que, outre le soin particulier de leur diocèse, ils doivent aussi tâcher de procurer le bien commun de l'Eglise universelle; je pense que, non-seulement ils ne regretteraient pas la perte d'un ou de deux sujets, qui, en qualité de leurs députés, iraient porter la lumière de la foi dans les régions infidèles, mais qu'ils se réjouiraient d'avoir, dans les pays idolâtres, des intercesseurs dont les bonnes œuvres seraient en partie leur ouvrage. Je vous dirai à ce sujet que je ne passe pas un jour sans prier en particulier pour feu monseigneur de la Rochefoucaud, archevêque de Rouen, qui me donna son consentement exprès pour me consacrer à l'œuvre des missions. *C'est une bien bonne œuvre, me dit-il, je ne m'opposerai jamais à votre vocation.* »

M. Langlois a aussi reçu une lettre de M. Eyot,

missionnaire apostolique au Tong-king, en date du 5 mai 1823.

« MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

» Votre lettre du 15 février 1822 m'a été apportée par M. Havard, qui est arrivé ce carême au Tong-king. Son arrivée a été très-heureuse. Parti de Macao sur un bâtiment chinois, il aborda à Vi-hoang (1). Comme il y a des chrétiens dans ce gouvernement, ce cher confrère fut bientôt conduit au lieu où était alors monseigneur l'évêque de Gortyne. Tous les effets qu'il apportait pour les deux missions de Cochinchine et du Tong-king, furent aussitôt mis en lieu de sûreté.

» L'ambassade envoyée par l'Empereur de Chine pour intrôniser le nouveau Roi, selon la coutume, étant arrivée sur la fin de l'année dernière, le Roi est venu de Cochinchine au Tong-king pour l'y recevoir. Son voyage a causé de grandes dépenses, qui ont écrasé le peuple : il a fallu faire de distance en distance des maisons pour que Sa Majesté pût s'y reposer. Elle ne s'y est guère arrêtée. Il a fallu réparer les routes. Ceux qui sont à la tête des affaires ont profité de l'occasion pour imposer des charges exhorbitantes, et s'enrichir eux-mêmes aux dépens des

(1) Vi-hoang est la résidence du gouverneur de la partie orientale de la province du midi.

pauvres. Le Roi ayant voyagé par un tems presque toujours pluvieux et froid, étant accompagné d'un grand nombre de mandarins et de soldats, beaucoup sont morts de froid et de misère. Pendant le séjour qu'il fit à la ville royale du Tong-king (1), en attendant les Chinois qui n'étaient point encore arrivés, il visita différentes pagodes, donna de l'argent pour leur entretien, et témoigna beaucoup d'attachement aux choses superstitieuses. Dès que l'ambassade de Chine se fut acquittée de la commission dont elle était chargée, le Roi repartit aussitôt pour la Cochinchine, et fit la route avec tant de précipitation, qu'il n'y eut plus du tout d'ordre dans la marche. Ceux qui pouvaient suivre, suivaient; les autres venaient plus tard. La cause d'une marche si prompte, est qu'on touchait à la fin de la douzième lune, et que le Roi voulait arriver à

(1) La ville royale du Tong-king, nommée dans le langage familier Ke-cho ou *le grand marché*, parce qu'on y tient marché tous les jours, a pour nom véritable Thang-lông-thanh, ou *ville du dragon jaune*, à cause d'une vision qu'eut le premier Roi de la dynastie Ly qui rétablit cette ville au commencement du onzième siècle. Elle avait été fondée au commencement du septième, lorsque le Tong-king n'était encore qu'une province de l'empire de Chine, gouvernée par un officier de l'Empereur. Sur la fin du dixième siècle, un Roi du Tong-king avait fait bâtir une autre ville plus à l'occident, qui servit de résidence aux Rois du pays pendant une cinquantaine d'années.

Phù-xuân (1) le premier jour de la nouvelle année. Il arriva en effet la veille de ce jour.

» Jusqu'au mois de janvier de cette année, les choses allaient leur train ordinaire; mais depuis, ce n'a été pendant long-temps que désordre et confusion universelle. Des voleurs, réunis en bandes nombreuses, pillaient et incendiaient de tous côtés. Dans chaque village on se tenait sur ses gardes, on s'armait de piques et de bâtons pour les repousser, on se battait contre eux. Pour les mandarins et leurs soldats, ils ne portaient aucun secours à ceux qui étaient attaqués par ces brigands; ils laissaient ceux-ci exercer leurs ravages jusqu'auprès de la citadelle du gouvernement, et contens d'en fermer les portes, ils ne faisaient rien pour les repousser. Aussi, que de dégâts, que de misère! Mgr. l'évêque de Gortyne, menacé par les brigands, fut obligé d'abandonner le lieu de sa résidence ordinaire, et de venir dans un endroit moins exposé. Sur ces entrefaites, une guerre se déclara sur les confins du royaume, du côté de la Chine, et augmenta

(1) C'est la capitale de tout le royaume de Cochinchine. Elle est bâtie dans une île formée par les bras d'un fleuve que d'assez grands vaisseaux peuvent remonter. Les fortifications de cette ville ont été construites à l'européenne en 1804. Il n'y a dans l'intérieur de ces fortifications que le palais du Roi, les habitations de sa garde et les tribunaux. Le peuple et une grande partie des mandarins demeurent dans les communes environnantes de l'autre côté du fleuve.

beaucoup le désordre. Les bruits qu'on répandit semblaient annoncer une révolution générale : on ne savait à quoi tout cela aboutirait.

» Pendant tout ce tumulte, je continuais la visite des chrétientés ; mais Mgr. de Gortyne me rappela pour préparer des diacres à recevoir la prêtrise : Sa Grandeur en ordonna dix-neuf le samedi de la Passion. Elle passa aussi les fêtes de Paques avec nous à la communauté. Le Jeudi-Saint elle fit la bénédiction des saintes huiles, qu'elle eut peine de finir, à cause d'un accident qui lui arriva vers la fin de la bénédiction. Comme cet accident lui arrive fréquemment, elle n'osa officier à aucune des fêtes ; elle dit la messe en particulier. Nous étions réunis, Monseigneur, M. Ollivier, M. Havard, M. Imbert et moi. M. Imbert qui est depuis tant d'années en route pour se rendre en Chine, n'a pu encore y pénétrer. Il espérait à la fin de l'année dernière s'acheminer vers les confins du Tong-king, mais la guerre qui existait pour lors en ces contrées, lui a fermé toutes les voies. On arrêtait toutes les barques pour porter les munitions de guerre. Nous ignorons si les courriers de Chine sont venus à sa rencontre, comme de coutume. S'ils sont venus, ils auront été obligés de s'en retourner, sans pouvoir pénétrer au Tong-king : peut-être viendront-ils le chercher à la fin de cette année, car la guerre est terminée. Quatre généraux ont eu la tête tranchée ; le reste a été mis en déroute ; plu-

sieurs chefs de voleurs ont été arrêtés et exécutés, de sorte que l'ordre est à peu près rétabli. Il y a cependant des endroits où ces brigands viennent encore lever des contributions, peu de villages les refusent, dans la crainte d'être incendiés.

» Le bruit courait vers la fin de l'année dernière que la Religion chrétienne allait être défendue. Le Roi, dit-on, fit une longue harangue à notre sujet; tous les mandarins furent d'avis qu'il fallait aussitôt porter un édit de persécution. Non, dit le Roi, les rebelles Tayson portèrent un édit et persécutèrent la Religion; mais ils ne purent venir à bout de l'abolir, il faut prendre un autre moyen. On ignore quel est ce moyen que le Roi veut prendre. J'ai entendu dire qu'il avait donné le nouveau code de lois à corriger au premier des mandarins lettrés, qu'on devait en retrancher quelques lois et y en ajouter de nouvelles, et que c'est dans l'addition qu'on doit insérer un article contre la Religion chrétienne, afin qu'elle soit prohibée autant de temps que durera ce code. Mais je viens d'apprendre que le grand mandarin chargé de la révision du code a été disgracié, dépouillé de toutes ses dignités, et réduit à la condition de simple particulier. Voilà donc la correction des lois suspendue; ainsi Dieu traverse, quand il lui plaît, les desseins des hommes. M. Jarot a écrit que le Roi a refusé le présent qu'on lui fit au premier de l'an, au nom des missionnaires du Tong-

king, suivant la coutume : ce qui n'est pas d'un bon augure.

» Le riz est fort cher, aussi les mendians fourmillent. Le choléra-morbus, qui emporta tant de monde il y a deux ans, recommence ses ravages; beaucoup sont morts récemment. Les maîtres en sortilége profitent de l'occasion pour tromper le peuple, et gagner de l'argent; mais beaucoup de gens meurent victimes de leurs mensonges. Un de ces imposteurs vint dernièrement dans un village voisin de notre communauté; il débita qu'un des coins de l'autre monde était tombé en ruine, que le Roi de Cochinchine mort récemment avait été, comme homme à talent et sachant bâtir des murs, chargé des réparations, et que, comme il manquait de monde pour l'ouvrage, il était venu prendre de ses anciens sujets. Aussi plusieurs de ces aveugles, lorsqu'ils étaient attaqués par la maladie, s'écriaient : *Ne me saisissez pas ! je vous demande grâce !* Mais la maladie ne leur faisait point de grâce.

» Un autre sorcier, faisant l'homme de grande importance, arrive au gouvernement de Vânsang, et s'annonce comme un savant qui va arrêter l'épidémie. Il affiche à la porte du gouvernement un placard écrit en caractères inconnus. Le placard à peine affiché, ce savant menteur est saisi de la maladie, et meurt en un instant. Combien d'autres fourbes du même genre sont morts pendant qu'ils faisaient des superstition

pour guérir les autres ! Malgré cela, ces insensés n'ouvrent point les yeux, et n'abandonnent point des imposteurs qui les trompent si manifestement.

» Je reviens de Ké-bac ; je n'ai pu encore pénétrer dans le district de Son-miêng. Les voleurs y sont en si grand nombre qu'ils mettent tout à feu et à sang, et ils sont tellement redoutés que plusieurs villages se soumettent à leur joug qui n'est pas léger ; car, aujourd'hui, il faut nourrir quarante ou cinquante de ces brigands ; quelques jours après, il faut leur donner de l'argent : ils moissonnent même dans les champs en plein jour ce qu'ils n'ont point semé. On vient d'envoyer un millier de soldats à leur poursuite ; mais pourront-ils rétablir l'ordre et la paix ? Les mandarins et leurs soldats font leurs recherches le jour ; et les brigands qui ont leurs chefs, et qui sont armés comme les soldats, font leur visite pendant la nuit.

» Je me recommande à vos prières et à vos saints Sacrifices, et j'ai l'honneur d'être, etc.

» *P. S.* Je reçois de tristes nouvelles, celles de la mort de M. Jarot, arrivée le 22 mai, et de Mgr. Guérard, évêque de Castorie, arrivée le 18 juin. »

La mort de Mgr. Guérard était prévue depuis quelque temps. L'affaiblissement dans lequel il était tombé en était le triste présage. Lui-même

en avait le pressentiment, et dans une lettre qu'il écrivait, peu de mois auparavant, à M. de la Bissachère, directeur du séminaire des Missions étrangères : *Il n'y a plus d'huile à ma lampe*, disait-il, *il est impossible qu'elle ne s'éteigne pas bientôt. La seule chose qui me touche*, ajoutait-il, *c'est l'état déplorable auquel je vois notre pauvre mission réduite. Mgr. de Gortyne est aux abois ; M. Eyot est un peu plus jeune que moi, mais il a cependant* 60 *ans passés, et il ne saurait me survivre long-temps, vu ses infirmités. Les seuls missionnaires travaillans sont donc M. Jeantet qui est d'une faible santé et M. Ollivier, tous les deux sans expérience, et commençant à peine à parler la langue du pays. Ce sont à la vérité deux bons sujets remplis de zèle ; mais cela ne suffit pas pour gouverner une mission telle que celle du Tong-king.*

Mgr. Guérard était au Tong-king depuis 33 ans. C'est de lui que M. Magdinier disait dans une de ses lettres : « Il y a au Tong-king un évêque que je révère tant, sans l'avoir vu, que j'irais lui baiser les pieds au bout du monde. » Pendant les jours de sa longue carrière, une providence particulière sembla veiller sur les jours de ce saint missionnaire, et il échappa plusieurs fois, comme par miracle, à la gueule des tigres et à la fureur des païens. « J'ai vu un tigre de fort près, écrivait-il en 1792. Il a pris trois hom-

mes, pour ainsi dire, à mes côtés; un surtout qui n'était qu'à environ sept à huit pieds de moi. Secourus à temps, ils n'en sont pas morts. Ils en ont été quittes pour quelques coups de patte, dont chaque griffe a fait une plaie à loger un œuf de poule. Celui qui était blessé le moins dangereusement avait reçu trois coups, l'un au côté, l'autre aux reins, et le troisième à la jambe. La plaie du côté était affreuse; les entrailles étaient presque à découvert. Le tigre est laid et ressemble au chat. Celui dont je parle était de la hauteur d'un beau poulain de trois ans, mais bien plus long; il était tigré noir sur le dos, et tigré rouge sur les côtés; c'est l'espèce qui mange les hommes. Remarquez, cher ami, la providence de notre bon Maître : la nuit précédente, j'avais traversé deux fois, pour aller administrer un malade, les broussailles où était le tigre, et nous ne l'avions ni vu ni entendu. »

Dans la même lettre, Mgr. Guérard racontait comment il avait échappé à un péril d'un autre genre : « J'étais parti pour aller administrer des malades : à peine sorti du village, je vis trois fois le sabre levé pour me trancher la tête. Je disais mon chapelet, et notre bonne Mère m'obtint la grâce de n'avoir pas peur. Voici comment la chose arriva. Vingt soldats environ couraient par pelotons après un chef de village, qu'ils voulaient égorger. Ils étaient comme des enragés, et en cet état ils ne considèrent rien, ils égorgent tout ce

qu'ils rencontrent. Je me trouve vis-à-vis d'un qui met aussitôt le sabre à la main et se dispose à me frapper. Je m'arrête court et le regarde fixement. Tout déterminé qu'il était, il baissa la vue et n'osa me regarder en face. Il tenait cependant son sabre toujours levé. Le Seigneur me faisant la grâce de conserver un grand sang-froid, je demandai à ce soldat ce qu'il voulait, et pourquoi il en agissait ainsi : *D'où venez-vous ? où allez-vous ? où demeurez-vous ?* Telle fut sa réponse. *Je viens de visiter un malade*, repris-je, *je vais en visiter un autre. Je suis un prêtre de la seule vraie Religion ; je n'ai point de demeure fixe ; je vais partout où le besoin du prochain m'appelle.* Il me quitte et je continue ma route. Quelques pas plus loin, j'en rencontre cinq ou six autres ; mêmes démonstrations, mêmes questions, mêmes réponses. Enfin une troisième fois, j'en vois encore d'autres venir à moi comme des furibonds, le sabre nu, se préparant à me trancher la tête. Alors je pense à offrir ma vie à notre bon Jésus, me recommande à la Sainte-Vierge, à mon ange gardien. Les soldats n'étaient pas encore à moi qu'ils criaient déjà : *Où vas-tu ? d'où viens-tu ?* M'avançant toujours à leur rencontre, je leur réponds tranquillement ce que j'avais répondu aux autres. Les bras leur tombent. Il n'y avait qu'un petit chemin au milieu d'une route pleine de boue ; ils mirent tous le pied dans la boue pour me laisser passer. Ils me

regardaient d'un air tout stupéfait, et enfin ils s'enfuirent. Echappé d'un danger si imminent, je dis le *Te Deum*, et continuai mon chapelet en actions de grâces. »

Mgr. Guérard apprit au fond de sa mission la terrible catastrophe de la révolution française. Il la déplore éloquemment dans une de ses lettres : « Nous avons reçu le récit abrégé des malheurs de notre infortunée patrie. Quel coup pour votre pauvre ami ! La France république, hérétique, plus barbare que nos barbares Tong-kinais, et plus altérée du sang des membres de Jésus-Christ que les anciens tyrans ! Pourrais-je le croire, si je n'avais été témoin des signes sinistres qui ne présageaient que trop certainement cette affreuse persécution ? Mon tendre frère, où êtes-vous ? Où êtes-vous, mon cher ami ? Où sont tous mes pauvres enfans que je chérissais si tendrement en Notre-Seigneur ? J'aime à me persuader qu'ils sont prêts à se laisser égorger mille fois, plutôt que d'être infidèles en la moindre chose. J'envie votre bonheur : j'appelle votre bonheur ce qui est un malheur pour bien d'autres. Mon cœur est trop serré pour en dire davantage. J'embrasse les chaînes de tous nos illustres confesseurs ; je baise les pieds de tous nos glorieux martyrs. Je m'unis à tous vos maux, à toutes vos bonnes œuvres, etc. etc. »

Le rédacteur du journal *l'Ami de la Religion et du Roi*, M. Picot, a inséré dans une de ses

feuilles quelques détails sur Mgr. Guérard, dont il a été autrefois l'élève :

« Mgr. Jean-Jacques Guérard, dit-il, est né au diocèse de Bayeux, de parens peu aisés. Il n'avait pas d'abord fait d'études, et ce fut en assistant au catéchisme pour sa première communion qu'il se sentit pressé du désir de prêcher la foi. Sa vocation naissante et son intelligence touchèrent le curé, qui lui montra les premiers élémens du latin. Le progrès du jeune homme furent rapides. On l'envoya au collége à Caen, et son application fut telle qu'en peu d'années il eut parcouru le cercle ordinaire des études. Il avait surtout une grande facilité pour les langues, il apprit en se jouant le grec et l'hébreu, et trouvait le temps de former quelques disciples. Devenu prêtre, il se rendit au séminaire des Missions étrangères. Les larmes et les besoins d'une mère le forcèrent de suspendre pour quelque temps l'exécution de son dessein; mais il s'arracha enfin des liens d'une famille chère, et, après être rentré au séminaire, il partit de Paris le 11 décembre 1789, avec quelques autres missionnaires. J'eus la joie de le voir à son passage à Orléans, où il logea au séminaire, et je reçus les derniers adieux d'un apôtre.

» Mgr. Guérard et ses confrères arrivèrent à Macao le 30 septembre 1790 : on le destina pour la mission du Tong-king qui venait de perdre coup sur coup quatre missionnaires. Il y déploya

tout son zèle, son dévouement et son courage. La persécution qui s'éleva en 1798, ne l'empêcha point de visiter et d'administrer les chrétiens. Il forma, vers 1803, un petit collége où il élevait quarante ou cinquante jeunes gens. De plus, il donnait des retraites aux chrétiens et aux religieuses. Dans ces retraites, il prêchait trois ou quatre fois le jour. *Depuis que j'ai une hernie*, écrivait-il le 10 avril 1809, *c'est une grande peine pour moi de parler haut, mais je suis bien dédommagé de mes peines par le fruit que les âmes en retirent.* Le 22 mai 1816, Mgr. Charles Lamothe, évêque de Castorie et coadjuteur du vicaire apostolique du Tong-king occidental, étant mort, Mgr. Guérard fut choisi pour lui succéder. »

Les nouvelles de la mission de Cochinchine reçues à l'établissement des Missions étrangères ont été envoyées par M. Gagelin, prêtre missionnaire (1) dont on a pu lire plusieurs lettres plus haut.

Collége de haute Cochinchine, le 27 octobre 1823.

MM.

« Nous avons reçu tous les effets, paquets et lettres que vous avez eu la bonté de nous en-

(1) M. Gagelin qui n'était que sous-diacre quand il partit de France vers la fin de 1820, a été ordonné prêtre dans sa mission.

voyer. Nous aurions eu beaucoup du plaisir à voir arriver quelques nouveaux missionnaires pour réparer les grandes pertes que viennent de faire le Tong-king et la Cochinchine. La difficulté de les débarquer eût été grande, mais non pas insurmontable, car la divine Providence si féconde en ressources, et contre laquelle tous les efforts des hommes sont vains, aurait sans doute fourni quelque moyen assuré de les faire entrer dans leur mission. Nous avons envoyé une barquette et deux de nos écoliers pour retirer nos effets du navire. La chose a paru d'abord embarrassante, soit à cause des mandarins du Roi (Min-Mênh), qui s'étaient rendus là avec leurs gardes pour faire l'examen des différens objets dont le navire était chargé pour Sa Majesté ; soit à raison de la défense expresse de retirer quoi que ce soit avant lesdits objets; mais la divine Providence a permis qu'à cette époque, un mandarin fît jouer une comédie, à laquelle tous les autres mandarins n'ont rien eu de plus pressé que de se rendre; de manière que pendant cet intervalle, on a eu tout le loisir nécessaire pour retirer du navire nos caisses et autres effets, sans qu'aucun mandarin s'en aperçût; au point que MM. Chaigneau et Vannier (1) apprenant comment la chose s'était passée, n'ont pu s'empêcher de crier au miracle.

(1) Voyez sur MM. Chaigneau et Vannier, Français et mandarins au service du Roi de Cochinchine, pages 240 et 241.

» Si dans la suite vous pouvez nous envoyer des missionnaires, comme je l'espère, qu'ils viennent bien vîte et en toute confiance; la divine Providence fournira toujours quelque moyen de les débarquer, pourvu qu'ils ne soient pas téméraires et imprudens. Cette mission en a plus besoin que jamais, vu les pertes considérables qu'elle vient de faire, et l'état affligeant où elle se trouve actuellement.

» La mission du Tong-king a perdu Mgr. Guérard évêque de Castorie, qui est mort le 18 juin de cette année, après avoir souffert les douleurs les plus vives. Je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer jamais ce saint évêque, mais j'étais fort édifié des lettres que Sa Grandeur m'écrivait de temps en temps, et qui ne respiraient que la piété et l'esprit apostolique.

» La mission de Cochinchine a perdu ses deux évêques et son provicaire. Mgr. Audemar, évêque d'Adran, coadjuteur du vicaire apostolique, est mort au mois d'août de l'année 1821, comme vous l'avez appris par les lettres qui vous sont parvenues par la Rose. Cette année-ci, nous avons perdu Mgr. Labartette, évêque de Véren, vicaire apostolique, et M. Jarot, qui était provicaire. Celui-ci est mort de la peste le 22 mai dernier, c'est-à-dire, le jeudi après la Pentecôte. Nous tombâmes tous deux malades la veille de cette fête, au même moment et de la même manière. Le lendemain nous nous trouvâmes assez bien

pour pouvoir célébrer la sainte Messe, mais non pas solennellement, comme nous nous l'étions promis. Après la messe M. Jarot retomba malade, et les médecins en désespérèrent bientôt. Il mourut cinq jours après, muni des derniers sacremens. Je pus faire son enterrement le lundi suivant dans l'église même du collége. Mgr. l'évêque de Véren est mort le 6 août dernier, jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur. A l'époque de la mort de M. Jarot, il était entré à Phù-xuân pour offrir lui-même au Roi les présens qu'on a coutume de lui présenter le jour de sa naissance. Sa Grandeur voulait aussi y terminer une affaire délicate.

» Quoique monseigneur ne parût plus à la cour depuis bien des années, et fît chaque fois offrir ses présens par d'autres personnes en son nom; cependant, l'an passé le Roi ayant demandé si le maître était venu en personne, il crut devoir se présenter cette année-ci. Le Roi, à cette occasion, ne permet ordinairement à personne de paraître devant lui; seulement il y a un mandarin chargé de lui présenter la liste des différentes choses offertes. C'est pourquoi Mgr. de Véren, comme les autres, est resté en dehors de la porte du palais. Le Roi l'a fait remercier, a accepté une partie des présens et a fait rendre l'autre, en faisant remettre à monseigneur dix onces d'argent de six espèces différentes, ce qui n'a été de la part du Roi qu'une politesse ordi-

naire dont il ne pouvait point se dispenser. Mais il ne lui a donné ni audience particulière, comme on s'y attendait, ni aucune marque d'estime ou de prédilection spéciale, de manière que monseigneur n'a pu tirer aucune conséquence sur ses dispositions actuelles à l'égard de la Religion chrétienne (1).

(1) Le père et prédécesseur du Roi actuel, le Roi Gia-Laong tenait une conduite bien différente vis-à-vis de Mgr. Labartette. « Il est si pénétré de reconnaissance, écrivait ce prélat, pour les services rendus à sa personne et à sa famille par l'évêque d'Adran, (l'illustre M. Pigneaux), que toutes les fois qu'il en parle, aussitôt les larmes lui viennent aux yeux. C'est par un effet de cette reconnaissance qu'il a voulu, l'an passé, aussitôt après son arrivée triomphante à la capitale de la Cochinchine, me visiter en personne dans les endroits où je me tenais caché depuis plus de trois ans, faveur signalée qu'il n'accorde jamais, même au premier mandarin du royaume : aussi cela a bien étonné tout le monde, etc. » Dans le testament du Roi Gia-Laong, contenu en trente-six articles, on remarque les deux suivans. 1.° Il recommande au Roi actuel d'entretenir toujours, comme par le passé, une garde de cinquante hommes destinée à prendre soin du tombeau ou mausolée érigé dans la province de Sai-gou en basse Cochinchine, en l'honneur de Mgr. Pigneaux, évêque d'Adran. 2.° Il recommande au Roi de ne persécuter aucune des trois religions établies dans son royaume, savoir : celle de Confucius ou des lettrés; celle de Foë ou des idoles ; et celle de Jésus-Christ, disant qu'elles sont toutes les trois bonnes, et que les persécutions occasionnent ordinairement des troubles dans l'état, attirent des calamités publiques, et souvent font perdre la couronne aux princes qui les exercent.

» Après avoir terminé ses affaires, monseigneur se disposait à administrer le sacrement de Confirmation, lorsqu'il tomba malade vers la mi-juillet. On a d'abord cru que ce n'était qu'une indisposition ordinaire; mais le mal s'agravant de jour en jour, a bientôt donné lieu de craindre pour ses jours. C'était une dyssenterie mêlée de peste. J'ai eu à peine avis de l'état dangereux où était Sa Grandeur que je me suis rendu promptement auprès d'elle, à Phù-xuàn, comme étant le plus près; car alors M. Thomassin était dans les provinces les plus au nord, et M. Taberd dans la moyenne Cochinchine. Je trouvai monseigneur dans un triste état, avec un visage si défait qu'il était à peine reconnaissable. On dit que la veille de mon arrivée, il avait encore fait un effort pour réciter son office, mais dans l'état où je le trouvai il n'était plus capable de rien. Jamais, me dit-il, je n'ai eu une si terrible maladie; je ne puis penser à rien; je ne puis m'occuper d'aucune affaire, soit temporelle, soit spirituelle. Je prie le bon Dieu de me faire la grâce de reprendre mes sens, afin de pouvoir penser à la grande affaire de l'éternité. Sa Grandeur a été exaucée; car après deux jours elle a repris ses sens, et a eu une assez grande liberté d'esprit pour recevoir les derniers sacremens, et même jusqu'à son dernier moment. Sa Grandeur voulut s'en revenir à Cô-vien, lieu de sa résidence ordinaire, espérant s'y trouver mieux. Quoique le voyage fût un peu long, on

crut cependant devoir acquiescer à sa demande, vu surtout qu'on craignait que le chagrin et l'ennui n'agravassent la maladie. C'est pourquoi, après avoir reçu le saint Viatique, Sa Grandeur se mit en route pour venir à Cô-vien, où elle ne se trouva pas mieux; mais au contraire, elle s'affaiblissait de plus en plus, tellement que sentant le danger prochain de mort, elle me pria de lui administrer le sacrement d'Extrême-Onction qu'elle reçut avec les plus grands sentimens de piété, tenant le crucifix en main, et après s'être instamment recommandée aux prières des assistans. Le 5 août, au soir, je lui fis la recommandation de l'âme, et le lendemain, vers les dix heures du matin, Sa Grandeur rendit son âme à son Créateur. Aussitôt les pleurs et les sanglots des pauvres néophytes qui se trouvaient là, éclatèrent de toutes parts; chacun réclamait son père et son bienfaiteur.

» On habilla aussitôt le corps des ornemens pontificaux, et dès le soir on le porta à l'église, où les chrétientés de toutes parts vinrent successivement réciter les prières accoutumées pendant l'espace de trois semaines, tandis qu'on fit les préparatifs de l'enterrement qui eut lieu le 25, jour de saint Louis. La cérémonie s'est faite avec le plus grand appareil. Il y avait quantité de communautés religieuses, et un concours de monde extraordinaire. MM. Chaigneau et Vannier y sont aussi venus, après en avoir demandé la

permission au Roi, qui la leur a accordée très-cordialement, leur a parlé du long séjour de l'évêque de Véren en Cochinchine, mais ne leur a fait aucune question sur les missionnaires qui restaient encore, ce qu'on craignait fort.

» Monseigneur, dans tout le cours de sa maladie, a fait paraître la même modération, la même douceur qui l'ont toujours caractérisé pendant sa vie. Je ne me rappelle pas l'avoir entendu se plaindre une seule fois. Depuis qu'il s'est vu dangereusement malade, surtout depuis qu'il a reçu les derniers sacremens, il n'a plus paru s'occuper que de la grande affaire de l'éternité, et il ne voulait plus avoir de communication avec les hommes. Sentant la fin de sa vie approcher, il s'est fait lire les psaumes de complies et ensuite, à différentes fois, tantôt les psaumes pénitentiaux, tantôt quelques chapitres de l'Imitation, pour se préparer à la mort d'une manière plus particulière. Car on peut dire que la longue et très-pénible carrière qu'a parcourue ce saint évêque, n'a été qu'une longue préparation à la mort. Il avait fait avec M. Jarot sa retraite au mois de février de cette année, et avait mis ordre à ses affaires d'une manière toute spéciale, comme pour la dernière fois, et comme devant mourir dans le courant de cette année. Je le tiens de sa bouche même.

» Toutes les circonstances qui ont rendu la mort de monseigneur édifiante aux yeux des hom-

mes, me portent à croire qu'elle aura été, selon l'expression du Psalmiste, précieuse aux yeux du Seigneur, *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

» Mgr. de Véren, quoique dans sa 77me année, n'est point mort de vieillesse, mais ce sont les revers et les chagrins qui l'ont mis au tombeau. Ce prélat était encore fort robuste, travaillait autant et peut-être plus que les jeunes missionnaires, jouissait de tous ses sens dans leur intégrité, avait une mémoire excellente et une présence d'esprit admirable. On lui eût assuré dix ans de vie; mais Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, ne l'a point permis, et l'a appelé à lui dans le temps où il paraissait le plus nécessaire à cette mission.

» Voilà donc la mission de Cochinchine orpheline par la mort de ses deux évêques et de son provicaire. Nous ne restons plus que trois, et c'est M. Thomassin, qui, d'après les décrets de la cour de Rome, se trouve supérieur de la mission (1). Nous sommes actuellement tous deux au collége; et M. Taberd, comme je l'espère, viendra nous rejoindre dans quelque temps. Nous envoyons tous trois à la Propagande une lettre pour demander un évêque, comme firent jadis les missionnaires de la Chine.

» Les maux de cette mission sont grands, sous

(1) On a vu plus haut que M. Thomassin est mort depuis

tous les rapports. La peste, comme vous le savez, y a fait l'année dernière de grands ravages, et même n'est pas entièrement finie. Dieu a châtié ce peuple d'une manière terrible, et l'on ne se convertit pas. Jamais il n'y a eu moins d'adultes baptisés que l'année dernière. Les païens deviennent de plus en plus endurcis; au lieu de reconnaître la main qui les frappe, ils redoublent leurs superstitions. Plusieurs même, au lieu d'appeler les médecins qui pourraient peut-être guérir leur maladie, font au contraire venir à grands frais des sorciers qui, à force de diableries, finissent par étourdir le moribond qui expire au milieu de tout cela.

» Le Roi jusqu'à présent nous a laissés tranquilles; il sait que nous sommes dans le pays, il n'y a pas lieu d'en douter, et il ne persécutera peut-être pas de sitôt la Religion pour des raisons politiques, à ce qu'on prétend. L'année dernière, il permit le commerce aux Anglais, à condition qu'ils n'apporteraient ni opium ni missionnaires, mais il ne permit point à l'ambassadeur de paraître devant lui, non plus que cette année aux ambassadeurs du Roi de Pégu, qui venaient lui demander des forces pour faire la guerre au Roi de Siam, ou du moins de se déclarer neutre.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

On a pu voir ci-dessus quelques détails relatifs à Mgr. Labartette. Il était en Cochinchine

depuis 49 ans. Il y aborda dans des circonstances épouvantables pour ce pays. La guerre civile la plus affreuse y exerçait ses ravages. La moitié de la population y avait déjà été exterminée. Le fléau de la famine s'était joint à celui de la guerre, et l'on redoutait celui de la peste. « Tout le monde meurt de faim, écrivait Mgr. Labartette; les chemins sont couverts de cadavres : on estime qu'il a déjà péri la moitié des habitans du royaume. Nous voyons ici tout ce qu'il y a de plus terrible dans les histoires. Tantôt ce sont des familles entières qui meurent en un instant par l'effet du poison qu'elles prennent pour éviter de mourir lentement de faim; tantôt ce sont des mères qui mangent leurs enfans à la mamelle. On voit de la chair humaine exposée dans les marchés. »

C'est au milieu de telles circonstances que Mgr. Labartette vit s'ouvrir devant lui la carrière apostolique; et, chose consolante! il déclare que jamais les esprits ne furent si bien disposés à embrasser la Religion. Il eut le bonheur de voir le début de sa carrière sanctifié par les souffrances qu'il eut à endurer pour le nom de Jésus-Christ. Il fut emprisonné, porta la cangue, et se montra digne de toutes les bénédictions dont Dieu a prévenu et accompagné son long et laborieux ministère.

Depuis l'établissement du séminaire des Missions étrangères, jusqu'à l'époque de la révolu-

tion, six prêtres du diocèse de Lyon étaient allés travailler dans ces missions :

1.° M. Jean Basset. Parti en 1685, il entra en Chine en 1689. Il fut envoyé au Su-tchuen, par Mgr. Artus de Lyonne, évêque de Rosalie, premier vicaire apostolique du Su-tchuen, mais qui n'y avait point pénétré. La Religion chrétienne y avait été prêchée dès le commencement du dix-septième siècle; mais le petit nombre de néophytes qui en faisaient alors profession, périt ou fut entièrement dispersé dans les ravages qu'essuya cette province, lorsque les Tartares firent la conquête de l'empire de Chine. M. Basset arrivé au Su-tchuen avec quelques autres missionnaires, n'y trouva que quelques nouveaux chrétiens qui étaient venus s'y établir, depuis peu de temps, d'une province voisine. Après avoir souffert beaucoup de contradictions et converti un certain nombre d'infidèles, M. Basset chassé de la Chine avec ses compagnons, par ordre de l'Empereur, en 1707, mourut dès cette année dans la province de Canton;

2.° M. Gaspard François Guéty. Il était séculier quand il passa dans les Indes. Il fit ses études au séminaire de Siam, y fut ordonné prêtre, et envoyé en Chine en 1689 avec M. Basset; il fut obligé d'en sortir avec lui, passa à Pondichéry où il exerça la place de procureur des missions, et y mourut en 1725;

3.° M. Charles de Flory. Parti en 1713, il

travailla en Cochinchine et y mourut en 1733. C'était un sujet d'un mérite distingué ;

4.° M. Bonet. Parti en 1753, il mourut à Siam dès 1756 ;

5.° M. Antoine Dupuy. Il fut envoyé en 1755 avec un autre missionnaire pour fonder une mission dans l'île de Socotora, sur les côtes orientales d'Afrique. Ayant été obligés de prendre terre en Arabie pour y renouveler leurs provisions, ils furent massacrés par les Arabes vers l'an 1761 ;

6.° M. Claude Falconnet. Il partit en 1764, et fut missionnaire dans le Su-tchuen où, après avoir heureusement échappé à la persécution excitée en 1769 sous le règne de l'Empereur Kien-long, il mourut trois ans après, vivement regretté de ses néophytes et de son évêque Mgr. Pottier, vicaire apostolique du Su-tchuen, qui en fait un éloge touchant dans une de ses lettres.

Ainsi, dans l'espace de cent cinquante ans, le diocèse de Lyon n'avait envoyé que six de ses prêtres dans les missions étrangères. (Nous ne parlons pas ici des Lyonnais membres des divers ordres religieux, qui ont été envoyés dans les missions, mais seulement des ecclésiastiques partis du séminaire des Missions étrangères.) Dans ces dernières années seulement, un nombre presqu'égal a embrassé cette sainte carrière : MM. Brosson et Magdinier morts dès leur début, et MM. Taberd, Pupier et Bonnand, ce dernier tout récemment arrivé en Asie. Les missions d'A-

mérique comptent aussi un grand nombre de prêtres Lyonnais dans leurs églises naissantes. Il en est de même pour d'autres missions encore, et l'église de Lyon a donné, dans ces dernières années, deux préfets apostoliques à nos colonies. Enfin c'est dans ce diocèse qu'a pris naissance l'Association de la Propagation de la Foi, dont l'influence promet d'être si favorable à toutes les missions. C'est sans doute par cet admirable esprit de prosélytisme que ce diocèse se rend digne des bénédictions signalées dont le Ciel récompense sa charité éclairée, et qui en ont fait une des plus florissantes églises de la chrétienté. La même remarque avait déjà été faite, il y a longtemps, à l'égard des diocèses de la Normandie, de la Bretagne et de la Franche-Comté, qui, surtout dans le siècle dernier, fournissaient aux Missions étrangères plus de sujets que la plupart des autres diocèses, et cependant n'ont jamais éprouvé une pénurie de prêtres aussi grande que beaucoup de diocèses restés étrangers à l'œuvre des missions.

Je suis, écrit récemment M. Taberd, sur le point d'entrer dans la province de *Qui-nhon*, dans la moyenne Cochinchine (1); je me réjouis

(1) La province de *Qui-nhon* est une des plus grandes et des plus belles provinces de la Cochinchine. Ses habitans passent pour avoir plus de caractère et d'énergie que ceux des autres provinces.

d'avance de pouvoir visiter les cendres de mon vénérable ami Magdinier. C'est dans cette province qu'il repose jusqu'au grand jour. Puissé-je, à l'exemple de ces guerriers qui allaient frotter leur épée sur le tombeau des grands capitaines qui les avaient conduits à la victoire, aller moi-même me prosterner sur les cendres de ce saint missionnaire, et me relever rempli du zèle et du beau feu dont il brûlait!

» J'ai eu le bonheur de trouver ici un gros cahier de ce cher confrère, compilation dans laquelle il avait extrait les passages les plus intéressans des différens maîtres de la vie spirituelle. Il avait notamment fait l'abrégé des plus belles et plus utiles épîtres de plusieurs grands et saints évêques de Chine, avec la décision de plusieurs cas très-difficiles et très-ordinaires dans ce pays-ci. Rappelez souvent, Monsieur, le souvenir de ces deux missionnaires à ceux de mes amis qui désirent se sacrifier pour le Dieu qui s'est sacrifié lui-même pour eux. Un grand zèle pour le salut des âmes, une bonne provision d'humilité, une forte dose de patience; avec cela, bon courage, on ira loin. Mais sans cela.....

» Je vais essayer une lettre à MM. les vicaires-généraux de Lyon. Peut-être qu'ils seront sensibles, non pas à la voix de celui qui écrit, *non sum dignus*, mais à la voix de ces pauvres âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, qui implorent leurs secours, et qui sont si dignes de

compassion. *Tu autem adjuva. Pauca intelligenti.*

... » Je projète l'établissement de quelques écoles religieuses pour les garçons, car les jeunes gens apprennent les lettres, la plupart chez des maîtres païens, où on ne leur enseigne que des choses insignifiantes, telles que le nom des mois, des saisons, des arbres, etc. Il n'y a pas d'écoles de filles, cependant il y en aurait bon besoin; mais il y aura bien de la peine pour en établir. Je vais prier le Seigneur de m'éclairer dans ce que je dois faire et sur la manière dont je le dois, etc. etc. »

M. Taberd a adressé à MM. les vicaires-généraux de Lyon, la lettre qu'il annonce dans celle qu'on vient de lire. Il leur fait la triste peinture de la situation où se trouvent les missions d'Asie; il en prédit la ruine, surtout de la mission de Cochinchine, si l'Europe ne vient à leur secours. Il fait ressortir le contraste de leur décadence avec la prospérité croissante des missions d'Amérique, et conjure les supérieurs ecclésiastiques par tous les motifs les plus puissans de la Religion et de la charité, de ne pas s'opposer aux vocations généreuses qui se dévoueraient pour relever ces missions lointaines. « Il y a très-peu de prêtres du pays dans notre mission de Cochinchine, dit-il, on ne peut les ordonner qu'à trente-six ou quarante ans : mais d'ailleurs, s'il n'y a pas des prêtres européens pour surveiller, tout

sera bientôt anéanti. La peste qui, pendant ces trois dernières années, nous a enlevé plusieurs prêtres, n'est pas encore finie. Elle règne en ce moment dans la province que j'habite, et plusieurs chrétiens viennent de mourir, sans pouvoir être administrés. Il n'y a dans toute cette grande province que deux prêtres, qui tous les deux ne sont pas d'une bonne santé. Les chrétiens sont trois ou quatre ans sans pouvoir se confesser. Je parle de ceux qui ont bonne volonté ; car les autres trouvent leur excuse en disant que le père est malade, ou qu'il est trop occupé. La Religion n'est pas persécutée, mais elle n'est pas dans une situation bien florissante. Tous les ans, au renouvellement de l'année, nous sommes dans l'attente, pour voir si on promulguera quelque nouvelle loi au sujet de la Religion. Car c'est ordinairement à cette époque qu'à lieu la promulgation. Pendant que Mgr. de Véren vivait, on espérait encore un peu, quoiqu'en tremblant ; car il était connu du jeune Roi ; mais à présent, *in Domino confido* ; il n'y a plus rien à espérer des hommes, mais tout à craindre. »

Nous n'avons à donner sur les Missions d'Asie que de bien tristes nouvelles. La mort a moissonné ces derniers temps, d'une manière terrible, dans les rangs déjà si éclaircis des missionnaires de ces contrées. Le choléra-morbus a enlevé dans

le Tong-king, le 10 mai 1823, M. Khiet, prêtre du pays. Cette épidémie, qui dure depuis quatre ou cinq ans, a enlevé trois élèves d'un missionnaire, deux religieuses et un grand nombre de chrétiens; mais la perte la plus affligeante pour le Tong-king, est la mort de Mgr. Guérard, évêque de Castorie, coadjuteur du vicaire apostolique. Il a succombé, le 18 juin 1823, aux infirmités dont il était atteint.

En Cochinchine, M. Jarot, provicaire, est mort le 22 mai 1823, à l'âge de 59 ans, et le vicaire apostolique lui-même, Mgr. Labartette, évêque de Véren, âgé de 77 ans, l'a suivi peu de temps après dans la tombe; son coadjuteur était mort deux ans auparavant; ainsi cette mission se trouve privée de tous ses supérieurs. Enfin M. Thomassin, le plus ancien des trois missionnaires qui ont survécu à Mgr. de Véren, est mort le 24 mai 1824.

La mission de Siam a perdu M. Rectinwald, mort à Pulo-Pinang le 7 novembre 1822. M. Pécot envoyé de Siam pour le remplacer, est mort presqu'en arrivant par suite des fatigues du voyage, le 21 juillet 1823. *Il y a là*, écrit M. Lolivier, *presque de quoi faire mourir de douleur Mgr. Florens* (le vicaire apostolique de Siam).

Dans la mission des Malabares, M. Mermilliod, à peine arrivé, est mort subitement du choléra-morbus, le 16 mai 1823. Il n'avait que 26 ans.

Les deux évêques du Su-tchuen, et M. Escodéca, le seul missionnaire européen qui soit

avec eux dans cette immense mission, ont résisté heureusement aux fatigues et échappé aux dangers de toutes sortes de leur ministère; mais ils n'ont pu avoir jusqu'ici la consolation de voir arriver M. Imbert, parti de France au mois de mai 1820; et la cause qui l'empêche d'entrer en Chine peut durer encore long-temps.

Si ce n'était en Dieu seul qu'il faut reposer sa confiance, la perspective que présentent aujourd'hui les missions d'Asie serait décourageante. Pour des chrétiens animés de l'esprit de foi elle doit être un motif d'élever de plus pressantes sollicitations vers le trône du Père des miséricordes. Quand on pense que si le seul monarque du vaste empire de la Chine, touché par la grâce irrésistible et éclairé par la vive lumière de celui qui tient entre ses mains le cœur de tous les Rois, embrassait comme Constantin la foi de Jésus-Christ, ou, comme le fier Sicambre, courbant sa tête, brûlait ce qu'il a adoré jusqu'à ce jour et adorait ce qu'il a brûlé, il serait donné à notre âge de voir ces grands empires d'Asie où depuis plusieurs siècles le nom de Jésus-Christ a pénétré de toutes parts, et où il trouverait partout les esprits préparés et les cœurs dociles, devenir en peu de temps le plus beau domaine de la catholicité, on se sent pressé de se prosterner devant le Dieu de toute puissance et de toute miséricorde, et de le supplier d'accorder enfin aux malheureux peuples de ces contrées

toute la pitié que réclament pour eux les travaux de tant d'apôtres, et les souffrances de tous ces généreux martyrs qui ont assis dans leur sang les premiers fondemens de l'Eglise d'Asie.

Les associés de la Propagation de la Foi ont lu avec intérêt les lettres des élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang (1), aux prêtres et aux élèves du séminaire de Lyon. Les élèves de ce dernier séminaire se sont empressés de répondre à l'épître touchante de leurs jeunes confrères; nous mettons cette réponse sous les yeux de nos lecteurs. Il leur sera agréable de suivre les rapports qui se forment entre deux établissemens également précieux aux missions, et ils ne verront pas sans une satisfaction particulière, la communication faite aux élèves de Pulo-Pinang, sur la formation et les progrès de l'Association de la Foi.

Lettre des élèves du séminaire de Lyon aux élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang.

(Traduit du latin.)

Nos très-chers et bien-aimés en Jésus-Christ,

« Ce n'est pas sans nous causer les plus vifs

---

(1) Ce séminaire, pour subsister, a besoin d'aumônes abondantes, les maisons qui en formaient le revenu ayant été brûlées en 1812.

transports de joie que vos lettres du mois de janvier 1822 nous sont parvenues, et nous n'avons pu nous empêcher de joindre nos actions de grâces aux sentimens de reconnaissance dont vous témoignez être tout pénétrés pour les bienfaits dont il a plu à la divine Providence de vous combler.

» *Qu'il est doux, qu'il est agréable à des frères d'habiter ensemble!* disait autrefois le Prophète royal, prévoyant les douceurs de la communion des Saints. Pour nous, nous nous sommes écriés : Qu'il est doux à des frères de s'entretenir ensemble, dans l'espérance du salut éternel que le Dieu de toute vérité a promis avant le cours des siècles, et qu'il a manifesté en son temps jusqu'aux extrémités de la terre! Qu'il est agréable aux héritiers de la même promesse de rappeler ensemble à leur mémoire, les biens communs et l'héritage royal qui sont l'objet de leur attente! Oh! qu'il est doux, qu'il est agréable aux enfans d'un même Père, de se donner de mutuels embrassemens, sous les yeux de leur commune Mère! Car il n'est pas vrai que la vaste étendue des mers sépare nos cœurs comme elle sépare nos corps. Un seul et même esprit nous fait rechercher la pratique des mêmes vertus, met dans notre âme les mêmes pensées, dans notre bouche les mêmes paroles, dans nos livres les mêmes vérités, et dans nos mains les mêmes livres. C'est lui qui nous inspire la même foi,

la même espérance, le même amour. Nous ne faisons en effet qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous sommes tous des membres soumis à cet illustre Chef.

» C'est pourquoi, nos très-chers frères, la réception de vos lettres nous a remplis de la joie la plus vive. Que ce serait pour vous comme pour nous une agréable réponse, si quelques-uns d'entre nous vous allaient joindre! A la vérité, il a plu à la bonté divine et à la souveraine Providence de tirer du sein de notre France, et même de notre diocèse de Lyon, quelques hommes choisis pour porter sa parole au milieu de vous. Mais hélas! quels faibles secours pour de si pressans besoins! que c'est peu de cultivateurs pour une vigne si étendue! Unissons donc nos vœux, pour prier le Maître de la moisson d'y envoyer de nouveaux ouvriers. Supplions le grand, le bon Pasteur du troupeau, qui connaît ses brebis, et a donné sa vie pour elles, qui n'épargne ni travaux, ni peines pour chercher à travers les rochers escarpés des montagnes et les précipices des vallées, celles qui sont égarées; supplions-le d'amener à la bergerie ces pauvres brebis qui ne la connaissent point encore, et de leur faire entendre sa voix, afin qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. Il n'est pas douteux qu'il ne vous prépare de nouveaux et de plus grands bienfaits, dans les trésors de son infinie bonté. Les gages passés de son amour ne vous promet-

tent-ils pas des secours plus abondans encore? Il faut donc attendre l'effet de la divine parole qui ne trompe point, et par laquelle Jésus-Christ a promis que l'Évangile serait annoncé jusqu'aux extrémités de la terre. Il est vrai que le flambeau de la foi a brillé jusque dans vos contrées, et y a répandu quelque temps l'éclat de sa lumière. Il est vrai aussi que cet astre divin ne s'arrête nulle part pour toujours, et ne se fixe en aucun lieu irrévocablement, mais parcourt sans cesse la surface entière du globe. Cependant, nous osons le dire, il semble qu'il ne vous a point suffisamment éclairés, non plus que vos voisins les Japonais; il semble que les temps promis à votre Église ne sont point accomplis. Il n'est pas même douteux que Dieu n'ait jeté les yeux sur plusieurs d'entre nous, pour être au milieu de vous les dispensateurs de ses mystères, car il semble que nous soyons dans une antique possession de prétendre à une si sublime et si heureuse vocation. Pourquoi donc n'est-il pas donné à plusieurs de connaître, dès à présent, les heures et les momens que le Père tient en sa puissance? Ah! du moins nous est-il donné à tous d'appeler ces heureux temps par nos gémissemens et nos prières. Si autrefois la bienheureuse vierge Marie et les saints patriarches hâtèrent par la vivacité de leurs désirs la venue de notre libérateur, nos soupirs ne monteront-ils pas aussi jusqu'aux oreilles de l'infinie bonté,

et seront-ils sans effet nos vœux ardens auxquels Dieu ne saurait se refuser? ne hâteront-ils pas aussi les momens de ses promesses? Le Seigneur est auprès de tous ceux qui l'invoquent avec un cœur pur, une conscience droite et une foi sincère, afin de les entendre et de les exaucer. Ils ne sont point passés ces jours favorables, pendant lesquels Jésus-Christ nous a donné la confiance d'obtenir tout ce que nous demanderons en son nom. Espérons donc, nos très-chers frères, oui espérons que les temps approchent où la moisson déjà mûre en vos contrées, n'attendra plus en vain des moissonneurs pour l'abattre. Les ouvriers évangéliques commencent à abonder parmi nous; un heureux avenir promet de nombreux successeurs à leur ministère; il est temps qu'ils passent au milieu de vous pour étancher la soif qui vous dévore, et appaiser la faim que vous ressentez de la céleste nourriture, vous et vos compatriotes.

» Outre la joie qu'a causée parmi nous la réception de vos lettres, elles ont encore produit un autre bien. Chacun de nous a pu les lire à volonté; ensuite elles ont passé de notre séminaire dans les mains de nos confrères et de nos concitoyens. Il existe au milieu de notre ville de Lyon, sous le nom d'Association de la Propagation de la Foi, une nombreuse société de pieux fidèles de l'un et de l'autre sexe, dont le but est de subvenir aux besoins des missions

des deux mondes. Depuis deux ans qu'elle a pris naissance, elle se voit déjà répandue dans plusieurs de nos provinces, et dans un grand nombre de villes considérables. Enrichie des trésors de l'Eglise et des bénédictions du Saint-Siége, ennoblie par l'exemple et la protection du Roi Très-Chrétien, déjà elle a vu ses travaux couronnés par d'heureux succès, et a produit d'abondantes aumônes. A ces secours temporels se joignent les prières ferventes des Associés pour la propagation de la vraie Religion par toute la terre. On ne saurait croire quel zèle allument dans les cœurs des fidèles les moyens divers dont se sert l'Association pour parvenir à son but. Entre ces moyens, voici l'un des plus efficaces. Après avoir recueilli soigneusement les lettres des missionnaires, on les livre à l'impression, et par là s'opère parmi nous la communion avec nos frères qui habitent jusque dans les contrées les plus reculées. Ainsi vos lettres reçues partout avec joie, ont été divulguées au loin, et il ne faut pas douter qu'à leur lecture, grand nombre d'âmes pieuses n'aient poussé des soupirs vers le trône du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation, pour qu'il daigne vous envoyer des collaborateurs; car quoique ce Seigneur suprême de toutes choses n'ait besoin d'aucun secours étranger, il ne laisse pas néanmoins de se servir du ministère des hommes, afin que tout s'opère par la charité, et qu'ainsi les œuvres de

sa droite s'accomplissent avec autant de douceur que de force.

» Si donc cela vous est agréable, nos très-chers et bien-aimés en Jésus-Christ, que cette douce communication fraternelle ne soit pas désormais interrompue, entretenons toujours cette heureuse correspondance qui vient de s'ouvrir. En attendant que nous soyons tous unis d'une manière intime et ineffable dans les demeures éternelles de notre Père céleste, en attendant que quelques-uns de nous, traversant l'étendue des mers, se rapprochent de vous, ne cessons de nous unir, autant qu'il nous sera possible, dans les sacrés cœurs de Notre-Seigneur et de la bienheureuse Marie, afin de nous embraser mutuellement du feu de la charité. Nous aurons toujours le même plaisir et la même joie de recevoir de vos lettres, et il faut espérer qu'elles aideront à plusieurs à connaître la volonté de Dieu sur eux. Donnons-nous en finissant le baiser dont parlait l'apôtre saint Paul.

Agréez les salutations de vos très-affectionnés frères en Jésus-Christ,

Les élèves du séminaire de Lyon.

Le 24 avril 1824.

L'on a vu, dans les diverses nouvelles contenues dans ce volume, quelques passages relatifs à d'autres missions asiatiques, que celles entre-

tenues par la France dans ces contrées. Quand il nous parviendra des récits sur ces missions, nous nous empresserons de les communiquer aux Associés de la Propagation de la foi, auxquels rien de ce qui intéresse les missions catholiques, dans leur plus grande extension, ne doit rester étranger. L'Eglise d'Asie forme une des plus belles portions de l'Eglise universelle, et les lettres que nous avons données jusqu'ici ne nous ont fait connaître qu'une partie des chrétientés qui la composent. Pour parler de la Chine seulement, en outre des trois diocèses de Macao, de Pékin et de Nankin, dont chacun est formé de deux ou trois provinces de Chine, et dont les évêques titulaires sont à la nomination du Roi de Portugal, il y a encore avec le vicariat apostolique français du Su-tchuen, deux autres vicariats apostoliques, gouvernés aussi par des évêques *in partibus*, assistés chacun d'un évêque coadjuteur; savoir : le vicariat apostolique du Fo-kien, confié aux Dominicains espagnols, et celui du Chen-si, confié aux Franciscains italiens de la Propagande. Des missionnaires français, Lazaristes, qui ne dépendent point du séminaire des Missions étrangères, sont encore répandus dans diverses provinces de la Chine. Un assez grand nombre de prêtres chinois y arrivent aussi du diocèse de Naples, où ils ont été formés dans le collége fondé par Matthieu Ripa, et ouvert en l'année 1732, pour l'éducation de jeunes Chi-

nois, qu'on amène de leur patrie à Naples, et qui, après avoir reçu la prêtrise, sont renvoyés en Chine pour y travailler aux missions. Le vicaire apostolique du Chen-si a encore sous sa juridiction la Tartarie occidentale.

Dans un tableau général des missions desservies aujourd'hui en Asie par les seuls religieux Dominicains, on voit que ces Pères dirigent dans les îles Philippines, plus de cent cinquante mille chrétiens, quarante mille dans le Fo-kien en Chine et dans le Can-cheu, et en outre un assez grand nombre de catéchumènes; dans le Tong-king, cent soixante et dix mille chrétiens. Dans ce dernier royaume, le nombre de leurs églises est de 780; ils y ont 87 maisons religieuses.

Voici tout ce que nous avons recueilli sur les missions d'Asie. Puissent tous ces récits intéresser au sort de ces établissemens admirables, qui réclament plus que jamais l'assistance des chrétiens d'Europe! Puissent-ils engager les Associés de la Propagation de la Foi, à continuer, en faveur de ces chrétientés dénuées, le tribut si nécessaire et si demandé de leurs prières et de leurs aumônes!

L'établissement des Missions étrangères vient de faire partir quatre missionnaires pour les Indes orientales. Ils se sont embarqués à Brest, le 22 de février de l'année 1824, sur une frégate

du Roi. M. le supérieur de l'établissement écrivait qu'il espérait en faire partir d'autres dans le mois d'avril. Il recommande leur voyage et leur mission aux prières de tous les Associés de la Propagation de la Foi. M. Bonnand, jeune prêtre du diocèse de Lyon, a quitté également le séminaire des Missions étrangères, pour se rendre à Pondichéry. Il est arrivé à Bordeaux pour s'y embarquer. On voit, et presque toutes les lettres de ce recueil en ont donné la preuve, que l'Eglise de Lyon est une de celles qui envoient le plus d'ouvriers évangéliques aux diverses missions, et que le séminaire de ce diocèse est une succursale précieuse pour le séminaire des Missions étrangères. Ainsi se rétablissent sous nos yeux, entre l'Eglise de Lyon et les Eglises d'Asie, ces rapports honorables qui les unissaient dès les premiers siècles, et dont l'histoire nous a conservé le precieux souvenir. Alors le patronage appartenait à l'orient, et l'Eglise de Lyon, colonie de l'Eglise asiatique, regardait cette dernière comme sa mère; c'était à elle qu'elle demandait des prêtres et des secours, et qu'elle adressait le récit de ses épreuves et de ses combats. Le témoignage en a été consigné pour la postérité dans cette lettre admirable écrite dans le deuxième siècle par les Eglises de Lyon et de Vienne aux Eglises d'Asie, et dans laquelle les combats glorieux des martyrs de Lyon sont rapportés d'une manière si touchante par les témoins et les com-

pagnons de leurs souffrances. Aujourd'hui le patronage a changé de mains, et c'est de l'occident que partent les colonies chrétiennes qui vont propager la foi dans les contrées éloignées. L'Eglise de Lyon a engendré à son tour des Eglises dans l'orient, et elle en reçoit aussi des épîtres touchantes, où on lui donne les noms de mère et de protectrice, où on lui adresse le récit des souffrances et des persécutions par où Dieu éprouve et affermit ces Eglises naissantes. C'est ce que nous avons vu dans les lettres envoyées à l'Eglise de Lyon, par ces jeunes lévites, espoir de l'Eglise de Chine. Admirable rapprochement qui nous montre la Providence employant à la conservation et à la perpétuité de son œuvre les mêmes moyens qu'à son premier établissement, et continuant ainsi à faire briller sous nos yeux une des preuves les plus lumineuses de la divinité de la Religion!

Nous croyons, en terminant, devoir faire entendre encore une fois, en faveur des missions, la voix de l'illustre martyr de l'Eglise de Chine, dont nous avons déjà tant de fois prononcé le nom, et rappelé le glorieux souvenir. Ce que l'on va lire, avait été écrit par Mgr. Dufresse, au sortir de la persécution élevée en Chine, dans l'année 1784, et s'applique parfaitement aujourd'hui à une situation tout semblable.

« Dans ces contrées, écrivait-il, où règnent l'idolâtrie et une ignorance profonde, cette per-

sécution elle-même et tous les faits qui concernent la Religion, sont autant de rayons qui dissipent peu à peu les ténèbres. On voit que toute la Chine a entendu parler du vrai Dieu; la renommée a suppléé, en quelque manière, à l'insuffisance des ouvriers évangéliques. Les édits impériaux, ceux des gouverneurs des provinces et des villes contre les chrétiens et les missionnaires, ont fait connaître la Religion chrétienne. On a été forcé de lui rendre hommage, et d'avouer qu'elle est bonne, qu'elle enseigne une morale pure, et qu'on n'a à lui opposer que des raisons de politique. Les missionnaires et les chrétiens, interrogés dans les tribunaux, et donnés en spectacle dans toutes les provinces, ont rendu à Jésus-Christ un témoignage éclatant, et l'ont annoncé à toutes sortes de personnes.

» Cependant la Chine est dépeuplée de missionnaires. Dans de très-grandes provinces il n'est pas resté un seul prêtre. La vigne du Seigneur est sans ouvriers, de grands troupeaux sans pasteurs. Combien de chrétiens, privés de leurs pères spirituels, sont errans dans les voies de l'apostasie, ou plongés dans la fange de l'iniquité! *Percutiam pastorem, et dispergentur oves.* (St. Matth.) *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées.* Combien d'enfans morts sans baptême, d'adultes sans sacremens! Combien de justes tomberont n'étant pas soutenus! combien de pécheurs ne se convertiront point! Que de

superstitions ! que de mariages célébrés sans dispense! que de chrétiens s'allieront avec les gentils! que d'affligés sans consolation! que de veuves sans ressource ! Plus de sacremens, plus de prédications, plus de prières, plus de bonnes œuvres, plus de catéchisme ; l'idolâtrie va donc reprendre de nouvelles forces ! On aura sous les yeux les pompes et les vanités du monde ; on ne verra plus les augustes cérémonies de la Religion ; on ne sanctifiera plus les dimanches ni les fêtes ; on n'observera plus les jeûnes ni les abstinences ; on n'osera plus paraître chrétien.

» Je ne doute pas qu'en Europe les âmes vertueuses et zélées, qui s'intéressent encore à la gloire de Dieu et au salut de leurs frères, ne s'empressent de remédier à tant de maux, par leurs prières, en suppliant le maître de la moisson d'envoyer de nouveaux ouvriers ; par leurs aumônes, en réparant le tort qu'a fait la persécution ; par leur zèle, leurs talens et leurs lumières, en faisant connaître l'œuvre sainte, et éclairant ceux qui y sont appelés ; par leur autorité enfin, en leur donnant les moyens de suivre leur vocation.

» Dieu a eu ses desseins, quoiqu'ils soient impénétrables à nos faibles yeux. L'histoire du christianisme ne nous apprend-elle pas que le glaive des persécuteurs, en moissonnant les chrétiens, les multipliait ? La Chine n'est donc pas sans espoir ; Dieu s'y est réservé des évêques et des

prêtres qui, répandus dans ses vastes provinces, cultivent encore les précieux restes de cette Eglise. Mais ils ne peuvent suffire à la moisson abondante que présente ce pays immense. La foi ne se propage aujourd'hui que comme dans les premiers temps : *elle vient par l'ouïe, fides ex auditu* (saint Paul); mais elle n'est entendue qu'autant qu'elle est prêchée, et elle ne peut être prêchée que par ceux qui sont envoyés. Les âmes ne se sauvent que par l'application des mérites de Jésus-Christ; et c'est par le saint sacrifice et par les sacremens, dont les prêtres sont les ministres, que se fait cette application.

» Que chacun s'examine; et si, d'après les lumières que le Seigneur lui donnera, et le jugement des personnes prudentes et éclairées, il se croit appelé, qu'il en rende grâces à Dieu, et suive l'exemple des apôtres : appelés par Jésus-Christ, ils n'hésitèrent pas un moment; *laissant là leurs filets, ils le suivirent aussitôt* (saint Matthieu). Rien ne doit arrêter, ni parens, ni amis, ni biens, ni honneurs, ni commodités de la vie, ni considérations humaines. Ce sont les filets dont il faut se débarrasser, pour suivre celui qui appelle; la voix de la nature doit céder à la voix de Dieu. Quand, pour s'enrichir, les commerçans traversent les mers et affrontent les tempêtes, nous n'oserions-nous y exposer, nous qui faisons un commerce plus excellent! Hommes de Dieu, aurions-nous moins de courage

et moins d'ardeur pour procurer le salut des âmes, que n'en ont les hommes du siècle, pour acquérir des richesses corruptibles et périssables? Ils ont l'oreille ouverte à la voix de la fortune, qui les oblige à courir les mers une partie de leur vie, et nous serions sourds à la voix de Dieu, qui nous invite à les traverser une seule fois! Combien d'hommes s'exposent aux mêmes dangers pour exécuter les ordres du prince, acquérir de nouvelles connaissances, faire de nouvelles découvertes! Ayons pour Dieu le zèle qu'ils ont pour le monde. Au reste, les travaux, les peines et les dangers du saint ministère, parmi les nations infidèles, ne sont pas aussi grands qu'on se l'imagine, et Dieu peut-il permettre que nous soyons tentés au-dessus de nos forces? Il n'exige pas que nous travaillions trop, il désapprouve tout excès; s'il vous appelle, il vous accordera les grâces nécessaires pour supporter les peines et les travaux, pour éviter ou vaincre les périls. C'est d'expérience; les grâces sont plus qu'ordinaires; elles croissent avec les peines, les travaux et les dangers.

» Que de richesses spirituelles! que de mérites! que de consolations! *Autant il s'est trouvé de peines dans le fond de mon cœur, autant de consolations, descendues de vous, ô Dieu des miséricordes! sont venues reposer mon âme et calmer mes douleurs.* (Ps. 93.) Partout le joug de Jésus-Christ est doux, partout son far-

deau est léger. Ne dit-il pas, ce divin Maître, sans distinction de temps ni de lieux : *Jugum meum suave, et onus meum leve?* (Saint Matthieu.) »

MISSION DE SIAM.

La mission de Siam est celle des missions françaises d'Asie qui compte le moins de chrétiens. Leur nombre dans un si vaste royaume ne se montait pas, en 1820, à trois mille. Le Roi de Siam permet aux étrangers chrétiens l'exercice de leur religion, mais il défend à ses sujets de l'embrasser. Le peu de succès qu'obtiennent les missionnaires en prêchant dans ce royaume la foi aux adultes, est compensé par le grand nombre d'enfans en danger de mort qu'ils ont le bonheur de baptiser. Le vicaire apostolique actuel de cette mission est Mgr. Esprit-Joseph-Marie Florens, évêque de Sozopolis ; son clergé ne s'élève pas au-dessus de sept à huit prêtres, presque tous Siamois.

L'île de Pinang, dans laquelle est établi le séminaire général des missions d'Asie, est sous la juridiction du vicaire apostolique de Siam. M. Magdinier écrivait de cette île, en 1817 :

« Mgr. le vicaire apostolique de Siam se trouve ici à visiter la chrétienté de Pulo-Pinang, et à reconstruire une église; cette île, depuis qu'elle appartient aux Anglais, est devenue fort com-

merçante, mais un peu aux dépens de la ferveur parmi les chrétiens. Cependant, quelle différence entre eux et ceux que j'avais vus jusqu'à présent dans l'Inde ! Siam est la moins florissante de nos missions. Le caractère de la nation est grossier et inepte ; elle est tout entière asservie à ses *Talapoins*, les plus stupides ministres que le démon ait sur la terre. La guerre qui depuis un très-long temps est continuelle, a mis obstacle aux progrès de l'Evangile, et souvent a presque détruit des chrétientés naissantes. L'évêque, vicaire apostolique, est un missionnaire plein d'humilité et de douceur et de toutes sortes de vertus. Je voudrais, il me semble, mener ses Siamois un peu plus rondement qu'il ne fait; mais je sais bien que je suis un imprudent, et qu'il est un homme fort sage. Il voudrait me retenir, parce qu'il est presque seul, et que je sais maintenant passablement le portugais et quelques mots d'anglais, langues nécessaires dans cette île ; mais il ne peut me donner un ordre, et je vais à Macao recevoir une destination pour des missions, où avec plus de travaux et de fatigues, je puis aussi espérer beaucoup plus de consolations et de fruits, etc. etc. »

Des lettres écrites de Pulo-Pinang, depuis quelques années, donnent des notions intéressantes sur les pays et les peuples de la mission de Siam.

La première est écrite par M. Pécot, missionnaire apostolique dans cette mission, à M. le supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Pulo-Pinang, 20 décembre 1821.

Après trente six jours de navigation depuis Macao, je suis arrivé à Pinang le 13 novembre 1821. J'étais à bord du vaisseau portugais *l'Angélique*. Nous avons couru risque d'être pris et assassinés par les pirates malais; le détroit de Malaca en est rempli. Un navire dans lequel il y avait près de 250 de ces pirates, tomba sur nous le 4 novembre. Nos canons étaient chargés à mitraille; mais pour éviter notre feu, ils vinrent à nous sous pavillon hollandais. Notre grand nombre les retint et les empêcha d'exécuter leur carnage. Nos marins eurent plus peur que moi, sans doute parce qu'ils connaissaient mieux le danger. J'attribue notre salut à une protection particulière de la divine Providence.

Nous avons touché à Sincapor (1) et à Malaca. Je suis descendu à terre dans ces deux endroits. A Sincapor, j'ai trouvé un peuple très-nombreux, mais très-peu de chrétiens. Le soir je suis allé seul dans un gros village écarté des Européens et de la police. Deux personnes qui m'accompagnaient m'ont abandonné, sous prétexte qu'il y avait du danger pour la vie. J'ai trouvé beaucoup de monde, tous malais, nus et armés d'un *kris* ou poignard qu'ils portent à leur côté, comme une épée. J'étais en habit laïque, et armé seu-

(1) Petite île à l'entrée méridionale du détroit de Malaca : les Anglais y ont un établissement.

lement de mon parasol. Je n'ai rien fait là pour Dieu, si ce n'est de gémir en secret sur la perte de tant d'âmes. On m'a beaucoup examiné. Si j'avais su le malais je me serais entretenu avec quelqu'un. Il me semble qu'on pourrait instruire ce peuple d'autant plus facilement qu'il n'a aucun temple pour ses faux dieux, et par conséquent aucun prêtre pour entraver notre ministère. Mais il faudrait vivre quelque temps avec ce peuple sauvage pour adoucir ses mœurs, et lui faire déposer ce cruel instrument de mort dont il se sert fréquemment, et qu'il n'abandonne jamais, pas même pendant son sommeil. J'avoue que la vue de tant de glaives entre les mains d'un peuple barbare m'a fait frémir. Le gouvernement anglais a détruit beaucoup de voleurs; mais il en reste un grand nombre qu'il est impossible d'atteindre, vu qu'ils sont retirés dans une forêt impénétrable. Les Anglais ont à Sincapor un petit temple et une école pour la jeunesse. Les catholiques n'y ont ni église, ni prêtre. J'ai visité le gouverneur et le capitaine du port : ils m'ont fait bon accueil.

Nous sommes restés à Malaca près de deux jours, comme à Sincapor. Le R. P. Daniel, Indien, religieux de l'ordre de saint Dominique, m'a donné l'hospitalité. Le second jour, je me suis avancé seul, à pied, dans les terres, le plus loin que j'ai pu. J'ai trouvé un peuple timide qui fuyait devant moi, (j'étais en soutane,) et

une terre très-fertile, beaucoup de cases ou maisonnettes isolées. Je gémissais de ne pouvoir parler de Dieu à ces bonnes gens. Il y a dans la ville un certain nombre de chrétiens dont l'instruction m'a paru fort négligée : presque tous parlent portugais. J'ai visité une petite montagne, où jadis saint François-Xavier offrait les saints Mystères.

En arrivant à Pinang, j'ai revu avec une grande joie mon ami M. Imbert : il m'attendait de jour en jour. Les chrétiens sont venus me saluer en me baisant la main. Je suis allé les visiter dans leurs maisons pour prendre quelqu'idée de leurs mœurs et de leur conduite. Je crois qu'il est difficile d'en savoir le nombre. On le fait monter à six cents. J'ai trouvé partout des païens qui désirent se faire instruire pour embrasser notre sainte Religion. Je crois pouvoir assurer que la chrétienté de Pinang deviendra un jour une des plus florissantes et des plus intéressantes de l'orient. Pinang est un port de mer qui devient de jour en jour plus considérable. Il est pour l'immense ville de Calcutta, ce que Macao est pour Canton. De là on communique facilement dans toutes les contrées de l'orient. Si vous nous donnez de bons ouvriers, la vigne deviendra féconde en fruits pour le ciel. Les païens ont beaucoup de pagodes, et les protestans plusieurs temples. Le gouvernement ne s'oppose point aux progrès de notre sainte Religion.

Le 2 décembre M. Imbert s'est embarqué sur

un navire anglais pour Macao. Cruelle séparation! Les chrétiens l'ont accompagné jusqu'à la mer. Ils ont inondé ce cher confrère de leurs larmes: ils ne pouvaient détourner leurs yeux de dessus la pétite barque qui le conduisait au navire. Nous n'avons pleuré ni l'un, ni l'autre, attendu que nous savons depuis long-temps que cette terre que nous habitons est une vallée de larmes, et notre misérable vie une mort quotidienne (1).

Je n'étais à Pinang que depuis quelques jours, lorsque les Siamois sont venus en force attaquer le Roi de Quéda, notre voisin (2). Ils ont tué son fils; pour lui, il s'est réfugié à Pinang. Les Siamois ont voulu l'avoir, mais le gouverneur de l'île a fait manœuvrer ses canons pour la défense de son hôte. Les Siamois ont voulu faire un pont pour passer le petit bras de mer avec leurs éléphans. Ce dessein n'a point eu de suite. Le commerce des comestibles est devenu plus dif-

(1) On sait que M. Imbert est destiné à la mission du Su-tchuen, où il est encore attendu. Il est parti de France au mois de mai 1820. Il a été obligé de rester quelque temps à Pulo-Pinang, pour s'y occuper de l'enseignement des élèves chinois, en remplacement de M. Moutin, qui avait été destiné pour cet emploi, mais qui fut d'abord retenu plusieurs mois à Pondichéri, et qui, peu de jours après être arrivé à Pinang, y mourut, le 19 du mois d'août 1821.

(2) Quéda est un petit royaume détaché depuis une cinquantaine d'années de celui de Siam.

ficile, et le riz a triplé de prix. Nous sommes dans cet état depuis un mois. Un autre sujet d'inquiétude, c'est qu'il paraît que les Chinois, qui se trouvent ici en grand nombre, méditent un coup de main pour s'emparer des grosses fortunes. La police est très-active. Le malheureux Roi de Quéda est à bas et probablement pour toujours.

Deux vaisseaux vont partir pour Siam : l'un appartient au Roi de Siam, l'autre à la compagnie anglaise. Je dois m'embarquer sur le premier. Le capitaine de ce bâtiment est maure ou mahométan, ainsi que tout son équipage. Mon premier plan était de me rendre à Siam par terre, en traversant la presqu'île de Malaca. Cela est facile dans un temps de paix : maintenant cela est impossible. Les Malais mécontens d'avoir perdu leur Roi, tuent sans compassion tout étranger qui n'est pas bien armé.

Dans un post-scriptum du 28 décembre 1821, M. Pécot dit :

« Notre position est changée, je n'irai point à Siam par le vaisseau siamois. Pinang est continuellement en état de siége, et au dedans nous sommes menacés par les Chinois, qui pensent à assassiner les Européens, et au dehors par les Malais et les Siamois. Le jour de Noël, une escadre de 150 barques malaises et siamoises, a paru devant l'île, on ne sait à quelle intention. Le navire du Roi de Siam était parti la veille de Noël,

il est rentré. Le détroit de Malaca est rempli de pirates.

J'ai l'honneur d'être, etc. »

Une lettre de M. Pupier, missionnaire apostolique du diocèse de Lyon, donne aussi des détails sur les peuples de la mission de Siam :

A M. Denavi, au grand séminaire de Lyon.

Pulo-Pinang, 22 avril 1822.

J. M. J.

Mon très-cher Ami,

Me voici au milieu des peuples les plus cruels de l'univers; ils se tuent tellement les uns les autres, que toute la presqu'île de Malaca et les îles voisines ne sont presque qu'un vaste désert. Ce désert est couvert de forêts immenses, remplies de tigres et de singes d'une grandeur extraordinaire, que les gens du pays appellent Hourang-outang, c'est-à-dire hommes des bois, parce qu'ils marchent sur deux pieds comme les hommes, se servent de bâtons pour se défendre, et même quelquefois pour attaquer et tuer les hommes eux-mêmes, qu'ils précipitent ordinairement dans des précipices. Les peuples sont aussi barbares que les animaux. Dans plusieurs endroits ils se mangent les uns les autres; sans parler des *Andamans* qu'on n'a jamais pu civiliser, et qui sont

antropophages dans toute la force du terme. Dans l'île du More et même dans la presqu'île de Malaca, à quelque distance de Pinang, à ce qu'on m'a rapporté, les enfans mangent leurs pères. Il faudrait des grâces bien puissantes pour changer ces monstres et en faire des hommes. Comme ils sont la plupart mahométans, ils tiennent invinciblement à leur secte. Il y a cependant une petite île à côté de Sumatra, où il n'y a pas de mahométans; mais les habitans en sont extrêmement vexés par leurs voisins. Ils se convertissent assez facilement. Dernièrement un jeune homme de cette île s'étant fait chrétien à Pinang, fut attaqué aussitôt après son baptême, par deux païens qui lui reprochèrent d'avoir abandonné sa Religion, et le frappèrent si rudement, qu'ils le mirent tout en sang. Ce jeune homme s'étant transporté à la police pour se plaindre de ces deux païens, on prit acte de son accusation. Il vint presque aussitôt trouver le missionnaire qui l'avait baptisé, et lui rapporta ce qu'il venait de faire. Le missionnaire lui dit qu'il avait eu tort d'en agir ainsi, qu'ayant été frappé pour Jésus-Christ, il devait se trouver heureux d'avoir eu occasion de souffrir quelque chose pour lui; ce jeune homme s'en va aussitôt retrouver le juge pour révoquer son accusation sans exposer les motifs qui le faisaient agir. Quelque temps après, ces mêmes païens qui l'avaient frappé ayant su qu'il avait porté accusation contre eux, cher-

chèrent de faux témoins et allèrent accuser le jeune homme, qui fut aussitôt rappelé et condamné à recevoir avec les autres cinq coups de bambou sur les épaules. Il fut donc attaché et frappé rudement; car il faut que chaque coup emporte la peau : pendant que les autres criaient comme des malheureux, il ne poussa pas un soupir, et rapporta le lendemain à ce même missionnaire qu'il n'avait rien senti. Le missionnaire voulut voir ses blessures et les trouva entièrement sèches; il appuya fortement dessus, pour voir si ce jeune homme sentirait de la douleur; il ne donna aucun signe qui pût indiquer qu'il souffrît, tandis que les autres furent malades pendant long-temps à ne pouvoir remuer : il portera néanmoins les cicatrices de ses blessures toute sa vie, car elles sont ineffaçables. Cette protection de Dieu sur lui, l'a tellement fortifié dans la foi, qu'il donnerait volontiers sa vie pour elle. Il paraît que peut-être la majeure partie de ses compatriotes embrasseraient la Religion chrétienne s'ils la connaissaient. Tous ceux qui viennent à Pinang montrent des dispositions extrêmement favorables au christianisme, d'autant plus qu'ils sont extrêmement vexés par les musulmans, etc.

Ton ami *in æternum*,

PUPIER, *prêtre missionnaire*.

Une autre lettre de M. Pupier, adressée à M.

Langlois, directeur du séminaire des Missions étrangères, contient les nouvelles suivantes.

Pulo-Pinang, le 28 avril 1822.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

En arrivant ici j'ai trouvé M. Pécot, qui venait de Macao : M. Imbert venait de partir. M Pécot après avoir resté cinq mois à Pinang, où il a fait un bien prodigieux, est parti pour Siam, en passant par Quéda et Ligor, malgré les dangers que la guerre entre les Malais et les Siamois fait naître de toutes parts dans ces contrées. Il paraît cependant qu'il parviendra heureusement à Bangkoc; car voici ce qu'il écrit de Quéda, le 27 avril :

« Nous avons trouvé Quéda dans un état qui fait frémir (1); des maisons abandonnées, de tristes ruines causées par l'incendie; des prisons construites récemment, partout remplies de Malais captifs du nouveau gouvernement. Vous ne pourriez voir sans douleur le tableau que j'ai sous les yeux, et moi je ne pourrais vous le peindre sans verser des larmes. Les hommes sont liés par les pieds, les mains et la ceinture à de grosses pièces de bois, et ils ont sur leurs épaules une

(1) On a vu dans la première lettre de M. Picot, que le Roi de Quéda avait été battu par le Roi de Siam, que son fils avait été tué, et que pour lui il avait été obligé de s'enfuir à Pulo-Pinang.

lourde cangue qui leur serre le cou, au point qu'ils ont peine à remuer les machoires pour ronger le mauvais riz qu'on leur donne pour toute nourriture. Pour les enfans, ils sont liés quatre à quatre avec des rotins, qui les serrent tellement qu'il leur est presqu'impossible de satisfaire aux premiers besoins de la nature. Les femmes sont, sans distinction d'âge et de santé, avec leurs enfans à la mamelle, dans une prison remplie d'eau. Je n'ai eu le courage d'aller les visiter qu'une fois. Elles étaient dans l'eau bourbeuse jusqu'aux genoux. Ces malheureux prisonniers ont été pris à Quéda, et dans les îles environnantes, principalement à Lancavé, qu'on trouve sur la carte, sous le nom de Damova, en vue de Quéda. Ils seront conduits à Bangkoc, où probablement ils seront décapités. Ici on décapite chaque jour quelques malheureux qui meurent sans savoir pourquoi. Ce qui me fait gémir amèrement, c'est que je ne puis rien faire pour sauver leurs âmes. Je me montre à eux, mon crucifix à la main : ils le considèrent avec attention. Je leur dis en malais ce que signifie ce crucifix. Plusieurs se sont recueillis profondément, et portant leur main à leur front, ils l'ont salué en disant d'une voix forte et animée : *Syalam*, c'est-à-dire, *Ave*.

» Le jour de mon arrivée à Quéda, je demeurai vagabond dans les rues jusqu'à sept heures du soir, sans savoir où je passerais la nuit. Vers

huit heures, le Roi m'envoya son premier ministre avec une escorte bien armée (1); chaque soldat avait un petit flambeau pour éclairer ma marche. Malheureusement nous marchions contre le vent, et comme j'étais le dernier, je me trouvais enseveli dans la fumée résineuse, ce qui me fit naître la pensée que dans ce monde le plaisir n'est point sans amertume, et que les honneurs des grands sont peu estimables. On m'introduisit dans une salle immense soutenue de soixante-deux colonnes; lorsque j'entrai on m'ordonna de quitter mes souliers; je m'avançai jusque devant le trône : là on me fit asseoir sur deux tapis blancs, mis à dessein pour moi. Deux cents gardes royaux étaient dans la salle, rangés sur deux colonnes; chacun d'eux avait son terrible *Kris* (ou poignard,) et une petite chandelle. Ils étaient tous en grand costume militaire siamois, n'ayant pour tout vêtement qu'un langouti (2). Le Roi s'est fait attendre un quart d'heure; un silence profond régnait dans toute la salle. Quant à moi, assis sur mes tapis blancs, je ne faisais pas non plus grand bruit; mais je me livrais à mes réflexions. Je m'amusais à observer la différence qu'il y a entre le costume royal de nos

(1) Il parlaît qu'un nouveau Roi a été intronisé à Quéda, en remplacement de celui qui s'est réfugié à Pulo-Pinang.

(2) C'est une espèce de ceinture large qui descend jusqu'à la moitié des cuisses.

Rois de France et celui des Rois d'Asie. Cependant le son de quelques instrumens est pour nous une annonce que le Roi va paraître. Tous les assistans se prosternent le visage en terre, et l'on salue Sa Majesté en poussant un grand cri. Pour moi, ne voulant pas faire plus pour le Roi de Quéda, que je n'eusse fait pour le Roi de France, mon légitime souverain, je me suis levé tenant mon chapeau à la main, et quand le Roi a été assis, je lui ai dit à la manière française : *Tabe tuhan raya*, c'est-à-dire, *Sire, je vous salue;* puis je me suis rassis à la mode indienne. Le Roi m'a fait présenter un fauteuil, que j'ai accepté. Pour lui, il était assis sur une espèce de table peu élevée. Son costume était des plus simples : un langouti faisait tout son habillement. Ce prince ne parle que siamois. Je me suis expliqué en portugais et en malais : un interprète était entre nous deux. Nous étions éloignés l'un de l'autre de quinze pieds environ. Après quelques propos il m'a invité à me rapprocher de lui; ce que j'ai fait. Il m'a demandé mes nom et prénom, le lieu de ma naissance, le motif de mon voyage; si j'étais marié, et pourquoi je ne l'étais pas. Sur ce que j'ai répondu à cette dernière question, que c'était pour servir Dieu et le prochain plus librement, un des ministres présens s'est couché pour rire plus à l'aise; cela a paru faire de la peine au Roi. Il m'a demandé si ces questions m'importunaient. Puis m'amenant sur la politi-

que, il m'a demandé si les blancs d'Europe savaient qu'il était Roi de Quéda ; si je connaissais son prédécesseur, et pourquoi les Anglais ne voulaient pas le livrer au Roi de Siam. J'ai répondu par une longue dissertation sur le droit des gens en vigueur parmi les Souverains d'Europe. Après avoir répondu à plusieurs autres questions qu'il m'a faites, je lui ai demandé sa protection pour passer par ses états et aller à Siam. Il me l'a accordée et m'a promis de me donner des éléphans et des guides pour mon voyage. Il a paru satisfait de notre conférence, qui a duré une bonne heure, et avant de me congédier, il m'a fait servir une collation sur une petite table placée entre lui et moi. Il était neuf heures du soir; après avoir pris un peu de thé seulement, je lui ai demandé permission de me retirer. Le même cortége m'a reconduit; mais cette fois j'étais porté par quatre hommes sur la chaise royale, faveur que je n'ai acceptée que pour ne pas faire de la peine au Roi. Au reste j'y ai eu peu d'agrément : plusieurs fois j'ai manqué de tomber dans la boue. J'ai couché dans une petite maison que le Roi m'a donnée. Ce prince paraît avoir environ quarante ans; il est naturellement bon et même spirituel; mais sans instruction. Il aurait grand besoin que des missionnaires prissent la place qu'occupent auprès de lui les cruels et stupides talapoins. »

Voilà ce que M. Pécot nous écrivit de Quéda.

Nous n'avons pas eu de nouvelles de lui depuis son départ de cette ville. Il paraît qu'il sera arrivé assez heureusement à Bangkoc, d'après les informations qu'on a prises des Siamois de Quéda (1).

Agréez les sentimens de respect et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

MISSION DES MALABARES.

La mission des Malabares, sur la côte de Coromandel, ou dans l'Inde proprement dite, n'est confiée au séminaire des Missions étrangères que depuis l'année 1776. C'est la moins florissante de nos missions; aucun doute qu'on ne doive en attribuer la cause à la corruption ou à l'indifférence du grand nombre d'Européens répandus dans cette contrée. Le nombre des chrétiens y est cependant considérable, et du temps que les Jésuites étaient chargés de cette mission, c'était une des plus importantes chrétientés de l'Asie. Aujourd'hui une ignorance terrible, même des premières vérités de la Religion, distingue la population de l'Inde, et c'est le triste témoignage qu'en rendent les missionnaires. La mission française, dont le siége est à Pondichéry, est com-

(1) Une lettre de Macao, du 2 octobre 1822, annonce que M. Pécot est effectivement arrivé bien portant à Bangkoc. Cette ville est la capitale du royaume de Siam, depuis que Juthia a été détruite par les Barmas en 1765.

posée d'environ 40,000 chrétiens. Mgr. Hébert, évêque d'Halicarnasse, est le supérieur de cette mission; il n'a point de coadjuteur, et ne prend pas le titre de vicaire apostolique; son clergé est composé d'une quinzaine de prêtres, tant européens qu'indigènes, presque tous infirmes. Il y a un collége ou séminaire.

La Religion dominante du pays est l'idolâtrie. La Religion chrétienne est prêchée sans beaucoup d'opposition. Aussi cette mission ne présente-t-elle que les événemens ordinaires d'une chrétienté tranquille, et par conséquent des matériaux historiques peu intéressans. D'autres raisons, tirées d'une politique prudente et de la position des missionnaires français vis-à-vis de la puissance anglaise, qui tient sous sa domination presque tout ce grand pays, déterminent à ne pas publier, par la voie de l'impression, tout ce qui concerne cette mission.

Pour donner cependant aux Associés de la Propagation de la Foi quelques notions sur l'état actuel de l'Inde en général, nous mettons sous leurs yeux quelques fragmens de lettres écrites par M. Pupier, missionnaire apostolique.

A M..... prêtre du diocèse de Lyon.

Calcutta, 14 novembre 1821.

MON TRÈS-CHER PÈRE EN J. C.

APRÈS cinq mois de navigation continue, je suis

arrivé à Calcutta. Je ne vous parlerai pas de ma traversée de Bordeaux à l'embouchure du Gange, où j'ai quitté le navire. Nous n'avons été tourmentés par les vents qu'au cap de Bonne-Espérance. Les anciens marins n'y passaient jamais qu'en tremblant, et l'on est toujours obligé de fermer le navire de toutes parts, parce que les vagues de la mer, qui s'élèvent à une grande hauteur, le couvrent quelquefois tout entier. Du reste, la traversée a été assez agréable, si elle peut l'être toutefois au milieu des blasphèmes et des impiétés dont on est continuellement affligé. Un missionnaire qui a été transporté en Chine sur un vaisseau anglais, écrivait qu'il n'en avait point été ainsi sur son navire. Heureusement pour moi, au milieu de tout cet équipage, j'avais un capitaine, excellent homme, très-honnête et plein de Religion, qui m'a rendu des services que je ne saurais assez reconnaître. Maintenant, grâces à Dieu, me voilà rendu dans des contrées où le bien qu'il y a à faire me dédommagera abondamment de toutes les misères passées. S'il faut juger des autres états de l'Asie par l'Inde, je ne crois pas que l'on puisse trouver, même chez les anciens, des peuples plus superstitieux et plus profondément idolâtres. Ayant remonté le Gange depuis son embouchure jusqu'à Calcutta, qui en est à peu près à trente-cinq ou quarante lieues, dans un petit bateau des gens du pays, avec deux brames ou prêtres de la nation, dont

l'un même est le premier de tous, j'ai eu occasion de prendre quelques renseignemens sur la religion et sur les mœurs des Indiens. En général, les brames ne font presque jamais connaître les mystères dont ils enveloppent leur doctrine. Ils croient descendre des anciens brachmanes ou sages de l'Inde, dont parlent les historiens; mais ils ont terriblement brouillé les traditions qu'ils en avaient reçues; et à l'exception de quelques points sur lesquels ils s'accordent encore avec eux, tout le reste est d'invention moderne. Il semble même que la connaissance de l'Evangile, qui leur avait été apporté par saint Thomas et par saint François-Xavier, ait donné naissance à beaucoup de superstitions. Presque tout est dieu chez eux; mais le principal est madame Vorga, comme ils l'appellent eux-mêmes, qu'ils représentent avec dix bras, tenant d'une main une tête coupée, de l'autre une épée sanglante, avec un grand collier de têtes tranchées. Ils mettent sous ses pieds un buffle énorme, de la gueule duquel sort un homme armé. De chaque côté sont représentées des figures plus ou moins hideuses les unes que les autres. Ils ont encore une autre dame à huit bras, et une à quatre. Ayant demandé au brame qui était avec moi, pourquoi ils donnaient tous ces bras à leurs dieux, il me répondit que c'était pour marquer leurs forces. Je lui demandai encore quel était le premier des dieux, il me répondit que c'était madame Vorga, qui

avait formé tous les autres. Je ne sais s'ils attribuent à tous ces dieux la divinité dans toute son extension, ou seulement s'ils admettent un dieu suprême de qui les autres dépendent, c'est ce que je ne n'ai pu tirer de ce brame, ne pouvant m'en faire entendre assez; mais ce dont je suis certain, c'est que tous ces dieux reçoivent les adorations, les prières et les offrandes non-seulement du peuple, mais des brames eux-mêmes. Chacune de ces divinités a ses fêtes particulières, qui se célèbrent par des extravagances dont l'humanité devrait rougir. On ne peut pas douter, me disait un homme du pays, qui ne devait pas me paraître suspect en cette matière, que la religion des brames n'ait été inventée par les démons. On fait des processions publiques où l'on porte les effigies horribles de ces dieux infâmes. Mais celui de leurs dieux qui reçoit le plus d'honneur, c'est le Gange; on ne peut concevoir jusqu'où ils portent pour lui la vénération. Cinq ou six fois le jour il faut venir se plonger en entier dans l'eau du fleuve, et en boire à différentes reprises, avec des cérémonies diverses. J'ai vu moi-même, en remontant le Gange, au-dessus de Calcutta, du côté de Chandernagor, des foules de peuples, hommes, femmes, enfans, vieillards, se précipiter en désordre sur le rivage, avec des paniers de fleurs qu'ils répandaient à pleines mains sur les eaux, après avoir prié avec beaucoup de ferveur ces mêmes eaux qui leur servent à tous

les usages. Ils accompagnaient leurs prières de tant de signes, d'aspersions, d'extensions de bras vers le soleil, de prosternations, d'immersions dans l'eau, qu'il me serait impossible de les décrire. Leur habillement, qui consiste en une seule toile dont ils se ceignent les reins, le reste du corps étant nu, la chaleur du climat qui est presque insupportable, la beauté du fleuve qui coule entre deux rives couvertes d'arbres et de prairies, au milieu d'une vaste plaine qui ne se termine qu'aux montagnes de Thibet, tout semble les inviter à se baigner fréquemment; et l'agrément qu'ils y trouvent, aura bientôt fait dresser des autels à un fleuve si bienfaisant. Ils regardent comme le comble du bonheur de pouvoir mourir sur ses rives, ou même d'être noyés par ses eaux. Dès qu'un homme est dangereusement malade, ils le portent sur le rivage, et le laissent mourir, quelquefois même noyer, lorsque la marée le surprend. J'ai vu un de ces malheureux, aux prises avec la mort, étendu sur quelques haillons, aux portes d'une pagode sur les bords du Gange, environné de ses parens qui attendaient son dernier soupir, pour jeter son cadavre dans l'eau ou le brûler; car ce ne sont que les pauvres qu'on ensevelit dans les eaux après leur mort : les riches, au contraire, sont brûlés; et si c'est un père de famille, le plus petit de ses enfans met le premier le feu au bûcher. En allant à Chandernagor, je vis dans une de ces cérémo-

nies un petit enfant de deux ou trois ans, tout habillé en blanc, venir lui-même, une torche à la main, mettre le feu au bûcher, et contempler ensuite d'un œil triste le corps de son père dévoré par les flammes. C'est encore un usage ancien dans l'Inde, que les femmes se brûlent elles-mêmes toutes vivantes, avec les corps de leurs maris; mais les Anglais, après s'être rendus maîtres de ces contrées, ont défendu cet usage barbare par des lois très-sévères. Le soleil, les astres, les animaux, les arbres mêmes reçoivent ici les hommages des hommes et leurs adorations. Il n'est pas rare de trouver de petites chapelles portatives, dans lesquelles on voit la figure d'un bœuf, devant lequel viennent se prosterner les Indiens. Il ne faudrait pas des miracles moins éclatans que ceux de Jésus-Christ, me disait encore un homme du pays, pour changer cette malheureuse nation. Le peuple est dans l'ignorance la plus grossière, et suit à l'aveugle l'impulsion qui lui est donnée. Il y a actuellement deux brames convertis, qui écrivent fortement contre leur secte, traitent les autres brames d'ignorans et d'imposteurs, et leur prouvent que la Religion chrétienne est la seule véritable. Peut-être serait-il possible d'ouvrir les yeux à un grand nombre de ces misérables, s'il y avait dans le pays plus de prêtres catholiques.

Les Anglais viennent de pousser leurs conquêtes jusqu'aux frontières de Perse. Toute l'Inde leur

appartient. Le grand Mogol, qui est un des descendans de Gengiskan, et l'un des plus puissans princes de l'orient, a été vaincu il y a peu de temps, et constitué prisonnier des Anglais. Il demeure toujours à Dellie, ancienne capitale de son royaume, où les Anglais lui donnent par mois six cent mille roupies, et la roupie vaut à peu près cinquante sous de France. Ils ont cependant été repoussés d'une province très-riche, dont ils tentaient de se rendre maîtres. Lord Moira, gouverneur de l'Inde, réside habituellement à Calcutta, où il étale une pompe et une magnificence, qu'on aurait de la peine à trouver dans les premières cours de l'Europe. Les maisons des particuliers ressemblent plutôt à des palais de princes, qu'à des habitations de négocians; c'est ce qui en fait, joint à la beauté du climat, une des plus belles et des plus charmantes villes que l'on puisse voir (1). Il est triste de voir à côté notre Chandernagor décroître dans une proportion inverse, les Anglais absorbant chaque jour le commerce qui pourrait seul faire fleurir cette colonie. J'ai vu plusieurs fois le gouverneur, qui reçoit si peu du gouvernement français, qu'il ne peut plus représenter notre nation que par ses bonnes qualités. Il m'a pressé plusieurs fois de

(1) Les Anglais exercent leur empire dans l'Inde, sur plus de soixante millions d'habitans; la seule ville de Calcutta renferme plus d'habitans que Paris.

rester à Chandernagor : la Religion y éprouve de grands besoins ; et si quelque prêtre zélé et désintéressé du diocèse de Lyon, qui peut seul maintenant pourvoir d'une manière efficace aux besoins des missions, voulait se charger de cette colonie, son zèle y trouverait un grand aliment ; et s'il cherchait des travaux, ils y sont en grand nombre ; car les catholiques de Calcutta pourraient encore réclamer ses soins, etc. etc. (Il y a dans la ville de Calcutta trente ou quarante mille catholiques.)

Je me recommande, etc. etc.

Dans une autre lettre de la même date, écrite à un de ses amis de Lyon, M. Pupier donne les détails suivans sur les usages indiens :

En remontant le Gange, je débarquai dans un grand village à dix lieues de Calcutta, et là j'examinai la manière de vivre des habitans. Je parcourus le marché du village, et n'y vis absolument que des légumes et du riz en vente. Ils font cuire le riz dans des vases en terre, dont l'ouverture est très-étroite, et qu'ils posent sur le feu, dans des trous pratiqués au milieu de leurs maisons, la fumée sortant par la porte ; car il n'y a ni cheminées ni fenêtres. Le riz étant cuit, ils le lavent dans le Gange, et puis le mangent assis à terre, n'ayant ni chaises ni table. Je voulus dîner à la manière indienne : on m'apporta du riz cuit à l'eau, du poisson, des figues

bananes, et un coco pour boire; il était de la grosseur d'une tête d'enfant : l'eau qui en sort, après qu'il a été percé, est très-fraîche et excellente. Tout ce dîner ne me coûta que la valeur de deux ou trois sous de France. Mais je ne pus pas le manger dans la maison; ils ne m'y laissèrent pas entrer : le tout me fut apporté sur mon petit bateau; et quand j'eus mangé, ils me dirent de tout jeter dans la rivière, les assiettes même, parce qu'il leur était défendu de s'en servir après un blanc. Je le fis, et ne fus pas plutôt sorti, qu'on vint laver très-soigneusement la place où je m'étais assis. Je demandai l'explication de ces procédés au brame qui était avec moi; il ne sut pas ou ne voulut pas me la donner. Il me répondit seulement que sa religion le voulait ainsi; que lui-même ne pouvait pas manger avec les autres brames, parce qu'il leur était supérieur, et que ceux-ci devaient garder à son égard les mêmes formalités qu'on observait pour moi. Comme on lui avait dit que j'étais un brame d'Europe, il m'appelait son ami; mais malgré cela il avait beaucoup de peine à me parler de sa secte, dont ils ne font connaître les secrets à personne.

Les nouvelles de la mission de Siam ne sont pas moins tristes que celles des missions du Tong-king et de la Cochinchine. M. Rectinwald, mis-

sionnaire, âgé de 67 ans, et qui, depuis 33 ans, travaillait dans les missions, est mort le 7 novembre 1822, à Pulo-Pinang, où il résidait pour prendre soin des chrétiens qui sont dans cette île. M. Pécot, envoyé de Bangkoc, capitale du royaume de Siam, pour le remplacer, est mort presqu'en arrivant à Pulo-Pinang, le 21 juillet 1823. Ainsi voilà la mission de Siam réduite à son seul vicaire apostolique, chargé d'années et d'infirmités. La fâcheuse nouvelle de la mort de M. Pécot a été annoncée à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères par M. Pupier, l'un des deux missionnaires qui ont soin du séminaire général ou collége des Chinois. Sa lettre est du 20 août 1823.

« Vous n'apprendrez pas sans étonnement et sans douleur la mort prématurée de M. Pécot. Il travaillait avec zèle et succès à Bangkoc, lorsque Mgr. l'évêque de Sozopolis, ayant appris la mort de M. Rectinwald, l'envoya pour remplacer ce missionnaire. Il est venu ici en diligence par terre; car il avait dessein d'ouvrir une route de communication à travers les forêts qui couvrent la presqu'île de Malaca, afin de se rendre plus promptement d'un endroit à l'autre, quand la nécessité l'exigerait. Il voulait surtout établir des missions dans les divers lieux où il serait obligé de séjourner, et l'exécution de ce projet paraissait souffrir bien moins de difficultés qu'on ne

l'avait d'abord imaginé, attendu que le Roi de Lygor (1) qui lui fournissait des éléphans et pourvoyait à tous ses besoins sur la route, avait en lui une entière confiance, et lui témoignait tant d'affection, qu'il pouvait obtenir de lui tout ce qu'il désirait. Ce prince lui avait même déjà promis trois maisons dans son royaume, et lui avait donné pleine liberté de prêcher sa Religion à ses sujets. Déjà même la femme d'un des grands officiers de la cour du Roi s'était déclarée sa protectrice, et lui avait promis de subvenir à tous ses besoins, s'il voulait rester à Lygor, et, lorsqu'il en partit, elle le suivit avec sa fille, en versant des larmes, jusqu'à la barque sur laquelle il s'embarqua pour Trang, petite ville du royaume de Lygor, où M. Pécot avait baptisé, lorsqu'il y passa pour la première fois, cinquante enfans moribonds de parens païens. Il y avait grande espérance de voir cette mission, si long-temps abandonnée, prendre de l'accroissement, lorsque la mort prématurée de M. Pécot lui a enlevé son unique espoir. Me voilà maintenant seul ici avec M. Lolivier pour soigner la chrétienté de Pinang et le collége chinois.

» Vous voyez qu'il est indispensable d'envoyer du renfort à Mgr. de Sozopolis, qui ne peut presque plus agir par lui-même. S'il ne reçoit promp-

(1) Lygor est la capitale d'un petit royaume, situé dans la presqu'île de Malaca.

tement du secours, il est bien à craindre que sa fin ne soit aussi celle de la mission. »

Nos lecteurs savent déjà quelles espérances la mission de Siam fondait sur M. Pécot. Les lettres qu'ils ont lues de lui (*voyez p.* 319), font preuve de son zèle et de son talent. Il n'était aux missions que depuis 18 mois, et la force de sa constitution semblait augurer une longue carrière dans le ministère qu'il avait embrassé. Mgr. Florens, évêque de Sozopolis et vicaire apostolique de Siam, écrivant le 1er janvier 1823 à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, témoignait dans les termes suivans la joie que lui avait procurée l'arrivée du nouveau missionnaire dont il devait bientôt après pleurer la mort :

« Je vous annonce donc qu'enfin, après vingt-un ans, j'ai eu le bonheur de voir arriver un nouveau missionnaire pour Siam. C'est le très-cher M. Pécot, arrivé à Bangkoc le 2 juin 1822, le beau jour de la très-sainte Trinité. Vous pouvez penser quelle a été ma joie : Dieu soit béni! Que nous serions heureux et riches, si nous pouvions en avoir plusieurs de ce calibre! J'en suis très-content : il est plein de zèle et d'activité pour l'œuvre de Dieu. Daigne le Seigneur nous le conserver *ad multos annos*. Dans sa traversée par Quéda et par Lygor, il a eu beaucoup à souffrir : il a pensé y perdre la vie; le Seigneur nous l'a conservé : il est ici bien portant,

et, comme il me l'a dit plusieurs fois, il est fort et robuste. Dans son voyage il a baptisé cinq adultes et cinquante enfans de Malais en danger de mort. »

Dans une autre lettre, écrite à M. de la Bissachère, l'un des directeurs du séminaire des Missions étrangères, le 24 avril 1823, le même prélat annonçait le départ de M. Pécot, pour aller remplacer M. Rectinwald à Pulo-Pinang :

« M. Pécot doit repartir dans trois ou quatre jours pour Pulo-Pinang, pour remplacer M. Rectinwald, décédé le 7 novembre dernier. J'étais au comble de la joie à l'arrivée de ce cher confrère, et nous voilà presque aussitôt réduits à deux, car je ne compte pas M. Ferreti, déjà fort avancé en âge. Je réitère donc mes premières instances; je vous prie de considérer que je suis seul, et que dans deux mois j'aurai complété ma soixante-unième année. Je puis mourir d'un jour à l'autre, et je n'ai point de successeur. Il est cependant de la plus grande importance que la mission ne reste pas sans évêque. Elle pourra fructifier si on lui envoie des missionnaires européens. M. Pécot en particulier a la plus grande confiance qu'on pourra y recueillir des fruits abondans, s'il y a un nombre suffisant d'ouvriers apostoliques. Ce cher confrère a fait ici des merveilles, et il continuerait d'en faire, s'il ne fallait absolument qu'il parte pour Pulo-Pinang, où il est ardemment désiré, et où

j'espère qu'il fera beaucoup de bien dans la vigne du Seigneur; car les dispositions y sont beaucoup meilleures qu'à Siam. Lorsqu'il passa à Pulo-Pinang la première fois, plusieurs protestans vinrent le trouver pour se faire instruire; mais il n'eut pas le temps de finir l'ouvrage de leur conversion. Après son départ, un vieillard anglais fit abjuration. M. Lolivier me marque qu'un grand nombre de Chinois païens, établis dans cette île, viennent au collége pour se faire instruire; et qu'il en a déjà baptisé plusieurs. Un prêtre à Pulo-Pinang ne suffit pas. Les malades seuls occupent la plus grande partie de son temps; il faut souvent aller loin pour les visiter.

» Depuis la dernière lettre que j'ai écrite à M. Langlois, le premier de cette année, l'on a baptisé 305 enfans de gentils moribonds, et 10 adultes. »

Dans une lettre du 24 août 1823, adressée aussi à M. de la Bissachère, Mgr. l'évêque de Sozopolis dit :

« Depuis ma dernière, trente adultes ont reçu le baptême : de ce nombre est un bonze. Quarante-quatre enfans de païens ont aussi été baptisés à l'article de la mort, sans compter ceux que M. Pécot aura baptisés dans sa route d'ici à Pulo-Pinang (1). Vous aviez promis d'augmen-

(1) La mort de M. Pécot ne pouvait encore être connue à Bangkoc.

ter le nombre des missionnaires, et malheureusement ce nombre n'augmente pas; j'espère que la divine Providence y pourvoira; je peux mourir chaque jour. Envoyez-moi donc au moins un successeur. La mission de Siam fructifierait, si elle avait quelques bons ouvriers. Il y a grand nombre d'endroits où l'on pourrait travailler avec avantage; mais les ouvriers manquent. A Noël, j'ai fait une petite ordination de deux sous-diacres et quatre minorés. »

M. Pécot écrivit plusieurs lettres dans son trajet de Bangkoc à Pulo-Pinang. Dans l'une d'elles, adressée à M. Baroudel, procureur des Missions françaises à Macao, il disait :

« Je commence à connaître la mission de Siam dans ses différens districts. Je puis assurer que cette mission est très-intéressante. Les chrétiens sont pieux, fervens et même généreux, mais bien pauvres, vu qu'ils sont toujours occupés au service du Roi. Si la mission n'est pas fort nombreuse, c'est qu'elle a eu jusqu'ici trop peu de missionnaires français. Tous nos efforts se bornent presque à administrer les derniers sacremens aux malades, et nous ne pouvons presque rien faire pour les infidèles; ce qui est une vraie calamité pour notre mission, qui est d'ailleurs une des plus difficiles à desservir, attendu qu'il faut s'embarquer fréquemment pour passer d'une chrétienté à l'autre. »

Dans une autre lettre, datée de Lygor, le 29

mai 1823, jour de la Fête-Dieu, M. Pécot marquait ce qui suit à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères :

« Aujourd'hui à Lygor, point de messe, point de procession : ce n'est pas manque de prêtre, nous sommes deux (1); mais point d'église, point d'ornemens, point de chrétiens. J'ignore si la Religion de Jésus-Christ a été annoncée ici : je n'y trouve point de vestige de christianisme. Quelques chrétiens y sont venus autrefois faire le commerce; la mort a tout fini, et je ne puis pas même découvrir le lieu de leur sépulture.

» Les couvens de talapoins ne manquent pas dans Lygor; et les dieux qui sont dans les temples sont grands, gros et nombreux. Le maître-dieu est assis sur l'autel : s'il était débout, il aurait bien 40 pieds de hauteur. Les petits dieux sont debout et de différentes grandeurs; tous sont dorés. Les prêtres sont habillés en jaune, sans doute pour se rapprocher un peu de leurs divinités. On est reçu ministre après un long noviciat, qu'on commence à l'âge de 21 ans. Le sacerdoce impose l'obligation du célibat, mais non pour toute la vie. Ceux qui en sont revêtus sont libres d'y renoncer, et une fois mis en liberté, ils peuvent se marier, et, pour se dédommager du temps passé au couvent, prendre autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. J'en connais un qui en a plus de trente.

(1) M. Pécot était accompagné d'un prêtre siamois.

» Les mœurs des Siamois se rapprochent en certaines choses des mœurs des Israélites. Leur croyance a aussi quelques traits de ressemblance avec la révélation, mais bien défigurés. Ils disent qu'il y a dans le ciel une récompense pour les justes, et dans l'enfer des châtimens terribles pour les méchans. Ils attendent un libérateur qui doit venir du ciel sur la terre; alors le genre humain sera heureux pour toujours. Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, toute la nature est dans un état de gémissement : les justes ne peuvent pas entrer dans le ciel; leurs âmes sont en hospitalité dans le corps des animaux, chacune selon son mérite : par exemple, les plus grands saints sont logés chez les pigeons et les rossignols. Pour cette raison, tuer les animaux est, selon leur doctrine, un péché mortel.

» Les talapoins vivent d'aumônes; ils sont pauvres : chaque jour ils vont demander les choses dont ils ont besoin pour la journée seulement. Ils ne saluent personne; mais quand ils paraissent, les laïques doivent s'incliner et lever les mains, à la manière du pays. Le Roi lui-même est tenu de faire cette cérémonie; il n'y manque pas.

» A Bangkoc, les Siamois sont doux et pacifiques, mais d'une indifférence et d'une lenteur insupportable; ils aiment les étrangers et leur rendent des honneurs surprenans. Ici le gouvernement est Siamois, mais le peuple est un mé-

lange de Siamois, de Malais et de Chinois. Le Roi m'a reçu avec tant de bonté, que toute la cour en a été dans l'étonnement. Il veut me retenir et me donner une maison, pour que je me fixe dans son royaume; il ne me laisse partir qu'à condition que je reviendrai; ce que je me propose, avec la grâce de Dieu. Un prêtre européen ferait ici des merveilles, s'il pouvait s'y arrêter. C'est la seconde fois que je passe dans ce pays. Ce passage a toujours été pénible pour un Européen; maintenant il est encore plus dangereux que par le passé, parce que le désert est plein de voleurs qui vont par bandes, bien armés. Le Roi s'est donné beaucoup de soins pour moi : il me donne quatre éléphans et dix soldats pour me conduire à Quéda, où je m'embarquerai pour Pinang. La voie de mer par Sincapor est toute aussi dangereuse : les pirates malais sont venus ces jours-ci jusque dans la rivière de Lygor, et y ont enlevé deux talapoins avec leurs disciples; ceux-ci ont été renvoyés; mais les deux ministres ont été précipités dans la mer.

» La mission de Siam est difficile à desservir, à cause des voyages qu'il faut faire, tantôt par mer, tantôt par terre : ces voyages sont pénibles et dispendieux. Ainsi, messieurs, si vous voulez soutenir cette bonne œuvre, et sauver beaucoup d'âmes dans ce vaste royaume, il faut nous envoyer des aumônes et des prêtres. »

M. Pécot avait aussi écrit, pendant son voyage

à son évêque, Mgr. le vicaire apostolique de Siam. Il lui faisait le récit des événemens de sa route avec une aimable et respectueuse familiarité, à laquelle il était enhardi par les bontés de Mgr. de Sozopolis, et par l'amitié toute particulière que ce digne prélat lui avait déjà accordée.

« MONSEIGNEUR,

» Je suis entré à Lygor le dimanche de la Pentecôte à 10 heures du soir, après 21 jours de navigation. Toujours bonne santé et beaucoup d'occupations sur le navire, c'est-à-dire que j'ai fait mon journal pour Macao et pour Paris. Peu d'ennui, ce que je regarde comme une grâce spéciale de la part de Dieu. J'ai beaucoup chanté, le plus souvent en français, comprenait qui pouvait. Le révérend père Sylvestre n'a chanté qu'une fois, et c'est le *Te Deum*, d'où vous conclurez sans doute que son cœur toujours triste a trouvé la santé sur mer.

» Depuis la mer jusqu'à la ville nous rencontrâmes un grand nombre de crocodiles, dont l'un surtout était d'une grosseur énorme, sur lequel nous tombâmes involontairement, au point de le toucher avec nos rames.

» Débarquer à Lygor en pleine nuit, et trouver de suite une maison pour s'y abriter, ce n'était pas chose facile. Je demande à l'un des Siamois qui voyageaient avec nous, (c'était un chef de champ), où l'on va me déposer : *Che*

moi, me dit-il, *je me fais un grand plaisir de vous donner l'hospitalité, jusqu'à ce que nous ayons paru devant le gouverneur.* Cet homme est à l'aise, même riche pour le pays; il est issu d'un Chinois et marié à une Chinoise; il n'a point de concubine; il a pour héritière une fille, âgée de 18 ou 20 ans. Il se nomme Achan. Comme il était harassé, n'ayant point dormi depuis plusieurs jours, il entre chez lui sans proférer d'autre parole, si ce n'est qu'un *Phu-jai* vient passer la nuit chez lui. On est assez surpris, on s'empresse; il se met au lit, et moi je me trouve logé dans une belle petite chambre avec *Francisco*, sans que personne dans la maison sache encore qui je suis. Le lendemain, mon hôte, silencieux de son naturel, sort au point du jour, sans rien dire à personne, pour aller au marché et me procurer un joli déjeûner.

» Ainsi, quel est ce *Phu-jai?* personne ne le sait encore dans la maison. L'épouse qui n'est ni bornée ni timide se hasarde la première, et la conversation s'entame en présence de sa fille et de plusieurs maîtresses femmes ses voisines, que la curiosité avait attirées pour voir un peu la mine du *Phu-jai*. On me toise, on m'interroge. Francisco leur dit que je suis prêtre, et il explique ce que c'est qu'un prêtre. Alors je vois tous les visages témoigner l'intérêt qu'on me porte. Quand ces femmes, qui écoutaient avec une attention parfaite, ont entendu que les prêtres

étaient célibataires toute la vie, et cela pour servir Dieu et le prochain plus librement, elles ont levé les mains au-dessus de la tête, je ne puis vous dire combien haut, en disant : *que cela est admirable !* Cela seul, a dit l'épouse d'Achan, me prouve que vous êtes un homme de Dieu ; dès ce moment, j'ai en vous toute la confiance possible, restez à Lygor, je vous aiderai de tout mon pouvoir à vivre, et je me fais votre disciple. C'est bien dommage que vous vous en alliez, ont ajouté les autres femmes ; nous ne connaissons point votre Religion, seulement nous savons qu'elle est parfaite. Quand j'ai quitté la maison pour aller chez le gouverneur, l'épouse d'Achan était dans une grande tristesse, elle a pleuré en disant : *Ah ! si ma maison était digne de vous, je ferais tous les frais pour vous nourrir et vous garder au moins jusqu'à votre départ !* Je passe à une autre maison, c'est celle du gouverneur.

» Avant, je vous donnerai la nouvelle que le gouverneur prend ses talapoins pour en faire des soldats. Ils sont obligés d'aller à la poursuite des Malais comme les simples particuliers. Ainsi, ils vont tuer les hommes et prêcher *ex cathedra* qu'il est défendu de tuer les monstiques. J'ai remarqué que les pagodes sont dans un état de ruine, et les pauvres diables de dieux exposés à l'air du temps.

» Je me suis donc rendu à pied au palais ma-

gnifique du gouverneur. C'était le lundi de la Pentecôte; Francisco me suivait. Achan, qui nous avait précédés, nous attendait pour nous annoncer. Le gouverneur n'était arrivé de Quéda que depuis quatre ou cinq jours; sa cour était pleine de monde, je ne sais combien de centaines d'individus. Je me suis assis sur une muraille, sous un bel arbre, en attendant qu'on me mandât. Là, les Siamois, naturellement curieux, venaient me questionner en leur langue, puis se retiraient d'un air assez peu respectueux. J'entre dans le palais du gouverneur ; on venait de lui servir un copieux déjeûner qu'il allait faire en présence de soixante personnes. Je vais droit à lui et je le salue en bon siamois, et assez haut pour que tout le monde m'entende. Pour lui, dès qu'il m'aperçoit, il prend un air gai et dit : *Ah! voilà le Français ! cet homme est fort honnête, et je le vois avec beaucoup de plaisir.* Personne ne conteste, mais tous répondent dans ce sens. Il me fait apporter un fauteuil, et je me place entre lui et tous les mandarins. Nous parlons siamois; je le comprends, et lui entend tout ce que je lui dis. Son fils aîné m'a paru avoir envie de rire deux ou trois fois de mon accent. Le gouverneur ouvre l'épître que je lui présente, et il la lit et relit avec beaucoup d'attention; puis il la remet à un grand mandarin. *Je suis bien aise de vous voir,* m'a-t-il dit; ce qu'il m'a répété au moins six fois. Une fois entr'autres, comme

s'il avait craint que je ne le comprisse pas, ou que tout le monde ne l'eût pas suffisamment compris, il a dit à *Francisco : Dites donc vous-même à votre maître que je suis on ne peut plus satisfait de le voir ; et je me fais un grand plaisir de l'obliger : demandez-lui ce qu'il désire de moi. Mes enfans aussi l'aiment beaucoup.* Il voulait réparer la faute légère qu'avait faite l'aîné en riant de mon accent. Puis, s'adressant à l'un de ses trois fils, il lui a dit : *Allons, mon fils, descendez, allez baiser la main du prêtre français.* »

La narration de M. Pécot est interrompue en cet endroit, M. Pupier, qui a envoyé cette lettre à Lyon, n'ayant pu réunir toutes les feuilles dont elle était composée. M. Pupier a encore recueilli deux autres lettres de M. Pécot d'une date plus ancienne, et les a pareillement envoyées à Lyon.

Quéda, 1er mai 1822.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

ME voilà encore à Quéda, mais je m'embarque ce soir pour Trang. On voudrait nous faire appréhender quelques mésaventures de la part des Malais, mais je ne saurais craindre, tant je suis convaincu de la bonté divine pour ceux qui ne cherchent dans de telles entreprises que le salut des âmes. Hier, mes deux compagnons et moi nous avons fait nos dispositions testamentaires. Je

donne ma montre à *Bento;* pour lui il me lègue sa petite malle. Vous aurez quelque chose aussi de ma succession. L'abbé Pupier est nommé exécuteur testamentaire.

Nous sommes ici, à la lettre, dans un camp militaire. Il reste à peine à Quéda une seule famille malaise. On ne voit que militaires siamois. Les Malais ayant brûlé leurs maisons avant de partir, on a construit des tentes pour les nouveaux occupans. On n'a pas eu encore le temps de faire des portes, pour former des séparations, si bien que nous sommes pêle-mêle et presque les uns sur les autres, tous païens, excepté moi et mes domestiques. Point de messe, mais d'ailleurs liberté des cultes. J'ai planté mon Christ dans le mur de notre camp, et là, prosternés plusieurs fois le jour, nous récitons notre chapelet au milieu de tout le monde. Ils viennent autour de moi regarder ce qu'il y a dans mon bréviaire. Hier un coup de vent emporta un de mes signets; mes spectateurs ont poursuivi ce petit papier jusqu'à la mer, où il allait se précipiter; l'ayant saisi, ils me l'ont rapporté et présenté avec beaucoup de respect.

Avant-hier un militaire de notre camp a eu une attaque violente de choléra-morbus. Le grand sorcier siamois a été mandé, et sous mes yeux il a composé sa médecine pour le malade. Des feuilles de bétel, et un peu de rhubarbe; le tout écrasé sur une pierre lisse sur laquelle on

avait écrit préalablement une longue légende, qui s'écrit aussi sur sept feuilles de bétel. J'ai demandé l'explication de cela : c'est une pétition adressée au diable pour le prier de conserver la vie au patient. De tout ce qui est broyé sur la pierre diabolique on fait une grosse pilule qu'on laisse tremper dans un demi-verre d'eau. Le malade boit la décoction, et le médecin mange la pilule. C'est ce qui fut soigneusement accompli pour notre homme. De plus, on lui mit autour des reins la chaîne siamoise. Le diable a sans doute eu peur de moi ou de mon crucifix, mais aucun mieux ne se fit sentir ; le malade criait comme un aveugle. Ne voyant plus d'autre ressource, ses amis dirent qu'il fallait prier le blanc de le soulager. Heureusement j'avais dans ma caisse une bouteille de drogue amère, avec laquelle j'ai guéri mon homme en peu de temps, après avoir eu soin de lui ôter sa chaîne. Ces Siamois semblent me prendre en considération, et je crois que déjà ils commencent à m'affectionner. Je suis allé me promener aussi loin que j'ai pu, malgré les sentinelles qui voulaient m'arrêter en plusieurs postes. J'ai trouvé quelques familles malaises plongées dans la douleur. Elles m'ont prié de plaider pour elles auprès du Roi. Je leur ai dit quelques paroles d'édification, et ai gémi amèrement que ces âmes simples ne fussent pas chrétiennes. J'ai observé avec plaisir qu'il n'y a hors de la ville aucune pagode, et dans la ville une

seulement. Sera-t-il possible d'annoncer un jour l'Evangile à ce peuple?

Nous avons été réveillés, la nuit dernière, par la flagellation d'un malheureux homme que je ne connais point. Il était condamné à cent cinquante coups de rotin. Nous l'avons entendu crier pendant les quarante premiers; puis le patient est mort, ou il a perdu toutes ses forces sous les verges, car nous avons cessé de l'entendre, sans toutefois discontinuer d'entendre l'effroyable sifflement des verges que deux hommes déchargeaient sur son cadavre nu. Je ne puis vous exprimer combien ce supplice m'a peiné. Je me disais: voilà probablement une cérémonie que je subirai un jour; et au lieu de la désirer pour l'amour de Jésus-Christ, je tremblais de tous mes membres. Ce matin nous avons eu un autre spectacle non moins attristant. Plusieurs Malais, chargés d'une cangue et les mains liées, sont arrivés, venant grossir le nombre des malheureux qui sont ici. On les a surpris cachés dans les forêts. Je suis allé au-devant d'eux; ils m'ont salué d'un air de tristesse. Il y avait plusieurs femmes, dont l'une était malade au point de ne pouvoir marcher vers la prison sans être soutenue. J'ai donc toujours beaucoup à gémir de ne pouvoir travailler au salut de ces pauvres infidèles. Combien d'enfans meurent chaque jour dans les prisons! Combien de Malais se convertiraient, s'ils pouvaient entendre les consolations de notre sainte

Religion ! Mais il faut que je parte pour Siam.

Je suis mandé à la cour ce soir. La conférence sera longue, je pense; j'ignore cependant ce qu'on me demandera; mais j'ai beaucoup de choses à dire au Roi; car enfin il faut que la parole de Dieu ait son cours.

J'ai l'honneur d'être avec respect, M. le supérieur,

votre très-humble serviteur,

PÉCOT, *Miss. apost.*

Arrivé à Bangkoc, auprès de son évêque, M. Pécot écrivit la relation suivante de son voyage depuis Quéda, et l'adressa à M. Lolivier, supérieur du collége chinois de Pulo-Pinang, à M. Baroudel, procureur des missions à Macao, et à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Bangkoc, 27 janvier 1823.

« MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

» LE 2 mai dernier, je me suis embarqué à Quéda pour aller à Trang. Ce gros village, situé au nord de Quéda, et à trois jours de navigation, est une place royale. Ce pays est très-dangereux pour les Européens. C'est un pays de voleurs : on vous y tue pour une moitié de vêtement. C'est de même dans tout le pays jus-

qu'à Lygor. A Trang peu de maisons. Les habitans sont sur l'eau dans de petites barques. Malais et Siamois, tous voyagent errans et cherchant fortune, tuant pour voler, et courant risque eux-mêmes de rencontrer quelques brigands plus forts et plus valeureux, dont ils deviendraient infailliblement la proie. Vous rencontrez partout des barques brisées, des cases renversées ou brûlées; et si vous demandez où sont les habitans, on vous répond qu'on les a tués.

» La barque malaise sur laquelle nous étions, n'était pas fort grande, à peu près comme une bonne chaloupe de navire. Si le vent nous manquait, avec dix rames nous pouvions avancer vers notre but. Nous étions soixante-dix personnes, hommes, femmes et enfans, la plupart prisonniers malais. Nous n'étions pas au large, comme vous pouvez penser : j'ai été assis sept jours dans le même endroit, sur des bamboux, près de la cuisine, sans pouvoir bouger. J'avais pour voisins mes deux compagnons de voyage, Benoît, jeune homme de treize ans, et un caffre, nommé Jean, qui était fort comme quatre hommes. La traversée a duré quatre jours de plus que nous ne comptions. Nous avons souffert la faim et la soif. Les enfans ne sachant d'où provenait la disette d'eau, pleuraient en jetant des cris épouvantables. Pour surcroît de misère, le temps était orageux, et la chaleur très-grande. Plusieurs fois aussi Dieu nous a consolés en nous inondant d'une

pluie abondante que nous recevions dans nos mains et nos mouchoirs pour rafraîchir notre langue desséchée. Cette misère se termina le 7 mai à minuit, par notre arrivée en un lieu d'eau douce. Le reste de la nuit se passa à faire la cuisine. Il ne nous restait plus que la rivière de *Trang* à remonter. Nous fîmes ce trajet en deux marées. Cette rivière est profonde, mais peu large, bordée d'arbres qui ne portent aucun fruit, et qui semblent n'être là que pour empêcher les passagers de mettre pied à terre, ou de voir s'il y a des maisons dans le voisinage. Le 8, à minuit, nous descendîmes à Trang : il faisait très-noir ; le gouverneur dormait ; ainsi impossible de lui présenter mes pièces de recommandation. Je pus me promener dehors tant que je voulus : seulement on me dit descendant de la barque : *Prenez garde ; vous êtes au milieu des tigres.*

» Aucun accident, grâces à Dieu, ne nous était arrivé en mer. Cependant nous avions éprouvé une violente secousse vis-à-vis de l'île *Langavi.* En moins de dix minutes presque tout le monde fut pris du mal de mer. Je n'ai pas été le dernier à payer le tribut. L'ange gardien de cette île, devenue déserte, semblait nous demander ses habitans qui étaient prisonniers sur notre barque, et nous reprocher les abominations qui avaient été commises dans cette île. Quelques jours auparavant, on avait brûlé vifs les vieillards qui ne pouvaient plus marcher, et enlevé tous les

autres habitans. Nous avions pour capitaine un bon vivant, très-gras et tout matière. Je lui avais été confié, et je pense qu'il était obligé sous de grosses peines d'avoir soin de ma personne. Il ne m'a point dit d'injures : nous étions même amis, au point qu'il venait quelquefois s'asseoir auprès de moi. Alors il fallait serrer les rangs, et se tenir avec les mains de peur de tomber à la mer. Malgré mes soins, mes petites provisions me furent volées en partie. Mon caffre me dit d'un air de commisératien : « Monsieur, j'ai pitié de » vous, vous n'avez rien à manger : je vais pren- » dre le canot, et aller à la barque chinoise que » nous voyons venir près de nous, pour deman- » der l'aumône : » Je ne fus pas de son avis; mais il fit instance et partit effectivement. Peu de temps après il revient, le canot plein et chargé presque à chavirer. C'étaient cinq chinois de la plus grande taille, qui, manquant de tout, étaient descendus malgré mon caffre dans son bateau, et venaient nous demander passage, et du riz pour la journée. Ils montent dans notre barque, sans attendre la fin des explications qui s'engageaient. Notre gros capitaine entendant ce bruit, et voyant que chacun se presse pour faire place, demande d'où vient cette recrue; il entre dans une colère extrême, et force nos chinois de décamper; mon caffre eut le mérite de les reconduire à leur bord.

Descendu à Trang, au milieu de la nuit, je

sentis dans mon cœur une joie secrète dont je ne pouvais me rendre compte; je ne pensais point à demander un logement pour y attendre le jour. Pendant que je me promenais, un Malais de notre bord vient me trouver et m'invite à le suivre, me disant qu'il a trouvé un lieu pour moi et mon petit disciple. Mon caffre Jean s'était tiré d'affaire, je ne sais comment. Ce Malais me fait passer au milieu de plusieurs mauvaises cabanes qui me parurent pleines de gens fort misérables; mais je ne pouvais pas suffisamment distinguer. La petite chambre était effectivement assez grande pour nous trois. Il n'y avait rien à lui reprocher, sinon que ses colonnes n'étaient pas solides. Deux chiens qui eurent dispute sous notre case, ébranlèrent tellement notre édifice, que je crus que nous allions tomber. Ce n'est pas le seul inconvénient; cette cabane étant placée au milieu d'un hôpital infecté de morts et de mourans, nous étions fatigués par des odeurs insupportables. Je dormis peu.

» Le matin j'allai me présenter au gouverneur ou Vice-Roi de Trang : on l'avait prévenu de Quéda par la voie de terre : il me reçut très-bien. Je lui montrai ma feuille de route; elle portait, 1.° que l'on me fournirait gratuitement tout ce que je demanderais pour me rendre à Bangkoc; 2.° que je pourrais séjourner dans toute la presqu'île selon ma volonté; 3.° qu'on eût soin qu'il ne m'arrivât aucun accident; 4.° qu'on pla-

cerait des hommes auprès de moi la nuit, pour me préserver des brigands et des tigres; 5.° qu'on ne reçût aucun présent de moi. J'offris cependant deux verres à boire au gouverneur de *Trang*. Il les regarda beaucoup, puis il me dit : « Re-» prenez vos effets; vous êtes pauvre; il ne con-» vient pas que vous fassiez des dépenses pour » moi. » Le jour suivant il me fit dire qu'il désirait les acheter. Enfin, il les accepta. Il m'offrit deux maisons, l'une dans un village éloigné, et l'autre à sa porte, tout près des hôpitaux. J'acceptai celle-ci, pour être plus à portée des personnes que je voulais voir et connaître. Il me proposa de me reposer quelques jours à Trang. Mais je lui demandai à partir au plutôt pour me rendre auprès de mon évêque. Alors il donna ordre de préparer les éléphans. Le même jour on alla les chercher dans la forêt, et je me disposai à partir le lendemain, 10 mai 1822. Peut-être me reprochera-t-on d'avoir quitté Trang trop précipitamment. J'ai suivi l'avis de ma conscience, et je crois qu'un plus long séjour en cet endroit m'eût coûté la vie.

» Au sortir de la maison du gouverneur, je visitai les hôpitaux. Quel spectacle! De mauvaises tentes soutenues par des bamboux, couvertes de feuillages, sans lits, sans planches. Les malades n'ont que la terre nue pour dormir. Les moins abattus se procuraient quelques feuillages pour se former un lieu de repos. On tuait de temps

en temps un buffle, tel qu'on le trouvait dans la forêt. Les malades le mangeaient presque cru et sans apprêts; ils en mangeaient même la peau. Ceux qui pouvaient sortir, se traînaient misérablement dans la forêt, qui n'est qu'à environ cinquante pas de distance, pour manger des herbes et des racines, telles qu'ils les trouvaient. Combien de centaines de personnes dans ce triste état! Ils étaient tous marqués du sceau de la mort. Je pense qu'il en mourait vingt ou trente tous les jours.

» Vous ne pouviez paraître parmi ces malheureux sans éprouver un supplice de cœur inexprimable. Tous vous demandaient l'aumône avec une éloquence que la nature mourante seule peut inspirer. Ils vous arrêtaient, saisissant vos habits, les arrosant de leurs larmes, et pour vous échapper il fallait ou déchirer votre habit, ou rompre leurs doigts. Vous trouviez une multitude d'enfans trop jeunes pour marcher, dont les mères étaient décédées quelques jours auparavant. Penser à soigner la santé corporelle de tant d'infortunés, c'est inutile quand on n'a rien à donner; mais s'occuper du salut de tant d'infidèles, c'est un devoir pressant pour un missionnaire. Je ne puis m'arrêter qu'un jour. Le gouverneur et les soldats qui gardent les hôpitaux sont païens : souffriront-ils qu'on annonce l'Evangile parmi eux? Qui soigner? les enfans ou les grandes personnes? Pour sentir l'embarras de ces difficultés,

il faut être soi-même parmi les infidèles, c'est-à-dire, au milieu d'un peuple sauvage, qui vous suit et vous examine des pieds à la tête, qui vous demande compte de tout, sans honte et sans civilité, et pardessus tout, comprendre ce que c'est que la difficulté de se faire entendre parmi un peuple dont la langue change à chaque province.

» Dans une telle circonstance, il n'y avait qu'un moyen à prendre, celui de se faire médecin; mais je n'avais pour toute médecine qu'un petit flacon de gouttes anodines. Hé bien, voyons! Je consigne Jean mon caffre à la cuisine pour faire du thé en grande quantité. Benoît me suit portant un vase de thé sucré, et une petite coupe pour l'administrer aux malades. Le docteur médecin est porteur lui-même du flacon merveilleux. Je publie en langue malaise la vertu admirable de mon remède. Le capitaine de notre bord se trouve parmi la multitude : il prêche sur le même ton, et dans deux minutes je suis approuvé de toute l'assemblée. C'est qu'en effet j'avais soulagé le capitaine avec ce remède. On ne procède pas dans ce pays-ci comme à Paris pour conférer le bonnet de docteur. Si vos remèdes soulagent, vous êtes reçu; si vos remèdes ne font rien, vous êtes méprisé; s'ils nuisent, on vous tue sans cérémonie comme un homme reconnu ennemi du genre humain.

» En commençant mes visites, je rencontrai un Chinois qui voulut plaisanter de ce que je

visitais les femmes malades. Je lui répondis d'un ton menaçant : « Méchant que vous êtes, com-
» ment pouvez-vous interpréter en mal une visite
» où il n'y a que pure charité ? Oui, je cher-
» che à secourir les malheureux que vous voyez
» aussi-bien que moi mourir de misère. » Ces paroles le touchèrent ; il me prit la main et m'invita à le suivre à bord de son navire. J'y trouvai quatre-vingts personnes couvertes d'ulcères et la plupart près d'expirer. Je baptisai ce jour-là trente-trois enfans à l'article de la mort ; mais je ne pus rien faire pour les autres malades. Le lendemain, 10 mai, je devais partir ; je me tenais prêt, attendant les éléphans qui ne paraissaient pas encore. Le gouverneur envoya à la recherche du domestique qui s'était avancé dans la forêt pour chercher les animaux, et qui ne revint que le soir. Pour sa peine, et quoiqu'il ne fût pas en faute, le gouverneur lui fit donner les étrivières. Ce pauvre homme vint ensuite me montrer ses cuisses sillonnées de coups de bamboux qu'il avait reçus à cause de moi. Cela me fit beaucoup de peine. Pour lui, je crois que Dieu le consola, car il me parut content dans son infortune. Je ne pus donc partir le 10 mai. La Providence le permettait ainsi pour le salut de dix personnes que je baptisai ce jour-là, dont quatre étaient avancées en âge. J'annonçai Jésus-Christ à un grand nombre ; quatre seulement reçurent la parole de Dieu, et me demandèrent le

baptême à l'article de la mort. L'une me disait : « Monsieur, il y a dix ans que je prie Dieu » de sauver mon âme, sans y manquer aucun » jour. » Une autre me dit : « Je n'ai jamais » entendu parler des mystères que vous m'an- » noncez; mais sans connaître Dieu, j'ai toujours » eu pour lui beaucoup de respect. » Cette personne avait observé les commandemens de Dieu de point en point avec une exactitude admirable. Deux autres me dirent : « Monsieur, nous » ne savons rien des choses que vous nous an- » noncez; nous savons que nous allons mourir : » nous demandons pardon à Dieu de nos pé- » chés : nous désirons voir et posséder Dieu éter- » nellement : nous vous conjurons de faire pour » nous tout ce que vous savez être nécessaire » pour notre salut. » Pendant que j'exhortais ces moribonds, les autres Malais bien portans s'approchaient pour écouter. Une femme âgée de quarante ans, fameuse par ses débauches, s'écrie : « Oh ! monsieur ! et moi que ferai-je pour me sauver ? » Elle prononça ces paroles d'un ton qui me donna à penser que son cœur était vivement ému. Elle commença aussi à raconter les déréglemens de sa vie; mais je la fis taire à cause des jeunes gens qui étaient présens. Je lui dis qu'il fallait qu'elle demandât à Dieu la douleur de ses péchés et la foi. Je ne l'ai pas baptisée, attendu qu'elle se portait bien, et que je n'avais pas le temps de l'instruire

suffisamment. Dans ma traversée, j'ai encore baptisé quelques enfans qu'on conduisait à Lygor, et qui mouraient dans le chemin. Ainsi j'ai baptisé en somme totale 54 personnes, qui, j'espère, prient Dieu dans le ciel pour moi et pour notre mission.

» Le 11, nous partîmes de Trang. Nous avions deux éléphans et trois Siamois, soldats du gouverneur, pour guides jusqu'à Lygor. Le gouverneur en personne présida à mon départ : il donnait ses ordres pour qu'on me plaçât commodément sur l'éléphant. Pour moi je m'inquiétais beaucoup de monter si haut, et je pensais que je ne pourrais tenir long-temps dans un lieu élevé et sur un animal si fort et si terrible. Bientôt mes frayeurs se dissipèrent, et je pouvais me tenir sur la tête de l'éléphant et le guider moi-même. Cet animal le plus fort est peut-être aussi le plus prudent de tous les animaux : il s'agenouille, il se couche, il se baisse, se hausse, mesure la distance et la profondeur des endroits par où il faut qu'il passe ; il ne tombe jamais : il entend tout ce que vous lui dites : il semble prévenir vos pensées; il est doux ou féroce, selon la passion que vous lui inspirez ; mais il est vindicatif et sans miséricorde : s'il est en colère contre ses guides, il les tue sans forme de procès : trois ou quatre coups de son énorme trompe font l'exécution. Son pas est lourd et sa marche très-lente ; il ne fait pas plus de demi-lieue à l'heure : vraiment cela ne vaut

pas nos chevaux d'Europe. Quelle vitesse! quelle marche douce et légère ! mais dans ce pays-ci les chevaux ne pourraient servir, ils crêveraient de suite. Nous avons mis sept jours pour traverser le désert; fameuse corvée! C'est une forêt impénétrable, qui n'a point changé depuis le déluge. C'est là qu'on voit de beaux arbres, les plus beaux que j'aie jamais vus, d'une grosseur énorme, droits et sans branches jusqu'à la hauteur de plus de cent pieds. Ces arbres énormes, qu'on ne coupe point, tombent de vétusté les uns sur les autres, et pour ma part, je pense que j'ai passé par-dessus quatre mille pieds tombés le long de notre route. Le Roi de Siam a fait placer des stations de distance en distance pour servir d'asile à ses commissaires. Cela consiste en une petite cour fermée par une palissade de bois brut, assez serrée et assez élevée pour empêcher les tigres d'entrer. Malheur à quiconque quitte cette enceinte pendant la nuit. Dans cette petite cour est une cabane formée de bamboux qui soutiennent le toît, mais ordinairement sans murs qui ferment les côtés, si bien qu'on dort à peu près en plein air. Les voyageurs qui ne sont pas patentés couchent dans les arbres. Ce désert est plein d'eau; à chaque instant il faut passer un ruisseau, un lac, une rivière. C'est un pays fangeux, dans lequel il faut absolument marcher nu-pieds, sans quoi vous perdez vos souliers, ou vous demeurez plantés au milieu de la boue sans pouvoir vous

arracher. Les pauvres Européens font mauvais visage dans ces parages ; leurs pieds tendres sont déchirés par les sables, les broussailles et le bois pourri dont ces cloaques sont remplis. Pour surcroît de désagrément vous avez une multitude d'insectes, sangsues et autres, qui vous montent aux cuisses par douzaines. Je me suis vu couvert de mon sang ; mon pantalon et ma chemise en étaient teints.

» La mauvaise eau, le mauvais air de Trang, la fatigue ruinèrent mes forces ; si bien que le cinquième jour de marche je fus pris de la dyssenterie qui m'a tourmenté pendant dix jours. Mon caffre en fut attaqué avant moi et a manqué en mourir. Je me suis rencontré avec un tigre dans le milieu du désert : il était perché au cou d'un buffle ; j'étais alors seul à cinq minutes de distance de mes compagnons de voyage. Dieu m'a sauvé. Je termine, attendu que mon commissionnaire part sur-le-champ.

» J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, messieurs,

» Votre très-humble serviteur,

» Pécot, *Miss. apost.* »

Monsieur Pupier aux soins de qui nous devons la connaissance des lettres intéressantes qu'on vient de lire, a écrit lui-même de Pulo-Pinang

en date du 6 février 1824, au supérieur du séminaire du diocèse de Lyon.

Après avoir exposé la pénurie affligeante de ministres sacrés qu'éprouvent les diverses missions d'Asie, il ajoute : « La mission de Siam est encore plus pauvre que les autres. Mgr. l'évêque est seul actuellement avec un prêtre italien septuagénaire qui est trop occupé par le petit collége pour pouvoir penser à administrer la chrétienté. Monseigneur déjà sexagénaire et tout infirme n'avait d'espérance qu'en M. Pécot, vertueux prêtre d'Angers et zélé missionnaire, arrivé depuis peu de temps dans cette mission, et que la mort a enlevé après quelques jours de maladie. Je l'ai assisté dans sa maladie, j'ai reçu ses derniers soupirs, et je puis dire qu'il est mort en vrai missionnaire, avec une résignation à la volonté de Dieu, qui ne pouvait venir que de la vivacité de sa foi et de son ardente charité. Par sa mort, il a laissé toute la mission de Pulo-Pinang entre mes mains, de sorte que je suis non-seulement professeur de théologie et directeur au collége, mais encore curé des deux paroisses de la chrétienté que j'administre seul depuis la fin de juillet, sans espérance de pouvoir être secouru de long-temps. Mon logement étant au collége, il faut que je fasse plus d'une lieue pour me rendre à la ville où est la majeure partie des chrétiens. La chaleur insupportable me conduisit l'autre jour

aux portes du tombeau. Le mal ne dura qu'une heure. Un médecin anglais qui a pour moi le cœur d'un vrai catholique, me sauva la vie en me tirant une quantité copieuse d'un sang si ardent que d'un instant à l'autre je croyais périr de suffocation. Ainsi Dieu me réserve encore pour le travail. Puissé-je répondre à sa volonté sur moi ! Mais combien je redoute qu'il me soit demandé compte d'un grand nombre d'âmes qui périssent tous les jours faute de secours ! Les infidèles se convertiraient assez facilement si les vérités de la Religion leur étaient annoncées. J'en ai baptisé un certain nombre qui actuellement, grâces à Dieu, suivent assez bien les préceptes évangéliques.

» Cette île est le centre du commerce de toutes les îles voisines, aussi-bien que de la presqu'île de Malaca. Le peuple de Pulo-Pinang est un composé de tous les peuples de l'univers; j'en connais à peu près de toutes les nations. Jugez combien de désordres, et quelle difficulté pour exercer le ministère sacré. Il faudrait savoir une cinquantaine de langues. Malgré les vices qui règnent, même parmi les chrétiens, j'ai remarqué en eux beaucoup d'affection et d'attachement pour leurs missionnaires. Pendant la maladie de M. Pécot, qu'ils ne connaissaient cependant qu'imparfaitement, vu le peu de temps qu'il avait resté auprès d'eux, grand nombre de chrétiens, hommes et femmes, étaient le jour et la nuit autour

de la maison, pour s'informer de son état; et à sa mort ce ne fut qu'un cri général dans toute la chrétienté. Même à mon égard, quoiqu'ils sachent bien que je ne suis leur pasteur que par *intérim*, et jusqu'à ce qu'un autre vienne d'Europe pour se charger de cette chrétienté, à la première nouvelle de ma maladie, une foule de peuple se transporta aussitôt à la maison où j'étais, en sorte que les portes et les fenêtres en étaient encombrées; et ils ne se retirèrent que lorsque, étant un peu rétabli, je sortis pour me montrer à eux et les assurer par ma présence que le danger était passé; encore grand nombre d'entr'eux revinrent-ils le soir et le lendemain matin pour voir si j'étais parfaitement guéri. Je vous rapporte ces traits pour vous faire voir combien la parole de Dieu est recherchée dans ces contrées, et combien sont coupables ceux qui, en Europe, résistent à la voix de Dieu qui les appelle au salut de tant d'âmes exposées à chaque instant à voir manquer autour d'eux tous les secours de la Religion. Cette seule possibilité fait trembler nos chrétiens, quand ils pensent qu'à l'heure de la mort, ils seront peut-être privés des derniers secours. C'est ce qui leur fait attacher tant de prix à la conservation de la vie de leurs missionnaires. L'état de la plupart des missions a de quoi arracher des larmes. Les pauvres habitans du Camboge envoyèrent dernièrement une ambassade à Mgr. l'évêque de Siam

pour lui demander au moins un prêtre qui pût les instruire sur les principaux mystères de la Religion et les assister dans leurs besoins spirituels. Monseigneur leur répondit que cela n'était pas possible, n'ayant personne avec lui; il ajouta pour les consoler, que Dieu aurait sans doute pitié d'eux, et leur accorderait dans peu ce qu'ils demandaient. Ils se retirèrent versant beaucoup de larmes, et plaignant leur sort de ne pouvoir obtenir ce qu'ils étaient venus chercher de si loin et avec tant de travaux (1). Vous voyez par là, mon très-cher père, combien c'est une œuvre

(1) Le royaume de Camboge n'est pas sous la juridiction du vicaire apostolique de Siam, mais sous celle du vicaire apostolique de la Cochinchine. Il est confiné à l'occident par le royaume de Siam, et à l'orient par la Cochinchine. C'est un pays fertile, partagé par un fleuve qui se déborde régulièrement tous les ans, comme le Nil. Cependant le Camboge est mal peuplé; les ravages causés par de fréquentes guerres civiles, et par les incursions des Siamois et des Cochinchinois, lui ont enlevé beaucoup d'habitans, dont les uns ont été moissonnés par le glaive, les autres emmenés captifs. Le Roi de Camboge, placé ainsi entre deux souverains plus puissans que lui, paie tribut à l'un et à l'autre, et encore est continuellement exposé de leur part à des incursions et à d'autres actes hostiles. Mais le plus grand péril est du côté des Cochinchinois, peuple laborieux et aguerri qui a beaucoup plus d'énergie que les Siamois et les Cambogiens. Une grande partie des terres du Camboge restant incultes, les Cochinchinois s'enfoncent de plus en plus dans le pays pour cultiver ces terres dont la fertilité est étonnante. Ainsi, peu-à-peu, ils finiront par devenir maîtres du Camboge.

méritoire et agréable à Dieu de travailler à former des ministres qui aillent le faire connaître à tant de peuples qui ne vivent dans les ténèbres de la gentilité que parce que personne ne leur fait connaître la vraie Religion. Comment en France, comment à Lyon où les prêtres ne manquent pas, ne s'en trouve-t-il pas pour une œuvre si méritoire et qui offre tant de consolations ? »

MISSIONS DES MALABARES.

Nous n'avons pas d'autres nouvelles à donner sur la mission des Malabares, que la triste nouvelle que nous avons déjà annoncée de la mort de M. Mermilliod. Cette mission, qui compte cinquante mille chrétiens dispersés dans plusieurs royaumes de la presqu'île de l'Inde, n'a, outre l'évêque son supérieur, que six missionnaires français et cinq ou six prêtres indiens qui sont d'un faible secours. Cette mission a compté jusqu'à vingt prêtres européens. Deux des missionnaires d'aujourd'hui sont, par leur âge et leurs infirmités, hors d'état de travailler. L'évêque est aussi très-infirme.

Les quatre jeunes missionnaires, dont nous avons annoncé le départ de France (*voyez page* 311), sont arrivés le 29 juin 1824 à Pondichéry,

après une heureuse traversée. Le 20 avril, ils se trouvèrent à la vue du cap de Bonne-Espérance, mais sans pouvoir descendre à terre. Ils ont passé vingt jours à l'île Bourbon, où ils ont été accueillis par le préfet apostolique (M. Pastre, du diocèse de Lyon), et par les autres ecclésiastiques de la colonie. Pendant le voyage, ils ont fait le catéchisme aux matelots, et en ont préparé plusieurs, soit pour la première communion, soit pour Pâques. M. Boucho, un d'eux, a conçu ce projet, et a trouvé les moyens de l'exécuter. Il avait près de quarante matelots à instruire. On avait établi un confessionnal sur la frégate. Le commandant, M. de Bougainville, avait donné des ordres pour que personne ne troublât les missionnaires, et que tout se passât avec ordre. Les missionnaires ont distribué aux matelots des catéchismes et des livres de piété qui ont été reçus avec reconnaissance. A l'île Bourbon, M. de Bougainville a désiré que deux des missionnaires passassent sur la corvette l'Espérance, afin d'y rendre à l'équipage de cette corvette le même service qu'à celui de la frégate. A Pondichéry, les missionnaires ont été reçus chez Mgr. Hébert, évêque d'Halicarnasse, supérieur de la mission malabare. Le 11 juillet, les matelots qui avaient été instruits pendant la traversée, ont été admis à la sainte Table; il y a eu en tout 55 communians, dont 28 faisaient leur première communion; 49 ont reçu aussi le sa-

crement de confirmation ; huit militaires étaient de ce nombre. La cérémonie s'est passée avec beaucoup d'ordre et d'édification. M. le baron de Bougainville y assistait avec quelques-uns de ses officiers. Les missionnaires ont fait donner à leurs frais un déjeûner aux communians. Ces quatre jeunes ecclésiastiques sont MM. Voisin, Boucho, Régéreau et Masson.

AMÉRIQUE.

MISSIONS DU KENTUCKY.

Origine et progrès de la mission du Kentucky, diocèse de Bardstown.

Par Monsieur BADIN, missionnaire américain

Le Kentucky fait partie du vaste pays connu dans nos anciennes géographies sous le nom de *Louisiane*. Il est situé au centre des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, et borné au nord par la rivière Ohio, à l'ouest par le fleuve Mississipi, au sud par l'état du Tennessée, et à l'est par la Virginie. Lorsqu'il fut réuni, comme Etat, à la Confédération en 1792, sa population était d'environ soixante-dix mille âmes; aujourd'hui elle est à peu près *décuplée*.

Une vingtaine de pauvres familles catholiques du Maryland, descendant des colonies anglaises, vinrent s'y établir en 1785, parce qu'on pouvait alors s'y procurer de bonnes terres presque pour rien (1). Leur nombre s'accrut bientôt, et

(1) On peut encore aujourd'hui acheter de bonnes terres pour une ou deux pistoles par arpent, dans l'immense pays arrosé

le P. Wheelan, Franciscain irlandais, y fut envoyé en 1788. Comme on était en guerre avec les sauvages, et qu'elle continua jusqu'en 1795, ce missionnaire, deux de ses successeurs et les colons, furent obligés de traverser le pays ennemi pour arriver au lieu de la mission, où leur vie était encore quelquefois exposée à des dangers imminens. Outre qu'il était éloigné de tout prêtre, il avait encore à lutter contre la misère, l'hérésie et les préjugés vulgaires touchant la prétendue idolâtrie des catholiques, etc. Enfin le P. Wheelan abandonna au bout de deux ans et demi un poste si difficile à tenir, et il n'eut pas même la satisfaction d'y avoir vu élever une seule chapelle.

Il fut alors impossible de trouver un autre missionnaire pour lui succéder, et les fidèles *souffrirent beaucoup, parce qu'ils étaient comme un troupeau sans pasteur.* (Zacharie, chap. x.) Enfin le sacerdoce fut conféré en 1793, pour la

---

par le Mississipi, le Missouri, l'Arkansas, etc., que Buonaparte a cédé aux Etats-Unis, en 1801, pour dix millions de dollars. Le Kentucky produit abondamment toute sorte de grains, surtout maïs, patates, tabac, coton, lin, chanvre, indigo, etc. Au mois de février, on tire du grand érable une eau qu'on fait bouillir jusqu'à réduction en sirop ou sucre. La vigne sauvage s'élève jusqu'à trente ou quarante pieds de haut, mais le fruit en est petit et le vin très-âpre. D'ailleurs les Américains ne connaissent pas la culture de la vigne.

première fois dans cette partie du monde où les catholiques avaient gémi peu auparavant sous les lois pénales de l'Angleterre. L'illustre M. Carroll, premier évêque de Baltimore, y ordonna un prêtre, c'était M. Badin (1), d'Orléans, qu'il envoya de suite au Kentucky. Outre les difficultés qu'avait rencontrées son prédécesseur, l'inexpérience du jeune ecclésiastique, son peu de connaissance de la langue anglaise et des mœurs du pays, lui en présentaient encore de nouvelles. On conçoit aisément combien devait être pénible la situation d'un novice ainsi isolé et dépourvu de guide dans un ministère dont le poids serait redoutable pour les anges mêmes, disent les saints Pères de l'Eglise. Il est vrai qu'il partit de Baltimore avec un autre prêtre français, qui était revêtu des pouvoirs de vicaire-général. Mais celui-ci fut bientôt dégoûté des manières agrestes des habitans et de leur genre de vie. Quatre mois s'étaient à peine écoulés, qu'il se retira vers la Nouvelle-Orléans. M. Badin se trouva donc à regret chargé seul pendant plusieurs années de la mission, qui, depuis la paix conclue avec les sauvages, s'accroissait continuellement par l'affluence des catholiques qui s'y rendaient en grand nombre du Maryland et d'autres pays. Aux fatigues des voyages, aux controverses avec les protestans, à la sollicitude pastorale et aux fréquentes

(1) L'auteur de cette notice.

anxiétés de conscience assez naturelles dans une situation aussi critique, il fallait encore joindre d'autres soins, pour former de nouvelles congrégations, préparer des établissemens ecclésiastiques à des distances convenables; enfin pour ériger des églises ou chapelles dans les divers lieux où les peuplades catholiques se fixaient.

Cependant la divine miséricorde lui procurait de temps en temps des avis salutaires, par les lettres que la charité du prêtre le plus voisin, quoiqu'éloigné de soixante-dix lieues, trouvait le moyen de lui écrire. M. Rivet, ancien professeur de rhétorique au collége de Limoges, vint en 1795 résider, en qualité de curé et de vicaire-général, au Poste-Vincennes, sur le Wabash, dans l'Indiana. Mais les besoins respectifs des deux missions ne leur permirent jamais de traverser le désert pour se visiter, s'encourager mutuellement et se consoler dans le Seigneur. Oh! combien d'angoisses, de vœux et de larmes naissent d'un pareil isolement! Aussi notre divin Sauveur envoyait-il deux à deux ses disciples prêcher l'Evangile; *misit illos binos.* (S. Luc, chap. x.)

Enfin, deux prêtres du diocèse de Blois, messieurs Fournier et Salmon, vinrent successivement, en 1797 et 1799, au secours du pasteur et du troupeau. La divine Providence rendit utiles au Kentucky, et à bien d'autres portions du diocèse de Baltimore, les talens et les vertus d'un

grand nombre d'ecclésiastiques que la révolution française jeta sur les côtes de l'Amerique. En la même année 1799 arriva encore un quatrième missionnaire, M. Thayer, ce ministre presbytérien de Boston, qui s'était converti à l'occasion des miracles du bienheureux Labre. Il tournait d'abord en ridicule le pauvre serviteur de Dieu et les miracles qu'on lui attribuait; mais il en examina ensuite les preuves avec tous les préjugés d'un sectaire; il y porta l'œil de la critique la plus sévère, et finit par devenir catholique à Rome, prêtre à Paris, et missionnaire dans sa patrie même, où il avait autrefois prêché l'erreur. Il se trouva forcé de composer plusieurs ouvrages anglais de controverse, qui sont lumineux, et justement estimés. Sa conversion, ses écrits et ses discours excitaient l'intérêt ou la curiosité de toutes les classes de la société, et il crut servir la Religion en multipliant, pour ainsi dire, sa personne. Il parcourut donc les Etats-Unis, le Canada, et une grande partie de l'Europe. Il est mort chéri et révéré à Limeric en Irlande.

Les missionnaires du Kentucky sont obligés de monter à cheval presque tous les jours de l'année, et de braver, souvent seuls, la solitude des forêts, les ténèbres de la nuit (1) et l'intem-

(1) Lorsqu'il faut traverser un désert, ou que le guide s'égare dans les forêts, comme il arrive quelquefois, alors

périe des saisons, pour assister les malades et visiter leurs congrégations aux jours marqués. Sans cette exactitude, il serait difficile de rassembler des familles éparses à des distances considérables. M. Salmon était peu formé à l'exercice du cheval; son zèle le porta, le 9 novembre 1799, à visiter une congrégation éloignée où il instruisait une protestante, qui depuis a embrassé la foi. Etant déjà faible et convalescent par suite d'une maladie assez grave, une chûte de cheval le conduisit au tombeau en moins de trente-six heures. L'accident arriva vers midi, à une petite distance d'une habitation. Un jeune domestique, qui le trouva demi-mort dans le bois, alla demander du secours, qui fut refusé par un fermier impie et barbare, uniquement parce que l'infortuné était prêtre. Ce ne fut qu'à l'approche de la nuit qu'un bon catholique du voisinage, M. Guynn, en fut informé. Il faut pourtant avouer que la conduite révoltante du fermier n'est aucunement dans le caractère américain, et ne peut être attribuée qu'à sa haine particulière pour la vraie Religion : peut être aussi ignorait-il l'extrémité à laquelle M. Salmon était réduit.

Ce fatal événement, le départ de M. Thayer pour l'Irlande, et la mort également imprévue

---

les missionnaires sont obligés de passer la nuit dans les bois, couchés sur la terre, auprès d'un grand feu, à la lueur duquel ils récitent le Bréviaire.

de M. Fournier en février 1803, laissèrent encore une fois M. Badin chargé seul, et pendant dix-sept mois, de la mission, composée alors d'environ mille familles disséminées sur une surface de sept à huit cents lieues carrées. La mort de M. Rivet, arrivée aussi en février 1803, le priva encore des lettres si consolantes de cet ami, qui expira presque dans les bras du gouverneur de la province, dont il possédait à la fois l'estime et l'affection. A cette malheureuse époque, le prêtre le plus voisin était M. Olivier, de Nantes, vieillard respectable, qui résidait à une distance de cent trente lieues, dans un village des Illinois, appelé *la Prairie du Rocher*. De plus, il desservait Kaskaskias, où les Jésuites avaient autrefois institué un noviciat, Cahokia, Saint-Louis, capitale du Missouri, Sainte-Geneviève, etc., sur les rives du Mississipi. M. Richard, zélé et pieux Sulpicien, demeurait à la même distance, au *Detroit*, sur le lac Saint-Clair, dans le Michigan (1).

(1) La ville du *Détroit* et l'église furent brûlées par accident il y a 17 ans. Elle a été rebâtie et prise par les Anglais, aidés des sauvages, dans la dernière guerre avec les États-Unis. On a aussi construit depuis la paix une cathédrale, où le Souverain-Pontife doit fixer incessamment un nouveau siége épiscopal. Les missions du Michigan, des Illinois, du Missouri et du Poste-Vincennes étaient alors presqu'entièrement composées de Canadiens français. Sur tous les pays mentionnés dans cette narration, on peut consulter la carte de M. Arrowsmith, géographe américain. Elle se trouve à Paris, chez Dezauche, rue des Noyers, n° 40.

En sorte qu'il n'y avait alors que trois prêtres dans un pays beaucoup plus grand que la France et l'Espagne réunies, et qui forme aujourd'hui un seul diocèse, nommé Bardstown, érigé en 1808 par le Pape Pie VII, comme on le verra dans la suite.

Il est clair que les peuplades les plus éloignées ne peuvent être visitées que rarement. C'est là cependant que le zèle de la foi et la ferveur de la piété sont plus sensibles. On y trouve bien des personnes qui font aussi des voyages pénibles pour remplir leurs devoirs de chrétiens. On les a vues quelquefois passer la nuit dans l'église, pour être sûres d'avoir accès au Tribunal sacré, où les missionnaires se rendent dès le matin. Ils sont obligés de dire ou de chanter la messe à midi et même plusieurs heures après, afin que tous ceux qui s'y sont préparés par le sacrement de la réconciliation puissent communier. Ni le jeûne, ni l'heure tardive, ni les fatigues de la matinée ne peuvent les exempter d'instruire les peuples; autrement ils ne le feraient jamais, puisqu'on ne peut s'assembler qu'une fois le jour. Il faut prêcher ou improviser en toute occasion sur la controverse, la morale ou la discipline de l'Église. Après le service divin, il faut enterrer les morts, baptiser les enfans, bénir les mariages, etc., puis partir pour une autre station où on devra le lendemain remplir le même ministère. Souvent il arrive qu'on ne trouve pas un

jour de repos dans la semaine, surtout quand on a plusieurs malades à visiter à des distances opposées et considérables.

Pendant que le confesseur est occupé de ses fonctions, les catéchistes instruisent les enfans et les nègres, chantent des cantiques, récitent le chapelet, etc. Pour suppléer à leur absence, les prêtres ont recommandé la prière publique en famille; le catéchisme et l'examen de conscience, tous les soirs; les prières de la messe, les litanies, la lecture spirituelle, tous les dimanches et fêtes. Les personnes pieuses y ajoutent encore le rosaire, et leur dévotion à la Sainte-Vierge les porte à lui rendre chaque jour des hommages particuliers. La crainte de Dieu, le respect pour le sacerdoce de J. C., ou la piété filiale, engagent souvent les bons chrétiens à fléchir le genou devant leurs pères et mères, leurs parrains et les prêtres, en demandant leur bénédiction après la prière, ou même lorsqu'ils les rencontrent dans les rues des villes et sur les grands chemins. Les livres anglais sur la controverse commencent à se multiplier; la plupart des gens de la campagne savent les lire, et on en trouve dans toutes les congrégations, qui s'appliquent à les étudier, pour se rendre capables de soutenir une discussion avec les protestans. Par ce moyen, autant que par leur piété et leur probité, ils contribuent de temps en temps à procurer des conversions à la vraie Foi.

Toutes ces bonnes œuvres se multiplièrent bien davantage, lorsque la Providence nous eut suscité en 1804 un nouveau missionnaire, M. Nerinckx, prêtre flamand, qui n'a cessé de travailler en apôtre et a institué trois monastères fort utiles pour l'éducation des filles pauvres, catholiques ou non catholiques. Les religieuses qui sont appelées *The Friends of Mary at the foot of the cross*, c'est-à-dire, *les Amantes de Marie au pied de la croix*, nous rappellent les temps heureux de la primitive Eglise. Leur genre de vie est dur et laborieux : elles observent un silence perpétuel, et sont presque ensevelies sous leur voile (1). Leur vénérable et infatigable fondateur a fait depuis peu d'années deux voyages au Brabant, pour obtenir de ses généreux compatriotes des secours introuvables en Amérique.

Peu de temps après que M. Nerinckx s'était rendu dans cette mission, il y fut suivi par une colonie de Trapistes et par deux prêtres anglais, pieux et savans, de l'ordre de saint Dominique, le P. Wilson qui devint ensuite provincial, et le P. Tuite, aujourd'hui maître des novices. Les Trapistes formèrent une maison d'éducation gra-

(1) Quelques années auparavant, M. Badin, d'après le vœu de personnes pieuses et d'un ami qui y consacra cent arpens de terre, avait aussi fait construire en bois un monastère pour le même objet; mais, par la négligence des ouvriers, l'édifice fut consumé par les flammes avant d'être achevé.

tuite ; mais ils ne purent trouver parmi les pauvres catholiques du pays les ressources nécessaires pour maintenir cette institution charitable. Le P. Urbain Guillet, leur supérieur, avait encore projeté de se rendre utile aux sauvages, en se chargeant d'élever leurs enfans, et par ce moyen de faciliter leur conversion. Dans ce dessein, il se rapprocha d'eux, en formant un nouvel établissement près de Cahokia. Les bons religieux édifièrent beaucoup le pays par leurs austérités, leur silence et leurs travaux : mais, comme les missions n'étaient pas l'objet de leur vocation, ils retournèrent en France lors de la restauration.

Il faut ici parler des indigènes, et satisfaire la juste curiosité du lecteur européen. La plupart des sauvages croient à l'existence, à la spiritualité et à l'unité de Dieu, qu'ils nomment le Grand-Esprit, le Maître de la vie, ou *Kissernanetou*. Ils paraissent même posséder la foi en sa providence ; ils lui offrent des prières et quelquefois des sacrifices à leur manière. En voici un exemple que le général Todd, l'un des premiers habitans du Kentucky, a rapporté à l'auteur de cette narration. Un sauvage, ennuyé de la sécheresse de la saison, offrit un jour au Grand-Esprit sa pipe ou *wanpun*, qui était son meuble le plus précieux. Pensif sur le bord d'une rivière, il lui adressait ainsi sa supplique : « *Kissernanetou, tu sais que les Indiens aiment bien*

» *leur wanpun ; Eh bien ! donne-nous de la* » *pluie, et je te donne mon wampun.* » Il dit, et à l'instant il jeta sa pipe dans la rivière, bien persuadé que le Grand-Esprit l'exaucerait. Ils croient aussi à une autre vie ; car ils enterrent, avec les morts, leurs fusils ou leurs arbalètes, comme pour les mettre en état de chasser dans l'autre monde ; leur pipe et du tabac, de la viande, etc. Ceux qui ont été instruits par les Jésuites, quoique dépourvus de missionnaires depuis un demi-siècle, conservent encore quelque idée de la Religion chrétienne, comme il paraît par les lettres de M. Olivier leur voisin. Nous en citerons quelques extraits.

La première, datée du 16 mai 1806, est adressée au P. Urbain Guillet. La seconde, du 6 août 1806, et la troisième, du 15 mars 1807, furent écrites à M. Badin.

1. « Les nations sauvages qui, du temps des » Jésuites (qu'ils appelaient les *Robes noires*), » avaient embrassé la Religion chrétienne, avaient » des églises, et il y régnait une grande régu- » larité. Aujourd'hui, je ne suis le prêtre de ces » sauvages que pour donner le baptême à leurs » enfans. Cependant, parmi ceux du Poste-Vin- » cennes, il s'en trouve quelques-uns qui vien- » nent à confesse; ce qui ferait juger que vous » pourriez obtenir d'eux quelques enfans. »

2. « Depuis le bannissement des PP. Jésuites, » la Religion s'est peu à peu tellement affaiblie

» ici, qu'on n'y aperçoit que quelques vesti-
» ges, qui font connaître qu'autrefois il y avait
» de la piété. Je ne perds pas de vue le désir
» que le P. Guillet, supérieur des Trapistes,
» m'a notifié, d'avoir en sa communauté quel-
» ques enfans de sauvages. Le chef de la nation,
» qui se trouve à Kaskaskias, m'a promis de sol-
» liciter ses frères à en envoyer. »

3. « Le chef de ceux de Kaskaskias, en ven-
» dant (au gouvernement des Etats-Unis) les
» terres de sa nation, a exigé qu'on lui bâtît
» une église, et il y a pour cela 300 piastres,
» et 100 piastres pour le prêtre missionnaire,
» pendant sept ans. Ces missions peuvent-elles
» revivre? La miséricorde de Dieu est grande,
» etc. »

Oui, la miséricorde de Dieu est grande, et on peut espérer que Mgr. Dubourg et ses missionnaires, qui depuis quelques années résident dans le voisinage des tribus du Missouri et du Mississipi, auront tout le succès désiré, s'ils parviennent à être assistés, comme les Jésuites l'ont été autrefois, par le gouvernement français.

Les religieux de saint Dominique ont assez bien réussi dans leurs établissemens du Kentucky et de l'Ohio. Le P. Edward Fenwick, né au Maryland, était devenu membre de cet ordre et professeur au collége de Bornheim, en Flandre, où il avait fait ses études. De retour dans sa patrie, il employa son patrimoine à fonder le cou-

vent de Sainte-Rose et une école, qui ont déjà produit sept missionnaires natifs du pays. Il y avait l'année dernière six prêtres profès, six novices et autant d'élèves dans ce monastère, situé dans le comté de Washington. Deux zélés missionnaires, le P. Fenwick, et son neveu le P. Young, se sont dévoués les premiers, il y a deux ans, à prêcher la foi dans l'État de l'Ohio, au nord du Kentucky, et déjà ils ont vu s'y élever trois églises.

Les congrégations dans l'intérieur de cette contrée sont composées d'Allemands, d'Irlandais et d'Américains; mais, sur les lacs qui séparent les États-Unis du Canada, elles sont formées de colonies françaises. Dans l'État et sur la rive droite de l'Ohio se trouve Galliopolis, chef-lieu du comté de Gallia, où s'était formé en 1791 un établissement de Français, qui, devenus victimes d'une misérable spéculation, ont pour la plupart abandonné ce pays. MM. Barrières et Badin y baptisèrent une quarantaine d'enfans en 1793, lorsqu'ils se rendaient au Kentucky. Tout le village sembla renaître à la vue de deux prêtres leurs compatriotes, au chant des cantiques sacrés et à la célébration des saints Mystères.

Dans toutes ces régions de l'Amérique on jouit d'une liberté entière de conscience et de culte : on ne craint point d'être molesté, si on refuse les honneurs de la sépulture chrétienne aux morts dont la vie a été scandaleuse; on s'y attend, c'est

la loi connue de l'Eglise : d'où il suit qu'on appréhende davantage de mourir sans les derniers sacremens. Les mariages consacrés par la bénédiction de notre rituel sont reçus comme légitimes et valides en droit : aussi le divorce, la polygamie, etc., y sont inconnus parmi les catholiques. Nous faisons des processions autour de nos cimetières, nous y plantons des croix, nous prêchons dans les hôtels-de-ville et même dans les *prêches* protestans, faute de chapelles, et tous les sectaires y viennent en foule. Pendant la sainte Messe, ils se comportent d'une manière décente et respectueuse. Quelques-uns même nous amènent leurs enfans pour les baptiser, et confient l'éducation de leurs filles à nos religieuses. On est encore étonné de voir des personnes non catholiques prendre quelquefois la défense des dogmes de notre croyance.

Nous jouissons aussi de quelque considération dans la vie civile; car les Américains aiment beaucoup les Français, dont ils recherchent la politesse et la gaîté. Ils se rappellent avec joie et reconnaissance les services qu'ils ont reçus du Roi-martyr. Enfin le gouvernement du Kentucky a consacré le nom français dans ses institutions : nous y avons le comté de Bourbon, et la ville de Paris son chef-lieu; on y voit aussi un Versaille, un Louis-ville, etc. Dans cette dernière nous avons bâti, avec l'aide des protestans, la jolie église de saint Louis, Roi de France. Comme

ils estiment singulièrement les hommes un peu instruits, ils ont accueilli avec une générosité hospitalière les prêtres français, et nos évêques sont révérés de tous les sectaires.

M. Caroll, ancien professeur de théologie chez les Jésuites, évêque et ensuite archevêque de Baltimore, était un des plus illustres personnages de l'Amérique, universellement chéri et respecté. Il avait été sacré en Angleterre le 15 août 1790. Deux ans après, il convoqua à Baltimore un synode, où il parvint à réunir jusqu'à vingt-cinq prêtres. On admirait sa modestie et sa piété autant que son savoir. Enfin par l'urbanité de ses manières et son inépuisable charité, il avait gagné tous les cœurs même du clergé protestant. Sa mort édifiante, douce et tranquille au milieu des plus grandes souffrances, arriva le 3 décembre 1815, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de saint François-Xavier, la gloire des Jésuites. Elle causa un deuil extraordinaire dans tout le pays, où sa mémoire ne cesse point d'être en vénération.

On ne saurait concevoir comment il pouvait suffire à tous les devoirs qu'il avait à remplir, et au travail d'esprit dont il était accablé. Bientôt il obtint du Saint-Siége un coadjuteur, M. Neale, comme lui Américain de naissance et ex-Jésuite. Son diocèse embrassait tous les Etats-Unis; il était en outre administrateur de celui de la Nouvelle-Orléans. Notre S. P. le Pape fut depuis supplié

d'ériger quatre nouveaux évêchés, savoir à Philadelphie, Newyorck, Boston et Bardstown (1).

M. Flaget, Sulpicien, arrivé en Amérique avec MM. David et Badin, dans l'année 1792, fut nommé évêque de ce dernier siége. Sa modestie en fut alarmée : il ne croyait posséder ni les talens ni les vertus nécessaires pour une si haute dignité, et il persista pendant deux ans dans son refus; mais il fut obligé de céder aux ordres exprès du Pape, et se soumit enfin au joug auquel il était évidemment destiné par la divine Providence. Il est sans doute le plus pauvre prélat du monde chrétien, mais il n'en est pas moins zélé et désintéressé. *Bienheureux l'homme de bien qui n'a point couru après l'or, et n'a point*

---

(1) Nous avons aujourd'hui dans les Etats-Unis cinq évêques d'origine française : M. Maréchal, né à Ingré dans le diocèse d'Orléans, troisième archevêque de Baltimore; M. Cheverus, de Paris, premier évêque de Boston; M. Flaget, né en Auvergne, évêque au Kentucky, et M. David, du diocèse de Nantes, son coadjuteur; enfin M. Dubourg, évêque de la Louisiane et des Florides, qui réside à Saint-Louis, sur le Mississipi, dans l'état du Missouri. Le siége de Philadelphie est devenu vacant par la mort de M. Egan, et celui de Newyorck est occupé par M. Conally, Irlandais, de l'ordre de saint Dominique. Le nombre des prélats américains va s'accroître incessamment : la Nouvelle-Orléans et les Florides sont trop éloignées de Saint-Louis; les diocèses de Baltimore, de Bardstown, etc., sont trop vastes, et de plus, le nombre des catholiques y augmente journellement par suite des émigrations d'Europe et des conversions qui s'y font.

mis son espérance dans l'argent ni dans les trésors ! Qui est-il, et nous le louerons, parce qu'il a fait des choses merveilleuses durant sa vie (1) ? (Ecclésiastique, chapitre XXXI). Aussi

(1) L'homme se peint dans ses écrits : nous ne pouvons donc mieux décrire le caractère doux, humble et modeste de Mgr. l'évêque de Bardstown, qu'en insérant ici l'extrait de plusieurs lettres qu'il écrivait de Baltimore à son vicaire-général au Kentucky : le zèle, le désintéressement et l'abnégation de lui-même, égalent sa confiance en la Providence : « Dieu m'est témoin que je ne désire pas les richesses, et j'aimerais mieux mille fois mourir que d'être jamais attaqué de cette maladie. Moins nous aurons de biens, moins nous aurons d'inquiétudes. Mais il est des dépenses indispensables, et c'est sur vous que je me repose pour me procurer les moyens. Il faut bien que je compte sur l'amitié que vous avez pour moi ; c'est donc à vous, mon cher M. Badin, à pourvoir désormais à ma subsistance. Après tout, vous l'avez bien voulu ; car, sans vous on n'aurait jamais pensé à me faire évêque. Nous aurons huit ou neuf malles de livres et autres effets ; la distance est grande et le port très-cher : le voyage et le roulage coûteront plus de 4000 francs, et nous n'avons pas le sou. Nous avons lieu d'attendre que la Providence viendra à notre secours. Pour simplifier mes dépenses, je laisserai à Baltimore le domestique qui m'offre ses services ; je laisserais même mes livres, si je ne les regardais pas comme essentiels à notre établissement. Pour ne pas multiplier vos dépenses, je n'amenerai avec moi que M. David, et nous sommes bien résolus l'un et l'autre de nous contenter de votre ordinaire, quelque modique qu'il soit. Si l'épiscopat ne m'avait présenté que des difficultés de cette nature, je n'aurais pas tant fait de façons pour l'accepter. La Providence m'y force

a-t-il créé en peu d'années tant d'établissemens, entrepris tant de voyages, enduré tant de fatigues d'esprit et de corps, et si bien réussi dans tous ses projets pour étendre le royaume de Jésus-

---

» malgré moi ; j'ai eu beau voyager par terre et par mer pour » secouer le joug qu'on voulait m'imposer, toutes mes dé- » marches ont été inutiles ; Dieu semble exiger de moi que » je baisse la tête sous ce pesant fardeau, quand même il » devrait m'écraser. Hélas ! si je m'arrêtais long-temps à » considérer ma faiblesse et mes misères, je tomberais dans » le découragement, et à peine oserais-je faire un pas dans » la vaste carrière qui s'ouvre devant moi. Pour me rassurer, » il est à propos que je rappelle souvent à mon esprit que » je ne me suis point ingéré de moi-même dans cet auguste » ministère, et que tous les supérieurs que j'ai sur la terre » m'ont en quelque sorte forcé a l'accepter. »

Il écrivait dans ces dernières lettres de Baltimore, d'où il avait plus de cent lieues à parcourir par terre et trois cents par eau pour arriver à Bardstown : « Remarquez bien » qu'entre sept ou huit personnes à peine aurons-nous un » cheval. Je le destine pour M. David, comme le moins » ingambe. Pour moi et les autres messieurs, nous irons à » pied avec plaisir, s'il y a la moindre difficulté à nous faire » voyager autrement. Le pélerinage serait fort de mon goût, » et je ne crois pas qu'il déroge à ma dignité. Je laisse le » tout à votre prudence. Je serai fort heureux, si j'ai assez » d'argent pour aller vous rejoindre à Louis-ville ; le reste » du voyage sera à votre charge. Que la volonté de Dieu » soit faite. Je préférerais mille fois m'en aller à pied, plutôt » que de causer le plus petit murmure, et vous avez fort » bien fait de suspendre la souscription qui avait été solli- » citée en ma faveur, puisqu'elle n'aurait tendu qu'à aliéner » les esprits contre moi. Il était cependant bien juste et rai-

Christ, qu'il faut absolument attribuer ses succès et les progrès de la Religion à la bénédiction de Dieu seul, qui ne cesse de l'accompagner. M. David, supérieur du séminaire, sacré évêque-

---

» sonnable que les peuples, jaloux d'avoir un évêque, lui » fournissent au moins les moyens de se rendre parmi eux. » Il n'est rien que je ne fasse pour la sanctification de mon » troupeau. Mon temps, mes travaux, ma vie même lui sont » consacrés; et après cela il me restera encore à dire que » *je suis un serviteur inutile, n'ayant fait que ce que j'a-* » *vais à faire.* »

La Providence qu'il avait invoquée par son zèle et sa résignation, suppléa comme par miracle (on ne sait comment) aux besoins du prélat, qui arriva le 11 juin 1811, avec deux prêtres et quatre séminaristes, à Saint-Étienne, résidence de M. Badin. Il y trouva les fidèles à genoux sur le gazon, chantant des cantiques anglais; les paysannes étaient presque toutes vêtues de blanc, et plusieurs d'entre elles encore à jeûn, quoiqu'il fût alors quatre heures après midi, ayant espéré assister à sa messe, et recevoir ce jour même la sainte Communion de ses mains. Un autel avait été préparé à l'entrée de la première cour, sous quatre arbrisseaux qui l'ombrageaient, pour qu'il y pût prendre le costume d'évêque. Après l'aspersion de l'eau bénite, il fut conduit processionnellement à la chapelle, au chant des litanies de la Sainte-Vierge, qui furent terminées par les cérémonies et les prières prescrites dans le Pontifical en pareille occasion.

M. Badin n'avait pour logement qu'une mauvaise maison de bois, et, par suite des dépenses faites pour ériger le monastère brûlé dont nous avons parlé, il put à peine bâtir et préparer deux chétives cabanes de seize pieds carrés, pour son illustre ami et les ecclésiastiques qui l'accompagnaient; enfin un des missionnaires couchait sur un matelas dans le

coadjuteur le 15 août 1819, a beaucoup coopéré à ses bonnes œuvres dans l'établissement du séminaire, qui a déjà produit huit ou dix prêtres, dans la fondation de plusieurs couvens des filles de saint Vincent de Paul, l'érection de la cathédrale de Bardstown, etc. (1).

C'est dans cette petite ville, située au centre du pays, qu'a été fixé le siége épiscopal. La plus

---

galetas de ce palais épiscopal blanchi avec de la chaux, qui n'offrait pour tous meubles qu'un lit, six chaises, deux tables et des rayons pour une bibliothèque. Monseigneur y demeura un an, et il s'estimait heureux d'y vivre ainsi au milieu de la pauvreté apostolique.

(1) Les PP. Dominicains, aidés de leurs novices, ont fait eux-mêmes une grande partie des ouvrages nécessaires pour bâtir leur monastère et la belle église de Sainte-Rose. Comme eux, les séminaristes ont ensuite moulé des briques, fait de la chaux, coupé les bois, etc., pour construire celle de Saint-Thomas, le séminaire et le couvent de Nazareth. La pauvreté de nos établissemens les force à employer au travail le temps de leur récréation. Tous les jours ils consacrent trois heures au jardinage, aux champs ou aux bois. Rien de plus frugal que leur table, qui est celle des deux évêques, où l'eau pure d'une fontaine est leur boisson ordinaire; rien aussi de plus humble que leur vêtement. Qu'on se représente en effet 50 séminaristes indigens, qui sont obligés de se couvrir presque de haillons, et d'emprunter des habits plus décens pour paraître en ville. Aussi Monscigneur Flaget espère que les personnes pieuses et charitables voudront bien, à défaut d'argent dont il a besoin pour sa cathédrale, donner du linge ou les livres nécessaires pour les études et l'habillement de ses chers séminaristes.

petite semence devient un grand arbre, comme Notre-Seigneur l'a observé dans l'Evangile. Aussi le diocèse embrasse-t-il six vastes Etats : le Tennessée, le Kentucky, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana et les Illinois (1). Toutes ces contrées, où la population, les sciences et les arts, l'agriculture et le commerce ont fait depuis vingt ans des progrès étonnans, ne présentaient, il y a un demi-siècle, que des forêts ou des prairies sans bornes, connues seulement des bêtes fauves et des tribus éparses de sauvages. Mais il y a aujourd'hui dans ce diocèse 25 prêtres, 7 couvens, 2 séminaires ou colléges, 35 églises ou chapelles (2), et environ 40 mille catholiques, sur une population de deux millions d'habitans de toute secte. On trouve des prêtres et des églises dans tous ces Etats, excepté dans le Tennessée, qui, à cause de sa grande distance et d'autres empêchemens, n'a pu encore être visité que quatre fois par le plus ancien missionnaire du Kentucky. Il a rassemblé une petite congrégation à Knoxville, qui en est la capitale. Puisse s'accomplir aussi dans cette province la parole du Prophète : « Je les » rassemblerai, comme le pasteur en sifflant ras-

(1) Depuis l'installation de Monseigneur Dubourg à Saint-Louis, la mission trop lointaine des Illinois, qui font partie du diocèse de Bardstown, est administrée par ce prélat dont la résidence se trouve dans le voisinage.

(2) Huit de ces bâtimens sont construits en brique, un en pierre, et les autres en bois.

» semble le troupeau, parce que je les ai ra-
» chetés, et je les multiplierai comme auparavant. Je les répandrai parmi les peuples, et
» ils se souviendront de moi dans les lieux les
» plus reculés. »

Mgr. l'évêque vient de faire l'essai d'une école gratuite pour les catholiques pauvres qui n'ont pas fait leur première communion. La moitié de leur temps est employée aux travaux de la terre, pour défrayer leur nourriture, et l'autre moitié à apprendre à lire, écrire et s'instruire de la doctrine chrétienne. Avec 50 écoles de ce genre, nous pourrions renouveler tout le diocèse, et amener à la Religion bien des âmes, qui sans cela demeureront privées des moyens de salut. Ainsi on voit que tout ce qui a été fait n'est rien en comparaison de ce qui reste à faire.

Tous nos établissemens, outre les dépenses éventuelles et journalières de sacristie, de voyages, etc., ont coûté plus de 300,000 fr.; et Mgr. l'évêque, qui n'en a que 600 de revenu ecclésiastique, en doit plus de 25,000 pour sa cathédrale, qui n'est pas encore achevée, loin d'être décorée. Des événemens qu'il était impossible de prévoir, ont mis les souscripteurs hors d'état de compléter leurs paiemens; et, si on voulait aujourd'hui les forcer à la rigueur de la loi, cette mesure aurait les plus graves inconvéniens pour la Religion, et la plus funeste influence sur l'esprit et le cœur des catholiques et des protestans, qui

sont également souscripteurs. L'église du Kentucky possède, il est vrai, plusieurs terres; mais les bras y manquent pour les défricher et ensuite les cultiver, et par conséquent ces terres incultes ne produisent point de revenus. La plupart des élèves des séminaires et des monastères ne paient point de pension; les missionnaires ne reçoivent point d'honoraires du trésor public, ils se trouvent à la merci des congrégations qui souvent ne les défraient pas même des dépenses de leurs voyages, et le casuel d'ailleurs y est presque inconnu. L'esprit de Religion oblige à faire bien des sacrifices, et à endurer bien des privations pour éloigner des soupçons fâcheux de cupidité; souvent aussi il faut faire des présens : tantôt on nous demande des livres de prière ou de controverse, tantôt des catéchismes, des chapelets, etc.

Quand on calcule ensuite les dépenses absolument nécessaires pour l'entretien de deux ou trois cents personnes (1), et qu'on les compare à nos faibles ressources, on ne peut trouver la solution du problême que dans les soins de cette Providence infinie qui nourrit les oiseaux du ciel, et donne aux lis des champs une splendeur plus éclatante que celle de Salomon. Cette Providence

(1) Outre les évêques et les missionnaires, on comprend dans ce nombre les séminaires et les couvens avec leurs élèves et domestiques.

paternelle, après avoir fait tant de choses qui étonnent notre raison, ne nous abandonnera point dans notre détresse présente. Après s'être servie de ses ministres comme moyens pour opérer, elle donnera aussi aux âmes sensibles et religieuses la volonté de coopérer à ces bonnes œuvres, et elle couronnera ses dons en couronnant les mérites de leur charité.

Le rédacteur de cette notice a été témoin de la plupart des événemens qu'il rapporte : *Quod vidimus et audivimus hoc annuntiamus vobis* (1 Joan. 1). Après 25 ans de travaux passés dans cette mission, il est revenu en France pour y prendre un peu de repos, et invoquer, d'après le vœu de son évêque, la générosité de ses compatriotes. Il se propose de traverser de nouveau l'Océan, et de faire un voyage par terre de près de quatre cents lieues pour arriver au Kentucky, où on réclame encore ses services.

Si quelques ecclésiastiques se sentaient appelés à l'accompagner en Amérique, ils se persuaderont sans doute, d'après ce récit fidèle, qu'ils auront à parcourir ensemble le chemin de la croix, que nous savons être celui du ciel. Il serait aussi à propos qu'ils se procurassent tous les livres d'église suivant le rit de Rome, des ouvrages théologiques et bibliques, français, anglais et latins, des calices, ciboires, crucifix, linges et ornemens d'église, tableaux d'autel, enfin tout ce qui a rapport au culte divin. Sûrement ils pourront

trouver quelque secours dans la piété de leurs amis et de leurs connaissances. Combien de personnes en France possèdent des livres d'église ou de théologie qu'on n'imprime pas en Amérique, et des ornemens sacrés qui ne leur sont d'aucun usage, tandis qu'ils pourraient être si utilement et si saintement employés dans les missions naissantes, qui manquent de tout, et où il faut tout créer! On espère de la charité des âmes pieuses et opulentes qu'elles se feront un plaisir d'offrir ce service au culte de Dieu, à qui elles rendront seulement une petite portion des biens qu'elles ont reçus de lui en abondance. La foi nous apprend qu'il ne se laissera pas vaincre en générosité, mais qu'il leur rendra au centuple des sacrifices faits pour sa gloire. Quant à nous, la reconnaissance et la Religion nous feront un devoir de recommander nos bienfaiteurs aux pieux souvenirs des missionnaires, des religieuses et des peuples qui recevront leurs présens; et nous nous engageons à célébrer une messe solennelle d'action de grâces, à laquelle nous inviterons les bons chrétiens à faire une communion générale, et à l'offrir à Dieu dans la même intention.

S. T. Badin, *missionnaire américain.*

MISSION DE LA LOUISIANE.

Notice sur le territoire d'Orléans ou Louisiane.

Ville de la Nouvelle-Orléans. Capit.

Lat. n. 26° 59' 45" long. occid. mér. de Paris, 92° 33' 50"

La ville de la Nouvelle-Orléans, située sur la rive gauche du fleuve du Mississipi, a souffert de plusieurs incendies considérables; les parties endommagées sont aujourd'hui rétablies, la plupart en fort belles maisons de brique dans le meilleur genre, et meublées avec goût. Depuis que les Américains en ont pris possession, le luxe s'y est singulièrement augmenté par l'effet de leur commerce; avant cette époque il n'y était guère connu.

La plus grande partie de cette ville est cependant composée de maisons basses, en charpente, et couvertes en aissantes ou bardeaux. La ville est bien percée en îlets carrés, autour desquels sont des trottoirs en briques pour la commodité des gens de pied; mais peu larges. Les rues ont 36 à 40 pieds de largeur. Leurs eaux, ainsi que celles des toits, s'écoulent par de petits canaux en bois d'un pied de diamètre, qui bordent le trottoir : ce n'est que depuis quelques années que cet usage existe; les rues avant ce temps étaient impraticables.

Cette ville est un carré long de 700 toises

du nord-nord-est au sud-sud-ouest, sur 300 toises de largeur. Cette dernière dimension ne peut augmenter, parce que le terrain ne le permet pas; il est trop bas, et sujet aux inondations lorsqu'il se forme quelque crevasse dans les levées qui sont au-dessus de la ville, le long du fleuve. Les faubourgs de différens noms, qui s'établissent au-dessus et au-dessous de la ville, sont plus étendus, et se composent de 12 rangs d'îlets carrés dans la longueur, sur 6 rangs d'îlets dans la largeur : un de ces îlets est en face du fleuve, et sur la partie qui sert de quai (la levée) forme une belle place environnée de bâtimens contigus de même hauteur, et à peu près de même distribution intérieure. Ils sont loués à des marchands.

Tous ces bâtimens appartiennent à la veuve d'un riche Espagnol nommé Almonaster. Cet homme a fait construire à ses frais sur une des faces de la place, une fort belle église en maçonnerie de pierres étrangères au pays, avec des tours carrées, ou clochers, un hôtel-de-ville, un presbytère dont il a fait présent à la ville, et enfin un hôpital, qu'il a meublé de tous les ustensiles nécessaires au service et au soulagement des malades, lui léguant cinq esclaves, et lui assignant des rentes. La dotation est de 24 lits pour les malades pauvres : les autres qui veulent s'y faire traiter paient une redevance particulière pour ne pas préjudicier aux fonds do-

Eglise.

Hôpital.

taux. Cette fondation fut déclarée par le Roi d'Espagne sous sa protection immédiate, avec les priviléges et les droits attachés au patronat.

Couvent de religieuses ursulines, établi par la suite en 1727.

Il y a aussi un couvent de religieuses Ursulines, qui sont au nombre de 18 à 20, établi pour l'instruction des jeunes filles; elles reçoivent de jeunes demoiselles en qualité de pensionnaires. Les orphelines y sont admises; on en compte une trentaine actuellement : l'église, le chœur, et les écoles pour les externes, ont été construits aux frais et dépens de l'Espagnol Almonaster; il en a fait un don gratuit à la communauté.

Population de la ville.

La population de la ville de la Nouvelle-Orléans, à la fin de l'année 1808, était de 15,000 âmes, de toute couleur. Depuis cette époque elle a considérablement augmenté par l'arrivée successive des Français chassés de l'île de Cuba, et elle peut être évaluée à soixante mille âmes.

Levées le long du Missisipi.

Les habitations riveraines du fleuve du Missisipi sont obligées de faire et entretenir des levées en terre, pour se garantir des inondations, lors des crues de ce fleuve; elles se prolongent jusqu'au-dessus de la pointe coupée (P.sse Saint-François) et au-dessous de la ville, jusqu'à Plaquemines (P.sse Saint-Philippe), qui est le poste militaire le plus avancé.

Bayoux.

On nomme ici Bayoux, des rivières navigables sans courans, qui forment la communication d'un lac à un autre, ou d'un lac au fleuve Mississipi.

Ils doivent sans doute leur existence aux inondations causées par les débordemens de ce fleuve.

CULTURE.

On cultive dans le pays les cannes à sucre, l'indigo et le coton. La manière de planter les premières, est de faire avec la charrue un sillon dans lequel on couche les cannes, l'une à la suite de l'autre, que l'on recouvre de terre. Cette opération a lieu depuis le mois de novembre jusqu'en février suivant. Les cannes se coupent, et on les passe au moulin en novembre et décembre; plus tard la gêlée les fait souvent périr, alors le sucre est de mauvaise qualité. Il se cultive peu d'indigo aujourd'hui.

Cannes sucre.

Indigo.

Quant au coton, qui est de la plus grande beauté, et aussi fin que la soie, on le sème en mars et avril, après que le terrain a été labouré et divisé par planches. C'est sur leurs bords que l'on sème le maïs; le coton l'est en même temps dans leurs intervalles, et en alignement. Le coton qu'on récolte ici est celui que l'on connaissait à Saint-Domingue, du nom de Sainte-Marthe; la graine en est verte, velue et adhérente; pour en séparer le coton, on se sert d'un moulin à hérisson d'une forme particulière, adoptée dans tout le continent américain, mû par des chevaux. On le met en balles de forme carré long à la presse, et cordées; elles pèsent ordinairement 350 à 400 liv.

Coton.

Pour le sarclage des champs ensemencés, on emploie une herse de figure triangulaire, appe-

Sarclage d champs.

lée *ara*, traînée par un seul cheval; elle est armée de pioches horizontales et compactes. On ne se sert de la pioche ou houe, que dans les endroits où cette herse ne peut être traînée sans endommager les plantes.

erres cultibles.

Les terres cultivables étant le long des Bayoux seulement, elles présentent une suite d'habitations plus ou moins étendues. Environ à demi-lieue de là sont les prairies marécageuses, et pour la plupart boisées. On y élève des troupeaux, et on y trouve le bois propre aux constructions. Ces forêts se nomment *cyprières*. Les habitans les appellent aussi des îles; car leur position au milieu d'immenses plaines, leur donne assez l'apparence d'îles au milieu de la mer.

lôture nécessaire pour habitans en culture.

Toute la partie cultivée des habitations, est entourée d'une barrière (en pieux de cypre) de 5 pieds de hauteur hors de terre. Cette clôture, qui dure 8 à 10 ans, est très-dispendieuse. Toutes les terres n'ont pas une valeur égale; celles qui bordent le fleuve du Mississipi, et où l'on compte plus de 60 sucreries, sur une étendue immense, sont d'une plus grande valeur, parce que les transports de leurs produits à la capitale sont très-faciles en tout temps; celles des cantons éloignés, d'où l'on ne peut sortir par les Bayoux, un certain temps de l'année, pour se rendre au fleuve, sont d'un moindre prix, à cause du long trajet qu'il faut faire pour porter sa denrée; cependant elles ont acquis plus

de valeur depuis que ce pays est sous la domination des Etats-Unis, par la grande émigration des habitans des autres états du nord qui viennent se fixer dans la Louisiane. Car chez eux les terres sont d'une nature ingrate, et les forêts qui y abondent, demandent beaucoup de bras pour les abattre et défricher le sol. Ici au contraire elles sont peu nombreuses, et la clôture une fois faite, il n'y a plus qu'à labourer.

Nourriture des nègres leur entretien.

Les nègres sont nourris par leurs maîtres, avec du maïs; on leur en donne tous les mois un baril en épis, tant aux petits qu'aux grands. Ils ont des jardins particuliers, qu'ils travaillent à leurs heures perdues; ils y cultivent des pois, des patates, du riz, etc.; ils élèvent aussi des porcs et des poules, mais ils n'ont pas la facilité de les vendre dans les marchés des villages, à cause de leur éloignement, et ils ne peuvent s'en défaire qu'auprès des voyageurs par eau qui passent chez eux. On leur donne en outre, tous les ans ou tous les deux ans, une capote et une couverture de laine; ils font assez ordinairement de la cotonade pour chemises, etc. Le maronage n'y est ni commun ni facile; ils ne pourraient s'exposer dans les bois ni sur les Bayoux, car ils trouveraient dans les premiers des tigres et des ours, et ne connaissant pas le cours et la navigation des seconds, ils se perdraient infailliblement.

Sur la rive droite du fleuve, depuis les Ope-

Vacheries huttes.

loussas (cervelles noires) jusqu'aux Atac-apas (mangeurs d'hommes) qui sont à quelques lieues de la mer, on trouve des prairies immenses ; c'est là qu'on élève des troupeaux considérables, dont voici les prix courans.

Un cheval de monture.	200 à 225 fr.
Une jument.	125 f.
Les bœufs pour la charrue (la paire)	150 à 170 f.
Une vache et sa suite	50 f.
Un bœuf pour boucherie rendu en ville,	60 à 70 f.
Un mouton.	20 fr.
Un cochon non engraissé. . . .	15 à 20 fr.
Une volaille.	30 à 40 sols.

rbres, ts.

Les orangers réussissent très-bien à la latitude de 30 degrés, au-dessus ils sont peu communs; lorsque les gêlées sont fortes elles nuisent beaucoup, et souvent les font périr. Les pêchers y sont communément de la belle espèce, et moins sujets que les premiers aux intempéries d'une saison froide.

Il y a plus de huit ans que le respectable prélat à qui le Saint-Siége a confié le gouvernement de cette importante mission, parcourait la France sa patrie pour chercher les moyens de remplir dans son diocèse avec succès les fonctions de son ministère. Après s'être procuré une partie

de ce qui lui paraissait strictement nécessaire pour satisfaire aux plus pressans besoins de sa mission, il s'embarqua à Bordeaux le 28 juin 1817, résolu de se rendre par le plus court chemin à Saint-Louis du Missouri, sa ville épiscopale. Une main auguste avait généreusement pourvu aux frais du voyage du pieux évêque et des ecclésiastiques qui l'accompagnaient. La flotte de S. M. le Roi de France, *La caravane*, avait été, par son ordre, mise à la disposition du prélat; sa présence n'y fut pas inutile, et pendant la traversée l'équipage ressentit les heureux effets de son zèle. Tous les matelots, à l'envi, se confessèrent; plusieurs officiers suivirent cet exemple, et, lorsqu'arrivé au terme de la traversée l'évêque fit ses adieux à ces fervens marins, ils lui demandèrent sa dernière bénédiction : Dieu ne voulut pas sans doute exposer ces braves gens au danger de perdre encore leurs âmes. *La caravane*, retournant en France, fut assaillie d'une violente tempête; presque tout l'équipage périt dans les flots.

Après les fatigues et les dangers inséparables d'un long voyage, au milieu des forêts, au travers de montagnes couvertes de neiges, ou dans des vallées marécageuses où l'on enfonçait à chaque pas, ces zélés missionnaires arrivèrent enfin sur le territoire de la mission. On ne saurait exprimer la joie qu'inspira aux voyageurs la vue des premières rives du pays des Illinois. Dès qu'ils

eurent touché cette terre, l'évêque de la Louisiane y planta une croix qu'il avait préparée pour cet effet, et, prosterné les yeux baignés de larmes devant le signe auguste du salut, il supplia le Dieu qui nous l'a procuré au prix de tout son sang, de répandre sur son ministère d'abondantes bénédictions. Enfin le 5 janvier 1818, le prélat arriva à Saint-Louis, siége de son évêché, accompagné de M. Flaget, évêque du Kentucky, et d'une partie de son clergé. Tous les habitans de la ville, protestans et catholiques, s'étaient rendus sur la rive du fleuve pour lui témoigner leur joie; arrivé au palais épiscopal, qui ressemble assez à une misérable grange, il s'y revêtit de ses habits pontificaux, ainsi que M. Flaget; et après s'être rendu à l'église, chétive cabane de bois, sous un dais porté par quatre des plus notables bourgeois de la ville, le nouvel évêque prit possession de son siége avec toutes les solennités d'usage.

Mgr. Dubourg s'occupa de suite des moyens d'opérer le bien qu'il méditait depuis deux ans: il avait compris qu'avant de pouvoir travailler efficacement à la conversion de ces nombreuses peuplades de sauvages que renferme son diocèse, il fallait assurer autant que possible celle des habitans civilisés, rappeler les uns à une vie plus digne du christianisme, ranimer la foi des autres, rendre son ministère respectable et utile aux protestans dont il est environné, et surtout

fonder un séminaire, préparer aux générations naissantes, des sources pures d'instruction et de moralité; et il y travaille encore chaque jour avec un zèle infatigable. Mais ses moyens sont trop bornés pour atteindre ce but, et suffire à tous les frais qu'exigent les différens établissemens nécessaires pour le culte et l'éducation; aussi le pauvre évêque écrivait-il à un de ses charitables amis, en Europe : « Dites à ceux qui pa-
» raissent craindre de nuire aux intérêts de la
» France, en s'occupant des pays éloignés, que
» le bien qu'ils feront à ceux-ci retournera cen-
» tuplé au profit des leurs.... Figurez-vous ce
» que c'est qu'une étendue de quatre ou cinq
» cents lieues, sur lesquelles se trouvent épars
» une multitude de catholiques abandonnés, et de
» protestans qui ne le sont que par le malheur
» de leur naissance, toujours disposés à écouter
» la vérité quand on la leur prêche. Tournez
» ensuite vos regards sur des centaines de tri-
» bus indiennes qui semblent ne demander que
» des prédicateurs pour embrasser la Foi. Comme
» vous vous attendririez, si vous voyiez les fré-
» quentes députations que j'en reçois, le respect
» religieux qu'ils me témoignent, et les vives
» instances qu'ils me font d'être leur père, de les
» visiter, et de leur donner des hommes de Dieu.
» Au milieu de ces déchiremens d'entrailles que
» me cause la vue d'un si grand nombre de mes
» enfans abandonnés, je commence à éprouver

» la consolation de voir la semence de la parole
» fructifier dans les paroisses établies, partout les
» sacremens commencent à être fréquentés avec
» édification. Un seul missionnaire m'écrivait der-
» nièrement qu'il avait eu cette année 1600 com-
» munions pascales, et 200 premières commu-
» nions. Le schisme est éteint : les anciens en-
» nemis sont retournés dans l'obéissance et l'u-
» nion. Il s'est déjà bâti, depuis deux ans, huit
» églises, deux colléges en activité, une com-
» munauté de Dames du Sacré-Cœur, qui rend
» les plus grands services, outre l'ancien couvent
» de sainte Ursule, le fondement de la Religion
» dans la Basse-Louisiane; il se prépare un troi-
» sième couvent de filles. Il est question de plus
» d'Hospitalières, et d'une institution pour les
» pauvres orphelines. Enfin j'ai mon séminaire
» qui m'épuise, mais pour lequel j'ai l'espoir de
» trouver quelques secours réguliers dans mes
» paroisses. Voilà le beau et le laid de ma si-
» tuation, mon cher ami; que l'un excite votre
» courage, pendant que l'autre animera votre
» compassion et votre zèle. »

Le nouvel évêque, qui partage l'admiration et la reconnaissance de tous les Français religieux pour ces humbles Frères de la doctrine chrétienne, auxquels est confiée, en grande partie, l'espérance des générations futures, a voulu aussi enrichir la Louisiane de ce trésor. Une école de jeunes garçons est ouverte à Sainte-Geneviève,

sous la direction de ces respectables instituteurs. Il fallait aussi pourvoir à l'éducation chrétienne d'un sexe dont les mœurs exercent, dans cette partie de l'Amérique, une influence beaucoup plus grande qu'en Europe, sur celles des hommes; former peu à peu des mères chrétiennes, dont le cœur, pénétré de bonne heure de sentimens religieux, parvient si facilement à les graver dans ceux de leurs enfans : cette tâche importante a été confiée, dans la Haute-Louisiane, à quelques membres d'une congrégation dont plusieurs villes de France, et la capitale surtout, apprécient les grands services, et dont les Américains ne cessent d'admirer le zèle et le dévouement. M. Dubourg a obtenu de la digne supérieure des Dames du Sacré-Cœur quelques sujets d'un mérite distingué, qui l'ont suivi jusqu'à Saint-Louis; elles sont établies à quinze milles de cette ville, dans la paroisse de Florissant. Trois autres de ces dames respectables sont parties dernièrement de Paris pour aller établir une autre maison d'éducation dans la Basse-Louisiane, et deux autres doivent aller les rejoindre sous peu de temps. Enfin, la difficulté de réaliser tous ces projets, eu égard à la cherté excessive de la main-d'œuvre, et le besoin urgent d'ouvriers de tout genre pour exécuter, à peu de frais, les premiers travaux, a suggéré à ce prélat, durant son séjour en Europe, l'heureuse idée de former une confrérie de pieux artisans, bien exer-

cés dans tous les métiers, et parfaitement désintéressés selon le monde, mais au fond très-avares, puisqu'ils ne veulent pour salaire rien de moins que le royaume des Cieux. Il est parvenu à établir dans son diocèse deux congrégations de ce genre; l'une consacrée en général aux arts mécaniques, l'autre à l'agriculture. La plupart des Frères qui composent la première, sont venus de Milan, conduits par un supérieur. Elles sont toutes deux en pleine activité. L'objet de leur destination ultérieure, dans l'esprit du prélat, est la civilisation et la conversion graduelle des sauvages. « J'espère, écrit-il lui-même, que ces » ouvriers serruriers, charrons, maçons, char- » pentiers, en montrant aux jeunes sauvages des » métiers utiles, les attireront, et mettront leurs » condisciples ecclésiastiques à même de les ins- » truire et de les convertir. Quant à la com- » pagnie naissante des pieux agriculteurs, elle » travaille maintenant au petit séminaire et col- » lége. » Ses condisciples ecclésiastiques sont quatre prêtres et quelques clercs attachés à cette congrégation.

Il a placé son noyau de séminaire dans une espèce de cabane construite avec des arbres bruts, placés en croix et chevillés aux extrémités, et enduite d'une terre argileuse, seule et chétive ressource contre l'action de l'air extérieur. Cet édifice, peu élégant à la vérité, est suffisant pour *caserner* une soixantaine d'élèves. La plupart des

maisons de Saint-Charles, de Florissant, et autres paroisses voisines de Saint-Louis, sont construites de la même manière; aussi y souffre-t-on beaucoup du froid, dont la rigueur est souvent extrême en hiver. Le vin même y gêle, et il est quelquefois difficile d'y célébrer les saints mystères. La disette d'ouvriers évangéliques oblige le prélat d'y suppléer lui-même, autant qu'il lui est possible. « Monseigneur travaille comme quatre, écrivait un de ses vicaires-généraux; il » est toujours à cheval pour catéchiser ou pour » administrer les malades, cependant toujours » dirigeant ses établissemens. » « Il est absent » et en course, mandait M. des Andreis, par- » courant ses congrégations, car tout évêque qu'il » est, il se voit obligé de soigner, comme curé » immédiat, plusieurs paroisses fort éloignées. »

L'ancienne église de Saint-Louis n'était qu'une misérable chaumière, bâtie en bois, et percée à jour de tous côtés. Il fallait absolument en construire une nouvelle, et qui convînt à une ville épiscopale. Cette seule entreprise aurait plus qu'absorbé tous les fonds que le prélat avait pu recueillir en Europe; car la journée d'un ouvrier expérimenté ne coûte pas moins de quinze francs à Saint-Louis et dans les environs; elle ne pouvait donc être exécutée que par les riches propriétaires de la ville. L'évêque de la Louisiane s'était si bien concilié leur affection, qu'à peine leur eut-il exprimé ses désirs à ce sujet, qu'un

nes sophistes, gravés dans son esprit et dans son cœur. Cette funeste et désolante contagion du scepticisme religieux, qui depuis près d'un siècle a fait tant de ravages en Europe, a pénétré aussi dans les Etats-Unis, mais seulement dans les cités populeuses. Une grande simplicité de mœurs, une vie frugale et l'habitude du travail, en ont préservé les petites villes et les campagnes. Les pénibles travaux du défrichement des terres, les soins assidus qu'exige un commerce naissant, les privations de tout genre auxquelles il faut se résoudre dans les habitations coloniales, la plupart si éloignées des marchés publics, loin de disposer l'esprit à s'occuper de faux et dangereux systèmes, fruits de l'oisiveté et de l'immoralité, tendent au contraire à l'en éloigner. Sans doute parmi tant de milliers d'Européens qui viennent tous les ans chercher de l'or sur les rives du Mississipi, il se trouve plus d'un *esprit fort;* mais il s'efforcerait en vain d'y répandre le poison dont il a été infecté dans sa patrie. Tous les missionnaires s'accordent à témoigner la surprise et l'admiration que leur causent l'empressement de tous les habitans à venir entendre leurs instructions, le grand respect qu'ils leur portent, le cordial et touchant accueil qu'ils en reçoivent; et, ce qui est bien remarquable, la plupart des protestans ne le cèdent pas en ce point aux catholiques. Aussi le nouvel évêque ne se loue pas moins des uns que des autres. Les

protestans les plus distingués de la ville épiscopale disputent avec les plus fidèles disciples de ce prélat, d'attachement et de vénération.

Quoique l'exercice de tous les cultes soit parfaitement libre dans toute l'étendue des Etats-Unis, il est certain toutefois que le gouvernement américain favorise spécialement ceux des protestans de toute secte. Cette protection et les secours abondans que reçoivent leurs ministres des riches négocians attachés à l'une ou à l'autre secte, donnent aux prédicans toute facilité pour s'établir dans les habitations qui se forment chaque jour, pour s'y enrichir comme les autres, et y faire, en peu de temps, un grand nombre de prosélytes. Combien de fois le cœur de notre digne prélat a été serré de douleur en apprenant qu'une portion de son troupeau était devenue la proie de l'erreur, au moment même qu'il méditait les moyens de l'en préserver! Quant aux missionnaires, ils n'ont, la plupart, d'autres ressources pour subsister, que les charités des fidèles d'Europe et celles d'un petit nombre des habitans de la Louisiane. D'ailleurs, ils ne sauraient pourvoir qu'avec la plus grande difficulté aux besoins spirituels des catholiques dispersés çà et là dans des paroisses d'une très-grande étendue. « La difficulté des routes et l'étendue du » pays, mandait naguère un de ces fervens apô- » tres, obligent tout missionnaire à avoir un che- » val; et il faut être prêt, jour et nuit, à courir

» çà et là, à travers des forêts, des fleuves, des » déserts, pendant trente, quarante, et jusqu'à » soixante milles par jour..... Nous sommes très- » contens. En effet, si c'est uniquement la gloire » de Dieu et le bien des âmes qui doivent nous » appliquer au ministère, le même Dieu se trouve » ici, et les âmes lui sont aussi chères qu'en » Europe, avec cette différence qu'il y a ici beau- » coup plus à souffrir et à mériter. Ce terrain » est moins ingrat, parce qu'on y a beaucoup » moins abusé des grâces, et je puis assurer que » je trouve ici beaucoup moins de difficultés dans » le ministère que là. Ces bonnes gens sont doci- » les; mais ils manquent d'instruction. Tantôt » ils ont un prêtre, et tantôt ils en sont privés. » Il y a de ces vénérables pasteurs qui sont logés comme de vrais anachorètes. Celui de Kaskaskia, par exemple, vieillard septuagénaire, qui depuis vingt ans exerce dans cette paroisse les fonctions pénibles du ministère, est dans un état de pauvreté à peine imaginable. « Deux mauvaises chai- » ses, dont l'une est rattachée par des cordes, » mandaient les Dames du Sacré-Cœur qui l'ont » visité en 1818, une table vermoulue, un mate- » las sur des planches, un pot à l'eau et un go- » belet, composent tout l'ameublement de sa » chambre et de sa cuisine. » Le succès toujours croissant des travaux apostoliques, dans un pays où il suffit presque toujours de dissiper les ténèbres de l'ignorance pour faire aimer et em-

brasser la vérité, dédommagent au centuple ces dignes ministres de l'Evangile de tous les sacrifices que leur impose une pénible, mais bien glorieuse carrière.

Il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne s'empressent d'assister aux instructions des missionnaires, et ne témoignent la joie qu'ils ont de les entendre. Ce phénomène est souvent l'objet de l'admiration de ces derniers. Il semble que, pour faciliter dans la suite les progrès de l'Evangile dans cette mission, la divine Miséricorde dispose les générations naissantes à en recevoir avec avidité les premières semences. L'un des vicaires-généraux de M. Dubourg avait à peine ouvert, à la Nouvelle-Orléans, un cours d'instruction élémentaire pour les enfans, qu'il s'en présenta un très-grand nombre. Trois longs catéchismes par jour ne fatiguaient point leur attention. Blancs, nègres et mulâtres entendaient la divine parole avec un recueillement et une ferveur qui ravissaient le fervent catéchiste. Lorsqu'à l'entrée de la nuit, un coup de canon donnait aux petits nègres et mulâtres le signal de la retraite, ils lui témoignent de la manière la plus énergique leur regret de ne pouvoir l'entendre plus long-temps. Ces pauvres enfans venaient dans leur simplicité offrir au petit Jésus les œufs et les fruits qu'on leur avait donnés. Les jeunes filles ne montrent pas moins d'ardeur, mais elles ont beaucoup plus de facilité pour apprendre et

pratiquer la science du salut. Les Ursulines sont, à la Nouvelle-Orléans, presque les seules qui jusqu'à présent s'occupent de leur instruction. On a vu de jeunes personnes entrer au couvent de ces respectables institutrices, ne sachant pas même faire le signe de la croix, en sortir, six mois après, pénétrées d'une piété si tendre et si solide, qu'elles résistèrent depuis à tous les attraits du vice, avec un courage qui est regardé comme héroïque dans une ville où les mœurs sont si corrompues. Les Ursulines instruisent aussi, et forment à la piété plus de trois cents pauvres négresses.

Lorsque les Dames du Sacré-Cœur remontaient le Mississipi pour se rendre à leur destination, on était à peine informé de leur passage, dans les villes et habitations considérables voisines du fleuve, qu'on accourait en foule sur la rive, pasteurs et fidèles, mères et enfans, pour les supplier de venir répandre sur une jeunesse ignorante, mais avide d'instruction, les bienfaits d'une éducation chrétienne. Elles ne résistaient pas sans peine et sans une vive émotion à des invitations aussi touchantes. Durant leur séjour à Saint-Louis, tous les enfans voulaient les suivre au couvent.

Il n'est point de paroisse, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Saint-Louis, qui n'envie à Florissant, lieu de leur résidence, le trésor qu'il possède. Elles seraient partout à la fois, si un

zèle, une charité et un courage incomparables pouvaient opérer ce miracle.

Elles voudraient surtout, et c'est l'esprit de leur vocation, pouvoir se livrer tout de suite à l'éducation des jeunes sauvages. C'est aussi un des vœux les plus ardens de l'évêque de la Louisiane. Mais ce grand ouvrage ne peut être entrepris et continué avec quelque espérance de succès, que lorsque l'empire de la Religion aura été assis sur des bases assez solides pour que les peuples civilisés donnent à ces malheureux Indiens l'exemple qu'ils ont droit d'en attendre. Leur situation est vraiment digne de pitié. Forcés tous les jours de reculer dans des pays la plupart autrefois inhabités, pour faire place à des étrangers qui ont envahi leur patrie, et qu'un excès de population oblige de s'étendre au loin, ils revinnent souvent, comme des lions furieux, pour reconquérir les champs qui les ont vus naître, et font souvent des habitations les plus florissantes une scène horrible de carnage et de désolation. Il est presque impossible de maintenir des pactes quelconques (et il en existe plusieurs entr'eux et les Etats-Unis, concernant la cession du territoire), avec des peuples qui ne connaissent le plus souvent d'autres lois que leurs caprices, et d'autre intérêt que celui du moment. La politique peut regarder leur extermination graduelle comme l'unique moyen de jouir en paix de leur antique héritage : la Religion seule peut

concilier d'une manière solide et durable les vrais intérêts des colons avec ceux des sauvages. Que de fervens apôtres de Jésus-Christ puissent leur annoncer ces grandes vérités de la foi et de la morale évangélique qui ont civilisé tant de nations barbares; qu'ils puissent les initier peu à peu dans les arts nécessaires ou utiles à l'homme pour vivre en société, avec une douceur et une patience, une dextérité même, dont l'héroïsme du zèle est seul capable, et dont l'histoire de l'Eglise nous offre tant d'exemples; on les verra bientôt se dépouiller de leurs habitudes féroces, prendre celles de la vie sociale, et ne plus trouver que des frères dans ceux qu'ils détestent comme leurs spoliateurs (1).

---

(1) On lit dans une gazette de Philadelphie, du mois de novembre de 1817, un discours assez curieux qu'adressa un chef de sauvages, dans les environs de Boston, au nom de cinq nations dont il était l'orateur, à un missionnaire, on ne sait de quelle secte, qui était venu les exhorter à embrasser la Religion chrétienne. Après un long préambule, où le soleil, les astres, tous les élémens, et enfin le Grand-Esprit, étaient successivement interrogés, il lui dit : « Ami, » nos prédécesseurs possédaient seuls autrefois ce grand con- » tinent, depuis l'orient jusqu'à l'occident; le Grand-Esprit » leur avait donné des animaux pour leur nourriture et pour » leur vêtement, et leur avait enseigné la manière de les » prendre à la chasse. Ils vivaient tous en paix. S'il s'éle- » vait quelque dispute parmi eux à l'occasion de la chasse, » elle s'appaisait promptement et sans une grande effusion » de sang. Tes ancêtres vinrent dans ce pays, nous disant

On voit des Indiens dans toutes les parties de la Louisiane; il en vient même aux marchés de la Nouvelle-Orléans, où ils vendent le produit de leur chasse, et quelquefois celui de leur industrie. C'est un spectacle moins curieux qu'affligeant pour un étranger, d'y voir la barbarie, dans tout ce qu'elle a de plus agreste et de plus misérable, au centre du luxe le plus raffiné. Ils sont à demi-nus; un chétif manteau, ou pièce de laine de la grandeur d'une serviette, leur couvre les épaules; il est attaché au haut de la poitrine à un autre vêtement en forme de jupon. Ils sont en général d'une taille moyenne, mais fortement constituée; leur peau est d'un rouge cuivré, les cheveux rudes, noirs et crasseux, la tête carrée, la face large et s'amincissant vers le menton, colorée le plus souvent de rouge, de bleu, de vert ou de noir; le front court,

---

» qu'ils avaient fui leur patrie et traversé les grandes eaux pour » se mettre à l'abri des persécutions des méchans et exer- » cer tranquillement leur religion. Ils trouvèrent ici, non des » ennemis, mais de vrais amis. Nos ancêtres leur cédèrent » une partie de leur terrain, leur donnèrent du pain et de » la viande, et ceux-ci, en échange, leur présentèrent du » poison (les liqueurs fortes), qui fit parmi eux de grands » ravages. Leur nombre s'accrut bientôt de jour en jour, » et ils poussèrent nos pères à se battre les uns contre les » autres. Aujourd'hui que vous êtes maîtres de presque tout » ce continent, vous voulez encore nous faire embrasser vo- » tre religion.... »

les sourcils, les joues et le nez saillans, les yeux petits et enfoncés, le regard dur, les lèvres épaisses et pendantes, les dents serrées et aigues, la barbe rare et semée par bouquets, tous les traits du visage fortement exprimés, la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand; ils portent aux oreilles et au nez des pendans en plomb et en fer blanc; tel est le portrait de ces pauvres Indiens. Ils se rapprochent plus des hommes de la race jaune d'Asie, que de ceux de la race noire d'Afrique, ou de la race blanche d'Europe; ce qui fait conjecturer qu'originairement ils sont venus du nord de l'Asie,

Ceux qui avoisinent les villes et les habitations considérables, sont la plupart d'un naturel assez pacifique, et ne paraissent pas envier les charmes de la vie sociale et domestique. L'amour de la liberté et de l'indépendance n'est chez eux que le résultat d'une indolence, d'une paresse extrême. La nécessité de pourvoir aux premiers besoins de la vie les oblige de donner la chasse aux daims, aux chevreuils et autres animaux, dont le plus souvent ils mangent la chair crue; ils font cependant, avec des feuilles de nataniers et autres, de petites corbeilles, des souliers, des porte-feuilles fort joliment travaillés, qu'ils portent aux marchés de la Nouvelle-Orléans. Il y en a même qui vendent des coquillages peints quelquefois avec une grande dextérité. Ils ne savent pas compter; mais il est impossible de les tromper : s'ils

vendent à la même personne plusieurs objets de la même espèce, ils exigent d'elle le prix de chaque pièce aussitôt qu'ils l'ont livrée, et mettent tout de suite la monnaie, non dans une bourse, car ils n'en ont pas, mais dans leur bouche. Ils vendent des peaux d'ours, de tigres, de castors, de chevreuils, etc., en échange de munitions de guerre, et surtout de wiskey, liqueur forte, extraite du maïs qu'on fait moudre, brasser, fermenter, et passer deux fois à l'alambic, qu'ils aiment avec passion, et qui les rend presque toujours furieux et inaccessibles. Ils traitent la plupart leurs femmes en véritables esclaves. Lorsqu'ils sont en course, et que le ménage doit être transporté ailleurs, le devoir des mères est de porter les enfans incapables de marcher, accumulés sur leurs épaules. Les maris ne veulent point d'autre fardeau que celui de leurs armes, qui sont fort légères. Dès qu'ils ont tué à la chasse un animal quelconque, ils le laissent en place tout entier, s'il n'est pas d'un poids considérable; autrement ils le divisent par quartiers, et, de retour à la cabane, ils envoient les femmes chercher leur proie au lieu qu'ils leur indiquent. Ces pauvres créatures passent souvent une partie de la nuit à rapporter successivement à leur foyer, pièce par pièce, les membres de l'animal qu'elles n'ont souvent pu trouver qu'après avoir erré long-temps dans la forêt. Lorsque le mari est dans un état complet d'ivresse, sa compagne est obligée, sous

peine de mort, ou d'une amende énorme, de veiller à sa sûreté : telle est la loi du pays. Il est rare qu'il n'y ait pas de guerre entre les différentes tribus de sauvages : vous les voyez alors réunis en grand nombre, armés de frondes, d'arcs et de haches, hurlant comme des bêtes féroces, inspirant la terreur aux hommes les plus courageux.

Les sauvages, du moins la plupart, ont des rois ou chefs suprêmes, dont l'autorité est fort précaire, et qu'ils ne conservent ordinairement qu'en faisant accroire à leurs sujets qu'ils ont des rapports intimes avec la Divinité, et en vivant très-retirés. Ils les conduisent à la guerre, et leur bravoure surtout affermit leur puissance. Des corps de troupes américaines sont stationnés dans des forts placés en différens endroits pour s'opposer à leurs incursions.

Il est peu de tribus de sauvages qui n'aient une idée, souvent fort grossière à la vérité, d'un Dieu unique, souverain Maître de l'univers. Ils l'appellent le *Maître de la vie* ou le *Grand-Esprit*. Un marchand digne de foi, qui a tout récemment remonté le Missouri jusqu'à sa source, dit à un des missionnaires (M. de Andreis), qu'il y a rencontré plusieurs nations qui n'avaient jamais vu les blancs. Il n'a pas remarqué sans étonnement que ces sauvages adorent un seul Dieu, auquel ils offrent tous les jours la première bouchée de la fumée de leur pipe, et le premier morceau

de leur repas; il en existe pourtant ailleurs qui adorent la *belle Etoile*. Dernièrement encore, quelques-uns de ceux-ci allaient lui sacrifier un jeune Espagnol, âgé de neuf ans, qu'ils avaient pris; mais s'étant échappé de leurs mains, il alla se présenter à M. Dubourg. Ce pauvre enfant avait été engraissé pendant quelque temps avec le plus grand soin, pour mériter l'honneur insigne d'être immolé à cette féroce divinité. Il n'est presque pas un Indien, parmi ceux qui habitent les plaines et les forêts de la Louisiane, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Saint-Louis, et au-delà, qui ne conserve un tendre souvenir des *Robes noires*, dans leur langue, *Mucateo caro jatt* (1).

---

(1) Il est fort difficile d'entendre la langue des sauvages. La syntaxe en est si bizarre, qu'il est presque impossible d'en déduire des règles fixes et invariables. Leurs gestes, qui sont très-expressifs, semblent suppléer à bien des expressions. Un missionnaire instruit est parvenu à connaître celle des langues qu'il regarde comme la clef de toutes les autres, parce qu'elle est comprise plus ou moins facilement par toutes les nations sauvages. Il en a déjà formé un petit vocabulaire. Ils appellent Dieu Kissernanetou, *le maître de la vie;* le ciel kisik, la terre askikhe, la mer kecicamengue, le soleil kisipol, la lune kisis, les étoiles kankoa, l'homme inim, la femme ichoé, l'eau nipi, le pain pahcoisican, l'année kickatour, oui haha, non manentoui, etc. Voici l'Oraison domicale en langue sauvage.

Nossak pemenke kitaope, cechimitousegnia, teparà, kissolimi, kirak debeheretamocanè, cecki mironam, kirak cehecki deberetan ouahè aposi pemenki. Inokimicipeneh miri-

C'est ainsi qu'ils appelaient les Jésuites. C'est aussi le nom qu'ils donnent encore aux missionnaires. Le respect et l'attachement que ces hommes apostoliques avaient inspirés à toutes ces nations sauvages, ont passé par tradition, des pères aux enfans. Ceux-ci n'en parlent jamais sans donner quelque signe d'attendrissement et de reconnaissance. On parla un jour de ces religieux à quelques sauvages qui se trouvaient à la Nouvelle-Orléans. Après avoir témoigné de la manière la plus touchante le regret qu'ils avaient de les avoir perdus, ils s'offrirent d'accompagner ceux qui les interrogeaient, aux tombeaux de ces Pères, devenus l'objet de leur vénération. Il est arrivé souvent que, pour échapper à leurs cruautés, il n'y avait d'autre ressource que d'endosser une robe noire. M. Dubourg se trouva un jour près de quelques sauvages, dont l'ivresse faisait redouter les approches. Un de ses prêtres leur dit que c'était le *père des Robes noires*, et aussitôt ils lui donnèrent des marques de respect. Il n'y a pas long-temps qu'une entrevue eut lieu au poste de *Vincennes* entre un gouverneur américain et les principaux des sauvages de ce can-

---

canè. Oueqi perà kerò cehecki mereoakck hisito jangh rapini-irà ni oueni piraki cehecki mereo akck nivoesit tacou. Catamossa deboe tarieck, canè mereo ekcé hekoa sitojangh. Gecki maci mereo akck pakitamocanè peroi neronam.

Oouaiàk deboata ouiakann.

ton. L'officier leur dit que le gouvernement allait s'occuper de les civiliser, et que, pour y parvenir, il leur enverrait d'abord des ministres de l'Evangile, qui les feraient entrer dans la voie du salut. « Quelle espèce de ministres nous en-
» verrez-vous, lui demanda un des chefs; ont-
» ils des robes noires, et quelques-uns, des
» crosses? Non, répondit le gouverneur, nous
» regardons tout cela comme les hochets de la
» superstition. Mais ils ont, répliqua l'Indien,
» des femmes et des enfans : or, nos ancêtres
» nous ont appris que les ministres du Grand-
» Esprit ont des robes noires, et qu'ils ne se
» marient point. Nous ne voulons donc pas les
» vôtres; car ils nous ressemblent, et ne nous
» serviraient de rien. » Les Sioux mêmes, tout cruels qu'ils sont, deviennent doux et traitables avec les *Robes noires*. Presque toujours leurs femmes amènent leurs enfans aux missionnaires, pour qu'ils les bénissent. Plusieurs portent des croix; ils font aussi le signe de la croix, mais de la main gauche, parce que celle-ci, disent-ils, est plus près du cœur. Tels sont les vestiges de la foi qu'ont embrassée leurs ancêtres. Les missionnaires surchargés de travaux, ne peuvent s'occuper que rarement de leur conversion; ils en ont cependant déjà baptisé un assez grand nombre; mais il leur est impossible de continuer de les instruire et de les former, avec une assiduité convenable, à la pratique des devoirs du

christianisme. Leurs femmes ne sont le plus souvent admises à la première communion qu'à l'âge de cinquante à soixante ans.

Il n'est pas rare de voir des Indiens, touchés vivement de la grâce, demander le baptême peu avant de mourir. Tout récemment un des Sioux, près d'expirer, pria un chrétien, Iroquois de naissance, qui se trouvait près de lui, d'aller lui chercher une *Robe noire*, parce qu'il voulait être baptisé pour aller voir le *Maître de la vie.* « Va vîte, lui dit-il, car cela presse. » Heureusement M. Aquaroni put se rendre tout de suite à sa cabane. Satisfait des dispositions du malade, il le baptisa, et le Sioux rendit un instant après le dernier soupir. Le supérieur du séminaire des Barrens, près de Saint-Louis, se trouvant un jour avec un autre missionnaire dans le Kentucky, aperçut un sauvage qui venait à lui, accompagné de son fils et d'un interprète. C'était le frère du Roi des *Miamis*, nation très-considérable. Il était en route depuis huit jours. Après lui avoir serré fortement la main en signe d'amitié : « Je sais, lui dit l'Indien, que vous » êtes les ministres du Grand-Esprit. C'est vous » qui avez en main les *papiers* qui contiennent » ses volontés, et qui êtes chargés de montrer » aux autres, par vos discours et par vos exem- » ples, la route qu'ils doivent suivre, s'ils dési- » rent voir un jour le Grand-Esprit. Quant à » moi, je sais seulement qu'il existe, et lorsque

» je vais me coucher, j'élève mes mains vers lui,
» et lui dis : Grand-Esprit, je te remercie de
» m'avoir conservé ce jour : je te prie de me
» conserver encore cette nuit, et je m'endors.
» Aussitôt que je suis réveillé, j'élève encore
» mes mains vers lui, et lui dis : Grand-Esprit,
» je te remercie de me faire encore jouir de la
» lumière. Je te prie de me conserver pendant
» ce jour, comme tu m'as conservé pendant la
» nuit. Je me lève alors, et vais à mon travail;
» voilà tout ce que je sais. » Trois jours après, le sauvage tomba malade, et, pressentant sa dernière heure, il envoya chercher une des *Robes noires*. « Que voulez-vous, lui dit M. Rosati?
» Je vous ai envoyé chercher, répondit l'Indien,
» pour que vous me fassiez quelque chose, sans
» quoi je ne verrai pas le Grand-Esprit. Qu'est-ce
» donc, lui demanda le missionnare? » Alors le malade ne trouvant dans sa langue aucun terme pour exprimer son désir, éleva la main au-dessus de sa tête, et fit comprendre, par un geste, qu'il voulait être baptisé. Croyez-vous au Grand-Esprit, lui dit M. Rosati. — J'ai cru cela toute ma vie. — Savez-vous qu'il y a trois personnes en lui, et que cependant il n'y a qu'un Grand-Esprit? — « Ah! je ne savais pas cela; mais je le crois
» puisque vous me le dites. Je sais que vous êtes
» son ministre. » Le vertueux ecclésiastique, après l'avoir suffisamment instruit, le baptisa. « Je
» vis lorsque je vous vois, » dit l'Indien à l'autre

missionnaire qui venait lui adresser une courte exhortation. Interrogé s'il se sentait fort malade : Je mourrai, répondit-il, avant le matin ; et en effet, il expira pendant la nuit. Son fils inconsolable allait souvent arroser son tombeau de ses larmes, et on l'entendit quelquefois s'écrier : « Nous viendrons tous ici, nous mourrons tous » comme le plus digne, le plus chéri des pères. »

La nation des Osages, écrivait M. Dubourg, une des principales du Missouri, paraît se disposer à la lumière de la Foi : sept de ses principaux guerriers sont venus me voir, et m'inviter à les visiter cet automne, ce que je n'ai garde de refuser. Deux de nos gros habitans qui exercent dans cette nation une très-grande influence, doivent m'y accompagner. Priez et faites prier pour le succès de cette visite qui pourrait entraîner les conversions d'un bon nombre de nations. Je donnai à chacun de ces Indiens un crucifix et une médaille dont je les décorai, à leur grande satisfaction, après avoir tâché de leur faire entendre que le crucifix était l'image du Fils du Grand-Esprit, qui est venu sur la terre, et qui y est mort dans les tourmens pour faire notre paix avec son Père. Au sortir de chez moi, un de mes amis offrit à l'un d'eux une belle selle de 15 piastres (75 fr.) pour sa décoration. Non, lui dit-il, quand tu me donnerais toutes les selles et tout l'argent de Saint-Louis, je ne te la donnerais pas. Ignores-tu que je la tiens du grand

chef, qui communique directement avec le Maître de la vie. ?—Mon Dieu! quelle consolation ce serait pour moi de pouvoir contribuer au salut de ces pauvres gens! Je suis loin de le mériter. Priez Dieu qu'il n'ait pas égard à mon indignité.

Le Sauveur du monde a versé tout son sang pour le salut de ces pauvres âmes. S'il ne laisse pas sans récompense un verre d'eau qui lui aura été donné dans la personne du pauvre, quelle brillante couronne ne réserve-t-il pas à ceux qui procurent aux ministres de l'Evangile les moyens de travailler efficacement à la conversion de tant de milliers d'infidèles, d'assurer le règne de la vraie Foi dans cette immense mission, où tout semble concourir aujourd'hui à promettre à son culte un triomphe facile et durable sur tous ceux qui sont séparés de l'unité catholique!

Un missionnaire parti de France pour la Louisiane avec quelques autres ecclésiastiques, rend compte dans une lettre datée de Louisville, de son voyage depuis Pittsbourg. Nous partîmes, dit-il, de Pittsbourg le 27 octobre. Nous y avions reçu pendant notre séjour des témoignages fort touchans d'affection de plusieurs catholiques et même de quelques protestans. Un de ces derniers nous fit notre provision de bière pour notre séjour et notre voyage. Nous chantions la grand'messe tous les dimanches à Pittsbourg avec diacre et sous-diacre, et les vêpres se chantaient aussi avec beaucoup de solennité. On n'avait ja-

mais vu dans cette ville ces cérémonies, et tout le monde en était ravi; car à peine y célèbre-t-on la sainte Messe de deux dimanches l'un. Les paroisses appelées dans le pays congrégations, sont d'une si grande étendue, que le curé est obligé de dire la messe tour-à-tour en différens endroits; aussi l'église était toujours pleine non-seulement de catholiques, mais encore de protestans. On nous vit partir avec peine, et un grand nombre de catholiques nous accompagna jusqu'au bateau; plusieurs pleuraient et ne quittèrent le rivage qu'après nous avoir perdus de vue, entre autres une protestante qui a eu plusieurs entretiens avec un de nos confrères; elle s'est appliquée fortement à s'instruire et s'est décidée à faire solennellement son abjuration. En général le caractère des Américains est fort bon, et dans les pays où nous avons passé on montre un grand attachement à la Religion. Il faudrait pouvoir y aller souvent, ou établir des missions dans ces villes qui viennent de naître et prennent chaque jour tant d'accroissement. Elles n'ont pour la plupart ni églises ni ministres protestans: on attirerait aisément beaucoup de gens à la Religion catholique.

Nous partîmes de Pittsbourg sur un bateau plat; on y avait fait une division avec des caisses, et on la fermait avec une porte, de manière que nous avions une espèce de chambre, dans laquelle on étendait les lits la nuit; on y dres-

sait un autel le matin, pour dire la messe, et le reste du jour on y faisait encore la cuisine. Le vent et la pluie y entraient à leur aise, et malgré tous nos efforts pour nous défendre de leurs assauts, nos agresseurs avaient le dessus. Du reste, malgré ces petits inconvéniens, nous avons toujours été fort bien. Tous les jours après l'heure d'oraison, on disait la messe, chaque prêtre à son tour. Le dimanche et les jours de fêtes nous étions cinq prêtres qui la disions, et nous chantions la grand'messe et les vêpres. Le temps, bien divisé pour la prière et l'étude, s'est écoulé bien vîte, et le Seigneur nous a préservés contre tous les dangers de ce long voyage.

Quelques lieues après Marietta, il nous arriva une anecdote bien touchante. Un particulier qui était sur le rivage près de son habitation, vit quelques-uns de nos messieurs se promenant sur la rive où ils étaient descendus. Il les aborda, et après leur avoir fait beaucoup d'amitiés, il les engagea à aller chez lui. Apprenant que nous étions prêtres, il commença à parler de la Religion avec beaucoup d'émotion, et pendant la conversation nous vîmes plusieurs fois couler ses larmes et celles des personnes de sa famille; enfin, il nous avoua qu'il n'avait aucune religion, mais qu'il ne se déciderait jamais à en embrasser d'autre que la Religion catholique. Il voulait engager l'un de nos messieurs à rester chez lui pour l'instruire, lui, sa famille et tous les gens du

pays, s'estimant heureux, disait-il, de pouvoir contribuer par sa fortune, qui est considérable, à l'instruction de ses compatriotes; nous regrettâmes bien de ne pouvoir nous arrêter plus longtemps, mais nous n'étions pas maîtres du bateau, et aucun de nous ne savait assez l'anglais pour rester. Il nous fallut prendre congé de lui, nous lui laissâmes quelques livres anglais qui pourront l'instruire. Il nous accompagna avec un de ses amis jusqu'au bateau, et après nous avoir tous embrassés, il nous conjura d'obtenir que quelques-uns de nos compagnons qui doivent venir, allassent chez lui.

Dans tous les endroits où notre bateau s'arrêtait, nous débarquions, et partout nous trouvions à gémir sur l'état de la Religion dans ces contrées. Depuis Pittsbourg jusqu'à Louisville, dans l'espace de plus de 700 milles (200 lieues), il n'y a pas un prêtre, quoiqu'il y ait beaucoup de catholiques et des protestans très-disposés à le devenir; pas une église, quoiqu'il y ait des temples magnifiques pour les presbytériens, les épiscopaliens, les méthodistes. Dans plusieurs endroits on nous offrait de rester, et des personnes nous conjuraient avec larmes de leur laisser un des nôtres pour les instruire. Nous leur faisons espérer que Dieu voudrait bien protéger leurs bonnes résolutions.

Mgr. Dubourg, écrivait plus tard un autre ecclésiastique, continue à faire des merveilles,

les protestans mêmes ont choisi son église et abandonné la leur qui venait d'être couverte, et qu'on a vendue parce que personne n'en voulait supporter les frais. Les ministres protestans qui étaient au nombre de trois, se voyant ainsi abandonnés, ont quitté la ville; plusieurs protestans se sont déjà rendus, et cinq ont abjuré le Samedi-saint dernier. L'évêque ne se contente pas de leur prêcher les dimanches en anglais, il leur a ouvert les portes de sa maison pour leur donner deux instructions familières pendant la semaine; l'hiver dernier la salle était pleine : les communautés s'organisent et tout va à souhait. Que Dieu conserve les jours du saint évêque assez long-temps pour qu'il puisse consolider ce qu'il a fait. Depuis que les habitans de Saint-Louis ont eu le bon esprit de l'accueillir et de le fixer parmi eux, cette ville a doublé de population; depuis cette époque on a cultivé plus de deux mille acres de terre autour de la ville; l'émigration s'y est portée à un tel point, que Saint-Louis deviendra une des plus grandes villes des Etats-Unis, et tout ce pays, avec la grâce de Dieu, sera un jour catholique.

Une religieuse écrit de la Nouvelle-Orléans à la date du 19 décembre 1821 : Le bon Dieu continue à répandre ses grâces sur ce diocèse; un jeune officier français vient de se convertir, et a demandé à Monseigneur la permission de se consacrer à Dieu et d'entrer dans un séminaire. Il

est d'une très-bonne famille et a fait d'excellentes études. Le 28 octobre dernier, nous avons eu dans notre église la cérémonie d'abjuration d'un protestant habitant cette ville ; sa femme et ses enfans étaient catholiques, il a voulu que son fils aîné fût son parrain.

Je reçois beaucoup de consolation de ma classe de femmes et filles de couleurs (négresses), quelques-unes ont plus de 60 ans; je leur ai fait faire pour la première fois les stations du chemin de la croix. Elles durèrent une heure, pendant laquelle elles restèrent toutes à genoux priant avec une grande ferveur ; comme l'une d'elles à cause de son grand âge ne pouvait plus se soutenir, je voulus la faire asseoir. Ho non! me dit-elle, Notre-Seigneur ne s'est pas reposé.

MISSIONS DU KENTUCKY.

Monseigneur Flaget, évêque du Kentucky, écrivait en 1820 : Mon diocèse commence à prendre une forme qui me remplit de consolations. La Religion catholique y fait des progrès, et tout se dispose pour un très-grand bien; toutefois je crie misère, parce qu'elle règne dans mon pays et surtout dans ma maison. Pour ce qui m'est personnel, je le supporte assez bien; mais de voir des églises commencées sans pouvoir les finir, et les églises finies sans aucun ornement; des sé-

minaristes qui se présentent et que je n'ose recevoir faute de moyens, et des séminaristes déjà reçus, vêtus d'habits pauvres et déchirés; voilà ce qui me touche le cœur et m'arracherait des larmes. Puissent les fidèles y être sensibles et venir à mon secours.

Pendant l'absence de Mgr. Dubourg, évêque de la Louisiane, Mgr. Flaget alla visiter ce diocèse; il parlait ainsi de son voyage dans une de ses lettres : J'arrive d'une mission où j'ai été sept mois; c'était chez les Français qui vivent sur les bord du fougueux Mississipi et du bourbeux Missouri; j'ai été bien étonné d'y trouver plus de dix mille catholiques français avec deux prêtres seulement, dont l'un âgé de près de 70 ans, et l'autre d'une complexion qui l'empêche de voyager à cheval. Il m'est impossible de vous exprimer le plaisir qu'ont eu ces Français du vieux temps à me voir et à m'entendre. Il règne assurément parmi eux bien des désordres; mais leur foi est encore vive : que de larmes n'ont-ils pas répandues, et que de conversions ont été opérées! quoique je n'en aie guère visité que la moitié, et que je ne donne la Confirmation qu'à ceux qui ont fait la 1.re Communion, j'ai eu la consolation d'en confirmer plus de douze cents. On m'avait fait un trône épiscopal avec des peaux de castor, les dames avaient fourni leurs pierreries pour l'embellir.

Le nombre des prêtres est si petit dans cette

mission, que le pieux évêque est obligé de remplir, comme un simple ecclésiastique, les plus pénibles fonctions du saint ministère. Une de ses lettres écrites du milieu des bois, porte ce qui suit : C'est d'une cabane dans une forêt que je vous écris; je vais assister une malade qui est à vingt lieues de ma résidence; c'est au travers d'une boue d'un pied de profondeur qu'il faut faire route, jugez si ma grandeur est bien propre et si elle doit avoir la tête bien reposée pour écrire. Ma journée est employée à un ministère accablant depuis le matin jusqu'à la nuit, et des courses à faire peur à un cosaque me mettent quelquefois dans l'impossibilité de dire toutes mes prières.

Le respectable évêque a eu la douleur de perdre l'an passé un de ses plus fervens collaborateurs; cette perte si sensible dans un pays où l'on éprouve un si grand besoin d'ouvriers évangéliques, a déchiré l'âme du prélat. Il écrit à ce sujet le 15 novembre 1821 : Je viens d'éprouver une grande perte, que je ne pourrais jamais oublier quand je vivrais encore cinquante ans. Je déplore en ce moment la mort d'un jeune prêtre qui faisait grand honneur à la Religion; il est mort à Louisville, tout près des chûtes de l'Ohio, d'une maladie épidémique qu'il avait contractée en servant les malades le jour et la nuit; sa vie avait été édifiante et sa mort a été celle d'un Saint. Vivre pour procurer la gloire de Dieu,

ou mourir pour faire sa sainte volonté, était son unique désir; son agonie n'eut rien d'effrayant, il rendit sa belle âme dans mes bras, et je lui fermai les paupières. Il a été enterré au milieu du cimetière, auprès de 40 personnes qu'il avait assistées cet automne dans leur dernier moment. Veuillez bien prier pour le repos de son âme. Vous ne sauriez croire combien cela me soulage de parler de cet aimable jeune homme; il est mort laissant pour toutes richesses quelques mauvaises hardes et quarante sous; vous devez penser que ces trésors n'exciteront pas la cupidité de ses héritiers. Grâces à Dieu, tous les autres ecclésiastiques qui sont autour de moi ne sont guères plus riches : pour moi je me hâte de faire quelque bien avant que la mort m'achève, car les années s'accumulent, et le tout au profit de la mort.

Un ecclésiastique écrit : M. Flaget, évêque du Kentucky, n'est pas encore de retour de la longue tournée qu'il a entreprise l'été dernier du côté des sauvages et du Canada : on écrit qu'il fait des merveilles, et que ce n'est pas merveille pour ceux qui le connaissent. Il doit venir en octobre, après avoir traversé les lacs pour prendre en chemin l'évêque son voisin, pour l'emmener à Bardstown, et consacrer avec lui sa nouvelle cathédrale qui n'est pas encore entièrement finie, faute d'argent. Son séminaire par la même raison est peu nombreux; cependant il est flo-

rissant et lui donne tous les ans quelques jeunes prêtres qui sont fort zélés. S'il avait quelques ressources, il aurait la plus belle pépinière de ministres évangéliques.

La même personne écrivait le 7 avril 1820 : Je viens de voir deux missionnaires qui viennent du Kentucky, où ils ont laissé Mgr. Flaget et Mgr. David son coadjuteur, pleins de zèle et faisant toujours des choses admirables; mais le Seigneur en a fait de bien plus admirables encore. Ces messieurs me racontent que dans ces pays que baigne l'Ohio, la grâce toute seule et sans le ministère des prédicateurs, a par le moyen unique des bons livres qui se répandent, converti une si grande quantité de familles, qu'il a fallu élever un grand nombre d'églises; les choses en sont venues au point qu'on juge à propos d'ériger un nouvel évêché à Cincinati, ville de l'intérieur. Il ne manque plus qu'un grand nombre de prêtres : un père Dominicain du Kentucky a déjà élevé une trentaine d'églises dans ce pays, dans l'espace de 4 ou 5 ans (1). Aidez-nous à remercier Dieu pour tant de grâces et à le prier d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.

---

(1) Il y a une manière de bâtir dans ces pays qui n'est pas coûteuse : lorsqu'on n'a pas les moyens de bâtir en briques, on construit des habitations avec des arbres bien droits, dont on enlève l'écorce et les branches ; on enduit le tout en terre grasse et on couvre de paille.

Lettre de M. O. . . . missionnaire de la Louisiane, à M. C... datée du 21 octobre 1822, des Barrens, Louisiane.

La Providence m'a assigné un poste pour quelque temps dans le grand séminaire des Barrens. Nous y sommes arrivés le 30 d'août au nombre de six; mais M. Michaud fut appelé à Saint-Louis quelques jours après, pour être ordonné prêtre. Je devais partager son sort, la fièvre me retint au séminaire. Le 10 octobre nous avons eu la visite de Mgr. Dubourg; il me témoigna beaucoup de bonté, ainsi qu'à M. Blanc (frère de celui qui était déjà à la Louisiane), et le 12 il ordonna l'un sous-diacre, et l'autre diacre. Je ne pouvais me lasser d'admirer la douceur, la bonté et les grandes qualités d'un si saint évêque : il était un peu souffrant, mais néanmoins il refusait tous les adoucissemens qu'on aurait pu lui procurer. Il partagea à notre table la pauvre nourriture qu'on nous y sert; mais la maigre chère qu'on lui fit faire, n'ôta rien à la gaîté que vous lui connaissez.

Nous avons la consolation de voir une mission ouverte, ou du moins tentée chez les sauvages. M. Lacroix, aumônier des dames du Sacré-Cœur de Florissant, près de Saint-Louis, a fait deux voyages chez les grands Osages : la première fois

il a été bien accueilli, et a conçu un grand espoir de voir la foi prospérer dans cette tribu, il a eu le bonheur de baptiser 40 personnes, tant enfans que vieillards; le second voyage a été de courte durée, il a prêché cependant devant la tribu entière, et les chefs lui ont répondu qu'ils étaient satisfaits d'apprendre à connaître ce Grand-Esprit. De plus il s'est enfoncé sur les bords du Missouri, jusqu'à cent lieues au-delà de la nation des Osages, parmi un grand nombre d'autres sauvages. La fièvre dont il a été atteint pendant presque tout le temps de cette seconde mission, ne lui a pas permis de prolonger son séjour, et d'exécuter le dessein qu'il avait formé de bâtir une église dans ce pays. Les pauvres sauvages sont en très-grand nombre. Depuis les Arkausas jusqu'à la rivière de Colombier et à la mer Pacifique, on compte plus de trente ou quarante tribus très-nombreuses. On est touché de l'affection qu'ils ont pour les *Robes noires*, et surtout pour les Français. Dernièrement ils étaient un grand nombre à Saint-Louis : un d'entre eux fut conduit par quelques affaires dans une maison où se trouvait Monseigneur; aussitôt qu'il l'aperçut, il courut lui prendre la main et l'embrassa avec de grandes démonstrations d'amitié. Etant sorti sans penser à faire la même cérémonie, il se rappela sa méprise lorsqu'il était déjà très-loin; il revint aussitôt en courant, et baisa la main en poussant

de grands cris. Si je ne craignais de vous fatiguer, j'aurais plusieurs autres choses à vous dire, et d'autres traits à vous citer. La disette d'ouvriers évangéliques et le manque d'argent, font qu'il n'y a plus en ce moment aucun missionnaire ambulant. Un grand nombre de catholiques se trouvent par là privés de tous secours de la Religion, et plusieurs protestans n'entendent jamais parler de notre sainte Religion. Nous avons des peuplades de mille catholiques, de cinq cents, deux cents, etc., qui n'ont pour ainsi dire, jamais été visitées par aucun prêtre. J'espère qu'aussitôt que je saurai un peu l'anglais, je m'enfoncerai parmi ces pauvres malheureux, pour me perfectionner dans la langue et travailler à leur instruction. C'est l'intention de M. Rosati. L'année dernière, Monseigneur reçut une lettre d'une dame anglaise qui se trouve à plus de mille lieues de Saint-Louis, sur la rivière de Colombia, près des côtes de la mer Pacifique; elle le conjurait de lui envoyer un prêtre. Il y a là près de quinze cents catholiques et cinq cents protestans qui se trouvent entièrement privés de tous secours de la Religion. Cet établissement va beaucoup s'augmenter; mais, hélas! on n'a pu leur envoyer personne. On ne peut voir sans pitié, en montant à Saint-Louis, des habitations éparses çà et là, où jamais la connaissance de Dieu n'est parvenue. Les évêques des Etats-Unis ont trouvé un expédient bien propre à faire connaître la Religion; ils ont écrit

différens ouvrages sur les cérémonies de la messe et sur tous les points controversés entre les protestans; on les fait circuler partout; et les Américains très-curieux de s'instruire, surtout de ce qui concerne la Religion, les lisent avec avidité, et voyant l'injustice des calomnies dont on avait noirci la Religion catholique, dès-lors ils conçoivent le désir de prendre de plus grands éclaircissemens; et aussitôt qu'ils se sont adressés à un prêtre, on peut presque compter sur leur conversion. Un médecin protestant fut dernièrement appelé chez les dames du Sacré-Cœur de Florissant, pour voir une jeune personne malade; l'ordre, la paix et la tranquillité de cette maison le frappèrent. De retour chez lui, il s'empressa d'y envoyer ses demoiselles. Bientôt elles abjurèrent l'erreur; le père et la mère eurent eux-mêmes différens entretiens avec Monseigneur, et se convertirent à leur tour. On compte plusieurs conversions à peu près semblables depuis mon arrivée aux Barrens. Il s'est passé un événement intéressant à Saint-Louis. Un jeune juif, âgé de quinze ans, faisait l'admiration de toute cette ville par ses grands talens pour la musique; il s'était bien affectionné aux prêtres de Saint-Louis, qui l'employaient souvent dans les concerts (1) qu'ils donnaient à l'église. Dans le mois de septembre dernier il tomba dangereusement malade,

(1) On appelle ainsi dans le pays les offices en musique.

et eut le bonheur de recevoir le baptême trois jours avant sa mort. Toute la ville de Saint-Louis assista à ses funérailles; on ne négligea rien pour les rendre intéressantes, et Monseigneur lui-même prononça une petite oraison funèbre. Les protestans en furent touchés, et les frères et sœurs de ce petit juif voulurent recevoir, peu de jours après, le baptême avec leur mère. On espère que le père, qui est un des plus riches habitans de ces pays, ne tardera pas à imiter l'exemple de sa famille. Voici encore un autre trait non moins touchant à citer depuis mon arrivée. Mgr. Flaget allait dernièrement visiter une habitation; en passant près d'une maison, il entendit de grands cris; il court aussitôt, et trouve une mère désolée auprès d'un enfant mourant. Sauvez mon enfant, s'écrie la mère en voyant le saint évêque. Comment cela me serait-il possible, répondit l'évêque; cependant, continua-t-il, quoique protestante, vous devriez me permettre de le baptiser. — Faites ce que vous voudrez, pourvu qu'il vive. Monseigneur le baptisa, et à l'instant l'enfant recouvra ses forces et sa santé (1). La pauvre mère se jette à l'instant aux pieds de l'évêque, lui demande pardon de toutes les injures qu'elle a

(1) La prudence et la sagesse du missionnaire qui a écrit cette lettre, ne permettent pas de douter de l'authenticité de ce fait. La sainteté éminente du vénérable évêque du Kentucky, le rend d'ailleurs de lui-même assez facile à croire, pour les personnes qui ont encore de la foi.

vomies contre lui et sa Religion, et après s'être fait instruire, elle abjure l'erreur avec toute sa nombreuse famille. La Religion fait tous les jours de grands progrès dans le Kentucky, et l'évêque est aimé et respecté, non-seulement des fidèles, mais même des hérétiques. C'est un grand Saint et un grand apôtre.

Liste des évêques des Etats-Unis et des établissemens de leur diocèse.

Archevêché, Baltimore, Mgr. MARÉCHAL : deux séminaires, deux collégès, noviciat de Jésuites, une maison de Dames de la Visitation, une de Sœurs de la Charité, une de Carmélites, trente-huit églises catholiques et plusieurs petites écoles de charité.

Evêché, Boston, Mgr. CHEVERUS : une petite communauté d'Ursulines et dix églises, 1810.

Evêché, Newyorck, Mgr. CONALLY : une maison de Sœurs de la Charité, et sept ou huit églises.

Evêché, Philadelphie, Mgr. CONWEL : une communauté religieuse, quelques petites écoles de charité, et quatorze églises.

Evêché, Bardstown (Kentucky), Mgr. FLAGET : un séminaire, deux colléges, 1810; une communauté de Dominicains, quatre maisons re-

ligieuses, et vingt églises. Coadjuteur, Mgr. DAVID.

Evêché, Louisiane, Mgr. DUBOURG : trois colléges qui sont à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans et à Bâton-Rouge; deux maisons de Dames du Sacré-Cœur, dont une à Florissant, près Saint-Louis, et une aux Opeloussas, une d'Ursulines à la Nouvelle-Orléans, un séminaire aux Barrens, en 1816.

Evêché, Richemond (Virginie), Mgr. KELLY : huit églises, en 1822.

Evêché, Charlestown (Caroline), Mgr. ENGLAND : huit églises, en 1822.

Evêché, Cincinaty (Ohio), Mgr. FENWICK, en 1822.

Nouvelle-Orléans, le 15 novembre 1822.

Nécrologe de M. André Ferrary, jeune ecclésiastique, mort à la Nouvelle-Orléans (Louisiane), le 2 novembre 1822, composé par M. Portier, missionnaire du même pays.

ANDRÉ Ferrary, natif de Port-Maurice, état de Gênes, vient de terminer ici sa carrière, le 2 novembre, à l'âge de 31 ans. Elevé par des parens solidement vertueux, il en fit les délices par sa douceur, sa piété filiale, ses progrès dans les sciences, et son tendre amour pour la Religion.

L'innocence de ses premières années fit germer dans son cœur les sentimens sublimes qui préparent l'homme pour les grandes actions et les sacrifices généreux. Il suivit avec distinction les cours de mathématiques et d'anatomie ; il lisait avec facilité les auteurs grecs et espagnols; il parlait et écrivait avec élégance le latin, l'anglais, le français et l'italien. Théologien profond, moraliste éclairé, prédicateur solide, il n'embrassa l'état ecclésiastique que pour annoncer la doctrine de Jésus-Christ, se vouer au secours de l'humanité souffrante, rendre les hommes meilleurs et dignes de l'éternité. A peine consacré aux autels, il entrevoit que son zèle aura un champ plus vaste dans le Nouveau-Monde ; que ses travaux seront plus utiles dans les déserts de l'Amérique que dans sa patrie, où la Religion est florissante. Une inspiration céleste le porte vers ces contrées où le culte de nos pères était comme abandonné par la disette des ouvriers évangéliques; et il accourt sur les pas d'un prélat illustre, pour en recueillir les débris, en relever les ruines. Il s'arrache avec peine aux larmes et aux embrassemens paternels, il regrette encore une patrie où il laisse et ses amis et des souvenirs si chers ; mais la Religion l'emporte, et il n'entend plus que sa voix.

Les fidèles du Kentucky ont admiré ses vertus, ont rendu hommage à son éloquence douce et entraînante ; ils conserveront long-temps la

mémoire d'une simplicité si noble et d'une ferveur si exemplaire. Vincennes et Saint-Louis (Louisiane) furent successivement le théâtre de son ministère apostolique. Partout il fit entendre la parole de Dieu dans toute sa force; et dévoué tout entier aux malheureux, il sut se concilier l'estime et la vénération des peuples. Depuis quatre ans il était agrégé à la congrégation de Saint-Lazare : cette société composée de prêtres dignes des beaux siècles du christianisme, a saint Vincent de Paul pour fondateur et pour père; la règle puisée dans la source même de la charité ne connaît d'autre intérêt que celui des pauvres et des infortunés; en fallait-il davantage pour déterminer son cœur et sa vocation?

Si cet éloge pouvait paraître exagéré, j'en appellerais aux témoignages d'un homme impartial, savant et judicieux. Allez, disait le juge Lucas de Saint-Louis à son fils, allez écouter ce jeune orateur, étudiez dans ses exhortations familières, l'art de raisonner, de toucher et de pénétrer jusqu'au cœur. C'est ainsi que le jugeait un ancien membre du congrès, un profond jurisconsulte. Mais pourquoi rappeler tant de qualités brillantes? le tombeau vient de les engloutir, et il ne reste que nos regrets et nos larmes. Pourquoi fixer encore nos regards sur ces dons fragiles et périssables? ne lui suffit-il pas d'être immortel dans les annales de la Religion? quel titre

plus sublime que celui acquis par le sacrifice de sa vie aux devoirs de son état ? Préservé des atteintes du fléau qui couvre de deuil toutes les familles de cette ville, prévoyant bien qu'il en serait un jour la victime, il n'en fut pas moins assidu au chevet des infirmes et des délaissés. Ni les dégoûts de la misère la plus affreuse, ni les influences d'un climat brûlant, ni les fatigues de son pénible ministère, ne purent abattre son courage et ralentir sa charité ; il bravait le souffle morbifique des cadavres encore vivans ; il étudiait la mort jusque dans ses ravages, et paraissait vouloir se familiariser avec son approche. Elle l'a frappé lui-même : il l'a vue sans crainte ; le sourire était sur ses lèvres, tandis que la douleur le déchirait intérieurement : et jusque dans ses derniers instans, il a triomphé des faiblesses de l'humanité. La Religion a consolé un de ses martyrs, il est parti plein de la foi de son immortalité et d'espérance dans les promesses de son Dieu.

MISSIONS DE LA LOUISIANE.

Les obstacles qui s'étaient opposés jusqu'ici au séjour de Mgr. Dubourg, dans sa ville épiscopale, étant enfin levés, le prélat est rentré à la Nouvelle-Orléans qui deviendra sa résidence habituelle. Le 25 mars 1824, il a consacré un coadjuteur pour son diocèse. C'est M. Rosati, Ita-

lien, auparavant supérieur du grand séminaire de la Louisiane. M. Rosati est âgé de 35 ans, et a rendu de très-grands services à cette mission. Il résidera à Saint-Louis.

Une lettre de M. Tichitoli, prêtre lazariste, dans la paroisse de l'Ascension, donne les détails suivans sur la cérémonie de la consécration de M. Rosati.

Elle est adressée à Madame*** à Bordeaux, et datée du 1.er avril 1824.

« Une nouvelle qui vous intéressera, Madame, c'est la consécration de notre bon M. Rosati. Il a fait ce qu'il a pu pour se décharger d'un fardeau aussi redoutable, mais à la fin il a dû céder à la volonté de Dieu trop bien manifestée. Il arriva à la paroisse de l'Ascension vers le 10 du mois de mars, fit sa retraite chez nous, et quinze jours après son arrivée reçut l'onction sainte. La cérémonie a été magnifique, elle a eu lieu dans l'église de l'Ascension qui était richement ornée. Le peuple était accouru en foule pour y assister. Dès la veille le bruit du canon et de la mousquetterie annonça la pompeuse fête. Le père Antoine et M. Sibourd étaient les assistans de l'évêque élu. M. Lacroix, curé de Saint-Michel, et M. Saunier ex-curé de Donaldson étaient les diacres assistans de l'évêque consécrateur; le révérend père Bernard était son prêtre assistant (1).

(1) Dans les cas de nécessité, et par un indult du Pape,

Sept curés ou vicaires des paroisses environnantes étaient présens. Les ornemens étaient très-beaux et très-brillans. M. Anduze fit un sermon éloquent. M. Brassac remplissait les fonctions de grand-maître des cérémonies. Tout cela a été extrêmement touchant et je ne pouvais retenir mes larmes.

» Mgr. le nouvel évêque passera la Semaine-sainte à la Nouvelle-Orléans. Le père Antoine l'a invité à officier pontificalement dans son église pour Pâques. Tout annonce des choses bien favorables. Que Dieu en soit béni! Remercions la divine Providence qui veille d'une manière si spéciale sur ce diocèse, et qui fait tourner tout en bien pour ceux qui l'aiment. Continuons à prier, elle nous exaucera et nos affaires auront les plus heureux succès. »

M. Tichitoli donne encore les nouvelles suivantes :

« Dans notre paroisse de l'Ascension, deux personnes bienfaisantes viennent de nous faire donation de deux terrains, l'un pour un établissement de notre congrégation de Saint-Lazare, l'autre pour un couvent de religieuses de la Croix, instituées par M. Nérinkx, missionnaire du Kentucky, pour l'éducation des jeunes filles. Un des

---

la présence d'évêques assistans de l'évêque consécrateur, peut se suppléer par celle de simples prêtres ; ce qui arrive presque toujours dans les pays des missions étrangères.

terrains donnés est contigu à notre église, ce qui est pour nous d'un grand avantage. Il a trois arpens de face sur 40 de profondeur. L'autre est à deux lieues d'ici, et a mille arpens de superficie. Voilà de quoi assurer les bienfaits de la Religion dans ce pays-ci. On parle aussi d'une autre maison du Sacré-Cœur à Donaldson ou à Saint-Michel.

» Notre séminaire est très-fréquenté. Nous y avons plus de 50 personnes. Il y a des sujets créoles qui promettent beaucoup. Nous avons à présent trois frères de plus qui viennent de Rome; l'un est architecte, l'autre maçon, le dernier cordonnier. Nous allons bâtir une église en pierre; nous avons découvert tout près de notre plantation une belle carrière de marbre.

» Le pauvre M. de Nekere, sujet le plus précieux que nous ayons par ses talens et sa piété, vient d'être déclaré par le médecin, attaqué de la pulmonie; M. Niel a eu une attaque d'apoplexie dont il est remis, mais on n'est pas sans inquiétudes. C'est M. Audin qui a remplacé M. Rosati en qualité de supérieur du séminaire. »

L'administration du grand diocèse de la Louisiane étant maintenant assurée par la nomination d'un coadjuteur, rien ne s'opposera plus au dessein formé depuis long-temps par Mgr. Dubourg, d'entreprendre des missions parmi les sauvages.

Dans une lettre à M. Dubourg, de Bordeaux, son frère, datée de Georgestown, le 17 mars 1823,

Mgr. l'évêque de la Nouvelle-Orléans donnait les nouvelles suivantes :

» Je suis encore ici, mon bon ami, quoique je me proposasse d'en partir plutôt. J'ai été retenu en partie par les mauvaises routes, mais en plus grande partie aussi pour voir la fin d'une négociation que j'avais entamée avec le gouvernement d'une part et avec les Jésuites de l'autre, pour l'établissement des missions indiennes sur le Missouri et haut Mississipi. La Providence daigne faire réussir cette double négociation beaucoup au-delà de mes espérances. Le gouvernement m'accorde 200 piastres par an pour chaque missionnaire, et cela pour 4 ou 5 sujets, et il me promet d'en étendre le nombre graduellement, ce que je suis bien convaincu qu'il fera. Pour une pareille entreprise il me fallait des hommes appelés à cette fonction, et j'avais presque renoncé à tout espoir d'en avoir jamais, lorsque Dieu, dans son infinie bonté, a fait naître un de ces incidens dont lui seul peût calculer et diriger les suites. Les Jésuites dont je te parle avaient leur établissement dans le Maryland, et se trouvant excessivement gênés, étaient sur le point de dissoudre leur noviciat, lorsque j'ai obtenu cet encouragement pécuniaire du gouvernement. Ils ont saisi cette occasion, et m'ont offert tout le noviciat, maîtres et novices, pour les transporter dans la haute Louisiane, et en faire une pépinière de missionnaires pour les Indiens. S'il

m'avait été permis de choisir, je n'eusse rien pu désirer de meilleur. Sept jeunes gens, tous flamands, remplis de talens et de l'esprit de saint François-Xavier, avancés dans leurs études, âgés d'environ 22 à 27 ans, avec leurs deux excellens maîtres et quelques frères; voilà ce que la Providence accorde enfin à mes vœux. La première question, à la vérite, qui se présente, est celle de Notre-Seigneur à Philippe : D'où nous procurerons-nous assez de pain pour donner à manger à tant de monde? mais l'Evangile remarque que ce divin Maître ne lui faisait cette demande que pour le *tenter*, c'est-à-dire, pour éprouver sa foi; car pour lui il savait bien ce qu'il avait à faire. Et puis tout de suite voilà 5 pains et 2 poissons multipliés dans les mains de Jésus-Christ, au point de rassasier une multitude de plusieurs milliers d'hommes, et de laisser encore des restes. Voilà ce que le bon Maître fait pour ceux qui s'oublient eux-mêmes pour lui, n'importe de quelque profession qu'ils soient; mais quant à ses apôtres, ils ont un gage encore bien plus certain de sa providence dans la promesse qu'il leur a faite : Vous qui avez tout quitté pour me suivre, vous aurez le centuple dans ce monde et la vie éternelle dans l'autre. Et ailleurs : Quand je vous ai envoyés sans provisions et sans ressources, quelque chose vous a-t-il manqué? Rien, Seigneur, lui dirent-ils. Et jusqu'à la fin des temps il en sera de même de leurs successeurs;

ce dont moi, le plus indigne de tous, je puis bien servir de preuve. Comment donc refuserais-je cette sainte troupe d'apôtres, dont mes pauvres enfans infidèles attendent le royaume de Dieu, sous l'indigne prétexte que je ne sais où prendre de quoi les nourrir. C'est Dieu qui les a appelés, Dieu qui les envoie, il ne les laissera pas mourir de faim. Aussi je t'avoue, mon cher Louis, que tout confiant que tu m'accuses d'être habituellement, je n'ai jamais éprouvé de confiance plus entière, plus paisible, que dans cette entreprise, quoiqu'elle soit au-dessus de mes propres forces. L'unique sentiment que j'éprouve est celui d'un entier abandon, mêlé à une joie inexprimable, quoiqu'avec un certain aloi de confusion et de crainte à la vue des grandes miséricordes de Dieu à mon égard.

» Au reste, je ne t'empêche pas, tu me feras même grand plaisir de donner communication de ceci à ceux qui peuvent aider à une si grande œuvre, particulièrement aux membres de l'Association de la Propagation de la Foi. Ils verront avec reconnaissance comment Dieu fait coïncider l'établissement de leur Association en France, avec celui qui se forme pour les infidèles à la Louisiane, comme pour leur faire comprendre qu'il destine celle-là au soutien de celui-ci. Maintenant je vais te dire quel est mon plan. Tout près de l'embouchure du Missouri dans le Mississipi, à côté de ce village de Florissant, déjà si heu-

reux de posséder l'établissement principal des Dames du Sacré-Cœur, j'ai une très-jolie et bonne ferme en rapport, excellente terre, qui, bien cultivée, ce qu'elle n'est pas aujourd'hui, peut fournir à la subsistance de vingt personnes au moins, quant au principal de la nourriture. Il n'y a, à la vérité, qu'une petite maison de maître; mais dans ces pays-ci une grande cabane de bois brut, telle qu'il convient à des apôtres de sauvages, est bientôt élevée. C'est là que je vais colloquer ce noviciat, et ce sera à perpétuité un séminaire particulier destiné à former des missionnaires pour les Indiens et pour la population civilisée et toujours croissante du Missouri. Aussitôt que les sujets actuels seront prêtres, nous commencerons tout de bon la mission. En attendant je me propose de recevoir dans le séminaire une demi-douzaine d'enfans indiens de diverses tribus, pour commencer à familiariser mes jeunes missionnaires à leurs mœurs et à leur langage, et les préparer eux-mêmes à servir de guides, d'interprètes et d'instrumens aux missionnaires quand ils seront envoyés aux tribus dispersées. Il me semble qu'avec l'assistance divine, ce plan, qui se présente aujourd'hui tout naturellement, peut un jour prendre les développemens les plus avantageux. La première chose que nous avons à faire pour cela, c'est de prier Dieu; la seconde, de prier ses serviteurs sur la terre, sans oublier cependant ceux qui sont dans le ciel. Je

m'attends que nous aurons encore beaucoup de misères à passer; car enfin il faut bâtir, il faut acheter des provisions de toutes espèces pour la première année, la ferme n'étant pas en culture suffisante; plus, leur habillement, etc., etc.: mais enfin, nous élèverons les yeux vers Celui qui n'a qu'à ouvrir la main pour remplir toutes ses créatures de bénédictions; et puis quand nos frères et nos sœurs de France sauront notre entreprise et nos besoins, ils viendront à notre secours. J'écrivis, il y a quelque temps, à l'Association de la Propagation de la Foi par le canal de son secrétaire à Lyon. Je ne m'attendais pas alors à voir cette mission d'Indiens prendre forme de sitôt. Je voulais prudemment avoir des fonds avant de chercher des hommes; mais voilà que les hommes viennent avant les fonds; parce que Dieu a sa manière d'arranger les choses qui déconcerte souvent toutes les vues de notre pauvre petite prudence humaine. Que sa sainte volonté soit faite; au reste mes jeunes missionnaires ne sont pas hommes à reculer devant les difficultés. Je demandai l'autre jour au maître des novices comment ils feraient leur voyage, n'ayant pas d'argent à leur donner. Oh! me dit-il, ne vous en inquiétez pas, nous irons à pied et nous demanderons l'aumône. Il n'y a pour cela qu'un vœu parmi ma troupe, etc., etc. »

Dans une autre lettre écrite à son frère, en date du 6 août 1823, Mgr. Dubourg donne les détails suivans :

« L'acquisition que j'ai faite des Jésuites pour le Missouri me tranquillise singulièrement pour ces quartiers éloignés. Ces bons Pères sont en possession de ma ferme de Florissant; ils ont fait pour s'y rendre plus de 400 milles à pied, dont environ 200 à travers des pays inondés où ils avaient souvent l'eau jusqu'à la ceinture; et loin d'en murmurer, ils bénissaient Dieu de leur accorder un début aussi apostolique. Ils ont été agréablement trompés, ne s'attendant pas à trouver un aussi joli établissement; car c'est ma politique de n'annoncer que de la misère à ceux que j'invite à venir partager mes travaux. Le surintendant des affaires des Indiens, de qui dépend beaucoup le succès de nos missions sauvages, les a accueillis avec un vif et tendre intérêt, et se montre hautement le protecteur de leur établissement. Ces Pères, en effet, y compris leurs novices, sont bien faits pour inspirer la confiance. Un dévouement sans bornes, à l'épreuve des privations et des dangers les plus effrayans, se réunit en eux à une douceur et à des talens rares; ils ne se plaignent de rien, ils sont contens de tout; logés les uns sur les autres dans une petite maison, couchés sur des peaux, faute de matelas, vivant de maïs et de lard, ils sont plus heureux que le riche sur le duvet et dans les délices; c'est qu'ils goûtent des délices d'un genre bien plus exquis, qui ne s'allient pas avec la mollesse : il est de mon devoir cependant de cher-

cher à leur procurer du moins le nécessaire de la vie pour eux-mêmes, et les moyens d'exercer et d'étendre leur zèle ; c'est en quoi j'espère être secondé par l'Association de la Propagation de la Foi.

» Je suis depuis deux mois chez ma nièce ; j'ai une jolie maison séparée où je jouis d'une paix que je n'avais pas connue depuis bien des années. Ces chers enfans me comblent de prévenance. Les dimanches une foule considérable se rend à ma chapelle. Je prépare ma plus jeune nièce avec deux autres jeunes personnes à la première communion pour le 8 septembre, après quoi j'irai faire ma visite aux Natchitoches, Onachita, Attacapas, Opelousas et autres paroisses de la Louisiane. A cette dernière est un couvent du Sacré-Cœur.

» Le nouveau couvent des Dames Ursulines, près la Nouvelle-Orléans, s'élève avec rapidité et paraît devoir être prêt à être occupé au mois de mai prochain ; je prendrai alors possession de celui que ces Dames occupent aujourd'hui dans la Nouvelle-Orléans, et qu'elles destinent à l'évêché ; j'y aurai le collége.

» Je jouis cet été d'une assez bonne santé ; je la dois, je crois, au repos de corps et d'esprit que je me suis procuré. Un autre été comme le dernier aurait bien pu en finir, et j'ai cru devoir au moins ne pas y contribuer. Au reste ce sera quand le bon Dieu voudra. »

Dans une lettre datée de la Nouvelle-Orléans, le 20 août 1823, Mgr. Dubourg expose ainsi à Mgr.*** l'état de sa mission :

« Je prends la liberté, Monseigneur, de placer sous vos yeux une légère esquisse de ma mission, et un court exposé de ses besoins.

» Le diocèse de la Louisiane, qui se prolonge du sud-est vers le nord-ouest, sur une étendue de plus de 1200 lieues, embrasse une population mixte de catholiques et de protestans émigrés de presque toutes les nations de l'Europe ou des divers états de l'Amérique, et de tribus innombrables d'indigènes encore idolâtres. Quand il fut confié à ma sollicitude en 1815, il n'y restait pour subvenir à tant de besoins spirituels qu'une dizaine de prêtres, dont cinq seulement sont encore existans. Mon premier soin dut être de me procurer par toutes les voies possibles une colonie de missionnaires. Je fus assez heureux dans cette entreprise, puisque dans le court espace de dix années le nombre de mes collaborateurs fut porté successivement jusqu'à 75, dont il ne reste plus que 60, le climat ayant dévoré ou mis en fuite le reste. Vous pourrez, Monseigneur, vous former facilement une idée des dépenses de transport et d'équipement qu'a dû entraîner cette première opération, dans laquelle je fus puissamment aidé par la munificence de S. M. T. C., celle des princes de son auguste famille, et les charités d'un bon nombre d'âmes

pieuses, en France, en Italie, et en Belgique.

» Mais c'était peu que le transport de ma colonie : tombant dans des régions lointaines, où la Religion était à peine connue, et où elle ne possédait aucun établissement, j'eus pendant près de deux ans la charge d'une grande partie de mon clergé. Ce ne fut qu'à la longue que je parvins à le distribuer de manière à me soulager de son entretien, tout en le rendant utile. Mais il fallait pour consolider l'édifice, jeter des fondemens durables. La Providence m'avait donné quelques membres précieux de la congrégation de Saint-Vincent. Je m'occupai aussitôt d'ériger un séminaire sous leur direction, qui m'a déjà fourni quelques prêtres, et où sont aujourd'hui élevés gratuitement de 15 à 20 sujets pour le sacerdoce. Cette fondation, dont le matériel a plus d'une fois épuisé mes ressources, n'a pour se soutenir que les minces et précaires produits de la ferme sur laquelle elle repose, et des modiques pensions des jeunes laïques qui y reçoivent leur éducation. Il faut que je subvienne comme je peux à l'insuffisance de ces ressources, sous peine de voir tomber le séminaire, et avec lui toutes les espérances de la mission. Absorbé de ces pénibles soins, mon intention ne laissait pas d'être irrésistiblement entraînée vers les missions indigènes totalement abandonnées. Il me fallait, pour les établir, une compagnie d'hommes apostoliques, voués à tous les genres

de privations et de souffrances. Dieu a daigné me les faire trouver dans cette société aussi fameuse par ses éclatans succès que par ses effroyables revers, qu'il vient de ressusciter dans ces jours de restauration, pour la consolation de la Religion. Un détachement de la compagnie de Jésus, animé de l'esprit des Xavier et des Régis, est depuis quelques mois arrivé dans l'état du Missouri. Pour les attirer je n'ai pu me dispenser de leur procurer un petit domaine en culture, qui leur fournit au moins les besoins les plus pressans de la vie. Cet établissement qui m'a coûté environ 30,000 francs, est destiné à former une pépinière de missionnaires pour les sauvages et pour les nouvelles peuplades civilisées, le long du grand fleuve Missouri, dont le nombre s'accroît avec une étonnante rapidité. Il compte aujourd'hui deux Pères, sept fervens scolastiques tous en âge d'être ordonnés, trois frères et quelques nègres cultivateurs. Le gouvernement américain m'a promis pour eux quelques faibles secours, mais bien insuffisans pour leurs besoins.

» A ces principaux établissemens déjà faits doivent se joindre ceux d'une cathédrale, d'une ferme et d'une maison épiscopale à Saint-Louis, de plusieurs nouvelles églises dans l'état du Missouri, de deux maisons de Dames du Sacré-Cœur déjà en activité, d'une troisième qui se prépare, et d'une de Sœurs de la Croix pour l'éduca-

tion des filles, enfin de deux colléges pour les garçons, pour lesquels j'ai eu à faire des avances, ou des sacrifices plus ou moins grands, sans cependant avoir d'autres sources de revenus que le fonds de la divine Providence, et l'espérance des secours annuels que me promet l'Association de la Propagation de la Foi, etc., etc.

» Je suis avec un profond respect, etc, etc. »

M. Dubourg de Bordeaux a encore reçu assez récemment une lettre de Mgr. son frère; elle est en date du 20 mars 1824. Nous en donnons ici un extrait :

« Je suis dans un moment critique; il est question de ma résidence à la Nouvelle-Orléans, du collége et d'un séminaire, et de ma maison d'orphelins dans la basse Louisiane. Le P. Bernard, dans la Fourche, vient de me donner, pour cette dernière œuvre, mille arpens de terre de la première qualité. Un autre prêtre me promet une dizaine de cultivateurs, et j'ai l'espoir qu'un troisième m'accordera, pour cet objet, un secours puissant.

» Il est aussi question, comme je te l''ai déjà marqué, d'une troisième maison de Dames du Sacré-Cœur, auxquelles on offre un bel établissement à Donaldson.

» Je crois t'avoir informé qu'un particulier m'a donné une petite terre dans la Fourche, où je désire établir les Sœurs de la Croix, dont j'ai déjà un bon noyau de 17 dans l'état de Mis-

souri ; 4 ou 5, dans ce quartier de la Fourche, en produiront bientôt une vingtaine, que mon projet est de disséminer dans les paroisses pour l'instruction des pauvres filles. Ce sera la source d'un bien incalculable. Le grand avantage, avec ces bonnes Sœurs, c'est que, pour les établir, il suffit de leur donner un morceau de terre, une cabane, quelques ustensiles de labour, de ménage, et quelques métiers; avec cela, elles pourvoient à tous leurs besoins, et trouvent le moyen de faire l'éducation des enfans pour quelques provisions que leur fournissent les parens ; encore se chargent-elles souvent de pauvres orphelines destituées de tout. C'est une fondation admirable de M. Nérinckx du Kentucky.

» Le nouveau monastère des Dames de Sainte-Ursule sera prêt pour le mois de juin. Il faut que je songe tout de suite à nous colloquer, moi et le collége, dans l'ancien ; c'est une maison magnifique, capable de contenir 100 pensionnaires, avec toutes les salles nécessaires, logement de maîtres, domestiques, et un bel appartement complet pour l'évêque, qui aura son entrée et son escalier séparés. La ville, en général, voit avec grand plaisir cet établissement. Le maire est allé en faire des remercîmens aux religieuses. Le collége public étant tombé, tous les yeux se tournent aujourd'hui vers nous pour leur en donner un.

» Je dois mille éloges au dévouement de M.

Portier; il s'est attiré l'estime universelle et mérite toute ma tendresse.

» J'oubliais, dans l'énumération des bonnes choses qui se préparent, un établissement pour les Jésuites, aux Opelousas. J'y ai à leur offrir environ 300 arpens de terre, une église et une maison, à quoi j'espère qu'une bonne âme ajoutera 600 arpens, environ 10 ou 12 sujets, et un mobilier. La difficulté sera d'obtenir des membres de la société; cependant, en ayant déjà un joli noyau dans mon diocèse, j'espère parvenir plus aisément à lever cette difficulté. Tu vois, mon bon ami, que la perspective n'est pas tout-à-fait décourageante. Ainsi, courage, humilité et confiance. Je ne me flatte pas que tous ces objets réussissent. La volonté de Dieu soit faite; mais je ne dois rien négliger pour cela. »

Dans une autre lettre, en date du 24 juin 1824, l'évêque de la Nouvelle-Orléans écrit à son frère :

« Les Jésuites du Missouri ont enfin ouvert leur collége de petits Indiens; ils n'en ont que 6 à 8 pour lesquels le gouvernement leur alloue 800 piastres. Ils prendront le collége de Saint-Louis; c'est le moyen d'en assurer la stabilité. Ces pauvres Pères sont dans de grands besoins.

» Je viens de faire une petite tournée dans des paroisses abandonnées depuis longues années, ou plutôt qui n'avaient jamais entendu la divine parole. J'ai eu des consolations au-delà de mes

espérances. Le bien, ici, ne peut pas se faire en grand comme en France; mais plusieurs milliers d'âmes dociles à la grâce ne méritent-elles pas qu'un pauvre pécheur tel que moi se dévoue à leur culture.

» J'espère être logé, en novembre, dans le vaste local qui m'a été cédé par les Dames Ursulines, attendu qu'il sera prêt à me recevoir moi et mon collége, et que j'ai tous les sujets qui doivent le remplir. »

M. Rosati, aujourd'hui coadjuteur de Mgr. Dubourg, a envoyé quelques lettres dont nous donnons ici des extraits. Ces lettres étaient adressées à M. Dubourg, de Bordeaux, et datées du grand séminaire du diocèse dont M. Rosati était alors supérieur. Ce séminaire est situé aux Barrens, dans l'état du Missouri.

24 Mai 1823.

Monsieur,

Votre très-digne frère vient de rendre des services essentiels et durables à la Religion, par les établissemens qu'il a procurés dernièrement à son diocèse. Dans le voyage qu'il a fait à Washington, les Jésuites lui ont accordé une colonie de leur ordre pour ce pays. On les attend tous les jours. Leur établissement sera placé à

Florissant, village français à 16 milles de Saint-Louis. Il leur donne une ferme qui, étant déjà en culture, et d'un sol très-riche, leur fournira les moyens de subsistance. La colonie est composée de deux prêtres de très-grand mérite, sept novices et trois frères; ce sera un noyau de missionnaires pour les sauvages, et peut-être encore un moyen, par la suite, de procurer à la jeunesse de ces quartiers une éducation solide et chrétienne.

En revenant de Washington, notre digne prélat nous a obtenu douze religieuses du diocèse de Bardstown; elles sont déjà ici. Nous leur avons bâti une maison dans le genre appelé dans le pays *Log-House*. Elles ne respirent que la pauvreté, la mortification et la ferveur. Leur monastère sera une source de bénédictions pour ce pays. Quoique nous ayons commencé l'établissement sans fonds, à cause de la pauvreté de nos catholiques, nous ne sommes pas inquiets au sujet de leur entretien; elles pourront subsister du produit de leur travail : elles font elles-mêmes leur jardin, coupent leur bois, font l'étoffe pour leur habillement, leurs souliers, etc. Leur vie est très-austère et très-édifiante. Tous leurs établissemens, qui sont à présent dans le Kentucky au nombre de six, sont très-nombreux, non-seulement en pensionnaires, et externes qui vont à l'école, mais aussi en religieuses. Leur nombre monte à plus de 130. Dieu soit béni, qui daigne nous donner par là les

moyens de faire fleurir dans ces contrées la Religion et la piété.

Notre séminaire va très-bien; il fournit tous les ans quelques prêtres au diocèse. Il est vrai que jusqu'à présent nous avons reçu des sujets d'Europe; mais, cependant, nous en avons aussi du pays, qui nous donnent de très-grandes espérances. Il a fallu du temps pour les former. Nous sommes à présent quatre prêtres, seize ecclésiastiques dans les premiers ordres, douze pensionnaires séculiers, et nous avons aussi vingt-cinq écoliers externes. Nous avons neuf frères de notre congrégation de Saint-Lazare, qui travaillent partie à la campagne et partie à la maison. On pourrait faire beaucoup de bien si l'on pouvait envoyer des missionnaires parmi les protestans et les catholiques, dispersés dans un pays très-étendu; mais nous avons de la peine à faire notre besogne à la maison; car, outre le séminaire dans lequel il faut faire un grand nombre de classes, nous avons une paroisse très-nombreuse, composée d'excellens catholiques qui tous fréquentent les sacremens et qui nous donnent une occupation qui n'est pas sans fatigue, mais non plus sans plaisir. Il faut espérer que la Providence continuera à nous favoriser et nous donner les moyens de travailler dans un champ si vaste. Monseigneur pense commencer bientôt les missions des sauvages; il compte envoyer les Jésuites dans les missions du Missouri, et les prêtres de

notre *congrégation de la mission* dans celles du Mississipi. Il faut prier le grand Père de famille, afin qu'il daigne envoyer en abondance des ouvriers pour travailler dans cette portion presqu'abandonnée de sa vigne.

Autre lettre du même à la même personne.

16 août 1823.

Je vous ai déjà parlé de l'établissement de religieuses que, d'après les ordres de Monseigneur, on fait ici à un quart de mille du séminaire. Elles sont déjà dans leur maison au nombre de treize, et ont déjà reçu des orphelines. Elles commenceront à recevoir des pensionnaires, et des externes pour l'école, aussitôt que la maison sera achevée. Vous seriez bien édifié, Monsieur, de voir ces saintes filles; mais, que dis-je, on ne voit que leurs habits, car leur visage est couvert par un voile d'une toile très-grossière. Leurs vêtemens, leurs meubles, et tout ce qui les regarde, respire la pauvreté et l'humilité. Elles travaillent toute la journée, non-seulement à coudre, filer, tisser, mais encore aux ouvrages de la campagne. Un silence perpétuel, excepté une heure de récréation après dîner, sanctifie, avec de fréquentes prières, leur journée qui est bien longue. Elles se lèvent le matin à quatre heures. Tout retrace chez elles les anciennes so-

litudes de la Thébaïde. On les entend de temps à autre, pendant la journée, au son de la cloche, chanter des cantiques dans les différens endroits où elles se trouvent sans interrompre leur travail. Quoique sans ces clôtures qui, dans d'autres endroits, dérobent à la vue des séculiers les religieuses qu'elles renferment, elles sont entièrement séparées du commerce de qui que ce soit. Nos bonnes gens ont un tel respect pour elles, qu'ils n'osent jamais aller troubler leur silence. Elles vont nu-pieds, ne portent d'autres habits que ceux qu'elles se font elles-mêmes, de toile teinte en noir pour l'été, et en laine en hiver; elles ne se déshabillent pas la nuit; leur lit consiste dans une simple paillasse étendue sur le plancher. Leur nourriture n'est pas plus délicate que le reste; point de café, de thé, ni de sucre. C'est un vrai plaisir pour moi que de voir leur ferveur qui égale les plus strictes communautés d'Europe dans les beaux jours de leur première institution. J'espère qu'elles attireront les bénédictions du ciel sur toute la paroisse. Le but principal de leur institut est l'éducation des filles, des orphelines. Elles reçoivent les jeunes personnes du sexe chez elles, pour les préparer à la première communion; elles donnent aussi un asyle dans leur maison aux veuves qui désirent passer en paix le reste de leur vie, sans embrasser toutes les rigueurs de l'institut : elles ont commencé à rendre ce service au pays, ayant déjà reçu une

veuve et trois orphelines. Enfin, elles seront aussi très-utiles au séminaire, en faisant de la toile, des étoffes, des bas, etc. Leur maison consiste en trois pièces de 20 pieds sur 18, à deux étages. Deux de ces pièces sont jointes ensemble par un passage couvert de 12 pieds de large et 18 de long. Nous nous proposons de leur bâtir une petite chapelle; mais je ne sais quand nous en aurons les moyens.

Quant au séminaire, la Providence le soutient toujours avec une protection spéciale. Dans ce moment nous sommes presque cinquante en famille, y compris 8 frères, 12 enfans séculiers, dont 3 payent par an 650 fr. (les autres sont des orphelins), 3 prêtres, 2 diacres, 6 minorés, 6 qui ne sont pas encore tonsurés. Monseigneur nous a envoyé une famille de nègres qui, avec quelques-uns des frères, cultivent les terres. Le sol n'est pas très-heureux pour le maïs, mais il est excellent pour le blé.

La population de ce pays, comme vous le savez sans doute, est excellente. Les catholiques sont au nombre de plus de 160 familles. Tous fréquentent les sacremens. Nous sommes occupés, tous les dimanches, à entendre les confessions, et il y a toujours un bon nombre de communians. Point de bals dans le pays, point de cabarets, point de luxe. C'est une consolation de voir tous ces bons habitans pratiquer, sans respect humain, leur Religion, même ceux parmi

eux qui ont des emplois. Les juges de paix, juges de comté, représentans à la législature et sénateurs, n'ont pas honte de se mettre à genoux devant un prêtre pour lui demander sa bénédiction. Au portail de leur cour, il y a une croix par laquelle ils annoncent qu'ils font gloire d'être catholiques.

On pourrait faire encore du bien parmi les protestans qui sont à l'entour de notre paroisse; mais tous les prêtres étant chargés de plusieurs classes au séminaire, on ne peut pas faire les courses. Quand la Providence nous mettra en état d'avoir quelques missionnaires qui ne soient chargés que des missions, on ne manquera pas de s'occuper d'une affaire de si grande conséquence. etc.

Une lettre de M. Michaud, prêtre du diocèse de Chambéry et missionnaire à la Louisiane, contient des particularités intéressantes sur une des nations sauvages auprès desquelles Mgr. Dubourg a tenté dernièrement d'envoyer des missionnaires. Cette lettre est adressée à M.*** grand-vicaire du diocèse de Chambéry, et a été apportée au mois de juillet 1823, par M. Borgna, missionnaire de la Louisiane, député par son évêque, auprès du Saint-Siége, pour les intérêts de ses missions.

(*Extrait de la lettre de* M. Michaud.)

En 1820, plusieurs des chefs de la nation Osage se rendirent à Saint-Louis par l'ordre du sur-intendant des sauvages. Sans-Nerf (premier chef de cette nation) était à leur tête. Ils firent tous une visite à notre évêque qu'ils appellent le chef des robes noires. Comme ils en ont une haute idée, et que le respect pour les prêtres semble leur être naturel, depuis que par tradition ils ont appris que leurs grands pères furent visités par des robes noires, ils se mirent en grand costume. Leurs corps de couleur rougeâtre étaient enduits de graisse, leurs figures et leurs bras rayés de différentes couleurs; le blanc de plomb, le vermillon, le vert-de-gris et autres couleurs formaient une grande variété de sillons partant tous du nez. Leurs cheveux étaient rangés par touffes. Des bracelets, des pendans d'oreilles, des anneaux au nez et aux lèvres achevaient leur parure. Leurs souliers sont composés d'une peau de chevreuil qu'ils ornent de différens dessins, faits avec des plumes de toutes couleurs; ils laissent flotter à leurs vêtemens certaines pièces garnies de petits morceaux de fer blanc en forme de petits tuyaux; c'est là pour eux un des plus beaux ornemens; faire du bruit en marchant et dansant, c'est ce qu'ils recherchent. Leur tête est ornée d'une espèce de couronne où sont mêlées des têtes d'oiseaux, des griffes d'ours, et de

petites cornes de cerfs ; une couverture de laine, pendant sur les épaules, leur couvre presque tout le reste du corps ; à cette couverture se trouvent encore liées des queues de différens animaux, etc. Tel est l'attirail dans lequel les chefs des *Osages* rendirent visite à l'évêque de la Louisiane. Dans sa chambre est un beau crucifix d'ivoire, un petit tableau de saint Thomas, et quelques autres peintures. La vue du crucifix les frappa d'étonnement ; ils le regardaient avec des yeux avides et attendris. Monseigneur profita de cette occasion pour leur annoncer Jésus-Christ. Voilà (dit-il à l'interprète qui les accompagnait), voilà le Fils du Maître de la vie qui est descendu du ciel en terre, qui est mort pour nous, tant pour les peaux rouges que pour les peaux blanches. C'est pour nous rendre heureux qu'il a beaucoup souffert et versé tout son sang. C'est lui, ajouta l'évêque, qui m'a envoyé ici pour vous faire connaître sa volonté. Il est impossible, dit Monseigneur, de dépeindre l'attention que lui portaient tous ces pauvres sauvages, et l'émotion qu'ils éprouvaient lorsque l'interprète leur répétait ce que l'évêque avait dit : ils levaient leurs mains et leurs yeux au ciel et les reportaient sur le crucifix : cette scène attendrit tous les spectateurs. Avant de prendre congé de l'évêque, Sans-Nerf, le premier chef, lui fit dire par l'interprète, que s'il voulait aller les visiter chez eux, il y serait bien reçu, qu'il y fe-

rait beaucoup de bien, et qu'il jetterait de l'eau sur la tête de plusieurs. Il le leur promit, et fit à chacun présent d'un petit crucifix et d'une médaille qu'il pendit à leur cou avec un ruban, leur recommandant de les garder soigneusement; ils le lui promirent, et tinrent parole.

En 1821, M. Lacroix partit pour aller faire l'ouverture de la mission des sauvages. La première fois qu'il les visita, comme ils étaient sur leur départ pour la chasse, il ne put voir qu'un seul village; il fut très-bien reçu, et baptisa beaucoup d'enfans. Comme il avait promis de visiter tous les villages de la nation, il fut obligé d'y retourner l'été passé. Il partit le 22 juillet de Florissant, situé à 5 lieues de Saint-Louis. Après avoir marché à cheval pendant douze jours, à travers des prairies entrecoupées de bois et de rivières, il arriva au premier village qu'il avait déjà vu au printemps. On fut au comble de la joie de le voir de nouveau; il était accompagné de quelques personnes qui allaient traiter avec les sauvages. Toute la cavalerie vint à leur rencontre; ils furent conduits avec tous les honneurs chez le grand chef, et invités à des festins que les sauvages leur avaient préparés; aussi furent-ils obligés de courir jusqu'au soir de cabane en cabane; dans ces repas on leur présentait un plat de bois rempli de maïs bouilli, ou du bœuf sauvage. Il n'y a ni fourchettes, ni cuillers, ni couteaux; mais il faut goûter de chaque plat.

Le grand chef et six des principaux officiers s'offrirent pour accompagner le missionnaire dans la visite des autres villages; dix jours y furent employés, et le missionnaire fut reçu partout avec le même empressement. Dans un de ces villages, plus de deux cents cavaliers, tout couverts des pieds jusqu'à la tête des objets qui font leurs plus beaux ornemens, vinrent à sa rencontre à une assez grande distance; ils étaient montés sur des chevaux admirablement bien dressés. L'occupation des hommes est la chasse et la guerre. Les femmes sont très-laborieuses; ce sont elles qui bâtissent les cabanes, qui charient le bois de chauffage qu'elles portent sur leurs reins; la quantité d'un seul voyage est étonnante. Toute cette nation est au moins mise décemment; ils sont couverts chacun d'une couverture.

La polygamie est usitée parmi eux; car c'est la coutume que, lorsqu'un sauvage demande en mariage une fille, et qu'il l'obtient pour épouse, non-seulement elle, mais encore toutes ses sœurs lui appartiennent et sont regardées comme ses femmes. C'est une grande gloire parmi eux d'en avoir plusieurs. Un autre grand obstacle à leur civilisation c'est le dégoût qu'ils ont pour la culture des terres et pour tout autre genre de travail: ils ne veulent que la guerre et la chasse. Le missionnaire célébra un jour le saint Sacrifice, auquel assistèrent tous les chefs, et autant de sauvages que la salle put en contenir; il m'a dit qu'il

avait été attendri de voir le recueillement qu'ils gardèrent, et avec quelle exactitude ils se levaient ou se mettaient à genoux en levant les bras et les yeux au ciel. Après la messe, il distribua à tous les chefs quelques croix attachées avec un ruban qu'il leur passa autour du cou; il baptisa plusieurs enfans.

Depuis quelques années, des ministres protestans envoyés et grassement payés par le gouvernement américain, s'étaient fixés parmi ces sauvages, et y avaient formé des établissemens, où ils ont tenu pendant quelque temps des enfans de cette nation; mais ils n'ont pas eu de succès, et depuis près d'un an les sauvages en ont retiré tous leurs enfans, disant qu'ils avaient reconnu qu'ils n'étaient pas *des robes noires*, comme ils le croyaient d'abord. Les terres de cette partie du Missouri sont très-fertiles, il y a des prairies qui ont jusqu'à 6 ou 7 lieues d'étendue. L'été les chaleurs y sont excessives. Ce fut dans ces voyages que le missionnaire fut attaqué d'une fièvre brûlante qui le força de quitter les *Osages*. Il fut obligé de faire 12 jours de marche à cheval, couchant la nuit dans les bois, sans jamais trouver une seule misérable cabane pendant tout ce trajet. Voici comme on s'y prend pour camper : après avoir choisi le lieu le plus convenable, on décharge et dételle les chevaux, qu'on lâche dans les bois, afin qu'ils puissent paître pendant la nuit. On forme une cabane avec des branches

d'arbres, et après avoir fait provision de bois, on allume un grand feu, tant pour faire griller un morceau de chevreuil enfilé dans un bâton planté devant le feu et qu'on fait tourner de temps en temps, que pour écarter les ours et les bêtes sauvages. Après s'être ainsi régalé, on s'entortille dans une peau de buffle; la fatigue fait trouver très-bon ce mauvais lit.

J'ai l'honneur, etc. etc.

Nous publions ici un trait récent qui montrera l'esprit de franchise et d'indépendance des Indiens.

Etant rassemblés en conseil à Saint-Louis chez le sur-intendant des Indiens, après avoir fumé le calumet de paix, Sans-Nerf, que les sauvages du Missouri regardent comme leur plus grand orateur (celui dont il est parlé dans la lettre qu'on vient de lire), prit la parole et s'étendit sur la mauvaise foi avec laquelle les Etats-Unis avaient rempli les conditions du traité qu'ils avaient conclu avec eux. « Nous avons cédé, dit-il, à » toi et à votre grand-père (Washington) tou- » tes les terres que tu as voulu toi. Tu nous » avais promis bien des choses; mais regarde : » tu as une double langue; avec une, tu dis » une chose, et avec l'autre, une autre. Les cou- » vertures que tu nous a données étaient si mau- » vaises que le moindre vent en emportait les

» fils, elles étaient si claires que nous voyions
» le soleil au travers. Si nous les étendons par
» terre, les pointes des herbes passent et for-
» ment au-dessus d'elles de petites prairies. Les
» ustensiles que nous avons reçus de toi valent
» si peu que nos enfans mêmes ne les veulent
» pas pour s'amuser. » Voilà mot pour mot une partie de son discours qui fut très-long.

Quelques jours après ils partent pour Washington et sont introduits chez le président des États-Unis, qui les reçoit avec bonté et leur donne à chacun un superbe uniforme avec une médaille d'argent. Dans un dîner splendide où furent invitées les premières personnes de la ville, le président boit à la santé du général *Washington*, et les convives chacun à leur tour boivent à celle de quelques personnages importans de l'Amérique. Lorsque le tour de Sans-Nerf arriva, on crut qu'il allait boire à la santé du président; mais on fut bien trompé. « Je bois, dit-il, à la santé de notre bon père le chef des robes noires qui est au village des Choteaux (St.-Louis, fondé par MM. Choteaux en 1763). » Le président s'informa de l'interprète de qui Sans-Nerf voulait parler. Sur la réponse que c'était de l'évêque de la Louisiane, toute l'assemblée se joignit à lui. Ils montrèrent ensuite les crucifix et les médailles que Mgr. Dubourg leur avait donnés, et qui tiennent toujours le premier rang dans leur long chapelet de médailles. Lorsqu'ils n'ont

point de crucifix ni de médailles des Saints, la médaille française tient toujours le premier rang, vient ensuite l'espagnole, puis l'anglaise et enfin l'américaine. Ils appellent les Américains *grands couteaux* à cause des poignards qu'ils portent. Je pense que vous serez bien aise d'apprendre de quelle autre manière les Indiens mesurent l'attachement qu'ils ont pour les diverses nations sous le gouvernement desquelles ils ont été. On leur demandait un jour, quel était le peuple qu'ils aimaient le plus, et s'ils aimaient beaucoup les Américains. Le sauvage prend la main de l'interlocuteur et la portant jusque près de son épaule : « tiens, lui dit-il, voilà comme j'aime les Français (c'est-à-dire de toute la longueur de son bras); puis baissant cette main jusqu'à son coude, voilà pour les Espagnols; ensuite la baissant jusqu'à son poignet : voilà pour les Anglais; enfin il lui montra l'extrémité de ses doigts et lui dit : voilà pour les Américains.

Nous mettons sous les yeux des Associés de la Propagation de la Foi quelques extraits de la correspondance de jeunes missionnaires de la Louisiane avec leurs amis de France; nous avons pensé que l'expression touchante du zèle et de la piété de ces jeunes lévites, autant que les récits contenus dans leurs lettres sur les missions de la Louisiane, seraient pour nos lecteurs un sujet d'intérêt et d'édification.

M. Portier, jeune ecclésiastique du diocèse de Lyon, que Mgr. l'évêque de la Nouvelle-Orléans emmena avec lui lors de son dernier départ de la France, et qui s'est attiré, par ses talens et son zèle, l'estime et l'attachement tout particulier de son évêque (1), écrivait ainsi à un deses amis, peu de temps après être arrivé en Amérique.

« Hier, cher ami, dans l'église de Sainte-Marie, au séminaire de Baltimore, couché sur le pavé du sanctuaire, j'ai fait à Dieu tous les sermens d'une étroite fidélité, d'un dévouement à sa gloire jusqu'à la mort, et d'un zèle constant à répandre partout le feu sacré. J'ai pris rang parmi ces généreux diacres qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ, et me voilà compagnon des Etienne et des Laurent. Je serai prêtre un jour, et les larmes me viennent quand je pense à cette auguste dignité, qui doit m'accabler ou bien m'élever dans le ciel, et me plonger tout entier dans l'essence divine; je serai prêtre, et comme dit saint Chrysostôme, un autre Jésus-Christ : *Alter Christus*. Ah! je veux converser tous les jours avec moi-même sur ce grand sujet, et obtenir ce don des larmes qui efface les fautes. Je veux mourir à moi-même et à ma volonté. Il faut mourir, mon brave ami, ou ne pas être missionnaire. Beaucoup de jeunes gens pensent aux missions avec ferveur; leur imagination les

(1) Voyez plus haut la lettre de Mgr. Dubourg, p. 474.

fait apôtres; ils ne parlent que de sauvages et de conversion; ils ne se promènent que dans les déserts ou dans les forêts; enfin, saint Paul lui-même n'a pas plus d'ardeur. Dieu peut agir ainsi sur certains esprits, que dans d'autres temps et d'autres circonstances il saura manier autrement; mais, cependant, défions-nous de ces vocations, si la volonté propre s'y mêle, s'ils ne sont tellement flexibles sous la main du supérieur, qu'à un mot de sa bouche ils ne soient soumis à s'ensevelir dans l'obscurité d'un collége, ou dans le ministère ordinaire d'une paroisse de campagne.

» Nous n'avions pas en France, mon cher ami, des notions assez justes sur l'état de ce pays. Je rencontre ici des gens sensés, respectant la vertu, et, malgré leurs préjugés de secte, pleins de vénération pour les prêtres catholiques, à qui ils donnent le pas, pour les honneurs et les civilités, sur leurs propres ministres. Tous les jours les préventions contre la Religion catholique diminuent. On ne nie plus les vertus de ses prêtres; on ne chicane plus sur les images, et, dernièrement, l'évêque anglican de Baltimore a fait placer une croix d'or à l'extrémité de son clocher, et graver sur sa chaire une crosse et une mître. Les hérétiques les plus fanatiques sont les méthodistes, espèce de convulsionnaires qui chantent, pleurent, prêchent, méditent, poussent des soupirs et des cris, élèvent les mains au ciel et se frappent la poitrine, et pour faire des pro-

sélytes, entourent ceux qui paraissent touchés, les secouent, les frappent doucement, il est vrai, jusqu'à ce que la conversion soit complète. Voilà nos plus grands ennemis. Ce sont les pharisiens modernes. On ne parle jamais que des sauvages; je sais que ces missions ont quelque chose d'attrayant; je te dirai même que s'il ne m'est pas permis de commencer par eux, je voudrais au moins finir chez eux mes jours; mais, mon ami, la mission sauvage n'est pas ce qui me semble le plus important. Ne faudrait-il pas jeter des fondemens solides de religion parmi ceux qui sont déjà chrétiens à demi, former là, pour nous, des compagnons d'armes, lutter contre l'impiété autant que contre l'hérésie, et travailler surtout à la conversion de malheureux Français qui sèment l'ivraie dans le champ du Père de famille, etc., etc.

» Je ne te parle pas de mon voyage. Tu sais sans doute que, dans une traversée de 65 jours, nous avons vu quarante matelots confirmés, et 50 s'approcher des sacremens, le plus grand nombre pour la première fois. La disette de prêtres est ici extrême. Je reste à Baltimore un an, pour apprendre l'anglais; j'y reçois la prêtrise et je pars pour les Natchez avec un grand-vicaire, pour fonder une église. Prie pour moi, et fais prier, etc. etc.

« Ton ami, *in visceribus et medullis Christi*,

» PORTIER *diacre et esclave de J. C.* »

Extrait d'une lettre du même missionnaire à M. Ch.** *à Lyon.*

Nouvelle-Orléans, 15 avril 1818.

Ma destination est aujourd'hui fixée. Mon poste est à la Nouvelle-Orléans. Je quitte cette ville au mois de mai, pour mon ordination, et de suite j'y reviens. Les pluies sont fréquentes ici pendant les trois mois d'hiver. Le printemps ressemble assez à l'été de France; mais l'été est terrible par ses longues et souffrantes chaleurs. Dans les Antilles, au bord de la mer, les brises, qui soufflent régulièrement deux fois la journée, apportent du rafraîchissement; mais ici, lorsque le vent du midi souffle, l'air qu'on respire est brûlant. Joignez à ces maux les maringouins, qui pendant cinq mois vous persécutent, et se promènent sur vos têtes comme des nuées d'abeilles échappées de leurs ruches. La quantité en est si grande au lever et au coucher du soleil, qu'il est presque impossible de n'en pas avaler. Un Trapiste, quoiqu'accoutumé à de bien rigoureuses mortifications, ne put les supporter, et fut obligé de se réfugier sur un lit garanti par une *moustiquaire.* (1) Les amateurs de la

(1) Voici ce qu'écrivait, dans le siècle dernier, sur les maringouins, le Père *du Poisson*, missionnaire aux Akensas :

« Le plus grand supplice, un supplice qui passe toute croyance, ce sont les *maringouins.* La plaie d'Egypte n'é-

belle nature seraient bien punis ici. Ils n'y verraient ni collines, ni bois agréables, ni ruisseaux, ni fleurs, ni fruits, excepté quelques orangers et figuiers. Je suis irrité contre ceux qui ne parlent que des belles contrées de l'Amérique.

La corruption est très-grande ici, à cause du grand nombre d'étrangers qui y abordent de tous les points de la terre. Il y a peu de consolations,

---

tait pas plus cruelle. *J'enverrai contre toi et contre tes serviteurs et contre ton peuple, et dans toutes les maisons, toutes les espèces de mouches, et les demeures des Egyptiens seront remplies de mouches de divers genres, ainsi que toute la contrée qu'ils habitent.* (Exode.) Il y en a ici qu'on appelle des *Frappe-d'abord.* Il y a des *brûlots*, petits moucherons, dont la piqûre est si vive, ou pour mieux dire si brûlante, qu'il semble qu'une étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des *moustiques* plus petits que les brûlots, qu'on voit à peine, et qui attaquent particulièrement les yeux ; il y a des *guèpes ;* il y a des *taons ;* il y a en un mot *omne genus muscarum.* Mais on ne parlerait point des autres sans les maringouins : ce petit animal a plus fait jurer depuis que les Français sont au Mississipi, que l'on n'avait juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarquent sur le fleuve avec le voyageur. Quand on passe à travers les saules, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, et ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvante guère ; ils font un petit vol, et reviennent sur-le-champ à l'attaque ; le bras se lasse plutôt qu'eux. Quand on met pied à terre pour dîner, c'est une armée entière que l'on a à combattre. On fait de la boucane, c'est-à-dire, un grand feu, que l'on étouffe

et l'on ne peut se refaire, se rafraîchir et se consoler qu'aux pieds des tabernacles. Mais s'il y a des sujets d'affliction, que de biens aussi se présentent de toutes parts! Croiriez-vous que votre jeune diacre, à la Nouvelle-Orléans même, a rassemblé près de soixante jeunes gens qui écoutent avec plaisir et étonnement l'explication de l'Evangile, qui nous pressent de leur conférer

---

ensuite avec des feuilles vertes; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution : je ne sais lequel vaut mieux du remède ou du mal. Après dîner, on voudrait faire un petit sommeil : absolument impossible : le temps du repos se passe à lutter contre les maringouins; on se rembarque avec eux. Au soleil couchant on se remet à terre, aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes pour faire son *baire* (espèce de lit), la chaudière et la boucane : chacun y est pour soi. Alors ce n'est pas une armée, ce sont plusieurs armées que l'on a à combattre; c'est le temps des maringouins; on en est mangé, dévoré; ils entrent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles; le visage, les mains, le corps en sont couverts; leur aiguillon pénètre l'habit, et laisse une marque rouge sur la chair qui enfle à ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piqûres. Un sauvage, pour faire comprendre à ceux de sa nation la multitude des Français qu'il avait vus, leur disait qu'il y en avait autant dans le grand village (à Paris) que de feuilles sur les arbres et de *maringouins dans les bois*. Après avoir soupé à la hâte, on est dans l'impatience de s'ensevelir sous son *baire*, au risque d'y étouffer de chaleur. Avec quelque subtilité qu'on s'y glisse, il en entre toujours quelques-uns, et il n'en faut qu'un ou deux pour passer une mauvaise nuit. »

les sacremens de l'Eglise; et que parmi eux il y en a une douzaine et demie qui communient souvent, qui forment une congrégation, qui se font catéchistes, qui nous amènent tous les jours de nouvelles recrues. Oh! que de biens! mais que de mal à détruire encore! Quelle crasse ignorance! Tout ce que nous disons, en fait de Religion, paraît nouveau; l'exemple, encore davantage; mais nous espérons opérer une révolution dans les cœurs, etc. »

Monsieur Odin, jeune ecclésiastique du séminaire de Lyon, et missionnaire à la Louisiane, a adressé à M. ***, directeur du séminaire de Lyon, quelques lettres dont nous donnons ici des extraits :

Séminaire de Barrens, 30 mars 1822.

L. J. C.

Bénissons le Seigneur, Monsieur : la lumière de la Foi va enfin briller aux yeux des pauvres sauvages! Oh! quelle est notre joie, et combien vous serez satisfait vous-même, en apprenant de quelle manière admirable la Providence dispose tout pour cette sainte œuvre!

Mgr. Dubourg, en allant à Baltimore, passa à Washington, et conféra avec le président des Etats-Unis, de la mission qu'il se proposait de donner aux sauvages. L'affaire fut portée au sénat, et quoique presque tous les membres de

cette assemblée soient protestans, on résolut de donner une somme pour fonder des établissemens, et, de plus, on s'engagea à payer une petite pension aux missionnaires, et à fournir ensuite les instrumens d'agriculture nécessaires pour la civilisation des Indiens. Les sauvages annoncent les dispositions les plus favorables. Des ministres méthodistes ont voulu essayer de les engager dans leurs erreurs; mais Dieu n'a pas permis que la séduction pénétrât parmi ces pauvres peuples. Où sont vos robes noires, disaient-ils? Pourquoi avez-vous des femmes et des enfans? D'où vient qu'on ne voit point parmi vous de ces belles cérémonies? etc. etc. Ils finirent par déclarer qu'ils ne recevraient jamais que les robes noires qui leur seraient envoyées par leur grand-père de Saint-Louis, le véritable ministre du Grand-Esprit. (C'est ainsi qu'ils nomment Monseigneur.) Monseigneur, en passant dans le Kentucky, fut bien satisfait en voyant tout le bien que fait le saint évêque qui est chargé de la conduite de ce diocèse. Il admira surtout le grand nombre de religieuses qui peuplent déjà les forêts de ce pays. Dans un seul monastère, on compte 80 ou 90 filles qui mènent une vie très-sainte et très-austère. On va bientôt nous envoyer, aux Barrens, quelques-unes de ces religieuses. Le monastère est presqu'entièrement achevé. Elles se livrent à l'éducation des enfans. On a, de plus, ouvert au séminaire,

une école pour les garçons. Ainsi, bientôt les habitans des Barrens vont se voir pourvus de tous les secours que peut offrir la Religion. Il est vrai qu'ils se rendent dignes, autant qu'ils peuvent, de toutes les faveurs que le ciel leur accorde. J'ai été souvent touché, en les voyant pendant l'hiver, malgré la rigueur d'un froid insupportable, faire quatre, cinq, six lieues pour se procurer la consolation d'entendre la sainte Messe.

Les ravages de la fièvre jaune ont été alarmans. Tous les jours on voyait tomber quarante ou cinquante victimes. M. Richard en a été attaqué; mais le Ciel n'a point voulu priver la mission d'un si saint homme. Un prêtre de la congrégation de la mission (1), après avoir travaillé long-temps, avec beaucoup d'ardeur, au soulagement des malheureuses victimes, a été frappé à son tour, et est mort à l'âge de vingt-neuf ans. C'est une grande perte que nous avons faite; mais la pensée de son bonheur nous console. M. Borgna, qui vous remettra cette lettre, administrait tous les jours le sacrement de l'Extrême-Onction à plus de trente personnes. Il a été attaqué du mal commun, et a souffert pendant bien long-temps. Je crois qu'on confiera le soin de l'hôpital à des religieuses. Les pauvres malades y souffrent beaucoup. Des personnes à gage ne sont point capables de ces soins tendres et at-

(1) M. André Ferrary.

tentifs que la charité seule peut inspirer. Les Dames du Sacré-Cœur se préparent aussi à fonder un établissement dans cette ville. Nous espérons beaucoup que le Ciel aura pitié de ces pauvres pays. Les colléges comptent un assez grand nombre d'élèves cette année-ci. M. Portier en a eu quatre-vingts. L'éducation paraît être la voie la plus sûre pour parvenir aux changemens que l'on voudrait opérer. M. Blanc, l'aîné, travaille à la construction d'une nouvelle église. On lui enverra bientôt son frère. Il paraît que je resterai au séminaire. J'ai tous les jours trois classes à faire, et bientôt il me faudra encore remplacer un de nos prêtres, qui se voit obligé d'aller prendre quelque repos. Je serai aussi chargé de la visite des malades, et de temps en temps j'irai parmi les protestans. Je travaille, pour cela, de toutes mes forces à la controverse. J'éprouve aussi un grand désir d'aller parmi les sauvages; mais tant de saints missionnaires forment aussi le même vœu, que je n'ose pas compter sur une telle faveur. Je suis entré dans le noviciat de la congrégation de la mission depuis cinq mois. Bientôt je serai ordonné prêtre. Je vois arriver ce moment redoutable avec des sentimens de crainte et de joie. Qu'il doit être consolant pour un missionnaire de monter tous les jours à l'autel! Je me recommande aux prières des amis que j'ai encore au séminaire. Surtout qu'ils aient la bonté de rendre le Ciel favorable aux grandes entre-

prises que l'on va faire; qu'ils prient pour nos pauvres sauvages.

Votre etc.

ODIN, *diacre*.

M. Odin a encore écrit à la même personne en date du 2 août 1823.

Le 4 mai, j'ai eu le bonheur d'être élevé au saint, consolant et redoutable sacerdoce. Tous les jours j'offre à Dieu le précieux sacrifice de l'autel. Quelle joie pour moi, lorsque je vois arriver l'heureux moment de la célébration de la sainte Messe! J'ai tant de grâces à demander! Tout froid et tout glacé que je suis à l'autel, je ne perds point courage. Votre souvenir, et celui de mes amis, m'y accompagnent toujours. Le lendemain de mon ordination, il m'a fallu commencer à exercer le ministère, et cela, toujours en anglais. Nous n'avons aucun Français dans notre voisinage. A peine pouvais-je balbutier quelques mots anglais, et il me fallait assister des mourans, entendre des confessions, et prêcher. J'étais bien troublé et bien effrayé; et encore maintenant, que je suis plus familiarisé avec cette langue, je redoute beaucoup le saint tribunal. Cependant je mets ma confiance en Dieu. Il est trop bon pour ne pas oublier les fautes que je fais. Il est une chose bien consolante dans l'exercice du ministère, c'est la visite des malades. L'on vient nous appeler de très-loin, et nous portons toujours le Saint-Sa-

crement avec nous. Il m'est arrivé de voyager des jours et des nuits entiers avec Notre-Seigneur sur moi. Ah ! je regrette bien de n'avoir pas un cœur un peu enflammé d'amour pour m'entretenir avec mon Dieu. Voilà deux ou trois mois que nous avons à peine le temps de faire les classes ; il nous faut toujours être en course. Je pense que M. Borgna, en passant à Lyon pour se rendre à Rome, vous a rapporté toutes les circonstances du voyage de notre évêque. Cependant je vous en ferai encore une petite analyse, crainte qu'il n'ait oublié quelque chose. Il eut beaucoup à souffrir des incommodités d'un voyage à travers des forêts immenses, et souvent inhabitées. Souvent il n'avait pour lit qu'une peau de bœuf, et, pendant trois jours, il se vit réduit à manger des œufs durs avec un peu de pain de maïs, dont le prêtre qui l'accompagnait avait eu heureusement soin de se pourvoir. Mais cela n'ôtait rien à sa gaîté. A son retour, il passa par Washington pour s'occuper de la mission des sauvages. Après plusieurs propositions, qui furent acceptées et ensuite rejetées, l'on arrêta enfin que le gouvernement donnerait à chaque missionnaire et à chaque frère une pension de 200 piastres, et ferait, de plus, les frais des établissemens que l'on fondera pour les missions. Mgr. voyant le petit nombre d'ouvriers qu'il avait dans son diocèse, alla trouver les Jésuites de Georgestown, et obtint deux pères, sept novices et

six frères. Ils sont arrivés il y a déjà quelque temps, et ont établi leur première maison à Florissant, sur une terre de Mgr., à cinq lieues de Saint-Louis, sur la rivière du Missouri. Tous les sauvages du Missouri et les peuplades civilisées qui se trouvent sur cette rivière leur sont confiés. Notre congrégation est chargée des sauvages du Mississipi et de ceux qui se trouvent sur la rivière Blanche. Notre premier établissement se fera à la prairie du Chien, village français sur le bord du Mississipi, à trois cents lieues de Saint-Louis, et au centre des nations sauvages. Depuis long-temps les Français de ce pays demandent un prêtre, et il a été impossible d'y en envoyer. Beaucoup ne sont pas baptisés. Toutes ces missions ne doivent s'ouvrir que dans deux ans, et si la Providence ne nous envoie du secours, je crains bien que cette importante entreprise ne traîne encore plus long-temps. Les Jésuites ont ou auront bientôt quelques petits sauvages dans leur maison, et, dans peu de jours, notre supérieur ira trouver l'agent des sauvages pour en obtenir quelques-uns pour notre séminaire. Nous commencerons à étudier leur langue, et à les instruire pour en faire des catéchistes ou des prêtres. Oh ! que vous seriez touché si vous pouviez voir ces pauvres sauvages. Nous en avions presque tous les jours au séminaire, pendant cet été. Quand on leur fait des politesses, ils sont pleins de bonté. Je les conduisais dans

notre chapelle, et ils étaient tout émerveillés. Les femmes, surtout, poussaient un petit cri de douleur en voyant Notre-Seigneur sur la croix, et se cachaient la figure. Les autres tableaux, et les petits ornemens, les remplissaient d'admiration. Plusieurs parlaient un peu anglais ou français. J'aurais bien voulu les instruire; mais ils ne pouvaient guère concevoir les idées de la Religion, et, ensuite, ils ne faisaient que passer. Quelques-uns se rappelaient d'avoir vu des Jésuites, surtout une bonne vieille femme, âgée de plus de cent ans, qui parlait assez bien anglais, me dit qu'elle avait assisté plusieurs fois à leurs assemblées. Ayant vu le portrait de saint Vincent avec un surplis et un crucifix, elle s'écria de suite en anglais : Un prédicateur, un prédicateur. Je lui demandai si elle avait reçu le baptême; plusieurs fois, me dit-elle. Malgré cela, j'aurais été bien satisfait de le lui donner encore une fois. Les hommes sont presque nus; mais les femmes sont d'une modestie et d'une décence qui feraient rougir beaucoup de femmes d'Europe.

Mgr. a été pénétré de joie à la vue des progrès que fait notre sainte Religion dans le centre des Etats-Unis. L'on trouvait peu de catholiques à Washington, il y a quelques années; maintenant, les deux tiers de cette ville sont entrés dans le sein de l'Eglise romaine. Monsieur Fenwik, évêque de Cincinnati, ne trouva, en arrivant dans

son diocèse, qu'un petit nombre de catholiques; dans la ville épiscopale, surtout, il n'avait que quatre ou cinq familles qui voulaient entendre parler du Pape. Il fit bâtir une petite chapelle en bois, commença à prêcher, et, maintenant, presque tous les habitans se sont convertis. Il a avec lui un saint prêtre qui fait des conversions admirables; c'est monsieur Hill, ancien général des troupes anglaises, qui, touché du spectacle que lui offrit la Religion, dans l'Italie et la France, abjura l'hérésie, convertit sa famille, fit entrer sa femme dans une communauté religieuse, et embrassa l'état ecclésiastique et religieux. En un seul jour, il baptisa 72 méthodistes, hérétiques les plus opiniâtres de ce pays. Mgr. notre évêque, de retour dans son diocèse, passa quelque jours avec nous, se rendit ensuite à Saint-Louis, et partit presque aussitôt pour la Nouvelle-Orléans, où il a intention de passer l'hiver. Il y a déjà long-temps qu'il n'a pas écrit. Il est occupé à visiter ses missionnaires. Selon toute apparence, il va fixer sa résidence ordinaire à la Nouvelle-Orléans, ou aux environs. M. Rosati, qui est nommé son coadjuteur, régira la haute Louisiane. Mgr. fait descendre presque tous ses prêtres dans la basse Louisiane. Il est triste de voir combien de congrégations sont abandonnées dans la haute. Si la Providence n'envoie du secours, oh! que d'âmes vont périr! Depuis la Pointe-Coupée jusqu'à Sainte-Geneviève, il n'y a au-

cun missionnaire. A Saint-Louis, ils ne sont que trois prêtres; et outre la ville et les villages voisins, ils ont un collége composé de cinquante élèves. Au-delà de Saint-Louis, il n'y a plus que deux Jésuites. Enfin, dans toute la haute Louisiane, nous ne sommes que dix prêtres, et encore nous avons un bon et saint vieillard qui ne peut presque plus sortir. La ville des Natchez, la Nouvelle-Madrid, le cap Giraldod, Kaskakias, Saint-Michel, le Portage, Saint-Charles et plusieurs petits postes, sont entièrement délaissés. Nous avons eu le malheur de voir plusieurs missionnaires retourner en Europe, et leur départ a laissé un grand vide dans notre pauvre mission. De temps en temps l'on vient nous chercher de très-loin pour des malades, et souvent nous ne pouvons pas y aller; il faut que ces pauvres malades meurent privés des consolations de la Religion. Oh! que tant de prêtres qui ne sont pas absolument nécessaires en Europe trouveraient ici de quoi exercer leur zèle! Ensuite combien de bien l'on pourrait faire si l'on était plus nombreux. Nous ne pouvons pas nous occuper du tout des protestans, et cependant ils paraissent bien disposés. Tous les dimanches ils accourent en foule dans notre église, et de temps en temps quelques-uns viennent se faire instruire en particulier, reconnaissant que notre sainte Croyance est la plus raisonnable de toutes. Ensuite, comment pourra-t-on voler au secours des pauvres sauvages? Toutes ces âmes,

cependant, ont été rachetées au prix du sang d'un Dieu! M. Rosati a vu avec un grand plaisir que vous pensiez à envoyer quelqu'un. Il vous conjure de nourrir autant que vous le pourrez, la vocation de ceux qui témoignent quelques désirs de se consacrer aux missions de ce pays, et il serait bien satisfait si vous pouviez faire partir une petite compagnie de suite. Elle aurait le temps de se préparer pour la mission des sauvages. Cependant, comme quelques-uns perdent courage lorsqu'ils sont une fois dans ce pays, il m'a dit qu'il serait peut-être à propos de vous parler un peu des dispositions que demandent ces missions. Il faut d'abord un grand esprit intérieur, parce qu'on n'a pas ici, comme en Europe, autant d'exemples et d'objets édifians qui nourrissent et entretiennent la piété. Il ne faut pas s'attendre à éprouver beaucoup de consolations dans le ministère. Souvent même l'on travaille sans voir de grands fruits; surtout il y a une grande ignorance. Néanmoins nous voyons des missionnaires animés de l'esprit apostolique opérer des merveilles dans les terres les plus incultes, et, ensuite, Dieu sait bien dédommager de toutes les contradictions que l'on a à essuyer. Il faut une grande indifférence pour la nourriture et les commodités du corps. On doit s'attendre à éprouver des maladies presque tous les ans. On a de longues courses à faire. L'on ne viendra jamais à bout de rassembler de nombreux au-

ditoires ; souvent on ne trouve qu'une famille isolée à catéchiser. De temps en temps il faut passer plusieurs mois sans voir aucun confrère. La chaleur et le froid sont excessifs. Le plus grand sujet de découragement, c'est l'esclavage des nègres. Les maîtres américains leur permettent de se marier à l'église, de pratiquer leur Religion ; mais, dans la basse Louisiane, la plupart des Français ne veulent pas entendre parler de faire instruire leurs esclaves, de les faire marier ; souvent même ils ne leur permettent pas d'aller à l'église. Vous concevez facilement quels désordres résultent de là. Que je fus découragé dans le commencement, à la vue de tout cela ! Heureusement, dans la haute Louisiane, nous n'avons que très-peu d'esclaves, et encore vivent-ils tous en bons chrétiens. Si l'on abandonnait ces postes, combien d'enfans qui mourraient sans baptême. Ensuite, à l'article de la mort, il y a plusieurs conversions. Souvent aussi les nègres recouvrent leur liberté, et alors on en fait d'excellens chrétiens. Plusieurs maîtres se convertissent de temps en temps, et l'on peut instruire toute leur maison. Au reste, quand on a le bonheur de faire une conversion, l'on peut être sûr qu'elle sera solide. Les américains sont longs à se décider ; mais une fois qu'ils ont connu la vérité, ils la suivent sans que rien puisse les arrêter. Ils ne sont pas très-versés dans la spiritualité, parce qu'ils n'ont pas l'occasion et les

moyens d'instruction pour y faire des progrès ; mais rien ne saurait leur faire transgresser les commandemens de Dieu. Vous seriez touché de la piété simple et naïve des habitans des Barrens.

Différentes autres raisons nous font soupirer après l'arrivée de quelques bons ouvriers. M. Martial tenait son collége dans une maison de campagne des religieuses Ursulines de la Nouvelle-Orléans, et l'été passé elles ont voulu aller s'y établir ; il se vit obligé de renvoyer ses élèves, et tous les prêtres qui étaient avec lui. Ces MM. ont abandonné la mission pour repasser dans leur pays, et cela a été une grande perte. Tous les écoliers de M. Martial sont entrés chez M. Portier, qui se voit maintenant deux cents enfans sur les bras. Mgr. voudrait lui donner quelques prêtres pour collaborateurs, et cela lui est absolument impossible dans les conjonctures présentes. Une dame des Opelousas, paroisse de la basse Louisiane où se trouve une communauté de Dames du Sacré-Cœur, a fait une riche donation pour l'établissement d'un séminaire dans cette paroisse. Mgr. a bien à cœur cet établissement ; il veut y mettre des Lazaristes et y faire une maison de retraite pour ses prêtres, qui toujours au milieu du monde, à une grande distance les uns des autres, seraient bien aises de pouvoir rentrer de temps en temps dans la solitude pour s'occuper un peu d'eux-mêmes. Mais les sujets manquent. Il faut être ici pour com-

prendre combien nous avons besoin que le Père de famille envoie des ouvriers dans sa vigne. Hélas! nous craignons à chaque instant de voir la foi s'éteindre dans plusieurs peuplades isolées et entièrement négligées. Peu affermis dans la foi et pleins d'ignorance, ces pauvres catholiques se jetteront peut-être dans les autres sectes dont les observances leur paraîtront s'allier beaucoup mieux avec leur situation. Comme l'on sait combien les intérêts de Dieu vous sont chers et vous intéressent, l'on me recommande encore de prendre la liberté de vous donner une commission qui sera sans doute bien difficile à exécuter. M. Rosati voudrait que vous pussiez engager un bon médecin à venir fixer sa résidence au séminaire des Barrens. Il est impossible de trouver un médecin un peu instruit dans tous les pays qui nous environnent. Les maladies sont continuelles, et les pauvres habitans sont réduits à languir ou à périr destitués de tout secours. Ce serait aussi un moyen de gagner beaucoup de protestans. Ils sont extrêmement sensibles aux bons offices. De plus l'on voudrait faire un peu instruire dans la médecine les frères et même les prêtres qui auront le bonheur d'aller parmi les sauvages; une guérison seule ferait la réputation d'un missionnaire parmi eux et leur donnerait un libre accès. M. Rosati fournirait à ce médecin la table, le logement et tout ce qui lui serait nécessaire. Les visites pourraient lui rapporter pour

le moins deux mille francs. Les bois sont pleins de plantes médicinales.

Monseigneur nous amena avec lui douze religieuses. Elles sont établies près du séminaire. Leur règle est admirable et surtout bien observée; elles se proposent en premier lieu d'honorer d'une manière particulière la Passion de Jésus et les souffrances de sa sainte Mère. Tous les quarts d'heure elles s'écrient : *ô Jésus souffrant ! ô Marie compatissante !* Elles gardent presque un silence continuel, vont nu-pieds en été, et avec des sandales en hiver. Elles instruisent les jeunes filles, offrent un asile aux petites orphelines, et reçoivent toutes les personnes qui vivent trop loin des églises pour se faire instruire pour la première communion. Elles les gardent six mois chez elles *gratis*, les instruisent bien, et leur procurent l'avantage de faire leur première communion. Elles travaillent aussi beaucoup des mains, cultivent la terre, font de la toile, etc. etc. Elles sont d'une grande utilité au séminaire. Elles ont déjà beaucoup de novices de ce pays-ci. Cet ordre a été fondé par M. Nérinckx, prêtre flamand et vieux missionnaire du Kentucky, qui a fait bâtir plus de dix églises dans ce diocèse. Il y a quelques jours, un bon chrétien de Saint-Louis fit une riche donation pour la fondation d'un hôpital près de cette ville, et il veut qu'il soit confié à des religieuses; sans doute ce sera aux filles de la Charité. L'on nous écrivait der-

nièrement que les Dames du Sacré-Cœur font un grand bien aux Opelousas. On leur envoie de petites pensionnaires à demi-sauvages, et au bout de quinze jours elles les ont rendues comme des anges. Vous voyez, Monsieur, que peu à peu la Religion fait quelques progrès dans ce pays. Ah! comment le Ciel ne bénirait-il pas les grands travaux et la continuelle sollicitude de notre saint évêque! Oh! que les intérêts de Dieu lui sont chers! combien il brûle du désir de le voir aimé et connu! que de peines, que de fatigues il se donne pour réveiller la ferveur parmi ses prêtres et ses fidèles.

CONCLUSION.

Puissent les documens que nous publions aujourd'hui sur ces importantes missions, exciter en leur faveur le zèle et la piété de tous les chrétiens de l'Association de la Propagation de la Foi. De grandes destinées se préparent dans ce pays à la Religion. Songe-t-on bien que l'on pourrait former dans cette immense contrée une seconde Europe catholique qui dédommagerait l'Eglise des pertes de l'ancienne? Ces solitudes se peuplent avec une inconcevable rapidité. Peut-être, avant un siècle, auront-elles cent millions d'habitans. La vraie Foi y brillera-t-elle, ou l'erreur se sera-t-elle emparée de ce vaste héritage? Profond sujet de méditation pour le chrétien en qui Dieu a mis quelque zèle pour sa gloire et quelque désir du

salut de ses frères! Cependant les vues de Dieu sur ces contrées semblent se manifester. Un saint évêque, un pontife puissant en œuvre et en paroles, s'y est déjà créé comme un royaume spirituel. Les peuples sont portés à la Religion. Le protestantisme usé là comme ailleurs, tend à l'indifférence, et est voisin de l'incrédulité. Ce que la Providence a déjà fait pour ce pays, présage ce qu'elle va faire encore en sa faveur. L'Association de la Propagation de la Foi sera pour quelque chose dans l'accomplissement de ce dessein de miséricorde. Ainsi la France chrétienne étendra au loin une influence salutaire. Ce sont là les véritables conquêtes; c'est là la domination qu'il faut ambitionner.

DERNIÈRE CONSIDÉRATION

SUR LES MISSIONS D'ASIE.

Le tableau des missions d'Orient, que présentent les lettres publiées dans cet ouvrage, est attristant. Cette œuvre admirable de la propagation de la Religion en Asie par l'Eglise de France, semble toucher à sa décadence. Quoi! nous résoudrons-nous à voir tomber nos missions? et l'Asie serait-elle le seul pays de la terre où le christianisme, dans sa lutte avec le paganisme, serait vaincu? En 1790, on comptait dans les missions orientales plus de quarante prêtres français; dans le moment où nous écrivons, il n'y

en a que la moitié. L'Eglise de France veut-elle abandonner ces Eglises éloignées qu'elle a enfantées dans l'orient, et voir leurs néophytes retourner au culte abominable des idoles? Sans doute les besoins sont grands dans notre patrie, et c'est une perspective déchirante que le sanctuaire ayant peine à se renouveler dans la proportion des pertes qu'il éprouve chaque année. Mais tout affligeante que soit cette situation, peut-elle se comparer à la nécessité pressante et extrême des Eglises de l'orient? Quel est le diocèse en France, où le sort de la Religion dépende de deux ou trois prêtres de moins? Quelle est l'Eglise en Asie dont le sort n'en dépende pas? Le Sutchuen et les deux provinces qui y confinent, réduits à trois prêtres européens, la Cochinchine à deux, Siam à un seul, ne crient-ils pas encore plus haut que les besoins de l'Eglise de France? Il reste, il est vrai, des prêtres indigènes dans les missions; mais Rome est persuadée, et l'expérience le confirme, que si les prêtres européens disparaissent de l'Asie, la Religion en disparaîtra peu de temps après eux. Toute communication étant interrompue avec le centre de l'unité, les préjugés nationaux, les erreurs locales, les superstitions païennes viendraient corrompre de leur mélange des eaux trop éloignées de la source pour être alimentées et renouvelées par elle. Aussi la dignité de l'épiscopat n'est-elle jamais conférée qu'à des Européens. C'est donc un

besoin pressant, c'est donc le cri d'une alarme sincère, qui se fait entendre du fond de nos missions. *Évêques, prêtres*, s'écriait Fénélon, *par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ, allez annoncer l'Évangile à toute créature; j'entends la voix de Pierre qui vous envoie et vous anime. Il vit, il parle dans son successeur, il ne cesse de confirmer ses frères. Allez donc, anges prompts et légers; que sous vos pas les montagnes descendent, que les vallées se comblent, que toute chair voie le salut de Dieu.* Cette voix de Pierre, qu'entendait Fénélon, se fait entendre encore. *De toutes parts*, écrit à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, le cardinal, préfet de la sacrée Congrégation de la Propagande, *de toutes parts les chrétiens qui vivent au milieu des infidèles, réduits à une extrême et déplorable nécessité, implorent l'arrivée et le secours des ministres sacrés. Dans la violence même de la persécution, ces terres arrosées du sang des martyrs ont enfanté de nouveaux enfans à Jésus-Christ, qu'il faut élever et soutenir. Plusieurs, parmi les païens, prêtent déjà une oreille favorable à la prédication de l'Evangile. C'est donc une portion de la sollicitude pastorale que l'envoi de ministres évangéliques empressés de voler au secours de leurs frères en proie à tant de besoins. Que l'on ne craigne point d'en éprouver parmi nous un affaiblis-*

sement dans le ministère sacré ; plus de nombreux exemples d'une si louable charité éclateront, plus le saint zèle se réveillera parmi les enfans du sanctuaire.

Ainsi de nos jours, comme à la naissance de la Religion, retentit dans l'Eglise, cette parole de Jésus-Christ : *Euntes, docete omnes gentes. Allez, enseignez toutes les nations.* Elle a été adressée dans la personne des apôtres à tous les évêques, leurs successeurs. La propagation de l'Evangile par toute la terre, et la sollicitude de l'Eglise universelle, au jugement de saint François de Sales, font partie des droits et des devoirs de leur ministère, autant que la garde de leur propre troupeau. Évêques de l'Eglise de Dieu, ils la maintiennent par des lois, ils la propagent par des envoyés dépositaires de leur doctrine. C'est ainsi que s'accomplira la promesse faite à toutes les nations, qu'elles seront appelées au salut, et que le nom de Dieu leur sera annoncé. C'est ainsi que la France a reçu le don précieux de la foi, bienfait dont elle est redevable à l'orient, et dont elle doit aujourd'hui acquitter envers lui la dette.

Pour ceux que Dieu appelle à aller travailler au salut des âmes dans ces régions lointaines, on ne craint pas de leur rappeler que si ce ministère est glorieux, il est également pénible. Il est juste, il est nécessaire d'éprouver sa vocation; aussi les directeurs du séminaire des Missions étrangères,

bien convaincus du danger qu'il y aurait d'envoyer dans les missions un sujet que Dieu n'y appelle pas, ne négligent aucune des précautions nécessaires pour s'assurer de la vocation de ceux qui se présentent. Une grande science et de grands talens sont très-utiles sans doute à un missionnaire; mais ces deux choses ne sont point absolument nécessaires. Le degré de science nécessaire à tout bon prêtre et des talens ordinaires suffisent à un missionnaire, pourvu qu'il y joigne un esprit docile, une piété fondée sur l'humilité, et animée de l'esprit d'oraison, un zèle actif et prudent, un caractère constant, sociable, ferme sans entêtement : un homme attaché à ses idées, qui les préférerait aux avis et à la volonté de ses supérieurs, qui refuserait de se conformer aux règlemens et aux usages d'une mission, y serait très-dangereux, quelques talens et quelque science qu'il pût avoir.

Qu'après s'être sérieusement éprouvé, après avoir beaucoup prié pour connaître la volonté de Dieu, et consulté un directeur sage et éclairé, si l'on sent persévérer le désir de se consacrer aux missions, il ne faut point redouter d'être dans l'illusion. Un devouement si généreux, qui exige le sacrifice de tout ce qu'on a de plus cher au monde, n'a point la chair et le sang pour principe; et l'illusion est sans doute moins à craindre pour ceux qui, après les épreuves que demande une si haute vocation, se sentent toujours

intérieurement pressés de se dévouer à l'apostolat, que pour ceux qui les détourneraient d'un dessein si héroïque (1).

Qu'il nous soit aussi permis d'exhorter, par tout ce que la charité a de plus pressant, les simples fidèles de tout âge et de tout sexe d'apporter en faveur d'une si excellente œuvre le secours de leurs prières et de leurs aumônes. *L'Association de la Propagation de la Foi* leur en offre un moyen facile. Puisse le zèle des premiers membres se soutenir dans sa ferveur! Puisse le nombre des Associés s'accroître en raison des besoins! Sans doute on n'a qu'à bénir

---

(1) Les personnes qui désirent se consacrer à l'œuvre des Missions en Asie, peuvent écrire au supérieur du séminaire des Missions étrangères, rue du Bac, à Paris, et lui exposer leur âge, leur pays, leur santé, leurs études; les marques qu'ils ont de leur vocation, et depuis quel temps ils y pensent; quel est sur cela le sentiment des personnes qui les dirigent; quels obstacles ils peuvent rencontrer de la part de leurs parens ou de leurs supérieurs; s'ils ont déjà travaillé à les lever, et quels sont les moyens qu'ils jugent les plus propres à y réussir; enfin s'ils n'ont point des parens qui soient dans un besoin extrême, ou en danger d'y tomber sans pouvoir être secourus par d'autres enfans. Il ne serait pas prudent de venir à Paris sans avoir pris ces précautions; et même après les avoir prises, ceux qui y viennent doivent s'attendre à demeurer dans le séminaire, autant de temps que les directeurs de la maison le jugeront à propos pour éprouver leur vocation, et s'assurer s'ils ont la vertu et les qualités de corps et d'esprit nécessaires à des hommes apostoliques.

la Providence des heureux succès de cette institution encore récente; mais de quels développemens bien plus grands, n'est-elle pas susceptible? Ayons les yeux sur l'Angleterre, où l'esprit d'association dont tout, dans ce pays, encourage l'essor, a fait prendre à des institutions du même genre une extension si rapide (1). Notre Association de la Propagation de la Foi, bénie par deux Souverains-Pontifes, protégée par deux Rois de France, et par un Monarque voisin, accompagnée des vœux et des prières des missions de l'un et de l'autre hémisphère, est appelée à une prospérité qui doit l'élever bien au-dessus

---

(1) C'est l'Angleterre qui a fourni l'idée modèle de l'*Association de la Propagation de la Foi*. La société des anabaptistes a formé pour ses missions des sociétés par le moyen desquelles toutes les classes de citoyens, même les pauvres, en mettant de côté chaque semaine un sou pour cet objet, contribuent aux progrès de leur secte. Il y a de ces sociétés à Portséa, Plymouth, Bristol, Liverpool et autres lieux. Dans une seule paroisse, on avait ramassé dans l'espace d'un an, cent cinquante livres sterlings, c'est-à-dire plus de trois mille cinq cents francs. Ces sociétés établissent des troncs, où chacun met son sou par semaine. Elles engagent les personnes, qui tiennent des maisons d'éducation, à en avoir un où les élèves mettent leur légère épargne. On voit à des boutiques de Londres des troncs destinés à recevoir le sou pour les missions. *Le monde*, disent les anabaptistes, *est composé d'atômes et la mer de gouttes d'eau; ainsi les plus petites contributions réunies produiront une somme qui procurera les moyens de propager l'Evangile.*

de toutes les sociétés formées par l'hérésie pour étendre ses usurpations.

Nous terminerons cet ouvrage, en faisant entendre en faveur des missions, la voix d'un des plus éloquens et des plus illustres évêques dont l'Eglise de France ait été honorée. Elle plaidera mieux que nous n'avons pu le faire, la cause des Eglises d'Asie. La citation que nous donnons ici est extraite d'un discours prononcé par Fénélon, au séminaire des Missions étrangères, le jour de l'Epiphanie :

« Qu'elle est grande cette œuvre (l'œuvre des missions) qui console l'Eglise, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son Eglise, afin que tous les peuples puissent l'écouter; qui met en elle ce signe éclatant que tout le monde peut voir, et auquel les simples sont assurés sans discussion que la vérité de la doctrine est attachée! Qu'elle est grande cette œuvre! Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? Mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'orient sont déjà blanchies? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressans besoins pour elle-même qu'aujourd'hui. Pasteurs, ranimez votre discipline;

hâtez-vous de déraciner par la vigueur de vos canons le scandale et les abus ; faites goûter à vos enfans les chastes délices des saintes lettres; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'Evangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère, faites sucer à vos enfans les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : *Qui vous écoute m'écoute.* Mais que les besoins du dedans ne fassent pas oublier ni abandonner ceux du dehors. Eglise de France, ne perdez pas votre couronne. D'une main allaitez dans votre sein vos propres enfans, étendez l'autre sur cette extrémité de la terre où tant de nouveaux-nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de faibles cris vers vous et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

» O vous qui avez dit à Dieu, *vous êtes mon sort et mon héritage*, ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang, ne connaissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici à un travail réglé y persévèrent; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien; mais qu'ils donnent du moins leur vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi, si je n'é-

vangélise! Hélas! peut-être que tous les royaumes de l'orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Que ne puis-je aujourd'hui m'écrier comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi!* Dieu m'en est témoin, Dieu, devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs et qui sonde les reins : Seigneur, vous le savez, que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire! Heureux moi-même, malgré ma faiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre, cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler. Par ces hommes chargés des richesses de l'Evangile, la grâce croît, et le nombre des croyans se multiplie de jour en jour; l'Eglise refleurit et son ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre, quand il passe; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu, qui sort de sa bouche. Là, on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur où tous les frères, dans un saint repos, se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. Là, on sou-

pire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'agneau. Là, on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres, avec la ferveur des églises naissantes. Heureuses parmi ces églises, celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures! Heureuses ces églises dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux! On y voit des catéchumènes qui désirent de se plonger, non-seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint-Esprit et dans le sang de l'agneau, pour y blanchir leurs robes; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels chrétiens dont les délices soient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du siècle futur et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance? Là, ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces églises. Là, être chrétien et ne plus tenir à la terre, est la même chose. Là, on n'ose montrer à ces chrétiens enflammés nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siècle. L'Evangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés

qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité! ô foi vierge! ô joie pure des enfans de Dieu! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir!

» Seigneur, qui dites dans vos Ecritures : *Quand même une mère oublierait son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais!* ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez pas les anciennes églises dont vous avez conduit si heureusement la main, pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siége de Pierre, fondement immobile de vos promesses. Souvenez-vous de l'Eglise de France, mère de celle d'orient sur qui votre grâce reluit. Souvenez-vous de cette maison (le séminaire des Missions étrangères), qui est la vôtre, des ouvriers qu'elle forme, de leurs larmes, de leurs travaux. Que vous dirai-je, Seigneur? souvenez-vous de notre misère et de votre miséricorde. »

. . . . . .

. . . . . FIN.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Page.

Avant-propos 1

Extrait du Règlement de l'Association de la Propagation de la Foi 5

Lettre de Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans à M.... de Lyon 9

Lettre du même à l'Association de la Propagation de la Foi 12

Rescrit d'indulgences du Pape Pie VII, et de S. S. Léon XII, en faveur de l'Association 19

Lettre du grand aumonier de France à tous les archevêques et évêques du royaume, en faveur de l'Association 21

Etat des sommes recueillies par l'Association et leur repartition, depuis le mois de juin 1822 *jusqu'au mois de mai* 1824. . . . . 28 *et suiv.*

Lettres de remercîment de M. le Supérieur du séminaire des missions étrangères de Paris, au conseil central du midi . . . . . 33 *et suiv.*

Lettres de remercîment, écrites du séminaire chinois de Pulo-Pinang par Mrs. Lolivier et Pupier; du royaume de Cochinchine par MM. Taberd; par Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans; par Mgr. Flaget, évêque de Bardstown; par Mgr. Fenwick, évêque de Cincinnati; par Mgr. Couperie, évêque de Babylone . . . . . 36 *et suiv.*

MISSIONS D'ASIE.

Des missions d'Asie en général 53

Eloges des missionnaires d'Asie, par lord Makarteney. 59

Extrait de l'aperçu général des charges et dépenses des missions d'Asie 62

Page.

Lettre de M. Brosson, missionnaire du diocèse de Lyon, contenant le récit de son voyage depuis l'île de Bourbon jusqu'au Cochinchine, et détails sur les diverses missions qu'il a traversées. 69
Détails d'une persécution élevée en Chine contre la Religion catholique et des tourmens qu'on y fait souffrir aux chrétiens. 73
Persécution dans les missions de la province du Su-tchuen 80
MISSIONS DU TONG-KING ET COCHINCHINE. *Extrait d'une lettre de Mgr. Guérard, évêque de Castorie, vicaire apostolique du Tong-king oriental.* 91
Tableau des baptêmes conférés dans le Tong-king oriental et la Cochinchine pendant l'année 1820. 93
Lettre de M. Gangelin, missionnaire, écrite de Batavia, contenant des détails intéressans sur l'île de Java 93
MISSIONS DU SU-TCHUEN. *Nouvelles de cette mission dans une relation de Mgr. Fontana, évêque de Sinite, et dans une lettre de Mgr. Pérocheau, évêque de Maxula.* 97
Lettres de M. Taberd, missionnaire, datées du royaume de Cochinchine. . . . . . 103 *et* 110
Lettres de M. Pupier, missionnaire, datées de Calcutta et de Pulo-Pinang. . . . . 112, 115 *et* 119
Description de l'île du Prince de Galles ou Pulo-Pilang 116
Idolâtrie et superstitions des habitans de ces contrées. . . . . . 117 *et suiv.*
Nouveaux détails reçus sur la mission du Su-tchuen. 123
Lettre de Mgr. Pérocheau, évêque de Maxula. . . . 124
Miracle opéré par cet évêque, rapporté dans une lettre de M. Pupier. 128
Autre lettre de Mgr. Pérocheau. 129
Notice sur MM. Brosson et Magdinier, missionnaires. 131
Persécution au Su-tchuen en 1814. 136
Lettre de M. Magdinier. 138
Description du supplice de la cangue, *dont on fait usage en Chine et autres provinces.* 139
Lettre de Paul Cao, élève chinois, à M. Magdinier. 143

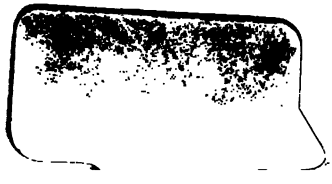
Page.
Lettres des élèves du séminaire de Pulo-Pinang, aux prêtres et aux élèves du séminaire de Lyon. 147 *et* 151
Lettre de M. Pupier au supérieur du séminaire de Lyon. 155
Notice sur Mgr. Dufresse, évêque de Tabraca, vicaire apostolique du Su-tchuen, martyrisé dans cette province le 14 *septembre* 1815. 161
Allocution de N. T. S. P. le Pape Pie VII au sacré-collége sur la mort de Mgr. Dufresse. . . 166
Détails sur le martyre de plusieurs autres chrétiens en Chine. 171
Lettre de M. Marchini, procureur de la Propagande, contenant des détails ultérieurs sur la mort de Mgr. Dufresse. 174
Autres victimes de la persécution au Su-tchuen. . 177
Tableau touchant des besoins des missions d'Asie. . 180
Lettre de Mgr. l'évêque de Tabraca, aux élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang. 185
MISSIONS DU TONG-KING ET DE LA COCHINCHINE. 201
Lettre très-intéressante de Mgr. Longer, évêque de Gortyne, contenant des détails sur les missions depuis 1773 *jusqu'en* 1820. 204
Nouvelles récentes sur la mission du Tong-king occidental. 228
Nombre des baptêmes dans cette mission en 1822. . 230
Lettre de M. Taberd à sa mère et ses frères. . . . 231
Lettre de M. Gagelin. 237
Détails de la réception d'une lettre et présens de S. M. Louis XVIII à l'Empereur de Cochinchine. . . 239
Notice sur Mgr. Jean Labartette, évêque de Véren. 244
Lettre de M. Taberd, à M. Durand, curé de la paroisse de St. Irenée à Lyon. 245
Nouvelles du Tong-king oriental. 252
Lettre de Mgr. Fontana, évêque de Sinite, contenant des nouvelles du Su-tchuen en septembre 1823. . 255
Lettre de M. Pérocheau, évêque de Maxula. . . 261
Nouvelles affligeantes du Tong-king et de la Cochinchine. Lettre de Mgr. l'évêque de Gortyne. . . . 267
Lettre de M. Eyot, missionnaire. 272
Notice sur Mgr. Guérard, évêque de Castorie. . . 278
Nouvelles de la mission de Cochinchine envoyées par M. Gangelin. 285

Page.
Détails sur la mort de Mgr. de Labartette, évêque de Véren 287
Prêtres du diocèse de Lyon qui sont partis pour les missions d'Asie depuis l'établissement du séminaire des missions étrangères jusqu'à l'epoque de la révolution, et depuis la révolution 295
Lettre de M. Taberd à MM. les vicaires généraux du diocèse de Lyon 299
Perte de plusieurs prêtres dans les missions d'Asie . 300
Lettre des élèves du séminaire de Lyon, répondant aux élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang . . . 303
Départ de France de quelques nouveaux missionnaires en 1824 311
Extrait d'une lettre écrite en 1784 *par Mgr. Dufresse, applicable aux circonstances actuelles* . . . 313
MISSIONS DE SIAM 318
Lettre de M. Pécot, missionnaire 320
Lettres de M. Pupier, missionnaire . . . . 325 *et* 327
MISSIONS DES MALABARES 333
Fragmens de lettres écrites par M. Pupier, sur l'état actuel de l'Inde en général 334
Mort prématurée de M. Pécot 343
Lettres de Mgr. Florens, évêque de Sozopolis 345 *et* 347
Fragmens de quelques lettres intéressantes de M. Pécot. 348
Relation curieuse d'un voyage de M. Pécot 360
Lettre de M. Pupier au supérieur du séminaire de Lyon 373

AMÉRIQUE.

MISSIONS DU KENTUCKY. *Origine et progrès de cette mission, par M. Badin* 380
Arrivée à la mission du Kentucky de M. Nerinckx, prêtre flamand; multiplication de bonnes œuvres à l'arrivée de ce missionnaire, d'une colonie de trapistes et de 2 prêtres anglais 389
Croyance des habitans indigènes 390
Extrait de quelques lettres de M. Olivier, missionnaire. 391
Notice sur M. Caroll, archevêque de Baltimore . . 395
» *sur M. Flaget, évêque de Bardstown* 397

Page.

MISSION DE LA LOUISIANE. *Notice sur le territoire d'Orléans ou Louisiane* 406
Culture et productions des terres 409
Nourriture et entretien des nègres 411
Valeur des denrées à la Louisiane 412
Travaux apostoliques de Mgr. Dubourg, évêque de la Louisiane 412
Discours d'un chef de sauvages 428
État des Indiens dans ces contrées 429
Langue des sauvages ; le Pater *en leur langue* . . 433
MISSIONS DU KENTUCKY. *Nouveaux détails sur les travaux de M. Flaget, évêque de Bardstown* 444
Lettre de M. O.... missionnaire de la Louisiane . . 449
Liste des évêques des États-Unis et des établissemens de leur diocèse 454
Nécrologe de M. André Ferrary, jeune ecclésiastique, mort à la Nouvelle-Orléans, le 2 9bre 1822, par M. Portier, missionnaire du même pays . . . 455
MISSIONS DE LA LOUISIANE. *Entrée de Mgr. Dubourg dans sa ville épiscopale* 458
Lettre de M. Tichitoli, prêtre lazariste, donnant des détails sur la consécration de M. Rosati, coadjuteur de Mgr. Dubourg 459
Autre lettre du même 460
Lettres de Mgr. Dubourg . . . . . 461 *et suiv.*
Extraits de quelques lettres de M. Rosati, coadjuteur de la Nouvelle-Orléans 475
Lettre de M. Michaud, missionnaire, contenant des particularités intéressantes sur la nation sauvage des Osages 481
Trait récent de l'esprit de franchise et d'indépendance des Indiens 487
Extraits de la correspondance de quelques jeunes missionnaires de la Louisiane avec leurs amis de France 489
Détails sur l'insecte nommé Maringouin 493
Extraits de quelques lettres de M. Odin, missionnaire à la Louisiane 496
Conclusion 511
Dernière considération sur les missions d'Asie 512

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.